



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





A

A.

UNE ÉPOPÉE AU BRÉSIL

PAR

M. RUELLE-POMPONNE

Qui n'a fait ses châteaux en Espagne?
Le soldat se voit général en rêve;
le pauvre songe aux millions du riche,
et l'obscur écrivain à la célébrité.

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig, à Livourne

—
1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

F9.510
F65



AVANT-PROPOS.

Le Brésil est en Europe un pays peu connu, les histoires qui ont paru jusqu'à ce jour sont ou très peu complètes ou remplies d'erreurs. Ne sachant pas la langue, n'étant pour ainsi dire pas sortis de Rio la capitale, ou n'ayant fréquenté qu'une société choisie dont une bonne part fit ses études en Europe, la plupart des historiens n'ont vu que le vernis superficiel qui couvre un pays dans l'enfance du bien, et dans la vieillesse du mal; qui végète dans son inertie, sa paresse et.... bien d'autres vices.

Depuis douze ans, malheureusement pour moi, j'habite ce pays, non pas comme tant d'autres qui après vingt ans de séjour passés dans une capitale, vivant à la mode française, fréquentant seulement des étrangers, ne savent au bout de ce temps ni la langue, ni les coutumes, ni les mœurs.

Généralement, tout étranger qui se destine au Brésil, va premièrement à Rio; s'il est attaché d'ambassade, ingénieur, s'il a enfin une position sociale assez élevée, ou s'il est riche (ce qui est rare), il reste à Rio, va faire une visite ou deux dans quelques *fazendas*

(riche propriété rurale) voisines; puis viennent la chaleur, les moustiques, les fièvres, la mauvaise nourriture (même étant riche), le manque des avantages que procure la fortune ou même l'aisance en Europe, et il repart après un séjour de quelques mois, n'emportant que de bons souvenirs.

En effet, les Brésiliens sont généralement affables, au moins en apparence; les quelques incommodités qu'il a pu éprouver disparaissent bientôt vues à distance, au milieu de la joie du retour et dans la satisfaction intime que la plupart éprouvent (même les esprits supérieurs) à pouvoir dire au milieu du cercle de leurs amis :

— Oui, j'ai passé six mois en Amérique, au Brésil, un pays superbe, jamais d'hiver, un printemps perpétuel, des femmes charmantes, etc...; puis viennent des détails plus ou moins véridiques suivant l'esprit du conteur.

Si le voyageur est pauvre, ouvrier, colon, ou, comme la plupart, commis sans emploi, il doit d'abord chercher les moyens de vivre.

L'ouvrier trouve facilement de l'ouvrage, mais ce qu'il gagne, il le dépense et au delà. Il n'a fait que changer de ville et de patron. Il est là comme dans son pays, un peu plus mal, voilà tout.

Le colon est l'être le plus misérable qu'il soit possible de voir; les Allemands seuls y résistent et encore au prix de quelles souffrances.

Arrivés à Rio, généralement avec femme et enfants, on les parque sur un bateau à vapeur pour les mener à deux ou trois cents lieues de là au milieu de pays presque déserts couverts de forêts vierges.

A chacun on donne un lot de terrain à volonté; le

terrain ne manque pas. On alloue pendant un an, rarement plus, une solde en argent de un ou deux francs par jour, autant pour les femmes, autant pour les enfants; à la charge de rembourser les avances et le prix du terrain qui est modique, dans un temps donné, quatre ou cinq ans.

Au premier abord cela paraît assez avantageux, mais voyez le revers de la médaille.

L'on promet au colon lors de son départ, qu'il trouvera déjà une portion de ses compatriotes établis dans l'endroit, qu'il aura une maison, un champ déjà découvert de bois, médecins, prêtres, etc.... Il arrive et trouve une demi-douzaine de cabanes en terre couvertes de paille, éparpillées au milieu des bois; la femme a la fièvre, les enfants ont la gale ou la petite vérole, mais presque toujours la première maladie. Il est de croyance dans le pays que la gale que l'on guérit rentre dans le corps et tue le malade, aussi un quart de la population en est-elle couverte; sur cent malades, et quelques-uns dans un état des plus graves, à peine en ai-je vu un qui consentit à se laisser traiter : *Uma sarna recolhida mate um homem* : Une gale rentrée tue un homme.

N'importe, les malheureux sont toujours hospitaliers; il s'installe provisoirement dans la première cabane venue. On lui montre son lot, le peu d'argent qu'il possède est employé à s'acheter quelques instruments de travail, quelques poules, et il se met aussi à faire sa cabane.

Pendant deux ou trois mois, quelquefois plus, il campe en plein air avec sa famille sous un auvent de paille.

Premièrement, il a fallu faire une abatis dans les bois vierges qui couvrent son terrain, puis laisser sécher et brûler, c'est le mode de culture et le seul a peu près praticable.

Tous ces travaux divers mêlés de pluie, de maladies, de blessures, etc..., lui ont demandé au moins quatre mois, s'il est travailleur, robuste, accoutumé aux travaux des champs. S'il n'a pas toutes ces qualités, n'en parlons plus, il meurt.

Il est dit, et ce n'est pas une exagération, que pour que les bois du Brésil soient habitables, il faut y faire disparaître d'abord plusieurs générations.

Quand le colon est à peu près installé ; il plante, mais, haricots noirs, et manioc pour faire de la farine, quelques pieds de bananiers.

Ce qu'il cueille il le mange, lui et sa famille ; détestable nourriture qui lui tire ses forces en peu de temps. S'il veut élever un porc, se vêtir, avoir un peu de viande de bœuf séchée, un peu d'eau-de-vie, il doit planter davantage pour pouvoir vendre ; vendre ? là est la difficulté, point de routes, une navigation toujours longue et difficile (quand il y a navigation), aucuns moyens de transport pour conduire des charges pesantes et de peu de valeur intrinsèque à une ville où il puisse avoir le choix de l'acheteur, tout passe par les mains du propriétaire brésilien le plus voisin (Fazendeiro) qui lui donne ce qu'il veut et le paye avec des bagatelles : un morceau d'étoffe, un peu d'eau-de-vie ou du tabac.

Arrive la fin de l'année, plus de subside du gouvernement, le colon est obligé pour vivre de se mettre, comme terrassier ou manœuvre, à la solde des ingénieurs

du gouvernement qui font des mesurages, Dieu sait comme, et des routes pour rire. Mais enfin le colon vit, son champ se couvre de broussailles et de ronces, sa famille vit, ou meurt comme elle peut; s'il a des filles grandes et gentilles, le directeur ou messieurs tels ou tels en prennent soin...., ses enfants en bas âges, les fazendeiros voisins les adoptent et les élèvent pour en faire jusqu'à vingt-un ans des serviteurs gratuits (avec approbation du gouvernement).

Voilà à peu près l'histoire du colon.

Et que l'on ne croie pas que j'exagère, mon tableau est bien pâle au contraire; j'ai vu et habité quelques colonies, Santa Leopoldina et Guandu particulièrement. La première est au milieu d'un terrain couvert de rochers et de forêts, à deux jours de marche de la ville de Vitoria. J'en ai vu le commencement il y a environ dix ans, elle est toujours aussi misérable. Quant au Guandu, situé sur le Rio-Doce, n'ayant que la rivière pour communiquer avec le plus prochain village, quarante-cinq à cinquante lieues, il faut un jour pour descendre, et deux ou trois pour remonter. Le gouvernement y a déjà dépensé plus de cent mille francs, a fait faire une route qui a coûté cent cinquante mille francs, peut-être; j'y ai passé en décembre 1864, j'y ai trouvé un directeur et un interprète brésiliens payés par le gouvernement, deux ou trois habitants de la province de Minas trompés par des récits mensongers et un Italien tombé là par hasard; une demi-douzaine de cabanes; de colons? pas un.... Les pauvres gens qui y étaient, n'avaient pour toute nourriture à notre arrivée que des haricots cueillis verts, des bananes et du sel. Ni viande, ni farine de manioc, ni

sucres, ni eau-de-vie, ni tabac, Rien!... Nous qui venions de l'intérieur de la forêt nous savions déjà cinquante lieues à l'avance que nous ne trouverions pas de vivres au Guandu, qu'il fallait en emporter pour nous et pour ceux qui nous donneraient l'hospitalité. Les champs étaient couverts de maïs et de haricots, mais à quoi cela sert-il? Dès que la récolte est mûre, les indiens sauvages arrivent en force, hommes, femmes et enfants, s'installent au milieu des champs et restent là deux ou trois mois, jusqu'à ce qu'ils aient tout mangé; bien heureux quand ils ne tuent et mangent les pauvres propriétaires par-dessus le marché!

Pour ce qui est du commis, de l'étudiant, du jeune homme séduit par des idées romanesques, tous passent par des déboires plus ou moins grands, suivant les circonstances; après avoir mangé l'argent qu'ils ont pu tirer aux parents et vendu pour rien la petite pacotille d'usage, ils redeviennent commis, professeurs de langue ou de musique, garçons de café (ce sont les mieux payés), ils végètent et aspirent à l'heure heureuse où la pitié de la famille, quelque héritage ou une circonstance fortuite, pourra les rapatrier.

Quelques-uns espèrent longtemps, courent le pays, font toutes sortes de métiers; ceux-là pourraient écrire une histoire plus vraie du Brésil; mais tant de circonstances diverses viennent se mettre à la traverse: maladies, besoin de vivre, incapacité, paresse, etc....

Quant à ceux qui écrivent l'histoire d'un pays, sans avoir jamais quitté le coin de leur feu, et cela sur des gazettes ou des aperçus de voyageurs, n'en parlons pas.

Comme je l'ai dit plus haut, j'ai passé au Brésil de

trop longues années, appartenant à la dernière catégorie dont j'ai parlé, celle des jeunes gens séduits par des idées romanesques. J'avais une ressource, il est vrai, un métier, photographe, mais sans maison bien montée l'on végète ; j'ai dû chercher vingt fois à améliorer ma position, quoique je n'aie jamais réussi qu'à vivre médiocrement. Au milieu de hauts et de bas, j'ai été tour à tour photographe, géomètre, chercheur d'or, commis voyageur, chasseur, planteur, exploitant de produits chimiques dans les bois vierges, etc., etc..., j'ai beaucoup vu, beaucoup lu, un peu retenu.

En apprenant la langue du pays, j'ai un peu oublié la mienne ; ne cherchez donc pas dans cet ouvrage un haut style ou des phrases étudiées ; voyez-y seulement un livre écrit consciencieusement dans le but d'être utile à ceux qui comme moi pourraient s'embarquer sans connaissance de cause.

J'ai choisi la forme du roman comme celle généralement plus goûtée, n'ayant pas du reste la prétention de vouloir écrire une histoire complète du Brésil, travail au-dessus des forces d'un homme seul.



102

AU PUBLIC.

Heureux si d'un critique occupant le loisir,
Je répands mes écrits, et les vends à plaisir ;
Si l'envie m'attaquant peut me faire connaître,
Tout en jetant la pierre au nouveau-né ; peut-être,
Le livre qui sans elle eût resté dans l'oubli,
Plus connu du public, sera goûté de lui.
Vous, lecteur sérieux, acceptez mon ouvrage ;
Si vous êtes blessé d'un trop rude langage,
Si le style en est dur, ou mou, embarrassé,
Si d'une parole vous vous trouvez choqué,
Si montrant d'un pays les mœurs et la coutume,
Vous voyez dans ce livre un peu trop d'amertume,
Songez que l'écrivain en est à son début,
Que voulant frapper juste, il peut passer le but.
Qu'importent de vains mots ; si juste il a touché,
Pardonnez à l'auteur, il dit la vérité.



UNE ÉPOPÉE AU BRÉSIL.

I

UNE CHASSE AU MARAIS. — ENTRÉE EN MATIÈRE.

A une dizaine de lieues de Rio-Janeiro, dans la baie, il existe une plaine basse et marécageuse traversée par une petite rivière nommée le Rio Sarapuy.

A la mer basse, la rivière n'a guère que deux ou trois pieds d'eau, et la mer même, où elle débouche, n'en a pas plus de six pouces, s'étendant, sur vingt pieds de boue, à une demi-lieue du rivage.

Il est donc urgent, si vous voulez entrer dans la rivière, d'arriver à marée haute. Remontez le courant une heure ou deux, vous serez au milieu du marais, qui s'étend plus ou moins sur une lieue

carrée. Couverte de joncs et de hautes herbes (sapé), entrecoupée de fossés pleins d'eau, c'est en temps ordinaire le rendez-vous de chasse des étrangers de Rio, la plaine Saint-Denis de Paris, changée en marais plus giboyeux.

Par une belle journée du mois de janvier 186., quoiqu'il fût un soleil à faire fondre des pierres et 40 degrés de chaleur à l'ombre, une société nombreuse se trouvait dispersée sur le terrain.

Profitant de ce que le marais était presque desséché, une partie avait été organisée ; deux chaloupes avaient apporté dix ou douze chasseurs, et la plaine retentissait de coups de fusil, comme près de Paris le jour de l'ouverture de la chasse.

Deux groupes étaient formés près des bords de la rivière.

Sous l'ombre fort peu épaisse d'un maigre buisson, trois chasseurs se reposaient.

A dix pas de là et debout, un quatrième essayait de faire comprendre à un nègre déjà vieux, mais encore vert, ce qu'il désirait de lui.

Il voulait passer de l'autre côté et demandait un canot.

Le nègre ne comprenait pas, et le chasseur comprenait encore bien moins les réponses aux demandes, faites dans un portugais impossible.

Des trois chasseurs assis et écoutant, deux comprenaient parfaitement le dialogue peu suivi des premiers ; le troisième, quoique moins versé dans la langue, ne pouvait s'empêcher de rire avec ses compagnons en voyant les efforts de leur collègue infortuné.

Mais dépeignons nos personnages.

Les trois assis à l'ombre se nommaient Auguste Elleur, Oscar de Grandpré et Claude Vernet. Tous trois étaient Français et de plus Parisiens.

Le premier était revenu depuis quelque temps au Brésil, qu'il avait habité longtemps ; il était d'une taille assez élevée, un peu gros peut-être ; accoutumé à la chasse, à la pêche, aux voyages, à l'équitation, aux armes, il était un peu versé en tous les exercices du corps, sans pourtant être maître en rien. Il en était de même pour les sciences ; ayant fait des études incomplètes, il avait oublié le peu de latin et de grec qu'il n'avait jamais bien su, pour apprendre un peu de chimie, de botanique, de médecine et d'histoire qu'il ne savait pas davantage.

Bon garçon à l'avenant, blond, de bonne humeur, vivant de quelques mille francs qui se renouelaient Dieu sait comme, une trentaine d'années, peu d'espérances et ne se chagrinant que lorsqu'il se trouvait au bout de ses finances.

Il avait pensé dire un éternel adieu aux Amériques en revenant à Paris, mais là il s'était trouvé en contact avec Oscar de Grandpré et le personnage nommé Joseph Candi, que nous avons laissé s'expliquant avec le nègre au sujet du passage de la rivière.

Oscar de Grandpré était le fils d'une ancienne famille de bourgeois anoblis sous le premier Empire. Son père, colonel, marié à soixante ans, mort quand Oscar était encore en bas âge, lui avait laissé une assez jolie fortune et le titre de baron.

Sa mère était morte en couches ; élevé par un

oncle, il avait été émancipé à dix-huit ans; à vingt-deux il avait presque tout mangé son héritage.

Réprimandé par sa famille et commençant lui-même à se fatiguer des plaisirs de Paris, jugeant du reste qu'il n'était plus à même de briller comme par le passé, il avait établi son bilan de la manière suivante :

Cent mille francs pour passer dix ans en Amérique, une ferme laissée entre les mains d'un homme sûr (le père de Claude Vernet) et qui pouvait rapporter une quinzaine de mille francs par an, une maison de campagne louée deux mille francs.

Le père Vernet avait soixante-dix ans, il promettait d'aller jusqu'à cent. Il était maigre, sec, entêté, mais honnête. Il avait servi comme sergent sous le colonel de Grandpré, était attaché à la famille et devait prendre soin des intérêts du fils en son absence. Il était chargé de placer l'argent que rendaient la ferme et la maison en se consultant avec le vieil oncle. Oscar, avant son départ, l'avait prié d'être sourd à toute demande d'argent de sa part jusqu'à son retour. C'était un effort d'économie, mais le vieux serviteur s'était bien promis à lui-même de prendre la recommandation au pied de la lettre.

Oscar avait dit : Avec cent mille francs de capital, je dois faire fortune en Amérique; comment, je n'en sais rien; mais tant d'autres ont commencé avec rien : je dois réussir. Si la fortune m'est contraire, je reviendrai dans dix ans, j'aurai trente-deux ans, vingt-cinq mille livres de rente, j'épou-

serai une femme qui en aura autant et pourrai soutenir mon nom convenablement.

Quant à son signalement, le voici : grand, mince, agile, joli garçon ; cheveux châtons, moustache pas trop prononcée, un air plus aristocratique que ne le comportait sa noblesse de fraîche date ; aimant ce que tout le monde aime plus ou moins, les femmes, le jeu et le luxe.

Claude Vernet avait vingt-six ans, il avait été élevé dans le même collège qu'Oscar. Plus âgé et doué d'une force musculaire peu commune, il avait été souvent le protecteur de ce dernier, qui, quoique plus jeune, le dominait déjà par son intelligence.

Son père avait servi le colonel, il servait le fils tout naturellement.

Oscar brillait toujours dans les études et dans les jeux d'adresse.

Claude était toujours le dernier dans les classes, mais craint et admiré dans les récréations.

Aussi, quoique entré bien avant Oscar dans les écoles, il n'en était sorti qu'en même temps, n'ayant jamais pu du reste obtenir une boule blanche aux examens de baccalauréat où ce dernier avait brillé comme de coutume.

Le père Vernet avait rappelé son fils à la ferme et l'avait remis aux travaux des champs qu'il n'aurait pas dû quitter. Mais l'espèce d'autorité qu'il pouvait montrer au collège ne servait plus dans sa nouvelle condition. Si le père Vernet n'avait pu profiter de l'intelligence de son fils, il voulait au moins rattraper son argent et le temps perdu en se

servant de la force musculaire qui s'était développée chez Claude, à défaut de science.

Tous les travaux les plus durs lui étaient réservés, il faisait l'ouvrage de trois garçons de ferme et ne coûtait que la nourriture.

Le père Vernet était un peu avare, un peu grondeur et pas mal tracassier. Il se levait avant le jour, gourmandait la paresse de son fils et lui faisait mauvaise mine quand il rentrait du service avant la nuit.

La grande chaleur ou l'orage le plus fort ne devait jamais interrompre le travail.

Lui qui parlait, il avait vu Waterloo : Là, disait-il, il faisait plus chaud que sous le plus fort soleil, et les balles y tombaient plus serrées que les gouttes de pluie.

Claude ayant fait observer une fois, que lui, son père, s'était bien retiré ce jour-là, sans avoir terminé convenablement sa besogne, le père Vernet était devenu furieux et avait presque maudit son fils.

Un jour où Oscar chassait sur les terres de la ferme, Claude s'était plaint de son père à son ancien compagnon.

Celui-ci l'avait emmené avec lui à Paris, malgré l'opposition du fermier, et en avait fait son secrétaire et son intendant, sans appointements fixes, mais puisant à volonté dans sa bourse ; en un mot, son intime ami.

Le père Vernet n'avait pas voulu que son fils fût à la charge du baron, et, dans un moment d'orgueil, il lui avait constitué une rente de cent francs par mois.... pour son entretien à Paris.

Oscar mangeait en compagnie de Claude cent mille francs et plus par an; mais les cent francs étaient toujours bien venus.

Ils étaient consacrés à un dîner confortable, et l'on buvait au dessert à la santé du père Vernet et de ses cent francs disparus.

Claude avait six pieds ou peu s'en faut; à vingt-six ans, il pesait deux cent cinquante livres, portait la barbe noire et touffue, et paraissait plus de trente ans.



II

JOSEPH CANDI.

Les Candi étaient, de père en fils, droguistes dans une rue avoisinant la rue des Lombards ; leurs ancêtres avaient été probablement de simples épiciers, qui avaient trouvé leur nom dans leurs marchandises.

Le père de Joseph avait vendu son fonds de bonne heure, désolé de ne pas avoir d'enfants pour lui succéder dans son commerce. Veuf, il s'était retiré en Touraine vers 1820. Là, il s'était remarié, et Joseph était né de ce second mariage.

M. Candi avait fait donner une belle éducation à son fils, l'avait instruit particulièrement lui-même dans les sciences qu'il affectionnait le plus et qu'il croyait posséder à fond : la botanique, la géologie, l'histoire naturelle, la chimie en ce qui concernait son ancien commerce. Inutile de dire que l'élève n'avait pas fait de grands progrès, ayant l'intelligence assez dure, et M. Candi père n'étant pas lui-même, quoi qu'il en dît, très-versé sur ces matières.

Quand Joseph eut vingt et un ans, son père n'y tint plus : il croyait à son fils une haute intelligence et voulait le charger de soutenir et relever l'honneur de la droguerie.

Il racheta son ancienne maison, l'y établit et mourut quelque temps après, pensant avoir fait beaucoup pour le bien de l'humanité.

Candi fils, malgré ses prétentions, ne s'entendait pas plus au commerce qu'aux sciences.

Après vingt ans, son établissement se trouvait à peu près dans l'état où il l'avait pris. Lui qui prétendait à la fortune, ou du moins aux honneurs, il se voyait entouré de concurrents redoutables, plus jeunes que lui et, disait-il, plus heureux (il ne pouvait croire plus capables). Chose incroyable! malgré tous ses efforts, il n'était ni maire, ni adjoint, pas même décoré! Il avait enfin obtenu un grade de sergent dans la garde nationale; mais cette ambition satisfaite ne lui suffisait déjà plus, il rêvait de découvertes impossibles qui devaient faire passer son nom à la postérité.

Un soir, à Mabile, nos quatre personnages se trouvaient réunis par hasard.

De Grandpré et Vernet buvaient du punch en regardant la danse. Ce dernier avait amené une simple grisette qui, vertueuse jusque-là, n'avait pas su résister à sa bonne mine et à ses exploits musculaires.

Rose avait seize ans, elle était gentille et avait été sage jusqu'alors, la conquête en valait la peine quoique ce ne fût qu'une simple grisette.

Mais Claude faisait le grand seigneur blasé, et

ce soir il y avait un peu de brouille dans le ménage; Rose l'avait trouvé trop pesant pour polker avec elle, et elle était restée sur sa chaise regardant la danse d'un air triste.

Elle, qui passait près d'elle, se sentit, quoique peu danseur, ému de compassion. Plus d'un jeune homme s'était déjà avancé pour l'inviter, mais les uns avaient été refusés et les autres s'étaient retirés devant la mine peu engageante du géant assis près de la petite Rose.

Elle fut mieux reçu. Pourquoi? Demandez aux femmes!... et Rose accepta une polka, malgré les yeux furibonds de Claude.

La danse finie, au lieu de revenir à sa place, Rose se laissa promener dans le bal, peut-être pour donner un grain de jalousie à son protecteur peu galant. Mais Claude n'était pas homme à rester calme devant ce qu'il croyait être une insulte. Il se leva et vint assez incivilement prier Rose de vouloir bien reprendre sa place, puis lui-même, tournant le dos aux deux jeunes gens, fut se rasseoir.

Celle-ci regarda son danseur d'un air contraint comme lui disant : Que c'est ennuyeux ! mais il est si brutal.

Interprétant son regard, Auguste lui dit :

« Si vous préférez rester à mon bras, mademoiselle, vous pouvez le faire sans crainte. Ce monsieur, malgré sa haute taille, ne me fait pas peur, et, du reste, je l'ai trouvé assez inconvenant. »

Comme de juste, par esprit d'opposition, Rose resta et fit encore une fois le tour du bal. En re-

passant près de Claude, celui-ci se leva de nouveau et venant à Rose.

« Je vous avais priée de reprendre votre place, maintenant je vous y engage.

— Pardon, monsieur, mademoiselle est à mon bras, et elle ne le quittera que volontairement.

— Mademoiselle est venue avec moi, elle s'en ira avec moi.

— Si elle le désire, je ne la retiendrai pas, mais personne ne l'y obligera tant qu'elle sera sous ma protection. »

Claude frappa du pied et fit un mouvement pour lever la main.

« Pardon, dit Elleur, en reculant d'un pas et mettant également la main devant lui, il y a ici trop d'agents de police pour qu'on y enlève les femmes de force, et moi-même ne suis pas disposé à vous laisser faire. »

Un petit groupe s'était formé, et l'on voyait le shako d'un municipal s'élever derrière.

Oscar, qui s'était approché, dit deux mots à l'oreille de son compagnon; celui-ci l'ayant écouté dit en relevant la tête :

« Tu as, pardieu, bien raison : une de perdue, deux de retrouvées; allons-nous-en. Mademoiselle, je vous laisse à vos nouvelles amours; monsieur, je vous fais mes compliments. »

Et il pirouetta sur ses talons.

Elleur était, quoique flatté, assez embarrassé de sa conquête.

Rose était triste, et deux larmes se faisaient jour malgré elle.

« Croyez-vous qu'il s'en aille déjà? dit-elle.

— Je ne sais, mais laissez-le partir, ne suis-je pas là pour vous reconduire? »

Silence d'un moment.

« Monsieur, je vais vous paraître bien légère, mais j'aime mon amant, M. Vernet, qui vient de nous quitter, et ne saurais vous donner des espérances que je ne peux tenir.

— Alors pourquoi n'avoir pas suivi M. Vernet?

— J'en sais....il avait l'air fâché....j'ai eu peur....

— Un homme qui se fait craindre ne saurait se faire aimer.

— Mon Dieu, s'il allait me laisser ici.... il pourrait croire.... »

Et deux nouvelles larmes de se faire jour.

Une femme qui pleure au bras d'un homme dans un bal, c'est assez embarrassant; Elleur commençait lui aussi à faire triste figure.

« Mademoiselle, si vous regrettez tellement M. Vernet, cherchons-le.

— Oh! oui, vous serez bien aimable; » et le sourire reparut presque.

« Ma foi, se disait le jeune homme en faisant circuler difficilement sa partenaire au milieu des groupes, je joue là un rôle assez ridicule, ce n'est pas amusant. » Mais chaque fois qu'il ralentissait le pas, Rose le pressait en lui souriant.

Comment résister au sourire d'une jolie femme?

.....
Après dix minutes de recherches, Rose aperçut Vernet qui, près d'un jeu de bagatelle, paraissait très-occupé de plaire à deux lorettes magnifique-

ment vêtues. Il leur avait déjà offert deux ou trois lots qu'il avait gagnés ou achetés. Chacune d'elles lui souriait en l'engageant à continuer à jouer puisqu'il avait la main heureuse.

Oscar regardait le jeu et les joueurs d'un air ennuyé et indifférent.

« Le voilà, dit Rose à son cavalier.

— Qui? M. Vernet? ah oui!... Il paraît très occupé et en train de se consoler, repartit Auguste avec cet accent un peu méchant que tout homme dans sa position n'eût pu faire autrement que de laisser percer malgré lui.

— Je vous remercie de votre protection jusqu'à présent, dit Rose; mais je vous en prie, laissez-moi. »

Et elle quitta le bras de son cavalier.

« Mais qu'allez-vous faire? Retourner près de votre M. Vernet? Il est capable de vous insulter. Je ne souffrirai pas....

— Non, laissez-moi, je vous prie, et quoi qu'il arrive ne vous mêlez de rien si vous voulez que je ne regrette d'avoir fait votre connaissance.

— Jolie connaissance, en vérité, murmura Elleur entre ses dents, une polka, un quart d'heure de promenade et puis adieu... laissez-moi. »

Puis tout haut :

« Mademoiselle, je ne vous retiens plus, et puisque vous le voulez.... »

Rose n'écouta pas la fin de la phrase; une saillie d'une des deux lorettes ayant fait rire Vernet d'une manière bruyante, elle n'y tint plus, et murmurant un « merci, monsieur, » elle courut près de lui, et passant son bras sous le sien :

« Et moi, dit-elle d'un air câlin, ne m'offrez-vous rien ? »

Vernet tourna la tête assez brusquement, retira son bras et murmura un « Je ne vous connais pas, mademoiselle ; » mais lui non plus n'acheva pas sa phrase.

Rose souriait, mais ses yeux étaient bien humides, son cœur battait avec force, et l'on voyait tout à la fois sur son visage tant d'amour et tant de chagrin, que payant la dépense sans compter, et donnant à peine un léger salut aux deux lorettes contrariées, Vernet offrit son bras à Rose et lui dit d'un ton qu'il voulait encore, mais en vain, essayer de rendre dur : « C'est bien ! partons ! »

Auguste, voyant l'accord rétabli entre les deux amants, se retira après un tour de bal, dépité du dénouement de son aventure.

Peut-être pensez-vous que ce n'était pas très-généreux de sa part, mais trouvez-moi un homme parfait. Chacun veut le mal de son voisin s'il peut en profiter ; cela ne se dit pas tout haut, ne s'avoue même pas tout bas ; mais quiconque possède soit une jolie femme, de la fortune, un emploi ou un grade, peut compter que tous ou à peu près désireront ce qui leur semble bon à posséder et qu'ils n'ont pas.

Envieux ? c'est un péché !... Je le sais bien ; mais il est dit : « Le sage pêche sept fois par jour, » et Elleur n'était pas un sage.

Candi faisait partie du groupe qui s'était réuni autour des acteurs de cette scène ; ayant vu le commencement, il avait, comme tout bon badaud doit

le faire, voulu en voir la fin. Il avait suivi Auguste. De sorte que, machinalement, il se trouva à la porte de sortie, retirant son parapluie, au bureau, au moment où celui-ci recevait également sa canne.

Il était tard, et quoique les Champs-Élysées soient assez bien éclairés, un homme prudent est bien aise d'avoir un compagnon de route.

Candi était très-prudent. La nuit était belle, Elleur ne demeurait pas loin, et, distrait par ses réflexions, il s'était mis en route à pied, sans songer à prendre une voiture.

Si Candi était prudent, il était aussi économe ; après un moment d'hésitation, il doubla le pas pour rejoindre le jeune homme qui s'était déjà éloigné.

En tournant l'avenue Montaigne et entrant dans les Champs-Élysées, Elleur vit qu'il était suivi, mais n'en fit cas. Cependant, s'étant arrêté un moment, il remarqua que son suivant s'arrêtait aussi ; s'étant remis en marche, il fut suivi de nouveau.

Second arrêt calculé d'Elleur, second arrêt du suivant.

Elleur, en marche, est accompagné de nouveau. Il n'était pas poltron, et les Champs-Élysées n'étaient pas complètement déserts ; mais il est toujours désagréable de se sentir suivi pas à pas ; il fit brusquement demi-tour, et venant à Candi :

« Pardon, monsieur, vous désirez me parler, ou avez-vous besoin de moi ? Que puis-je faire pour votre service ? »

Celui-ci balbutia d'abord quelques mots.... puis,

comme il n'était pas entièrement un sot, il se remit assez promptement, et d'un air qu'il voulait rendre agréable :

« Monsieur, je suis un honnête homme, je vous assure. J'étais au bal à Mabilles où j'ai vu votre histoire avec la petite.... Je vous ai accompagné machinalement; puis, comme les Champs-Élysées, à cette heure, ne sont jamais bien sûrs, je me suis rapproché insensiblement, parce que deux hommes, marchant près l'un de l'autre, en imposent toujours plus aux malfaiteurs. Si cependant cela peut vous déplaire, je passerai devant. »

Candi avait, au plus haut degré, l'air d'un honnête homme, incapable de vouloir ou pouvoir faire du mal à son prochain.

Habit noir, chaîne d'or sur un ventre majestueux, une grosse figure rouge bien rasée, un air de bêtise répandu sur toute sa personne, ne pouvaient en vérité que répondre en sa faveur.

D'un coup d'œil, Elleur saisit l'ensemble du personnage, et crut même reconnaître la figure du droguiste.

« N'êtes-vous pas établi rue de...? dit-il à ce dernier.

— Oui certainement, Joseph Candi, négociant droguiste, pour vous servir, si vous le voulez bien.

— Ah! je ne vous remettais pas! Je suis allé chez vous, il y a une huitaine de jours, pour savoir le prix des indigos, mais vous étiez très-occupé, m'a-t-on dit, je n'ai fait que vous entrevoir. Je devais revenir, mais j'ai eu d'autres occupations; ce pendant si, au lieu de me suivre, vous vouliez bien

m'accompagner, vous pourrez me donner les renseignements que j'étais allé vous demander.

— Avec plaisir. »

Et nos deux interlocuteurs continuèrent leur route côte à côte.

Tout en causant indigo, bois du Brésil, vanille et autres denrées, Elleur s'écarta de son chemin et reconduisit le droguiste jusqu'à sa porte. Là, il se sépara de sa nouvelle connaissance, en lui promettant de revenir le lendemain soir, voir quelques échantillons et prendre des notes.

Bref, une espèce de liaison s'engagea. Elleur aimait à parler du pays qu'il avait habité longtemps, et le droguiste s'animait aux récits des descriptions de la richesse naturelle du Brésil. Il pensait aux nouvelles découvertes qu'il pourrait ajouter à la science, à son nom cité dans les journaux, aux honneurs et richesses qui ne pouvaient manquer de tomber en partage à un homme de son mérite, s'il voulait faire le sacrifice de s'expatrier pour chercher, en Amérique, à améliorer le sort et le bien-être de l'espèce humaine.

Le commerce allait mal, suivant l'expression consacrée ; il acheta des livres et se mit à étudier le portugais.

De Grandpré et Vernet s'apprêtaient eux aussi à s'embarquer ; ils se rencontrèrent un jour, boulevard Poissonnière, chez un marchand d'articles de voyage, avec Candi et Elleur, qui venaient faire quelques emplettes.

Claude n'avait point de rancune, il vint sans plus de façon offrir la main à Auguste, et lui dit :

« Je pense que vous ne m'en voulez pas ?

— Moi !... et pourquoi ?

— Oui. Vous savez bien, l'autre jour, à Mabilille.... Cette petite Rose est une coquette, et j'ai été un peu brusqué.

— Oh ! je vous assure que j'ai oublié cette histoire ; mais vous vous êtes raccommodé avec elle, comme j'ai pu le voir.

— Oui. Elle est si câline qu'il a bien fallu en passer par là. Croyez-vous que j'ai la faiblesse de l'emmener avec moi en Amérique ?

— Ah ! tiens, vous allez en Amérique ? Nous aussi.

— Dans quel endroit ?

— Au Brésil, et vous ?

— Moi, je ne sais, je pars avec de Grandpré, mon ami, que vous voyez occupé à marchander un hamac ; où il ira, j'irai ; mais je crois qu'il n'y a encore rien de décidé. Nous devons nous rendre au Havre, et là, le premier navire en partance qui nous plaira sera le nôtre ; cependant je pense que nous irons aux pays espagnols, au Mexique ou au Pérou. Les États-Unis sont trop peuplés, puis la langue anglaise est véritablement difficile à apprendre.

— Oui, l'espagnol ou le portugais sont deux langues qui se rapprochent plus du français. »

Candi, occupé avec un commis, s'était rapproché.

« Moi, dit-il, j'étudie le portugais depuis trois mois, et je crois qu'à mon arrivée au Brésil, je n'aurai plus besoin d'interprète ; l'accent n'y est pas

encore très-bien, mais en peu de temps je pense m'y faire. »

Il faut noter qu'il était incapable de prononcer dix mots de suite d'une façon intelligible, et encore moins de répondre à une demande.

De Grandpré vint à son tour se mêler au groupe, et une conversation générale s'engagea.

Candi conta qu'il avait vendu son fonds et fait un traité avec M. Elleur, pour l'accompagner au Brésil, comme associé dans une entreprise d'exploitation de bois, teintures et autres produits; qu'ils comp- taient partir dans une quinzaine de jours.

Nous parlerons plus tard du traité.

Quant à Oscar, il dit que eux aussi pensaient partir à la même époque, et que puisque tous sui- vaient le même chemin, il pria ces messieurs de vouloir bien lui permettre de s'informer de leur jour, pour profiter de leur compagnie jusqu'au Havre.

Il n'avait guère de renseignements sur les Amé- riques, et ayant cru remarquer que Elleur parais- sait assez bien informé à ce sujet, il n'était pas fâché de prendre quelques notes sur les pays qu'il devait habiter, et fixer son choix.

Quinze jours après, nos quatre héros descendaient au Havre et logeaient au même hôtel.

Elleur, n'ayant habité que le Brésil et ne connais- sant que par ouï-dire les républiques espagnoles, s'était naturellement étendu sur ce qu'il avait vu et remarqué lui-même.

Sans dissimuler à ses auditeurs combien le Brésil était arriéré, il n'avait pu laisser de leur démontrer

Candi, s'évertuant à parler à un nègre qui ne le comprenait pas.

Elleur allait se lever pour venir à son aide, quand deux ou trois chasseurs, qui s'approchaient peu à peu, arrivèrent successivement sur le bord de la rivière, sinon infranchissable, au moins ennuyeuse à passer.

La marée était haute, il pouvait y avoir un pied de vase et trois pieds d'eau, total.... assez pour se mouiller jusqu'aux épaules; du reste, peu de largeur : huit ou dix mètres.

Un des chasseurs nouvellement arrivés coupa court à la difficulté.

« Nous sommes ici sept qui voulons passer, trois ou quatre chasseurs suffisent de ce côté pour nous renvoyer les bécassines que nous pourrions manquer, le nègre va nous passer tous sur ses épaules. — O père ! dit-il au noir, veux-tu nous porter de l'autre côté, voilà 50 sous que tu auras pour ta peine ? »

La somme était tentante, un nègre à la campagne ne la gagne pas à moins de deux jours de travail. Le noir hésita un instant, puis répondit :

« Oui, messieurs, mais ces deux messieurs sont bien lourds ; » il montrait Vernet et Candi. Vernet, nous l'avons dit, pesait deux cent cinquante, et Candi rattrapait en grosseur ce que celui-ci avait en hauteur.

« Oui, mais 50 sous. Tu peux les gagner en une demi-heure. »

Le nègre se décida. Vernet se levant :

« Et tu vas me passer le premier. »

Quoique vieux, le porteur était robuste; il passa premièrement Vernet à califourchon sur ses épaules, et dont les jambes pendaient dans l'eau; puis vint le tour d'Oscar, d'Elleur et du chasseur, auteur de la proposition. C'était un marchand de vins, sortant rarement de sa boutique, se donnant du plaisir une fois par hasard, et en profitant de tous ses moyens. Aussi, en passant la rivière faisait-il de nombreuses plaisanteries; en montant sur les épaules du nègre, il le comparait à Bucéphale, mais une fois en selle, le voyant déjà fatigué, il le baptisa Rossinante; au milieu de la rivière, il lui ordonna de s'arrêter, puis s'adressant aux deux rives....

« Je vais vous conter une anecdote :

« Deux moines se rencontrèrent au bord d'une petite rivière, l'un était un carme déchaussé, l'autre un franciscain; il y avait peu d'eau, et le carme, relevant sa robe, se mit en devoir de passer. Le franciscain l'arrêtant, lui dit d'une voix douceuse : « — Frère, vous êtes nu-pieds, et peu vous coûterait de me passer sur vos épaules, vous m'éviteriez une incommodité et ce serait une action méritoire. — Volontiers, » répondit le carme en tendant le dos.

« Au milieu de la rivière, il s'arrêta, comme mon nègre ici présent, puis s'adressant à son collègue :

« — Frère, avez-vous quelque argent sur vous? — Oui, dit l'autre, j'ai six sous que des personnes charitables m'ont donnés, et que je garde pour dîner ce soir. — Oh ! oh ! vous avez de l'argent ! répartit le carme, c'est un péché : notre ordre nous défend

d'en porter sur nous, nous avons fait vœu de pauvreté et ne devons rien posséder, je ne saurais contribuer plus longtemps à une action coupable. Péchez seul, moi je me retire; » et se débarrassant du franciscain, il le jeta dans la rivière. — Nègre! ne vas pas en faire autant? »

Le nègre n'entendait pas la conversation qui avait lieu en français, mais il eût bien voulu se débarrasser de son cavalier qui le retenait malgré lui dans une position fatigante. Enfin, il déposa sa charge sur l'autre bord.

Restaient deux chasseurs et Candi.

Les deux chasseurs s'étaient assis, attendant leur tour; Candi hésitait au bord de la rivière. Il pesait presque autant que Vernet, et il était moins confiant.

Le nègre s'approcha, il n'y avait plus à reculer, il se résigna.

Au milieu de la rivière, le nègre, fatigué, s'arrêta un instant.

« Marche, dit Candi, je n'ai pas de discours à faire, mets-moi de l'autre côté.

— Non, cria le marchand de vins, fais comme le moine, jette-le à l'eau, tu auras vingt sous de plus.

— Si tu as ce malheur, je t'étrangle! »

Le nègre se remit en marche en trébuchant.

« Vingt sous de plus, » cria le marchand.

Le nègre s'arrêta de nouveau.

« Marcheras-tu, diable! dit Candi de plus en plus inquiet.

— Il hésite, il hésite: cent sous! entends-tu? Cent sous, jette-le à l'eau!

— Monsieur, votre proposition est inconvenante, ce nègre est capable de prendre la plaisanterie au sérieux, et.... »

Il n'acheva pas.

Le noir s'était remis en marche; arrivé presque à l'autre bord, il rencontra une racine sous son pied, trébucha et s'étendit tout de son long.

Candi, lancé en avant par la secousse, atteignit seulement de ses mains la rive opposée, mais il n'avait pas quitté les épaules du noir, et, au contraire, lui serrait la tête entre les jambes. Furieux, le haut du corps hors de l'eau, une bosse à la tête causée par son fusil, qui, en bandoulière, l'avait heurté par la secousse et l'avait frappé violemment derrière le crâne; le visage plein de boue, il criaient en serrant plus fort et plongeant par secousse le nègre qui voulait se relever.

« Ah chien! ah brigand, tu as voulu gagner cinq francs, eh bien! gagne-les! gagne-les bien! » Le pauvre diable était à moitié noyé, mais saisissant de ses mains les jambes de son bourreau, il put se dégager un peu et le mordit avec rage à la cuisse. Candi poussa un cri terrible, s'élança hors de l'eau avec une agilité dont on l'eût cru peu capable, et saisissant son fusil par le canon, aurait fait un mauvais parti au nègre, qui encore dans l'eau jusqu'aux épaules, se remettait avec peine en soufflant, se passait les mains sur le visage et regardait sans voir d'un air hébété.

Empêché par les chasseurs qui riaient, le droguiste ne put se venger; le nègre, dès qu'il eut repris ses sens, ce qui ne fut pas long, s'était enfui

sur l'autre rive. Le marchand de vins se tordait sur l'herbe dans un accès de rire convulsif. Ce fut sur lui que tomba toute la colère de la victime, qui, durant tout le reste de la journée, fut possédé d'accès de rage continuels en entendant le farceur qui riait à ses dépens et lui rappelait sa mésaventure.

Vers la nuit, les deux chaloupes ramenaient à Rio nos chasseurs; la journée avait été bonne, plus de cent cinquante bécassines, canards, poules d'eau avaient été tués. Pour Candi, outre son bain, il n'avait pas été heureux: sa chasse se réduisait à une bécassine qu'il avait tuée posée et à un canard que le marchand de vins prétendait lui avoir vu ramasser déjà mort de la main d'un autre chasseur, mais sur lequel cependant il avait bravement déchargé ses deux coups à dix pas de distance.

Qu'aurait-il dit s'il eût connu l'histoire de la chasse miraculeuse?



IV

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

A leur arrivée à Rio, de Grandpré et Vernet avaient prié Elleur de vouloir bien les guider dans un pays qu'ils ne connaissaient pas ; quant à Candi, nous avons déjà vu qu'il était associé avec lui et par conséquent inséparable.

Ce n'est pas qu'Elleur n'eût reconnu la presque incapacité du pauvre homme, mais le droguiste lui avait fait des conditions si belles qu'il n'avait pu y résister.

En effet, le traité avait été rédigé à peu près dans la forme suivante :

Elleur apportait seulement son expérience du pays et sa surveillance personnelle ; Candi payait les frais du voyage aller et retour, pendant trois ans, tous les frais qui ne seraient pas couverts par des bénéfices, et si bénéfices il y avait, ils devaient se les partager également. Elleur avait la direction générale, soit que l'on se livrât au travail des mines, à celui des bois de teinture ou d'ébénisterie ; son associé s'était seulement réservé, mais exclusive-

ment, la partie botanique ; il voulait apporter dans l'association trois cent mille francs, qui étaient à peu près toute sa fortune, et devait en outre s'occuper personnellement : Elleur lui fit déposer les deux tiers de cette somme en mains sûres, et ne consentit qu'à disposer de cent mille francs, en faisant observer qu'il ne fallait pas tout risquer d'un seul coup.

Les quatre amis s'étaient installés dans le même hôtel, sur la place du Palais, ayant vue sur la mer ; l'hôtel était français et portait même le nom de son pays : *Hôtel de France*.

Le lendemain de l'arrivée, la première visite avait été pour la douane, d'où chacun devait retirer ses bagages ; l'opération fut longue : Candi en avait, à lui seul, plus qu'un ambassadeur. En effet, il n'avait rien vendu de ce qui, dans sa maison, lui servait personnellement ; aussi avait-il quarante ou cinquante colis, grands ou petits, contenant effets, linge, armes, argenterie, pharmacie de voyage, etc. ; l'employé chargé de la visite était, par hasard, un homme poli et actif. Après avoir fait, aussi rapidement que possible, séparer ce qui devait payer entrée, c'est-à-dire à peu près tout, sauf les vêtements et le linge en cours de service, il présenta à Candi un compte formidable qui le fit reculer stupéfait ; il n'avait rien compris au détail, mais le total de six mille francs lui paraissait une somme énorme. Il présenta la note à Elleur qui, occupé au dehors, ne faisait que rentrer.

« Voyez, dit-il d'un accent railleur, que dites-vous de ceci ? »

Elleur examina le papier.

« Oui, la somme est forte, mais il y a peu à rabattre. Vous avez de l'argenterie qui paye cinq pour cent, les étoffes en pièce payent trente pour cent, les vêtements confectionnés, chaussures, quatre-vingts pour cent; les drogues sont taxées arbitrairement. Si tout cela eût passé en douane, venant comme marchandises, en caisse, il eût fallu quinze jours pour que vous pussiez sortir vos objets, encore eût-il fallu prendre un employé nommé Despachante (commis de la douane, employé aux expéditions), pour prendre vos intérêts, moi-même je n'aurais pu servir à grand'chose. L'on eût examiné vos effets plus attentivement, et peut-être eussiez-vous payé davantage; ici, vous avez été servi plus vite, on a fait l'estimation en gros, mais je vais voir ce que je puis faire. »

Après un quart d'heure d'explications avec les employés, Elleur revint :

« Voilà tout ce que j'ai pu obtenir, dit-il; de cinq mille neuf cent quarante francs, votre compte se réduit à quatre mille cinq cents francs, mais vous me devez cent francs que j'ai glissés dans la main de l'estimateur. »

Candi paya de mauvaise humeur, mais sans rien dire. Elleur lui avait fait la leçon.

Une fois sorti, il ne put se contenir plus longtemps.

« C'est un vol manifeste, quatre mille cinq cents francs de droit et cent francs de pourboire?... »

Elleur l'interrompt.

« Taisez-vous, dit-il; d'abord, ici, beaucoup de

personnes comprennent le français, sans que vous vous en doutiez, et puis, véritablement, vous n'avez payé que votre compte; et plus bas : quant aux cent francs, c'est l'usage, mais il faut savoir s'y prendre ; ne criez pas trop haut, vous pourriez vous en trouver mal. Maintenant il faut vous rendre à l'hôtel ; vous allez marcher devant, pour empêcher les noirs de prendre l'avance, car quelquefois ils disparaissent avec ce qu'ils portent; je les ai choisis, ce sont des nègres Mines, spécialement employés à la douane et généralement honnêtes, mais il ne faut pas trop s'y fier, je marcherai derrière. »

Puis se tournant vers les noirs qui avaient déjà choisi chacun leur fardeau :

« Allons ! en route. »

Chaque noir, aidé d'un compagnon, mit sur sa tête une charge énorme et partit en courant, dépassant immédiatement Candi qui suait à grosses gouttes, pour suivre les premiers noirs déjà en avant de lui.

En peu de minutes on fut à l'hôtel, où de Grandpré et Vernet étaient déjà depuis longtemps. Elleur paya et renvoya les noirs.

« Combien ? dit Candi, en prenant son carnet.

— Oh ! combien j'ai payé aux noirs?... Vingt-cinq francs.

— Comment, vingt-cinq francs?...

— Oui, un franc vingt-cinq centimes par homme ; vingt hommes, vingt-cinq francs.

— Mais, c'est horriblement cher....

— Vous trouvez ? Monsieur de Grandpré, combien avez-vous payé ?

— Deux francs cinquante centimes par homme ; un Brésilien, parlant français, m'a dit que c'était le prix.

— Vous voyez, mon cher Candi, que j'ai payé juste moitié, j'ai volé ces pauvres noirs pour vous être agréable.

— Mais, de la douane ici, il n'y a pas cinq minutes de chemin.

— D'accord, mais c'est le prix, ne vous étonnez donc pas à tout propos ; combien croyez-vous que nous devions payer par jour ici, pour nous quatre, ces messieurs m'ayant bien voulu charger de traiter pour eux ?

— Mais je ne sais ; quatre chambres, déjeuner, dîner, l'hôtel ne me paraît pas de premier ordre, cinq francs pour chacun, peut-être, étant quatre, on va nous faire une remise.

— En effet, comme nous sommes quatre, nous en serons quittes pour douze francs cinquante centimes chacun, soit cinquante francs pour nous tous, les extra à part, et ce n'est pas cher. L'hôtel n'est pas du reste de second ordre, comme vous pensez, c'est au contraire un des premiers de Rio, mais vous eussiez été plus mal et auriez payé presque aussi cher dans un hôtel inférieur.

— Soit ! mais j'aurai du mal à m'habituer à être écorché de la sorte.

— Laissez donc ! vous en verrez bien d'autres.

— Mais alors, ici, l'argent doit courir les rues, tout le monde doit être riche.

— Pas tant que vous pensez, vous en jugerez plus tard ; mais je crois que Vernet nous appelle

pour prendre un verre d'absinthe.... Venez - vous ?

— Allons, oui, j'ai soif, il fait une chaleur....

— Bah, laissez donc, c'est comme pour le reste, l'on s'y habitue vite. »

Dans la grande salle, Vernet lisait le journal en attendant.

En entrant, Oscar lui demanda :

« Comment ! vous lisez déjà les journaux portugais ?

— Non, c'est un article en français qui se trouve intercalé ici, au milieu d'un tas d'autres que je ne comprends pas, mais j'avoue que le passage en français ne m'est guère plus compréhensible. J'y vois un M. César qui traite, à mots peu couverts, un autre individu qu'il nomme le maître des fleurs, d'homme sans foi, sans honneur et même, pour me servir de mots plus clairs, de canaille et de maq.... Si je m'appelais le maître des fleurs, je casserais les reins à M. César, et il ne l'aurait pas volé.

— Ne vous étonnez pas, dit Elleur, c'est la liberté de la presse. J'ai lu l'article ; le maître des fleurs est un marchand qui spéculé sur ses apprenties. Il engage, en France ou ailleurs, des ouvrières, les plus gentilles qu'il puisse trouver, sachant travailler ou non, cela ne fait rien à l'affaire. Il leur promet un bon salaire, mais leur fait signer un contrat de deux ou trois ans avec un dédit énorme. Puis ses ouvrières attirent les chalands ; mais le marchand est la vertu même, il veille ses ouvrières comme ses enfants ; pour se faire une maîtresse au milieu d'elles, il faut l'enlever du magasin ; le

Brésilien qui s'est laissé prendre à l'hameçon, paye le dédit cinq, six ou dix mille francs, pour avoir la paix et pour libérer sa bien-aimée ; le marchand s'en console en en faisant venir d'autres par correspondance ; c'est un excellent négoce. Avant d'enlever, le Brésilien fait de fréquentes visites au magasin, y laisse chaque fois de l'argent, sans marchander. Chaque ouvrière peut donner quatre ou cinq mille francs de bénéfice, mais il faut qu'elle soit gentille.

« L'article est d'un confrère jaloux ; s'il était en portugais, je dirais qu'il est écrit par quelque Brésilien évincé qui voudrait se faire aimer sans bourse délier.

— Mais, fit observer de Grandpré, que la spéculation soit peu morale, ce qui est vrai, ce que je lis est un peu fort, et il ne devrait pas être permis d'écrire ainsi dans un journal qui entre dans les familles. Puis, César me paraît un nom d'emprunt.

— Comme vous dites ; si le marchand de fleurs voulait poursuivre, on lui présenterait une tête de fer (un répondant), puis l'article peut s'appliquer à plusieurs. Pour ce qui est des familles, les femmes ne lisent pas les journaux, et même la plupart ne savent pas lire. Pour les hommes, toutes ces querelles les amusent ; vous en verrez trois ou quatre tous les jours dans ce genre-là, et même plus fortes. Mais que faisons-nous ce soir, allons-nous au spectacle ? Il y a un café-concert français, monté dans le même genre que ceux de Paris et qui n'est pas trop mauvais.

— Comme vous voudrez, mais alors il est bon d'ouvrir nos malles pour nous changer

— Oui, allons. Venez-vous, Candi ? »

Celui-ci était en admiration devant une grosse négresse assez jeune qui apportait du linge pour les tables. Elle n'était pas belle, mais Candi la trouvait appétissante. Cependant, il suivit son compagnon tout en jetant un regard en arrière sur la grosse fille qui de son côté le suivait des yeux en riant.

Le soir à l'*Alcazar* tout se passa comme de coutume. Des applaudissements pour chacun, même pour les plus médiocres artistes. Le Brésilien est bon élève, il ne siffle pas, à moins de tapage prémédité. Les Français présents en grand nombre applaudissent à tout rompre aux endroits les plus mauvais, non pas parce qu'ils trouvent l'acteur satisfaisant, mais parce qu'ils sont enchantés de voir les Brésiliens qui ne font en général pas grande différence entre le bon et le mauvais. En effet la plupart ne comprennent pas le français, surtout chanté, et ne viennent que pour voir les chanteuses. De sorte qu'en applaudissant au moment le plus détestable, ils rient en regardant leurs voisins, en ayant l'air de dire : « N'est-ce pas que c'est admirable ? » Si l'actrice est gentille, le Brésilien trouve que c'est juste, eût-elle même la voix fausse.

Il faut dire cependant que l'*Alcazar* de Rio n'est pas trop mauvais.

Vernet, qui avait remarqué dans la salle une Française bien mise et ayant l'air d'une lorette, avait, à la sortie, quitté ses amis, et ne revint que le lendemain à l'hôtel.

Pour eux, ils rentrèrent paisiblement.

Il faut ici donner une explication et revenir à Rose, que nous avons oubliée depuis longtemps.

Au moment de quitter Paris, elle était tombée malade. Le médecin avait constaté sa grossesse, et elle n'avait pu faire le voyage ; elle était donc restée, et devait rejoindre Vernet après ses couches.

Voilà pourquoi Vernet ne rentrait pas à l'hôtel.

— 42 —

V

UNE LORETTE DE RIO.

« Holà ! Vernet, que diable ! êtes-vous mort ? criait Elleur, en battant à la porte de la chambre à coucher de ce dernier. Il est dix heures et le déjeuner est servi. »

On entendit un grognement, le dormeur s'éveillait.

« Eh bien, entendez-vous ? Le déjeuner est servi.

— Bon, bon, j'y vais. »

Elleur se rendit à la salle commune où déjà se trouvaient de Grandpré et Candi.

« Et Vernet, dit de Grandpré, ne vient-il pas ?

— Il s'habille ; je crois que la nuit a été fatigante pour lui.

— Pour moi, dit Candi, comme j'ai dormi tranquillement comme tout honnête homme doit le faire, j'avoue que j'ai faim ; je donne cinq minutes à M. Vernet, après je me mets à table. Je me suis levé à cinq heures ce matin, et la promenade m'a ouvert l'appétit.

— Oui! dit Elleur, je vous ai entendu, et peut-on savoir ce qui vous a rendu si matinal?

— Oh! mon Dieu, rien de plus simple, je ne pouvais dormir et je suis allé faire un tour de promenade du côté de Saint-Christophe.

— Du côté des abattoirs?

— Oui, justement.

— Et qu'avez-vous vu de beau?

— J'y ai vu tuer les bœufs d'une manière curieuse.

— Comment cela?

— Il y avait dans une cour, cent cinquante ou deux cents bœufs; on les faisait entrer par dix ou douze dans une grande salle, où sept ou huit hommes armés de haches les frappaient derrière la tête. Le bœuf tombé, un autre le saignait.

— Diable! mais les coups de hache étaient-ils sûrs?

— Non, le bœuf tombait rarement au premier coup; blessé, il mugissait, mettait la tête au milieu du groupe de ses compagnons, mais les hommes frappaient toujours tantôt l'un, tantôt l'autre, jusqu'à ce que tous fussent tombés.

— Et aucun ne faisait tête à ses bourreaux?

— Si, deux ou trois, mais d'autres hommes armés d'aiguillons les repoussaient vigoureusement.

— Et vous étiez dans la salle au milieu du carnage?

— Ma foi, je vous avouerai que oui; mais je vous promets de ne plus m'y faire prendre. La salle est entourée par une douzaine de grilles en fer servant de portes. Avant de faire entrer les bœufs, on les

avait fermées ; deux ou trois curieux comme moi avaient eu l'esprit de sortir et regardaient par les ouvertures des barreaux ; pour moi, j'étais resté dans un coin. Aux premiers bœufs qui entrèrent et quand je vis commencer le massacre, je voulus sortir, mais tout le monde était trop occupé pour m'ouvrir et je restai au milieu de la bagarre.

— Et comment vous en êtes-vous tiré ? Avec honneur, je pense ?

— Oui, avec honneur, j'y ai même été blessé.

— Comment, blessé ?

— Oh ! ce n'est pas grand'chose. Les premiers bœufs se laissèrent tuer sans beaucoup de difficultés, cela ne dura pas plus de sept ou huit minutes, j'étais dans un coin, pas trop rassuré, je l'avoue.

« Quand la porte se rouvrit, laissant passer le second lot destiné à la mort, les bœufs, qui s'étaient d'abord précipités, poussés à coups d'aiguillons, s'arrêtèrent subitement en sentant le sang de leurs compagnons. Deux ou trois devinrent presque furieux et dans leurs mouvements désordonnés furent mal frappés par les porte-haches ; ils se jetèrent alors sur les hommes qui les entouraient et furent reçus à coups d'aiguillons. L'un d'eux s'adressa à moi ; je n'étais pas armé, et l'eussé-je été, j'avoue que j'eusse préféré la fuite. Aussi, quand je vis le bœuf furieux venir à moi tête baissée, je sautai sur une table appuyée le long du mur et servant à couper la viande. Mais je suis lourd et le bœuf plus agile que moi m'attrapa par derrière et me fit monter sur la table un peu plus brusquement que je n'eusse voulu.

— De sorte que vous avez reçu le coup de corne dans le dos ; mais le bœuf pouvait vous tuer.

— Oh non ! ce n'est pas dans le dos, c'est plus bas ; je crois du reste que les cornes n'étaient pas bien pointues, car je n'ai qu'une contusion ; le pire, c'est qu'en montant si brusquement sur la table, ma tête a donné contre le mur et j'ai une grosse bosse. »

De Grandpré et Elleur se mirent à rire.

« Allons, dit le premier, vous en êtes quitte à bon marché, et vous êtes puni pour avoir voulu prendre seul un divertissement sans avertir vos amis. Mais j'entends Vernet, mettons-nous à table ; vous êtes bien heureux qu'il n'ait pas été là pour entendre votre aventure, il eût été capable de se moquer de vous.

— Oh ! que m'importe, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps dans mon excursion. »

Et un sourire malicieux se montra sur son visage.

« Ah ! vous avez fait une découverte?... Dans le genre de celle de Vernet ? »

Vernet qui entrait en ce moment lui évita la peine de répondre.

« Qui parle de Vernet et de découvertes ? dit le nouveau venu.

— C'est M. Candi qui s'est levé plus matin que vous et prétend avoir découvert quelque chose ; il est vrai que comme vous vous y êtes pris un jour à l'avance, vous devez être plus avancé que lui.

— Si M. Candi a découvert quelque chose dans

le genre de ce que j'ai trouvé cette nuit, il fera bien de ne pas s'en vanter.

— Comment cela ?

— Ma foi, vous savez que je ne suis pas trop discret et véritablement il n'y a pas de ménagements à garder, mais mettons-nous à table. »

Au bout de quelques instants, Vernet reprit tout en mangeant :

« Voulez-vous que je vous conte l'aventure de ma conquête ?

— Conte, dit Candi, la bouche pleine, mais dont les yeux pétillaient plus que de curiosité.

— S'il n'y a pas d'indiscrétion, dit Elleur.

— Indiscrétion ! laissez-moi donc tranquille. Vous avez dû voir que ma vertu était une lorette ; mais qui dit lorette française à Rio, devrait ajouter : rebut des barrières de Paris.

— Ah bah !

— Figurez-vous que j'arrive dans un appartement assez mal meublé, c'est-à-dire meublé à la mode du pays : une demi-douzaine de chaises et un sofa garni, en paille, une table au milieu, deux consoles en bois de palissandre, du temps de la découverte du pays. Deux flambeaux avec des verres autour, pour empêcher les bougies de s'éteindre. Ni glaces, ni tableaux, ni rideaux aux fenêtres. Vous savez qu'il n'y a pas de cheminées dans ce bienheureux pays, par conséquent pas de pendules ni accessoires.

Ma conquête se jeta sur un sofa, en me disant :

« Assieds-toi, mon gros, il fait une chaleur ! »

Elle avait jeté en entrant son chapeau et son

mantelet sur une chaise, elle dégrafait sa robe. Je crus qu'elle allait me demander combien je lui donnerais pour rester, mais heureusement il n'en fut rien.

« Veux-tu prendre quelque chose ? ajouta-t-elle ? »

— Merci, je ne désire rien ; mais si vous-même désirez vous rafraîchir, je puis envoyer chercher à mon hôtel tout ce qui vous fera plaisir. »

J'avais déjà vu à quelle femme j'avais affaire.

« Non, reprit-elle, ma négresse peut monter à souper ; il y a l'hôtel Saint-Pedro à côté, vous pourrez y faire prendre ce qui manquera. »

La négresse appelée, vint dire qu'il n'y avait rien, que madame n'avait pas prévenu qu'elle voulait souper, etc.... La maîtresse gronda, cria même un peu. Je terminai le différend.

« C'est bon ! allez, et rapportez à souper. »

La négresse hésita et regarda sa maîtresse. Je compris, et tirant de mon portefeuille un billet de cinquante francs, je le lui donnai.

Elle partit en courant ; un quart d'heure après, le souper était servi. Mes cinquante francs y étaient passés, mais je ne trouvai là rien de bien extraordinaire et ne songeai même pas à demander ce qui pouvait me revenir.

Voyant ma largesse, mon hôtesse fut charmante, et le reste se passa comme de coutume. Au point du jour, je m'habillai ; j'avais mal dormi, le lit était encore plus dur qu'ils ne le sont ici en général, ce qui n'est pas peu dire. Louise, c'est le nom de ma conquête, était réveillée.

« Je rentre à l'hôtel, lui dis-je, tantôt je vous enverrai un souvenir. »

Louise fit la grimace.

Je compris, mais comme, en somme, j'avais reconnu que j'étais pour bien dire volé, je pris cinquante francs et les mis sur la table de nuit. Je croyais payer comme un prince. Louise refit la grimace.

Je devins de mauvaise humeur à mon tour et lui dis assez grossièrement :

« N'êtes-vous pas contente et croyez-vous valoir davantage ? »

— Mon cher, me répondit-elle, vous êtes Français, c'est-à-dire que vous n'êtes pas riche. Si j'eusse passé la nuit avec un Brésilien, il m'eût donné un billet de deux cent cinquante francs ; mais enfin, vous êtes bel homme, mettons que j'ai passé un caprice. »

Je fus vexé, et tirant ledit billet de deux cent cinquante francs :

« Ma chère, je ne connais pas les usages du pays. Gardez les cinquante francs pour le caprice, voilà pour le Brésilien que vous avez perdu, » et je sortis.

— De sorte que votre nuit, dit Elleur, vous coûte trois cent cinquante francs.

— Oui. Mais ce n'est pas tout. En sortant, je vis qu'à peine il faisait jour et pensai que personne n'était encore debout à l'hôtel. Le café près du théâtre Saint-Pedro venait d'ouvrir, j'entrai, demandai un verre de cognac et puis un journal pour passer une demi-heure.

Le garçon qui me servit était Français. Une idée me vint à l'esprit.

« Connaissez-vous, lui dis-je, une nommée Louise qui demeure ici sur la place? »

Et du doigt je lui indiquais les fenêtres de ma dulcinée.

« Parfaitement, nous sommes venus ensemble de France par le même bâtiment, il y a deux ans. C'est une p.... qui fait bien ses affaires. »

Je fis la grimace et dis :

« Oh ! le mot est un peu fort, c'est une lorette ou une femme entretenue tout au plus.... »

— Quoi ! Je l'ai connue à Paris, elle était en carte, et se donnait pour vingt sous. A ce prix même les pratiques lui ont manqué, je crois même qu'elle a passé pas mal de temps à Saint-Lazare. Elle est venue ici où elle fait la grande dame. Pour des Brésiliens c'est encore assez bon, mais les Français ne sont pas assez bêtes pour s'y faire mordre. Quel est l'imbécile qui se laisserait prendre à une pareille amorce ? Je n'en voudrais pas quand même elle me payerait ; je me souviens qu'elle a été à l'hôpital, ici la police ne s'occupe pas des femmes et je n'ai pas envie de faire un compte chez le pharmacien. »

Peu flatté je payai et sortis, et voilà l'histoire de ma conquête. »

Tous éclatèrent de rire. Et les quolibets de pleuvoir sur le pauvre Vernet.

« Messieurs, vous n'êtes pas généreux. Je vous ai conté mon aventure pour que vous soyez prévenus et ne vous laissiez pas prendre à votre tour ; il

me semble que je suis assez bien chargé sans cela : trois cent cinquante francs, et peut-être le pharmacien, dont le garçon m'a menacé, avouez que voilà un joli début.

— C'est bien fait, dit Candi. Quand on a une gentille petite femme comme Mlle Rose...

— Rose est à deux mille lieues d'ici. Et vous-même nous vous verrons à l'œuvre.

— Moi, je suis garçon.

— Parbleu et moi aussi.

— Nous sommes tous garçons, dit Elleur en se levant. Mais tâchons d'être plus heureux dans nos aventures amoureuses.

— Voyons, dit de Grandpré, combien estimez-vous votre conquête, Vernet ? et de combien êtes-vous volé ?

— Je suis volé de tout, mais en l'estimant vingt sous comme à Paris, j'ai donné trois cent quarante-neuf francs de trop.

— C'est vexant. Ce n'est pas vous, monsieur Candi, qui feriez de pareilles folies : mais votre découverte de ce matin, vous n'avez pas fini de nous la conter.

— Oh ! moi, je n'ai rien à dire, ce n'est pas une découverte dans le genre de M. Vernet, vous verrez cela demain soir.

— Bon, mais contez-nous le commencement.

— Non, vous verrez le résultat, cela ne me coûtera pas trois cent cinquante francs et vaudra un peu mieux.

— Vous êtes discret.

— Non, je vous ménage le plaisir de la surprise.


— Ah ! il y a surprise, tant mieux ; mais sortons-nous voir un peu la ville ?

— Allons, dirent Elleur et Vernet.

— Moi, dit Candi, j'ai une course assez longue à faire et ne rentrerai que pour dîner.

— A votre aise. »

Elleur et ses deux compagnons furent flâner du côté de la rue de Ouvidor. Candi sortit le dernier, prit une voiture et se dirigea du côté de Saint-Christophe, c'est-à-dire du côté des abattoirs.



VI

UNE CHASSE MIRACULEUSE.

L'on était au lendemain. Candi, sorti avant le jour, n'avait pas déjeuné à l'hôtel. Le dîner était servi; ses amis, en se mettant à table, se demandaient où il pouvait avoir passé la journée.

Le garçon, interrogé, dit que le portier l'avait vu emporter son fusil, son carnier, et qu'il pensait qu'il avait dû aller à la chasse.

« A la chasse tout seul, dit Vernet, que diable cela veut-il dire? Candi n'est pas si intrépide que cela; l'on m'a dit que les duels avaient lieu ici au fusil, mais qu'ils étaient très-rares. Aurait-il une affaire d'honneur?

— Quoi ! dit Elleur, supposez-vous à mon associé une humeur aussi belliqueuse? Je me porte garant pour lui, et votre supposition est injurieuse à son caractère. On lui aura indiqué quelques bons endroits pour la chasse, et il aura voulu en profiter seul. C'est un peu égoïste, mais il aura désiré se venger des plaisanteries que vous lui avez dirigées en France, les deux ou trois fois que nous avons

chassé ensemble avant notre départ. Il va revenir triomphant, dût-il acheter son gibier. »

Quelqu'un montait l'escalier; c'était Candi en costume de chasse.

Il entra dans la salle, mit son fusil dans un coin, se débarrassa de son carnier vide et se dirigea lentement vers la table.

« Qu'avez-vous, monsieur Candi, dit de Grand-pré, votre chasse n'a pas été heureuse, vous paraissiez triste? »

Candi se mit à table sans répondre. Puis, s'adressant au garçon :

« Avez-vous encore du potage ? Depuis ce matin je suis à jeun. J'ai faim. »

Le garçon répondit affirmativement, sortit, et rapporta le potage demandé.

Candi l'engloutit en un instant, puis se mit en devoir de rattraper ses compagnons déjà à la fin du premier service.

« Mais, dit Vernet, je ne vois pas de gibier, vous n'avez rien tué ? Vous venez de la chasse, je suppose ? »

— Oui, dit Candi, la bouche pleine, une jolie chasse, je m'en flatte, le gibier n'y manquait pas. Si vous eussiez été avec moi, vous ne m'auriez pas taxé de maladresse. Mon histoire peut faire pendant avec celle de votre lorette. Seulement, si vous voulez des détails, je ne suis pas disposé à en donner aujourd'hui. — Diable de pays ! »

Un soldat entra dans la salle et demanda M. Candi. Conduit par un garçon et remettant un papier au chasseur :

« Monsieur, dit-il, voilà le reçu des quatre cent cinquante francs que vous avez payés au fiscal.

— C'est bon, dit Candi, mettant le papier dans sa poche, merci. »

Le soldat se retira.

« Oh ! dit Elleur, quatre cent cinquante francs au fiscal, mais c'est une amende, cela. Mon cher associé, quelle infraction avez-vous pu commettre aux lois municipales pour payer une pareille somme ?

— Ma foi, dit Candi, en paraissant prendre une résolution suprême, vous le saurez toujours. M. Vernet seul se moquera de moi. Mais, s'il le faut, je conterai à Rose, à son tour, l'histoire de la lorette, et j'en rirai avec elle.

— Hé ! pas de bêtises ; vous l'avez dit, nous sommes tous garçons, mais ne contez rien à Rose ; elle m'arracherait les yeux. Du reste, je dois vous dire qu'au moins moi je n'ai rien rapporté de mon aventure qui puisse nuire à la société, tandis que vous, je vous examine depuis votre arrivée, vous n'êtes pas tombé dans un bourbier, vous n'avez même pas vos souliers crottés, vous n'avez reçu sur le corps aucune ordure lancée de quelque fenêtre, et cependant.... cependant.... là, vrai, vous ne sentez pas bon. Je dirai même plus, chaque fois que vous faites un mouvement, vous dégagez une odeur horrible, une odeur de viande gâtée. Qu'en dites-vous, de Grandpré ?

— Je suis comme vous, je sentais bien quelque chose, mais j'étais distrait ; à présent que vous me

le faites remarquer, je sens réellement quelque chose d'insupportable.

— Ce sont ces maudits urubus, dit piteusement Candi !

— Comment ! s'écria Elleur, vous avez tué un urubu et l'avez rapporté !

— Hélas ! j'en ai tué trente, et voilà la facture. »

Il tira de sa poche le billet que lui avait remis le soldat.

Elleur, jetant un coup d'œil rapide sur le papier, vit : « Amende : reçu de M. Candi, pour infraction à la loi municipale, etc., trente urubus, à quinze francs, total, quatre cent cinquante francs. »

Il avait la bouche pleine et ne put avaler ; un éclat de rire formidable lui vint à la gorge, il étranguait et se cachait la tête sous la table.

« Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu, mon pauvre Candi ! dit-il en se relevant et riant, malgré un fort hoquet et se tenant le ventre à deux mains, vous avez tué pour quatre cent cinquante francs d'urubus ? Pas possible ! Et vous les avez rapportés ?

— Oui, dit piteusement le pauvre homme ; ils étaient lourds, mais j'avais pris deux noirs pour m'aider ; à l'entrée de la ville on m'a arrêté, puis conduit chez le *subdelegado*, et là on m'a montré un article qui défend de tuer les *urubus*, sous peine de quinze francs d'amende pour chaque contravention. Heureusement le *subdelegado* parlait français, il a été très-obligeant, le fiscal voulait me faire conduire en prison. »

Elleur continuait à rire d'une manière convulsive.

« Vernet, l'histoire de la chasse, dit-il, vaut bien mieux que la vôtre, mais laissons parler notre héros ; Candi, soyez gentil, contez-nous cela. Je ne m'étonne plus si ces messieurs trouvent que vous sentez mauvais. »

De Grandpré et Vernet écoutaient sans trop comprendre.

« Mon Dieu, mon histoire est toute simple et ne sera pas longue à conter, après ce que vous savez. Vous, Elleur, devez l'avoir déjà à peu près devinée. En allant aux abattoirs, j'ai vu passer en l'air une bande énorme de gros oiseaux noirs, presque de la grosseur d'un dindon. Je les vis bien s'abattre derrière les abattoirs, mais je pensais qu'ils allaient boire près d'une petite rivière qui passe dans la plaine.

« Le soir je retournai et les vis passer de nouveau, mais dans l'autre sens et paraissant retourner du côté des montagnes. Ayant pris des informations, je crus comprendre qu'ils n'étaient pas bien sauvage, et que le matin on les trouvait tous dans des arbres au pied de la montagne nommée la Tijuen, je crois.

« Ce matin je me fis conduire en voiture près de là, et ayant pris, pour me guider, un noir travaillant dans un jardin, je me trouvai bientôt sous les arbres où reposaient les maudits oiseaux. A chaque coup de fusil j'en abattais un, pas toujours bien mort, car ils ont la vie dure, mais mon noir à qui j'avais promis cinq francs me les achevait à coups de bâton. Les urubus s'envolaient bien à chaque détonation, mais se reposaient à cent pas de là ;

du reste, tous les arbres en étaient garnis. Au bout de deux heures, ils finirent par s'enfuir tous pesamment du côté des abattoirs; j'en avais assez, et mon noir fut obligé de s'adjoindre un compagnon pour porter ma chasse. Moi-même j'en mis un dans mon carnier et rentrais en ville en portant un à la main quand j'ai été arrêté. Je crois à présent comprendre que mes noirs pensaient que je voulais tirer les plumes et empailler mes oiseaux.

« Maudite chasse. Chacun riait en m'accompagnant chez le *subdelegado*; une demi-douzaine de gamins me suivaient en me montrant au doigt et m'appelant tueur d'urubus. Je ne repasserai pas de sitôt dans ce quartier.

— Et qu'avez-vous fait de votre chasse ?

— Je l'ai laissée aux noirs pour qu'ils en fassent ce qu'ils voudront. Je pense qu'ils auront jeté le tout dans le canal, j'en ai seulement emporté un pour le faire empailler, je veux l'envoyer au musée à Paris avec cette inscription : « *Tué au Brésil par M. Candi, naturaliste; coût : cinq cents francs.* »

— Oui, avec voiture, noirs et empaillage, cela vous coûtera bien cela. Imaginez-vous, continua Elleur, que l'urubu est la providence du Brésil; ici l'on n'enterre aucun animal mort, tout se laisse au milieu des champs ou se jette aux bords de la mer; chevaux, bœufs ou n'importe quel animal est confié aux soins de ces oiseaux. L'urubu est une espèce de vautour qui ne vit que de chair déjà gâtée; s'il trouve un bœuf mort au milieu des champs, il le veille un jour jusqu'à ce qu'il soit entré en dé-

Après le dîner il prit Vernet à part et eut avec lui la conversation suivante :

« Mon cher Vernet, j'ai à vous parler de votre ami M. de Grandpré, je pourrais aussi bien dire de notre ami, car je crois que nous sommes tous amis, quoique notre liaison soit plus récente que celle que vous avez formée avec lui. Vous avez dû remarquer qu'il sort toujours seul, rentre tard et ne nous conte pas le but de ses promenades ; qu'en pensez-vous ?

— Moi ! rien. Oscar est discret quand la chose en vaut la peine ; je pense qu'il aura fait quelque conquête un peu plus élevée que celle que j'ai faite en arrivant ici, voilà tout.

— Eh bien moi, je crains qu'au contraire il n'ait trouvé pis que vous. Il a pu s'adresser à une femme mariée, à une demoiselle de bonne maison, à quelque coquette feignant la vertu, ou ce qui est le pis, à quelque fille de famille douteuse.

— En tout cas, qu'en pourrait-il résulter ?

— Dans le premier cas, si le mari s'en aperçoit, il fera assassiner de Grandpré ou l'empoisonnera, à moins qu'il ne soit de connivence avec sa femme ; mais alors il y aurait déjà eu un dénouement. La femme n'aurait pas résisté longtemps. Il aurait été mis à contribution forcée, ou s'apercevrait que le mari est un misérable et ne serait pas discret avec nous. Dans le second, il pourra lui arriver les mêmes inconvénients de la part du père ; mais dans une famille honorable l'on se présente ostensiblement et nous saurions où il va. Pour une coquette, depuis deux mois votre ami l'aurait déjà devinée et en serait las. Tandis qu'aujourd'hui, il paraissait plus

heureux que de coutume. S'il se trouve dans le dernier cas, c'est-à-dire être tombé sur ce qu'ici l'on nomme avec aplomb une-fille de famille, que moi j'appelle des noms les plus exécrables, et que j'ai dans le dégoût le plus profond, alors il peut lui arriver toutes sortes de choses fâcheuses, il peut à la fois y laisser non-seulement son argent, ce qui ne serait rien, mais la vie et l'honneur.

— Oh ! oh ! l'honneur ? vous allez trop loin.

— Écoutez : moi je ne suis ni ce qu'on appelle un aristocrate, ni un républicain ; je suis un juste milieu, je respecte ce qui est au-dessus de moi, mais prétends me faire respecter de ce qui est au-dessous. Par au-dessus j'entends ceux qui, par eux ou leurs ancêtres, ont su s'acquérir dans le monde une position d'honneur ou de fortune respectée et respectable. Ce n'est point vous dire qu'à mes yeux je considère tout homme, noble ou riche, comme mon supérieur. Non, il en est que j'estime moins que le dernier des misérables, mais ceux-là feraient une quatrième classe, ils sont pour moi bien au-dessous du plus humble ouvrier. Celui-ci peut s'élever, tandis qu'eux sont volontairement descendus dans la boue. L'on dit que noblesse oblige, j'approuve ce dicton. Je voudrais que le fils d'un prince ne fût pas prince à la mort de son père, mais qu'il restât comte, que son petit-fils fût vicomte, le fils de celui-ci baron, puis successivement chevalier et... rien. Ainsi si dans une suite de sept ou huit générations, les descendants du prince étaient des êtres nuls ou vicieux, la race s'éteindrait ; si au contraire quelqu'un d'entre eux se distin-

guait, soit dans les armes, les sciences, ou l'industrie, il aurait plus de facilité qu'un autre pour revenir au haut de l'échelle. Je ne voudrais pas que, parce qu'il y a sept ou huit cents ans un Montmorency ou un Rohan a été brave, loyal, a servi l'Etat de son sang et de son intelligence, ses descendants soient dans l'éternité nobles et considérés sans rien faire pour soutenir le nom, que de naître et mourir. Notez que par le système actuel, dans quelques milliers d'années, nos enfants seront tous nobles, il n'y aura plus ni bourgeoisie ni peuple. En effet, il n'est guère probable que d'ici ce temps votre descendance ou la mienne ne parvienne à conquérir soit par courage, mérite ou faveur, un titre de noblesse, et il doit en être ainsi pour tout le monde ; tous montent, personne ne descend ; si une famille venait à être dégradée, ce qui ne se fait plus, elle changerait de nom, et cent ou mille ans plus tard, elle remonterait en haut de l'échelle. Je vous le dis, dans quatre ou cinq mille ans la noblesse sera une généralité, la roture une exception.

— Oh ! nous ne verrons pas cela.

— C'est certain, mais nous nous prétendons arrivés à une haute civilisation.

— Croyez-vous que nous devons continuer à suivre une marche qui nous mènera à un abîme ?

— Je ne vois pas comme vous. Si dans quatre ou cinq mille ans, comme vous le dites, nous sommes tous nobles, je suppose, personne ne fera plus cas de ce titre. On supprimera le mot monsieur et il sera remplacé par baron qui n'aura plus aucune signification.

— Oui, vous avez peut-être raison, il devra en être ainsi. Mais je reprends l'exposé de mes opinions; nous sommes destinés à rester longtemps ensemble, je pense; il est bon de nous connaître mutuellement. Je ne suis pas républicain, parce que je considère la chose publique ou l'état gouverné par tous comme une chose impossible. Une maison particulière, une fabrique, une association d'hommes quelconques ne saurait se gouverner sans des chefs; que le peuple les nomme s'il le veut, mais qu'il n'en change pas tous les jours, ou alors, toujours sous la menace d'un renversement, ce ne seront plus des chefs. Si vous admettez que chacun doit se considérer comme apte à remplir le pouvoir, chacun voudra commander et personne obéir, tout restera stationnaire et vous n'aurez que trouble et confusion. Il vaudrait mieux tirer une bonne fois à la courte-paille à qui sera roi pour mille ans, et tous les mille ans recommencer l'opération.

— Une famille depuis mille ans sur le trône n'en descendrait pas facilement.

— C'est probable, mais je préfère l'abus d'un seul à l'abus général; si l'abus devient trop fort, la masse se soulève et renverse ce qui l'opprime. Je n'aime pas les gouvernements constitutionnels comme nous les avons de nos jours, ils amoindrissent un pays.

— Vous voudriez l'absolutisme. Mais vous savez quelles en sont les conséquences.

— Oui, l'absolutisme avait conduit à l'abus, mais si les peuples se sont soulevés, ils n'avaient pas conscience de leurs forces et ont attendu trop long-

temps. Aujourd'hui qu'ils se sont mesurés avec le fantôme qui les dominait et qui n'est rien sans eux, ils se soulèvent trop souvent ; je voudrais voir le peuple plus calme et ne se soulever que quand véritablement il se trouverait opprimé. Les rois prendraient de l'expérience en voyant ces soulèvements successifs et finiraient par gouverner d'une main ferme mais douce, et tout serait bien.

— Je ne vous comprends pas très-bien.

— Je vais vous conter une parabole, quoique je ne veuille pas vous traiter de simple d'esprit, mais je suis sûr que vous me comprendrez mieux.

— Oh ! vous savez que je ne suis pas fort en politique, et que mon bras est meilleur que ma tête ; traitez-moi en esprit simple, mais cependant juste.

— C'est ce que je veux faire. Écoutez : vous savez que j'ai été employé de chemin de fer, j'étais chef de gare dans un petit endroit ; j'occupais, comme je le mérite, je pense, une position juste milieu : ni trop haut ni trop bas. Un jour que n'étant pas de service, je me promenais dans une gare voisine, plus considérable que la mienne, deux voyageurs vinrent se plaindre au chef, de l'insolence d'un chef de train ; ils donnèrent leurs explications et furent peu écoutés ; le chef de gare les congédia même d'un ton assez brusque en leur promettant pour la forme de parler au chef de train. Les deux voyageurs mécontents se promenaient sur le trottoir de la gare en se plaignant de l'administration. Un inspecteur en chef, qui passait en bourgeois, les entendit, s'informa du

sujet de leur mécontentement, demanda leurs noms et leur offrit toutes sortes d'excuses. Un quart d'heure après j'étais dans le bureau de mon collègue; l'inspecteur entra et fit appeler le chef de train. S'étant fait conter le cas qui avait donné lieu à la plainte (ce que celui-ci fit en altérant légèrement la vérité), il passa aux deux employés la semonce suivante, dont j'attrapais indirectement ma part :

« Messieurs, comme vous occupez dans la compagnie des postes qui vous donnent une certaine autorité, vous vous croyez en droit d'être arrogants avec les voyageurs ! vous vous trompez. Songez que chaque voyageur, si pauvre qu'il puisse être, vous paye pour le servir, il a le droit sinon de vous dire, au moins de penser : Si moi et d'autres comme moi nous ne venions ici apporter notre argent, vous ne seriez pas si orgueilleux. En effet, point de voyageurs, point d'employés : les galons dont vous êtes si fiers ne signifieraient plus rien, la compagnie ne pourrait vous payer et vous n'auriez personne à commander. Si l'autorité dont vous êtes revêtus dans le but de faire marcher d'une façon plus régulière et plus sûre le service public, vous oblige à garder une certaine dignité, vous ne devez pas oublier que chaque individu qui se présente ici vous apporte une partie de la solde de votre mois et que fût-il en blouse et déguenillé, il fait partie de ceux qui vous donnent, tous réunis, le bien-être et les honneurs.

« Les rois sont les employés supérieurs d'un pays, ils doivent commander en suivant une règle

établie. Si le peuple veut se conduire lui-même, il se trouve dans la position de voyageurs qui voudraient commander le service d'un chemin de fer sans en connaître les détails et les difficultés. Si, cependant, les employés supérieurs sont trop insolents, qu'ils se plaignent; s'ils ont raison, on les changera. On ne peut souvent se plaindre des rois, qui sont trop haut placés, mais faites un appel à la nation s'il y a abus, et la nation les changera.

— La nation en nommera d'autres qui ne vaudront pas mieux.

— C'est probable, car l'espèce humaine n'étant pas parfaite, il est difficile de trouver un roi qui soit le modèle de la perfection. Mais, si je dois souffrir d'abus, j'aime mieux l'abus d'un seul que celui de trois ou quatre cents. Si vous êtes gouverné par un roi, fût-il le plus mauvais de la terre, il ne commettra jamais qu'une certaine quantité de crimes; si vous avez trois ou quatre cents consuls, dictateurs ou autres, qui montent ensemble ou successivement au pouvoir, vous aurez trois ou quatre cents fois plus de violences et d'abus, chacun voudra contenter son avarice, son luxe, ses passions. Tarquin n'a déshonoré qu'une seule Lucrèce; quatre cents sénateurs, s'ils étaient tout-puissants comme ceux de Venise, eussent déshonoré au moins quatre cents familles.... Et voilà pourquoi je ne suis pas républicain.

— Bon, je vous ai assez bien compris et pense comme vous; mais vous me parliez d'Oscar, de la perte de son honneur, je ne vois pas trop....

— Vous avez raison, j'ai fait une digression un

peu longue sans m'en apercevoir. Je voulais vous dire que je n'admettais pas le titre de fille de famille appliqué comme on le fait souvent ici. Écoutez : une mulâtresse quelconque se donne à tout venant pour de l'argent ; au milieu de ses désordres, il lui naît une fille. La mère, voyant sa fille presque blanche et n'ayant aucuns résultats, pécuniairement parlant, de toute sa vie passée dans la débauche, imagine de tirer parti de son enfant. Elle ne lui donne aucune instruction, elle n'en a pas elle-même, et ne sait même pas ce que c'est. Elle veille seulement à sa virginité, ou, du moins, à sauver les apparences. Quelquefois, malgré sa vigilance, la fille succombe, et presque toujours avec quelque noir ou mulâtre de la plus basse classe. Quoi d'étonnant ? la mère veut que son enfant se conserve vertueuse, mais les appartements sont petits, les cloisons minces, elle reçoit son amant, ou ses amants, en présence de sa fille, dans la salle commune, et dort avec eux dans une alcôve ouverte, et quelquefois dans la salle même où sa fille repose sur un paillasson. Les passions sont ici précoces et surtout dans un pareil milieu. Si la fille commet une faute, la mère la bat, mais se tait ; elle désire ou la marier à quelque bon ouvrier qui la soutiendra sur ses vieux jours (ce sont les plus honnêtes mères), ou la vendre à quelque vieux libertin ; enfin, en faire tout l'argent possible, ou s'en procurer un bien-être, sans se gêner en rien dans sa vie habituelle, qui est la débauche et souvent l'ivrognerie. Quelques-unes ont un beau mobilier, de l'apparence,

et quelquefois, chose rare, quand elles ont su économiser, elles ont elles-mêmes un mari ; généralement un employé peu payé et peu scrupuleux, un homme déjà vieux, sans emploi ni fortune, qui a voulu se procurer un gîte pour mourir en paix ; souvent il bat sa moitié et lui fait payer cher l'honneur qu'elle a voulu se procurer en singeant l'honnête femme.

— Je ne vois pas encore ce qu'il y a là dedans de dangereux pour mon ami ?

— Comment, vous ne comprenez pas que si M. de Grandpré tombe dans une pareille famille il sera parfaitement reçu, on lui jouera la comédie de la vertu et de la confiance jusqu'à ce que, par un hasard combiné, on le surprenne en flagrant délit avec la fille de famille. Alors, c'est l'usage, on prend des témoins, on menace, etc., il faut se marier séance tenante. Un prêtre, que je pourrais nommer un complice, est là qui attend, et, bon gré mal gré, vous êtes marié avec une fille que vous rougiriez de montrer, et allié à une famille dont le seul contact vous déshonore.

— Oh ! de Grandpré ne se laisserait pas attraper de la sorte ; du reste, un mariage imposé par la violence est nul.

— Mon cher, ici le prêtre fait ce qu'il veut ; dans son ministère, il est au-dessus de la justice et de l'équité. La France a reconnu les mariages contractés au Brésil comme valides, et volontairement ou non, fût-ce le couteau sur la gorge, si vous avez dit oui, vous êtes bien marié, fussiez-vous mineur ou interdit.

— De Grandpré se ferait plutôt tuer que de consentir.

— Oh ! tuer ? La chose ne va pas souvent jusque-là. D'abord la spéculation serait manquée, la fille compromise ne pourrait plus servir pour une autre affaire ; et puis la justice ici est douce et souvent aveugle, mais, en cas de mort, elle ouvre les yeux, et, à moins que les assassins ne soient d'une position élevée et riches, il y a toujours condamnation. Lors, des gens de position vraiment supérieure ne cherchent pas à se débarrasser de leurs filles de cette façon. Là où il y a honneur et richesse, il ne manque pas d'amateurs, et un étranger est, au contraire, fort mal reçu.

— De sorte que vous concluez ?

— Que votre ami me paraît embarqué dans une mauvaise affaire, quelle qu'elle soit, et que l'on doit veiller à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Je ne puis le surveiller moi-même ; s'il s'en apercevait, il pourrait se fâcher contre moi, tandis que vous, vous avez pour excuse votre vieille amitié. En conséquence, tâchez de savoir ce que fait M. de Grandpré, où il va et ce qu'il fréquente.

— Diable ! c'est un métier d'espion.

— Vous savez que la fin justifie les moyens. Et n'entamons pas à ce sujet une nouvelle discussion ; vous savez que je suis de bon conseil ; faites ce que je vous dis, vous ne vous en repentirez pas ; quand vous verrez quelque chose de louche, prévenez-moi, je vous aiderai. Si, au contraire, tout va dans l'ordre naturel, alors gardez pour vous vos découvertes, je ne suis curieux que pour être

utile à M. de Grandpré, pour qui j'ai déjà de l'amitié et de l'estime depuis que je le connais. Mais j'entends mon associé qui m'appelle, je dois sortir ce soir avec lui. Vous, mettez-vous en chasse.

— Contez sur moi, demain je saurai déjà quelque chose. »



VIII

OU DE GRANDPRÉ EST SUR LE POINT DE SE MARIER
MALGRÉ LUI.

Elleur l'avait deviné, De Grandpré avait une occupation amoureuse. Un jour qu'il passait dans la *Cidade Nova*, rue du *Sabaó*, un bouquet était tombé d'une fenêtre du rez-de-chaussée. L'ayant ramassé, il avait levé la tête pour le rendre, mais la jalousie entr'ouverte s'était refermée de nouveau. Il continua son chemin en emportant les fleurs; puis, distrait et ne sachant qu'en faire, il les avait à moitié effeuillées, puis jetées au coin d'une rue.

Deux jours après, il repassait devant la maison pour se rendre chez un ami qu'il avait près de la fabrique du gaz; machinalement il leva les yeux vers la fenêtre élevée de cinq ou six pieds au-dessus du sol. Les contrevents étaient entr'ouverts, une jeune fille se tenait derrière, un bouquet à la main, de Grandpré eut à peine le temps de voir qu'elle était assez gentille. Le bouquet tomba comme l'avant-veille.

Il se baissa rapidement, le ramassa et.... la fenêtre était fermée de nouveau. Intrigué, il mit le

bouquet dans la poche de sa redingote et continua son chemin.

Arrivé chez son ami qui était un jeune Brésilien élevé en France et d'une bonne famille, de Grand-pré s'arrêta dans le corridor avant de monter au premier étage ; il tira le bouquet de sa poche, le palpa, l'ouvrit même, cherchant un billet, mais ne trouva rien. Se croyant victime d'une mystification, il monta rapidement et en entrant chez son ami, Camille Antonio d'Azevedo, avocat..., presque sans causes, il lui dit après l'avoir complimenté :

« Je vous apporte une énigme à deviner. »

Et il lui montra le bouquet.

Après avoir raconté son aventure, sans toutefois indiquer la rue, l'avocat lui dit :

« Il n'y a là rien que de bien simple, c'est une déclaration quelconque. Maintenant que dit-elle ? nous allons le voir.

— Mais il n'y a pas de billet.

— Que vous êtes simple ! Les trois quarts des femmes ici ne savent pas écrire, elles suppléent à leur ignorance en employant le langage des fleurs. Convenez que le moyen est plus gracieux que l'envoi d'un billet.

— Ah ! ces fleurs expriment ce qu'un billet pourrait contenir ; mais le malheur est que je n'y comprends rien, et vous ?

— Je ne suis pas non plus très-fort sur cet article, mais nous avons le dictionnaire qui va nous traduire cela et nous donnera même le moyen d'envoyer la réponse si vous le désirez. Je n'ai pas ici ce livre, mais dans dix minutes nous l'aurons.

« Marcellina! » cria-t-il au fond de l'appartement, les sonnettes étant inconnues au Brésil.

Une grosse négresse se présenta au bout de quelques instants.

« Que veut monsieur ? »

— Allez ici près chez le libraire du coin, achetez un almanach de Laemmert, la *Folhina*, qui contient le dictionnaire des fleurs. »

Il lui donna de l'argent; la négresse sortit et rentra dix minutes après, apportant la *Folhina* demandée.

« Voyons, dit l'avocat en étalant le bouquet sur la table : une rose,... un œillet,... diable! en voilà une que je ne connais pas bien; cette autre non plus,... voici du muguet, mais il y a là une herbe que je ne connais pas. Le ruban qui attachait le tout était-il fermé par un nœud ou une rosette ? »

— Je ne sais, une rosette, je crois, mais je n'en suis pas sûr.

— Ceci est pourtant important. Mais je vais demander à ma négresse le nom de ces plantes, je suis presque étranger ici et suis loin d'être botaniste.

— Si M. Candi était là, il me donnerait le nom de toutes ces plantes en latin; il est probable qu'il se tromperait sur chacune, mais enfin ce serait toujours une explication.

— Qui est-ce M. Candi ?

— Un de mes amis que je vous présenterai un de ces jours; un botaniste de notre force, mais il est moins modeste.

— Marcellina est plus humble; elle va nous ex-

pliquer le nom de toutes ces fleurs et elle n'en sera pas plus fière. »

Les plantes nommées, le dictionnaire consulté et les réponses écrites, l'avocat dit à son ami :

« Nous avons maintenant les matériaux du billet, il faut à présent le rédiger. Savez-vous, ajouta-t-il en riant, que c'est une consultation que je vous donne là; et à défaut de clients sérieux, j'ai bien envie de vous faire payer des honoraires.

— Mais, dit de Grandpré riant aussi, qui vous dit que je ne suis pas un client sérieux; je payerai la consultation, même double, s'il le faut. Un dîner où vous voudrez.

— Alors, c'est bien! laissez-moi réfléchir, je vais vous rédiger le billet qui n'existe pas. »

Au bout de cinq minutes, l'avocat, qui avait écrit rapidement en consultant ses notes reprit :

« Voici à peu près ce que vous dit votre belle : « Je vous trouve à mon gré, et vous connaissant mieux, pourrais vous aimer. On veille sur moi, mais mon cœur a parlé; je suis fille, mes parents ne veulent pas me marier et je suis prisonnière. Si vous êtes libre et si vous pensez que je vaille la peine d'être aimée, j'attends votre réponse. Amour, prudence et discrétion... » Eh bien, vous voyez que c'est simple. Répondrez-vous?

— Je ne demande pas mieux, mais par quel moyen?

— Parbleu! de la même manière. Je vous ferai même votre bouquet, si vous voulez bien. Ma tante a ici près un jardin où nous trouverons tout ce qu'il nous faut; mais il faut savoir dans quel sens

vous voulez répondre. Que pensez-vous de votre conquête? Est-ce une blanche, une mulâtresse, une fille de famille? Dans ce dernier cas, il faudrait prendre garde; on pourrait vouloir se moquer de vous, ou vous trouveriez peut-être une tête folle qui vous attirerait des désagréments de la part de ses parents. Mes compatriotes font tout ce qui leur plaît en dehors de leur ménage; mais chez eux, ils n'entendent pas la plaisanterie.

— La demoiselle au bouquet ou ma conquête, si vous l'aimez mieux, peut avoir quinze ou seize ans. Si j'ai bien vu, elle est jolie, mais pas entièrement de race blanche. Ses cheveux noirs sont ondes et elle a les lèvres un peu grosses; de belles dents qu'elle m'a laissé voir en souriant. Du reste elle était bien mise et la maison n'a pas mauvaise apparence. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer.

— C'est bon. Ce soir je vous enverrai le bouquet et l'explication par écrit; je répondrai sans vous engager entièrement. Du reste, achetez un dictionnaire et le jardin de ma tante est à votre disposition. »

De Grandpré remercia et prit congé.

L'aventure avait suivi son cours naturel, de Grandpré était devenu de première force dans le langage des fleurs. Pendant un mois il avait échangé des bouquets à la fenêtre sur la rue; puis ayant pu louer dans la maison voisine une chambre avec une lucarne sur le jardin de sa conquête, il lui jetait des bouquets et remontait la réponse avec une ficelle. Au bout d'un mois, cela ne suffit plus; au moyen d'une corde à nœuds, il descendit une

nuit dans le jardin. Au bout de deux mois, il était amant heureux. C'était la veille du jour où Elleur avait remarqué sa gaieté à table.

De Grandpré avait bien eu quelques scrupules, mais il avait jugé sa maîtresse pour ce qu'elle était réellement, une fille qui voulait de l'amour quand même, fût-ce avec le premier venu. Depuis cinq ou six jours, il descendait après dix heures dans le jardin. Une fenêtre de la chambre à coucher de Maria était entr'ouverte. Cette fenêtre au rez-de-chaussée ne lui offrait pas grand obstacle à franchir.

Vernet n'était pas un habile limier; depuis qu'il suivait son ami, il s'était laissé prendre en flagrant délit d'espionnage et s'était justifié par des réponses peu claires. « Je me promenais ici par hasard; je vous ai suivi sans y penser, etc... » De Grandpré craignait les railleries d'Elleur, les indiscretions de Vernet et la bêtise de Candi, voilà pourquoi il était discret et se cachait.

Vernet découragé dit un jour à Elleur :

« Ma foi, j'y renonce. Oscar m'a vu aujourd'hui l'attendant au *Campo-Saint-Anna*, il a fait un détour. J'ai pensé qu'il passerait près du gaz ayant pris par la rue *San-Pedro*, je me suis mis en embuscade sur la place de *Rocio Pequeno*; j'étais assis et faisais semblant de lire un journal, mais Oscar m'a vu et m'a demandé ce que je faisais là, si je le suivais, s'il avait des comptes à me rendre, que sais-je ! J'ai balbutié comme un imbécile. Le diable m'emporte si je vais encore après lui, à moins qu'il ne m'y invite.

— Mon pauvre Vernet, vous n'avez pas été heureux; peut-être avez-vous été maladroit, mais en tous cas vous avez fait le plus difficile et je me charge du reste. Vous dites que de Grandpré allait vers la rue du *Sabaó* et que, vous ayant vu, il a pris par la rue *San-Pedro*; quand il a débouché sur la place du *Rocio Pequeno* et lorsqu'il vous a aperçu lisant votre journal, vous avez dû voir s'il continuait franchement son chemin avant de vous voir ou s'il tournait le coin de la rue.

— Il tournait, j'en suis sûr. Ce n'est qu'après une dizaine de pas faits en se dirigeant sur la rue du *Sabaó*, qu'il m'aperçut; alors, il a coupé obliquement vers le milieu de la place et est venu à moi.

— Bon, cela me suffit. A mon tour maintenant. Quelle heure était-il quand vous avez causé avec lui sur la place?

— Environ neuf heures du soir.

— Diable! vous lisez le journal, la nuit, à neuf heures?

— Je m'étais mis sous un réverbère qui m'éclairait parfaitement, mais pas assez cependant pour pouvoir lire facilement; du reste, je ne lisais pas comme vous pensez.

— De sorte que vous vous êtes mis en pleine lumière pour vous faire voir. C'est adroit!

— Oui, vous avez raison; j'eusse mieux fait de me cacher près de la fontaine, mais on ne pense pas à tout!

— Bon, reposez-vous; je compte cependant sur vous s'il y a besoin d'un coup de main.

— Si c'est pour servir Oscar, ou même vous, de grand cœur ; mais ne me mettez pas mal avec mon ami ; s'il se fâchait contre moi, je ne vous le pardonnerais jamais.

— Soyez tranquille. »

Deux jours après, l'on était au soir, de Grandpré avait dîné en ville, nos amis sortaient de table. Vernet, délaissé par Oscar, était triste, Candi paraissait joyeux, nous verrons plus tard pourquoi ; Elleur songeait.

Candi sortit seul, c'était souvent son habitude.

Elleur, resté avec Vernet, lui dit assez brusquement :

« C'est pour ce soir, êtes-vous prêt à me suivre ?

— Pour ce soir, quoi ? dit le géant étonné.

— Je vous ai, l'autre jour, expliqué ma manière de voir à propos des prétendues filles de famille. J'ai découvert sans peine la maison où va votre ami. Il a loué une chambre dans une maison voisine, qui a vue sur le jardin. J'ai gagné, sans grande difficulté, une négresse de la maison, qui m'a donné les renseignements suivants :

« Mlle *Maria dos Prazeres* est une mulâtresse presque blanche, fille d'une mulâtresse foncée qui a eu son enfant, étant demoiselle, d'un blanc, père inconnu. La mère est mariée avec un procureur de causes véreuses ; c'est un homme d'un certain âge, qui n'a pas eu de démêlés personnels avec les tribunaux, parce qu'il est adroit et qu'ici la justice est indulgente.

« La négresse n'a pas pu me donner d'autres explications plus détaillées, étant louée depuis peu

de jours dans la maison. Mais au moment de me quitter, et comme je lui demandais où elle allait, elle m'a dit qu'elle allait chercher *Frey Bento*, un ami de la maison. Un éclair me passa par l'esprit.

« — Écoute, lui dis-je, veux-tu gagner une bonne somme? » Elle me dit oui, d'une façon indifférente. Cela ne me suffisait pas.

« — Je te donnerai une robe à ton choix, un châle, tout ce que tu voudras, mais tu me diras ce que *Frey Bento* vient faire à la maison; tu écouteras la conversation et me la rapporteras, et, suivant qu'il sera nécessaire, tu me cacheras dans la maison cette nuit. »

« La négresse hésita, fit des observations; elle craignait.... elle était esclave.... elle serait battue.... Vernet, si de Grandpré ne devient pas mon ami intime, c'est un ingrat. Savez-vous ce que j'ai fait?

— Non.

— Eh bien, la négresse n'était pas des plus vilaines, elle était jeune, mais enfin elle ne valait certainement pas que je consentisse à m'abaisser jusqu'à elle. Je l'ai emmenée dans un restaurant borgne, j'ai demandé une chambre, il faisait déjà nuit heureusement; là je suis resté une demi-heure avec elle, et en sortant elle me promit de faire tout ce que je voudrais, dût-elle se faire tuer.

« Croyez-vous à l'amitié maintenant.

— Le fait est que c'est du dévouement; je n'aurais pas eu cette idée. Et après?

— Ma foi, après, je me suis trouvé en pleine action. J'ai vu que le moment approchait. Une espèce

de rage s'est emparée de moi, j'ai demandé une bouteille de *Porto*, et l'ai bue presque d'un trait. La négresse, après avoir été chercher *Frey Bento*, m'a fait signe; tirant mes souliers, je suis entré dans le corridor de la maison suspecte. J'ai écouté à une porte, comme un laquais, un voleur, et je sais à quoi m'en tenir à présent. Je vous l'ai dit, c'est pour ce soir.

— Pour ce soir, quoi?

— L'on doit ce soir surprendre M. de Grandpré avec la donzelle. Il y aura témoins, police, gens armés, le prêtre attendra derrière la porte. Terrassé, attaché et menacé de poignards, de Grandpré devra opter entre le mariage et la mort.

— Oscar préférerait la mort à un mariage semblable.

— C'est probable, mais le prêtre serait appelé, si de Grandpré disait non, on le rouerait de coups, mais on écrirait oui. Le prêtre donnerait sa bénédiction, les témoins signeraient, et votre ami serait marié avec la fille d'une p...., p.... elle-même, car j'ai découvert que ce soir l'on doit représenter le troisième acte de la tragédie. Au premier acte, un Brésilien s'était laissé prendre, mais, au moment du mariage, on découvrit, d'après sa confession, que c'était un pauvre diable sans le sou, il fut chassé à coups de pied dans le.... dos.

« Pour la seconde fois, les informations furent mieux prises, mais le poisson était trop gros, il rompit le filet; on avait eu affaire à un fils de sénateur qui se laissa tranquillement marier, sans dire

ni oui, ni non, mais le lendemain un billet du chef de police mit la consternation dans la famille, le prêtre déchira son acte et l'affaire fut étouffée.

« Aujourd'hui ils ont mieux choisi : un étranger riche et de bonne famille, baron par-dessus le marché, mais sans protection ici. Leur condescendance envers l'autorité, en consentant à annuler le mariage avec le fils du sénateur, les a mis sous la protection du chef de police. Malheur à qui se fera prendre, mais nous sommes là. Je réponds que vous et moi nous leur donnerons une leçon dont ils se souviendront. Je suis calme en apparence, mais j'ai des envies féroces d'entrer dans cette maison avec une paire de revolvers, de tuer tout : père, mère, fille, curé et témoins.

— Diable ! je ne suis pas content non plus, mais je crois que nous ferions mieux de les corriger d'importance, voilà tout.... Des revolvers.... tuer... c'est un peu dur. Laissez-moi faire, j'entrerai dans la salle au bon moment.... Où doit se passer le dénouement ?

— Dans la chambre de la fille, au rez-de-chaussée.

— Bon ; ils ne se tueront pas en tombant ; je prendrai toute la sequelle par le fond de la culotte, et les enverrai par la fenêtre, à pile ou face. Puis nous sortirons triomphalement par la porte en emmenant de Grandpré et la donzelle par-dessus le marché.

— Pour la donzelle, comme vous dites, laissez-la ; elle est d'accord avec ses parents, c'est une coquine ; si je ne craignais de fâcher de Grandpré, je

Candi fut introuvable.

Il était près de neuf heures et demie. Elleur dit à Vernet :

« Nous n'avons plus de temps à perdre, il y a loin d'ici à la *Cidade Nova*. Entrons dans un café, je vais écrire à Candi. »

« Mon cher associé, disait le billet d'Elleur à Candi, des affaires graves et trop longues à vous expliquer nous obligent à quitter subitement la ville. Comme la justice est ici curieuse et aime à confisquer le plus possible, nous avons enlevé tous les bagages, même les vôtres. Ce billet reçu, si vous n'êtes pas encore arrêté, quittez immédiatement l'hôtel ; tout est payé. Logez-vous dans quelque restaurant borgne, jusqu'à ce que vous ayez reçu de nos nouvelles. Le moyen de correspondre le plus simple est celui-ci : Écrire dans le *Journal du Commerce* ; nous écrirons à l'entête de nos articles : *A la jeune France*.

« Voici à peu près ce que vous pourrez lire, suivant les circonstances : « Venez, ou Restez. » S'il y a le premier mot, embarquez-vous pour Petropolis ; allez à Juiz de Fora, et là attendez dans le meilleur hôtel, nous vous trouverons ; s'il y a le dernier mot, ou s'il n'y a rien, attendez à Rio même. Pour vous, écrivez dans le même journal : A mes amis, E, G. et V. Tâchez d'être concis, discret et adroit. Du reste, ne vous compromettez pas, ce qui sera facile, vu que vous ne savez rien ; s'il vous arrivait quelque

« chose de fâcheux, faites-nous-le savoir d'une manière discrète par le même journal. Adieu, soyez sans craintes, un moment d'orage, ce ne sera rien.... Tout à vous.... ELLEUR.

« P. S. Brûlez immédiatement ma lettre. »



IX

COMMENT DE GRANDPRÉ ÉCHAPPE AU MARIAGE.

Dix heures venaient de sonner. Elleur et Vernet étaient installés depuis quelques instants dans un coin du jardin de la rue du *Sabaô*. Abrités par une touffe de *mammoniers*, ils pouvaient tout voir sans être vus eux-mêmes. Ils avaient été introduits parla négresse et avaient laissé la voiture qui les avait amenés sur la place de Rocio equeno.

Vernet dit à Elleur :

« Je crois que nous pouvons causer ici, à voix basse; nous avons, probablement, une bonne heure de faction à faire; écoutez-moi.

« Si je suis bien informé, d'ici peu il y aura un signal à cette fenêtre devant nous, là.... voyez.... la seconde. Je ne sais quel est ce signal, mais de Grandpré doit être quelque part dans le jardin voisin, celui qui est à notre gauche; il doit guetter probablement par-dessus le mur, et si la nuit n'était pas si noire, peut-être nous eût-il vus.

« Voyez la maison à côté, cette fenêtre éclairée, c'est celle de la chambre de de Grandpré; il doit

avoir laissé brûler la lumière, pour faire croire qu'il était chez lui.... et mais.... non ! il est encore dans sa chambre, je vois son ombre qui se promène sur le mur. »

De Grandpré, car c'était bien lui, se mit à la fenêtre et regarda dans le jardin. Il ne pouvait voir la chambre de sa maîtresse, les deux maisons étaient sur le même alignement et avaient toutes deux leurs façades du jardin, tournées vers le midi. La maison où demeurait de Grandpré était même plus profonde que l'autre, et entraînait plus avant dans le jardin ; chacune avait également son jardin parallèle, séparés l'un de l'autre par un mur de huit pieds de haut.

« Diable ! dit Vernet, nous sommes venus trop tôt, et j'aimerais mieux me promener dehors, en fumant un cigare. Mais qu'en dites-vous, si nous fumions un peu ? »

— Plaisantez-vous ? vous voulez donc que nous soyons vus, le feu d'un cigare se voit à cent pas, par une nuit aussi noire. Mais tenez, voilà de Grandpré qui éteint sa lumière, il doit descendre, la comédie va commencer. »

Dix minutes se passèrent encore dans l'attente.

Une lumière parut dans la chambre de *Maria dos Prazères*. Elle vint à la fenêtre, qui était ouverte, et posa la bougie sur le bord ; il faisait peu de vent, un verre nommé *manga* qui l'enveloppait, l'empêchait du reste de s'éteindre. Elle fut ensuite chercher une seconde bougie, également garnie, la mit près de l'autre, mais l'éteignit, et la renver-

sant avec précaution, elle mit la *manga* sur l'appui sans la sortir du flambeau, de sorte que celui-ci se trouvait le pied en l'air. C'était le signal.

Puis elle attendit, appuyée sur le rebord de la fenêtre, près de la lumière et du flambeau renversé.

« Elle est gentille tout de même, dit Vernet.

— Parbleu, sans cela, de Grandpré s'amuserait-il à sauter les murs et courrait-il le risque de tomber dans un piège. »

On entendit un léger bruit dans le jardin, c'était notre amoureux qui venait de se glisser du haut du mur. Il passa à vingt pas de ses amis, sans soupçonner leur présence, et fut rapidement à la fenêtre ; là, il y eut deux ou trois paroles d'échangées, puis *Maria* lui tendit la main, comme pour l'aider à monter, mais de Grandpré était agile, il saisit le bord de la fenêtre, s'enleva à la force des poignets, et en un instant fut dans la chambre. Les flambeaux disparurent, et la fenêtre se referma à moitié.

« Apprenez donc la gymnastique à vos enfants, murmura Elleur ; ce n'est pas Candi qui oserait se permettre une pareille escalade !

— Bah ! dit Vernet en riant, votre associé a été jeune aussi, et s'il ne peut plus entrer par la fenêtre, il entre par la porte, voilà tout. Mais allons-nous voir de plus près ce qui se passe dans la chambre ?

— Non, ce serait indiscret, on doit surprendre nos amoureux. Je ne sais encore comment, mais il y aura du bruit, et alors ! il sera temps de nous présenter.

— Si nous faisons savoir à Oscar que nous sommes là ?

— Êtes-vous fou ? Il nous enverrait à tous les diables, c'est pour le coup que vous vous brouilleriez avec lui d'une belle manière. Il ne fait pas trop humide ici, et je vais m'asseoir en attendant.

— Bon, attendons, mais je voudrais bien fumer.

— Je crois qu'à présent rien ne vous en empêche, et même je vous tiendrai compagnie ; il n'y a plus de danger maintenant, tout le monde est couché ou fait semblant de l'être, et nous avons au moins une heure à attendre, peut-être plus, mais tournons le dos à la maison.

— Une heure à attendre ! dites-vous ?

— Au moins. Croyez-vous qu'ils vont se précipiter dans la chambre avant que de Grandpré ne soit couché ; du reste, il doit avoir fermé la porte en dedans. La petite ouvrira probablement à un signal, peut-être attendra-t-elle que son amant soit endormi. »

Une demi-heure se passa.

« N'avez-vous pas entendu du bruit ? dit Elleur à Vernet.

— Non.... et vous?... quoi ! tout est tranquille.

— Silence, on ouvre la porte du jardin. Jetons nos cigares. »

Trois hommes entèrent et se dirigèrent vers la fenêtre entr'ouverte. Là, ils s'arrêtèrent, causèrent un instant à voix basse, ou plutôt l'un d'eux parut donner ses ordres aux deux autres. Celui qui paraissait commander se retira. Ces derniers restèrent en faction.

« Ah ! ils vont entrer par la fenêtre, dit Vernet.

— Ce n'est pas probable, ils sont là pour empêcher la retraite de de Grandpré, mais ils vont nous gêner.

— Oh ! je m'en charge, croyez-vous qu'ils soient armés ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est pour agir en conséquence. S'ils n'ont, comme moi, que leurs mains pour se défendre, je me contenterai de les étourdir chacun d'un coup de poing, mais si vous pensez qu'il puisse y avoir couteaux et pistolets, je frapperai plus fort. Ils ne s'en relèveront peut-être pas, voilà tout.

— Ils doivent bien avoir chacun un couteau dans la poche ; frappez dans cette persuasion, mais tâchez de ne pas les assommer tout à fait ; songez que c'est nous qui attaquons, ne compliquons pas l'affaire.

De Grandpré était confiant à l'excès ; depuis une heure il était tranquillement couché comme pourrait le faire un bon bourgeois dans son appartement.

Le manque d'instruction et la réclusion que souffrent les femmes, au Brésil, les rendent ignorantes sur tout, et presque stupides ; il est impossible de soutenir un tête-à-tête prolongé, en leur compagnie ; on ne peut faire continuellement l'amour, et que dire à une femme qui ne connaît d'autre science que celle de faire des gâteaux et confitures, ne sait du monde que les cancans que sa négresse lui rapporte sur le voisinage, et ne fré-

quente que sa mère ou deux ou trois amies aussi ignorantes qu'elle ?

Le sort de la femme est, au Brésil, mille fois pis que celui de l'esclave. La négresse sort, va, vient, fait les achats, rapporte des nouvelles, et n'a rien à craindre que quelques moments de mauvaise humeur. La femme libre est enfermée pour toute sa vie, qu'elle soit fille ou mariée. Elle ne sort que pour aller à l'église, mais encore ce ne sont pas toutes. Quelques-unes se promènent le soir en procession, accompagnées de toute la famille, mais elles ne causent pas, n'entrent nulle part, ni ne s'arrêtent devant les magasins. Dix ou douze personnes prennent l'air en se promenant deux par deux, les plus petites devant, puis les grandes filles, le père et la mère : une négresse ferme la marche, portant des parapluies ou des châles.

Sur cent femmes, il y en aura la moitié qui vous demanderont : s'il est vrai que les petits Anglais parlent l'anglais avant de savoir le portugais ; si l'Europe est en Angleterre ; si le grand Napoléon est bien vieux ; et que sais-je.... mille autres choses, plus stupides les unes que les autres. Je parle, bien entendu, de ce qu'on appelle la classe moyenne et le peuple. Les hommes de ces deux catégories ne sont guère plus avancés.

Du reste, le Brésilien, en rentrant chez lui, dîne et dort ou paraît réfléchir en fumant. S'il cause avec sa femme, sa conversation ne roule que sur des détails du ménage. Jamais il ne rend compte de ce qu'il a vu ou fait au dehors. La femme n'a jamais d'argent, pas même souvent pour acheter

deux sous de fil ou d'aiguilles. Si elle achète, c'est à crédit, et le mari paye ou ne paye pas.

Mais revenons à de Grandpré.

Il commençait à s'endormir quand il lui sembla entendre la clef de la porte remuer dans la serrure; il ouvrit à moitié les yeux et vit Maria, en chemise, au milieu de la salle.

« Que fais-tu là ? lui dit-il, viens te coucher.

— J'étais allée m'assurer que la porte était bien fermée, » répondit celle-ci.

Elle mentait, car, au contraire, elle venait de tourner la clef et avait entr'ouvert la porte.

Elle revint se coucher, de Grandpré s'endormit tout à fait.

Un grand cri vint, au bout de peu de temps, le réveiller en sursaut. De Grandpré se leva sur son séant et vit, à la lueur de la bougie qui n'était pas éteinte, la mère de Maria, debout au milieu de la chambre et paraissant consternée en voyant un homme couché avec sa fille.

« Ah mon Dieu ! ah mon Dieu ! ma pauvre *Maria* déshonorée ! » criait-elle, en faisant semblant de pleurer et se tenant la figure entre ses mains.

Maria s'était cachée sous les draps et paraissait trembler de tous ses membres.

De Grandpré était à moitié étourdi, mais sautant au bas du lit, il saisit lestement son pantalon : la mère se mit à crier plus fort :

« A moi ! au secours ! Henriques ! (c'était son mari) Henriques ! au secours !

— Qu'y a-t-il ? » cria une voix dans le corridor.

On entendit un grand bruit de pas qui paraissait venir du bout du corridor, mais le fait est que M. Henriques était caché derrière la porte, ainsi que les deux témoins de rigueur. Tous trois se précipitèrent dans la chambre.

De Grandpré mettait son pantalon, le flagrant délit était constaté.

Les deux témoins restèrent près de la porte.

« Monsieur, dit le père en élevant la voix, c'est indigne d'entrer ainsi dans une famille honnête; mais il y a des lois, et si vous ne rendez pas de suite l'honneur à ma fille, ces deux messieurs, ici par hasard, me serviront de témoins. »

Oscar, sans répondre, continuait à s'habiller vivement.

« Monsieur, me répondrez-vous ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Et qu'entendez-vous par rendre l'honneur ?

— Mais j'entends que vous devez épouser ma fille, et cela séance tenante.

— Ah !... et si je refuse ?

— Refuser ! mais il y a une prison pour des misérables de votre sorte, cria le père.

— Misérable vous-même, reprit à son tour de Grandpré sur le même ton, j'ai pris depuis deux jours des informations, elles n'étaient pas complètes, mais je vois que je suis tombé dans un guet-apens. Je vous rendrai ma réponse demain. »

Il s'avança vivement, saisit une chaise qu'il jeta dans les jambes du procureur et s'élança vers la fenêtre ; mais au moment où il allait l'enjam-

ber, il se sentit retenu à la fois par la mère de *Maria* et les deux témoins qui se cramponnaient à ses habits, il aperçut en même temps les deux sentinelles.

La résistance était difficile, il se laissa ramener dans la chambre.

« Ah! vous voulez fuir, mais nos précautions sont bien prises.

— Oui, répondit de Grandpré, d'un ton railleur, j'ai vu en bas deux factionnaires qui se promènent là sans doute par hasard, mais si vous ne me laissez sortir par la fenêtre, vous aurez au moins la bonté de me laisser sortir par la porte. »

Il saisit une nouvelle chaise, et faisant un moulinet, il se précipita en avant; le procureur s'écarta, mais un des témoins qui barrait la porte, tirant un pistolet de sa poche se mit en devoir de l'armer; il n'en eut pas le temps, la chaise achevant son évolution fut lancée avec une telle force, qu'elle se brisa sur la poitrine du pauvre homme, le renversant presque sans connaissance.

Le second témoin s'écarta à son tour.

De Grandpré allait passer la porte. Deux hommes lui barrèrent de nouveau le passage, c'était l'inspecteur du quartier, accompagné d'un soldat de police. Le soldat était en avant et présentait la pointe de son sabre à la poitrine du Français. Au même instant de Grandpré se trouvait saisi par derrière, terrassé et ramené dans la chambre.

La position était critique. Quatre hommes contre un seul, sans compter que le blessé s'était relevé et paraissait désireux de se venger.

« Que voulez-vous de moi ? dit de Grandpré en se croisant les bras.

— Mais je vous l'ai dit, que vous épousiez ma fille, séance tenante, le prêtre est prévenu.

— Et si je refuse, comme je vous l'ai déjà dit ?

— Comme je vous ai déjà répondu, il est inutile que je me répète. Voilà monsieur qui est inspecteur et qui vous emmènera à la prison, nous vous accompagnerons pour vous faire honneur, ajouta-t-il d'un ton railleur.

— C'est bien ! emmenez-moi. »

Cela ne faisait pas l'affaire des gens de la maison.

« Il y aurait peut-être moyen de s'arranger, dit un des témoins. Monsieur pourrait, en se reconnaissant débiteur d'une certaine somme... doter la demoiselle qu'il a déshonorée et... »

— Ah ! en payant tout s'arrangerait. A combien estimez-vous le dommage ?

— Monsieur, dit le procureur d'un ton emphatique, aucune somme ne saurait payer l'honneur d'une famille respectable ; mais enfin, si à défaut de mariage, vous consentez à donner à ma fille une somme qui lui permette de se marier avec un autre que vous...

— Et combien, cette somme.

— Cinquante mille francs, dit sèchement le procureur.

— Cinquante mille francs c'est peu, dit de Grandpré toujours railleur, ce n'est pas la moitié de ce que je possède à présent, vous eussiez dû doubler la somme demandée, vous avez mal pris vos informations. »

Un nouveau personnage entra, c'était le prêtre, *Frey Bento*.

« Qu'apprends-je, mes amis? une fille séduite, du bruit; ... mais un bon mariage raccommodera tout cela, dit-il en entrant.

— Vous passiez aussi par hasard, dit de Grand-pré, raillant encore.

— Non, mon ami, j'ai été appelé ici près, par la négresse de la maison; elle savait que j'étais auprès d'un mourant, et comme je sortais elle m'a prié d'accourir, que l'on avait besoin de mon ministère, et...

— On vous a trompé, j'ai dit que je ne consentais pas au mariage, emmenez-moi en prison, puisque vous êtes en force. »

Le prêtre, sans répondre, se mit en devoir d'officier. Il ouvrit une petite armoire incrustée dans la muraille; devant cette armoire, qui contenait un Christ et des flambeaux, il mit une petite table que la mère couvrit d'une serviette, on alluma les bougies, et le prêtre tira un livre de sa poche.

« Agenouillez-vous, mes enfants, dit-il, je vais vous marier. »

Mais en se retournant et cherchant des yeux la jeune fille, il vit qu'elle était encore au lit la tête dans les draps.

« Comment, ajouta-t-il, mademoiselle n'est pas encore habillée? »

La mère tira vivement les rideaux et fit passer une robe à sa fille.

« Je pense que vous n'allez pas me marier sans mon consentement? »

— Sans votre consentement, oh ! non ! vous le donnerez. Si vous ne savez pas écrire ou si vous êtes empêché, on signera pour vous sur votre demande, voilà tout.

— De sorte que vous commettrez à la fois un faux et un sacrilège ?

— Que de gros mots, » dit le prêtre à demi-voix.

La jeune fille sortit de dessous les rideaux; conduite par sa mère; elle était vêtue d'une robe agrafée de travers, les pieds nus dans des pantoufles, elle paraissait honteuse, mais n'avait pu parvenir à rougir que très-imperceptiblement.

De Grandpré jeta un coup d'œil sur elle, disant à demi-voix : « Elle était complice de ses parents, c'est elle qui a ouvert la porte; » puis, tout haut :

« Je vous ai dit que je ne consentirais pas à ce ridicule mariage, faites ce que vous voudrez. »

Il s'assit sur une chaise, tournant le dos à l'autel improvisé.

Le prêtre commença la cérémonie, la jeune fille à genoux, de Grandpré assis; quand il en vint aux demandes d'usage : « Monsieur Oscar de Grandpré, prenez-vous pour légitime épouse mademoiselle *Maria dos Prazeres*, » celui-ci ne répondit pas, mais on entendit un oui étouffé partant de la bouche d'un des témoins.

De Grandpré bondit sur sa chaise et se leva furieux; le prêtre lui dit avec calme :

« Vous pouvez vous rasseoir, la position est inconvenante, je l'avoue, mais vous avez dit oui, c'est tout ce que l'on demandait.

— Comment, j'ai dit oui, mais c'est une infâme comédie, vous n'êtes pas un prêtre, ce n'est pas possible, aucun d'eux ne voudrait se prêter à une pareille infamie, et.... »

Le prêtre lui imposa silence de la main, et continuant :

« *Maria dos Prazères*, prenez-vous pour légitime époux... »

De Grandpré l'interrompt de nouveau.

« Mais misérable, tu es un scélérat de la pire espèce.... Je proteste....

— Et nous aussi, nous protestons, dit Elleur, en passant sa tête par la porte entre-bâillée. Depuis quand marie-t-on un homme sans ses témoins ? mais nous sommes arrivés à temps.

— Vous, cria de Grandpré sautant sur sa chaise.

— Ne prononcez pas mon nom, » lui dit rapidement Elleur à demi-voix..

Puis se tournant vers le prêtre :

« Continuez, qu'attendez-vous?... Ah ! l'autre témoin?... Tenez, le voilà qui arrive, d'un autre côté que moi.

— Ouf ! dit Vernet en enjambant la fenêtre et s'asseyant sur le rebord, les jambes pendantes dans la salle. Eh oui, me voilà, nous marions donc ce pauvre ami sans son approbation, ce n'est pas gentil, cela. D'abord, moi je refuse mon consentement, et d'une,... secondement,... non,... ma seconde raison, je vous la dirai tout à l'heure s'il est nécessaire. »

Il sauta entièrement dans la chambre.

« Allons-nous-en, Oscar, » dit-il en prenant le bras de son ami.

Il se dirigea vers la porte, dans l'encadrement de laquelle se tenait toujours Elleur.

Vous pensez quelle sensation avait produite dans la chambre l'apparition successive de nos deux champions. La tournure de Vernet avait surtout épouvanté l'assistance. Tous étaient consternés ; mais comme de Grandpré et Vernet se dirigeaient vers la porte, l'inspecteur se jeta devant eux en criant :

« Au nom du chef de police, je vous arrête, soldat, à moi. »

Vernet leva le bras et envoya un revers de main au pauvre officier de justice, qui fit un bond de côté, mais pas assez vite cependant pour éviter que le bout des doigts du colosse, venant le toucher au visage, ne lui fît sortir le sang à la fois du nez et des lèvres.

« Prenez garde, » cria Elleur en se précipitant.

Le soldat avait tiré son sabre et s'apprêtait à embrocher Vernet par le milieu du dos. Elleur repoussant Vernet, se trouva devant lui, écarta le sabre du bras gauche, et le soldat frappé en pleine poitrine d'un coup de casse-tête, étendit les bras et tomba en arrière en gémissant.

De Grandpré s'était retourné, ainsi que Vernet.

Le témoin qui avait à se plaindre du dernier, sortit de nouveau son pistolet de sa poche, mais celui-ci lui saisit le bras de la main droite, et de la main gauche, le prenant par le fond de la cu-

lotte, il fit trois pas et jeta le tout par la fenêtre. On entendit un cri, un bruit sourd.... et rien....

L'inspecteur, le témoin restant et le maître de la maison tremblaient de tous leurs membres, le prêtre adossé au mur avait l'air de prier. *Maria* était toujours à genoux, mais épouvantée, elle s'était presque prosternée à terre, la mère s'était cachée derrière le rideau du lit.

Elle se grandissant jeta un regard circulaire autour de la chambre.

« Tas de canailles, dit-il, vous mériteriez que nous vous assommions tous, mais pour aujourd'hui, c'est assez. Le premier qui me suit, je lui brûle la cervelle. »

Et ouvrant son paletot, il tira de sa ceinture un revolver de gros calibre.

Nos trois amis sortirent par la porte de la rue, Elleur le pistolet au poing fermait la marche.

Une fois dehors, Vernet lui dit :

« Vous aviez dit que nous ne devions pas venir armés, et cependant....

— Oui, j'avais peur que vous ne soyez pas assez prudent; mais je ne voulais tuer personne, ce que j'en ai fait n'était que pour les effrayer.... poussons au large.... et vivement, » et il prit le pas de course en se dirigeant du côté de la voiture, suivi de près de ses compagnons.

La voiture partit au galop.



X

**OU L'ON VOIT L'INNOCENT CANDI PAYER POUR TOUS, — UN
DOUANIER TROP ZÉLÉ SE RETIRER MÉCONTENT, ET DEUX
PAUVRES DIABLES FORT MALTRAITÉS.**

Candi était rentré à l'hôtel vers onze heures du soir ; il avait trouvé le billet d'Elleur et était resté ébahi. Ses amis disparus, ses bagages enlevés, à l'exception d'une petite valise contenant du linge ; cette phrase de la lettre — Si vous n'êtes pas encore arrêté.... tout cela réuni, lui était confus et ses idées ne savaient plus sur quoi se fixer. Une pensée mauvaise lui passa par l'esprit.

« J'avais trente mille francs en or dans une malle, » se dit-il ; mais ce ne fut qu'un éclair, il était trop convaincu de la bonne foi de son associé, pour qu'une pareille idée pût se conserver longtemps dans son imagination.

Il appela le maître de l'hôtel, s'informa...., et comme, au bout du compte, il ne put rien savoir, il fut se coucher en réfléchissant sur ce qu'il devait faire.

Candi, après une nuit agitée, se réveilla vers les

huit heures du matin, se leva, relut la lettre de son associé, qu'il brûla ensuite, puis, quoiqu'il ne comprît pas trop ce qu'il devait craindre, il arrangea sa valise et se mit en devoir de quitter l'hôtel.

En ce moment, on frappa assez rudement à sa porte.

Candi alla ouvrir et se trouva en présence d'un monsieur vêtu de noir, suivi de deux autres individus assez mal mis : c'étaient deux agents de police.

Le premier personnage entra avec ses deux compagnons, et s'adressant à Candi, il lui dit :

« Je suis l'inspecteur du quartier, j'ai reçu l'ordre ce matin de procéder ici à des informations, pardonnez-moi si je remplis un devoir pénible. »

Il faut dire que parmi les autorités, il se trouve quelques gens polis ; les inspecteurs sont choisis, souvent parmi les négociants ou leurs commis ; le Brésilien est ordinairement poli, quand rien ne le pousse à ne pas l'être.

Candi, du reste, avait la figure d'un honnête homme, il était bien mis, et l'apparence de la richesse en impose toujours, surtout aux gens du commerce.

Il devint cramoisi et ne put s'empêcher de trembler.

« Des informations sur quoi ? demanda-t-il.

— Vous êtes à l'hôtel depuis près de trois mois, en compagnie de MM. Elleur, de Grandpré et Vernet ; le maître de l'hôtel nous a donné ces noms : que sont devenus ces messieurs ?

— Je ne sais. Hier, en rentrant, j'ai trouvé un

billet qui m'annonçait que, obligés de quitter subitement le pays, je n'eusse pas à m'occuper d'eux ; et vous voyez, je ne me suis pas beaucoup tourmenté, puisque j'ai couché à l'hôtel et viens seulement de me lever. »

Ces dernières paroles furent dites avec un certain aplomb qui eût fait honneur même à un autre que Candi.

« Et pourriez-vous me montrer le billet que vous avez reçu ?

— Volontiers, mais cependant permettez-moi de vous dire que je ne sais pas trop ce qui m'y oblige, car enfin je désirerais savoir....

— Monsieur, je ne pense pas que vous puissiez ignorer ce qui s'est passé cette nuit ; je sais que M. Elleur est votre associé, et vous devez être resté pour veiller aux intérêts communs. Veuillez me montrer ce billet qui vous absoudra peut-être de tout soupçon. »

Candi ouvrit son portefeuille, fit semblant d'y chercher le billet qu'il savait bien n'y pas être, puis, paraissant frappé d'un souvenir :

« Ma foi, je ne demanderais pas mieux, mais je me rappelle maintenant que j'ai fumé hier soir dans ma chambre, j'aurai allumé mon cigare avec ce papier, qui n'avait du reste aucune importance.

— Tant pis ; veuillez alors me suivre chez le chef de police. »

Candi fit la grimace, mais il n'y avait pas à reculer.

« Allons, » dit-il.

Il était de bonne heure, le chef de police n'était

pas encore arrivé; Candi fit antichambre assez longtemps, toujours gardé à vue par l'inspecteur; les deux agents avaient disparu.

Candi, en présence du chef, celui-ci lui dit assez brusquement :

« Il y a eu cette nuit des violences commises dans une maison honnête et honorable, rue du Sabaô, vous devez savoir cela aussi bien que moi. L'acteur principal était de vos amis et logeait avec vous dans le même hôtel. Deux autres individus, également de vos amis, et l'un d'eux même votre associé, ont disparu cette nuit de l'hôtel où vous logiez ensemble : que sont-ils devenus ? »

— Je ne sais.

— Oui, c'est ce que vous avez déjà répondu à l'inspecteur que j'ai envoyé, mais cela ne me suffit pas ; vous devez être complice direct ou indirect, et puisque vous ne voulez rien dire, nous attendrons plus amples informations. »

Il le congédia de la main.

Candi descendait l'escalier, pensant que tout était fini pour le moment, mais il se trompait.

Au moment où, tournant à droite, il se préparait à franchir la grande porte du corridor :

« Non, par ici, dit un individu qui le suivait.

— Par ici ? et pourquoi ?

— Mais parce que j'ai ordre de vous arrêter, veuillez me suivre.

— Arrêter ! mais enfin....

— Je suis pressé, ayant besoin de remonter près du chef de police, veuillez marcher devant ou j'ap-

pelle deux soldats, » dit un peu brutalement son interlocuteur.

Candi se résigna.

Arrivé au fond du corridor, il entra dans une petite cour où, sous un auvent, se trouvait, assis à une table, un individu qui écrivait. Un autre était derrière, un trousseau de clefs à la main.

C'était le greffier, et le geôlier.

Devant eux s'étendait un bâtiment bas et sombre éclairé par trois ou quatre grilles de fer dont l'une servait de porte.

Le nom du pauvre innocent fut écrit sur le livre, le geôlier lui ouvrit la porte en l'invitant à entrer, puis referma la grille.

Il n'était pas précisément sous les verrous, mais bien en cage, car les barreaux de fer permettaient à tout passant dans la cour de voir l'intérieur de la prison.

Successivement, il lui vint des compagnons, mais d'autres qui se trouvaient également enfermés avec lui sortaient à chaque instant. Il avait d'abord craint de se compromettre en liant conversation avec ceux-ci, mais ayant entendu parler français, il s'approcha et reconnut deux compatriotes.

Il apprit qu'il était à la *Xadrea* (corps de garde de police); il allait demander plus d'explications, quand la porte s'ouvrit, et il fut appelé, ainsi que cinq ou six autres individus; on les mit tous entre deux files de soldats et ils furent conduits à la *Correccão*, la prison de Rio.

Revenons à nos fugitifs.

La voiture gagna rapidement Saint-Christophe.

Arrivés auprès de la grande place, Elleur fit arrêter ; il descendit, ainsi que ses compagnons, puis au moment de renvoyer le cocher :

« Écoutez, lui dit-il, vous êtes bien payé et n'avez pas à vous plaindre ; maintenant vous pouvez gagner encore davantage sans beaucoup de peine. Au lieu de vous en retourner par la rue du *Sabaó*, passez par la rue de *San' Diogo*, près du *campo Sant' Anna*, à la dernière *casa de pasta* (maison qui donne à manger), il y aura probablement quelqu'un qui attendra dans la salle ; malgré l'heure avancée, frappez à la porte, et si la personne que je suppose s'y trouve, elle vous donnera tout ce que vous voudrez pour que vous la conduisiez près de nous. Vous ne pouvez vous tromper, c'est vous entendez-bien ? la dernière *venda*, avant d'arriver à la gare du chemin de fer. Nous avons ici près des chevaux qui nous attendent, dites à notre ami qu'il nous trouvera sur la route, aux trois *vendas*, passé *Bemfigo*. »

Le cocher partit.

« Vous attendez Candi, dit de Grandpré, mais où sont nos chevaux ?

— Je n'attends personne, et nous n'avons pas de chevaux..., en route du côté de la mer, et il partit en avant.

— Mais, continua de Grandpré en le rejoignant déjà dans la voiture, vous n'avez pas répondu à mes questions. Que diable ! vous nous conduisez comme des enfants, sans nous dire ni pourquoi, ni comment.

— Trouvez-vous que jusqu'à présent j'ai mal

mené nos affaires, ou plutôt les vôtres ? Nous avons ici au bord de la mer, à cinq cents pas du débarcadère, une chaloupe qui nous attend. Embarquons; les nègres, qui nous conduisent, ne comprennent pas le français, je m'en suis assuré; en route, je vous conterai tout ce que vous voudrez savoir. »

En moins d'un quart d'heure de marche rapide, ils arrivèrent au bord de la mer, à l'endroit où se trouvait l'embarcation qui les attendait.

La marée était basse, la chaloupe se trouvait à sec; les noirs rameurs étaient étendus sur le quai, dormant ou fumant. Un individu se promenait à dix pas de là.

Elleur poussa du pied un des dormeurs.

« Oh, allons! en route. Éveillez-vous! »

Le noir fut promptement debout, ainsi que ses compagnons. Tous réunis se mirent en devoir de faire flotter la chaloupe.

« Vernét, cela vous regarde, dit Elleur; donnons un coup de main, sans cela nous ne démarrerons pas d'ici. » Il donna l'exemple et, sautant sur la plage couverte de sable mouillé, il alla aider les noirs qui ne pouvaient dégager la barque.

« Oh! oh! dit Vernet en arrivant à son tour. Attendez que je donne un coup de main. »

Et, s'arc-boutant à l'arrière de la chaloupe qui se trouvait dirigée vers la rive, il donna un si violent effort que, lui seul, la souleva presque et la fit avancer de quelques pouces.

« Diable! dit-il, c'est plus lourd que je ne pensais, mais, à nous tous, nous en viendrons bien à bout. »

Les quatre noirs et nos trois amis, employant toutes leurs forces, parvinrent à mettre à flot la chaloupe complètement à sec.

« Comment, dit Elleur aux premiers, avez-vous laissé la barque engravée de la sorte ? »

— Nous sommes arrivés à marée haute, répondit l'un d'eux qui était le chef des trois autres ; j'ai craint que le vent qui est fort ce soir ne nous emmenât la chaloupe mal attachée à une pierre, je l'ai fait mettre à sec, ne pensant pas que la mer baissât autant.

— C'est bon, embarquons-nous. »

L'individu qui se promenait près du rivage siffla et fut rejoint aussitôt par deux autres hommes, tous trois sautèrent sur la plage après que le premier eut dit quelques mots aux deux autres.

« Oh là ! où allez-vous, dit celui-ci en se dirigeant vers Elleur qui embarquait le dernier ? »

— Où nous allons, dit Elleur ? Mais que vous importe !

— Je suis agent de la douane et vous somme de me laisser visiter votre embarcation.

— Ah ! vous êtes agent de la douane, et, comme je le vois, vous avez avec vous deux permanentes (*sergents de ville*) avec sabre et pistolet, vous êtes en force.... Visitez, si vous le trouvez bon.... nous n'avons pas de contrebande.

— L'agent hésita.... Il est possible que vous n'ayez pas de contrebande, mais où allez-vous à cette heure ?

— Ceci n'est pas de votre compétence. Êtes-vous de la douane ou de la police ? »

L'agent hésita encore plus.

« Je suis de la douane, dit-il, mais j'ai le droit de m'informer où vous allez. Des gens qui embarquent à cette heure dans un endroit désert sont suspects, et.... »

— Comment, suspects ? l'endroit n'est pas désert, dit Elleur raillant ; nous sommes sept et vous êtes trois, total dix personnes. Il y a foule, au contraire. »

Puis se tournant vers les noirs.

« Au large, dit-il.

— Si vous partez sans mon ordre, je fais faire feu ! cria le douanier. Vous, apprêtez vos pistolets, ajouta-t-il en s'adressant aux permanentes.

— C'est bien ! montez à bord et faites votre service. »

Cela ne faisait pas le compte du douanier.

« Descendez d'abord.

— Vernet, dit rapidement Elleur à l'oreille de ce dernier, cet homme m'embête ; appliquez un coup de poing sur la figure des deux soldats ; moi, je m'emparerai de leurs armes avant qu'ils aient pu s'en servir ; vous, de Grandpré, tenez le douanier, il ne doit pas être armé, mais méfiez-vous. »

Les trois compagnons sautèrent sur la grève.

« Visitez maintenant, » dit Elleur en s'approchant des soldats. Puis, tout bas :

« Vernet, frappez. »

On entendit un bruit sourd. Un des pauvres permanentes frappé derrière la tête, était tombé sans pousser un cri.

« Diable! dit Vernet avec colère, je me suis fait mal sur le shako. »

Et il envoya un furieux coup de pied en pleine poitrine au second soldat.

Celui-ci roula également sur le sable, mais il n'était pas étourdi, car il criait comme un possédé.

De Grandpré s'était approché du douanier, mais celui-ci se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes.

« Hé là! hé là! cria Elleur, s'élançant après lui et lui mettant la main sur l'épaule : un instant! Comment, vous vous sauvez; ce n'est pas bien, et votre visite que vous oubliez. »

Le pauvre homme était tout tremblant.

« Messieurs, dit-il, je ne savais pas.

— N'ayez pas peur, que diable! nous ne vous mangerons pas. Allons, embarquez, faites votre visite. »

Elleur le poussant dans la chaloupe, le fit embarquer de force.

« Maintenant, dit-il à Vernet, tirez les sabres et pistolets de ces messieurs qui sont étendus sur le sable et embarquez-les. »

L'opération fut faite en un instant. L'un des soldats s'était évanoui, l'autre avait trois côtes cassées.

« Au large, » dit Elleur.

Cette fois les noirs obéirent.

Le douanier s'était accroupi dans un coin; nos amis étaient assis; les permanentes blessés, au fond de la chaloupe.

Le commencement du voyage fut silencieux.

Au bout d'un quart d'heure :

« Eh bien ! dit tout à coup Elleur au douanier, avez-vous terminé votre visite ? »

Celui-ci ne répondit pas.

« C'est que si vous aviez fini, je voudrais vous prier de nous débarrasser de votre présence ; nous n'avons pas le temps de vous débarquer, mais vous pouvez sauter par dessus le bord, je vous en donne la permission ; il n'y a pas plus d'un quart de lieue d'ici à la côte. Savez-vous nager ? »

— Messieurs, j'ai femme et enfants, voudriez-vous m'assassiner ? »

Le pauvre diable dit ces paroles d'un ton si tremblant, qu'Elleur même en fut touché.

« Non, mais je désire savoir si vous êtes bien ce que vous dites. Montrez-nous votre carte. »

Le douanier tira une lettre de sa poche et la lui tendit.

La chaloupe était couverte d'une espèce de plafond en bois qui la préservait du soleil et de la pluie. Ce plafond élevé d'environ cinq pieds ne permettait guère de se tenir debout, il était soutenu aux quatre angles par quatre morceaux de bois formant colonnes, une lampe allumée pendait au milieu.

Elleur s'approcha de la lampe et lut rapidement.

« C'est bien, dit-il en rendant le papier, nous vous mettrons à terre à la première île ; jusque-là, tenez-vous tranquille, et une autre fois, ne vous mêlez plus de ce qui ne vous regarde pas. »

Puis, se tournant vers ses compagnons, Elleur dit en français :

« Ce pauvre diable que vous voyez est un misérable qui n'a pas de métier et, ne sachant que faire pour vivre, s'est présenté pour être espion de la douane. La douane et l'administration des postes en ont des centaines comme cela; ils ne sont pas payés, mais ils ont un tant sur les amendes qu'ils peuvent faire infliger. Cependant comme ces deux administrations ne lâchent que difficilement l'argent qu'elles ont entre les mains, ces espions sans salaire emploient un système particulier.

« Si vous embarquez ou débarquez avec bagages, sur n'importe quel quai, un individu se présente immédiatement; s'il est de la douane, il demande si vous n'avez rien de contrebande; s'il est des postes, si vous n'avez pas de lettres. Sur réponse négative, il vous prie d'ouvrir les malles, et quelques-uns plus insolents parlent même de vous fouiller. Il est désagréable d'étaler son linge et ses vêtements au milieu de la rue devant vingt ou trente personnes qui ne sont pas toutes honnêtes. Vous hésitez, mais l'individu vous exhibe une lettre passée par son administration qui lui donne le droit de visiter. Il est vrai que vous pourriez faire conduire vos bagages soit à la douane, soit à la poste. Mais vous savez que cela vous fera perdre une demi-journée, peut-être même n'aurez-vous vos effets que le lendemain ou le surlendemain, si le lendemain est un dimanche ou jour de fête. Vous paraissez contrarié et offrez vos clefs à contre-cœur pour faire la visite. Alors votre in-

specteur hésite à son tour et vous donne à entendre qu'il sait bien qu'il a affaire à des gens incapables de frauder les droits.... mais qu'il remplit un devoir pénible.... qu'il n'est pas payé.... (ce qui est vrai), qu'il n'a que ce que veulent bien lui donner les gens qui embarquent.... Vous comprenez et donnez quelques francs pour vous voir libre du mendiant patenté. J'ai déjà payé une douzaine de fois, je connais le système.

— Et pourquoi, dit de Grandpré, n'avoir pas payé aujourd'hui comme de coutume; cela eût été plus simple que d'assommer ces pauvres diables?

— Oh! aujourd'hui, j'ai trouvé ma belle; je me venge du mauvais sang que ces messieurs m'ont fait faire anciennement et de l'argent qu'ils m'ont coûté.

« Dans toute autre circonstance, j'eusse probablement payé comme de coutume, mais ces messieurs sont un peu sans façon de venir nous relancer à pareille heure et dans un pareil endroit. Ils voyaient bien que nous n'avions pas de contrebande puisque nous sommes venus les mains vides. Nous sommes déjà embarqués dans une mauvaise affaire, il ne nous en arrivera pas plus pour une peccadille en sus du compte.

→ Mais vous aviez une petite valise que vous avez mise ici sous le banc. Qu'empportez-vous, de l'argent?

— Oui! et autre chose que je vous montrerai tout à l'heure.

— Tiens! fit Vernet, voilà celui que je croyais avoir assommé qui se réveille.

— Mon cher, vous ne savez pas que pour un nègre il y a un dicton qui enseigne qu'il faut seulement le frapper à la tête avec un bâton; celui qui comme vous le fait avec la main risque de se briser les os, mais la tête des noirs est plus dure qu'une pierre. Il est vrai que celui-ci n'est que mulâtre. »

Un vent frais soufflait de l'entrée de la baie et était favorable à nos amis; on avait hissé la voile, et la chaloupe qui filait avec rapidité avait laissé au loin la pointe du cap; l'on touchait presque à l'île du *Catalão*.

« Aborde, » dit Elleur aux noirs.

Ceux-ci obéirent.

Puis aux deux soldats :

« Débarquez. »

Ils se levèrent, mais le mulâtre dit à Elleur :

« Au moins, rendez-nous nos armes; nous serons punis et devons les payer si vous les gardez.

— Au fait, je ne sais qu'en faire, mais voyons si les pistolets sont chargés. »

Il lâcha successivement les deux coups de feu.

« Maintenant, vous pouvez les prendre. »

Le mulâtre sauta à terre ayant repris les deux pistolets déchargés.

« Et nos sabres, dit-il?

— Votre camarade va les prendre. Hé! l'ami, fit-il en se tournant vers le dernier, sautez.

— Je ne puis, » répondit-il.

Elleur le regarda, il était livide.

« Qu'avez-vous?

— J'ai la poitrine brisée du coup de pied que j'ai reçu.

— Diable ! aidez-le, Vernet, son camarade le conduira jusqu'à la maison qui est à cent pas d'ici. »

Vernet prit le soldat dans ses bras, le passa par-dessus le bord du canot comme un enfant et le mit debout, dans l'eau jusqu'aux genoux, puis il appela le mulâtre qui vint prendre son compagnon sous le bras. Mais arrivés au bord qui était assez escarpé, le blessé glissa entraînant son compagnon en arrière.

Le mulâtre laissa son compagnon étendu à terre, et se tournant vers la barque.

« Et nos sabres, dit-il ? Du reste, je ne pourrai jamais conduire seul mon compagnon jusqu'à la maison, je suis encore tout étourdi, à peine si je puis me soutenir moi-même.

— Je vais vous aider, dit Oscar qui sauta à terre.

— Eh là ! pas de bêtises, monsieur de Grandpré. Au moins gardez les deux sabres et arrivés près de la maison, jetez-les à la volée dans l'herbe. Les soldats les retrouveront demain au jour. »

L'espion de la douane se mit en devoir de sauter à son tour.

« Non ! mon ami dit Elleur, lui mettant la main sur l'épaule, faites-nous le plaisir de rester avec nous jusqu'à nouvel ordre.

— Que voulez-vous faire de moi ? vous avez dit que vous me déposeriez à la première île.

— Oui, mais j'ai réfléchi, nous vous mettrons à la seconde, voilà tout ; étant seul, vous serez plus calme ; la vue du blessé pourrait vous incommoder, » ajouta-t-il d'un ton railleur.

Le pauvre diable se rassit.

Au bout de dix minutes de Grandpré revint et rentra dans l'embarcation : on poussa au large.

« Vous paraissez tout joyeux, dit Elleur à de Grandpré !

— Oui, ces pauvres diables me faisaient de la peine, le blessé surtout, l'autre n'était pas non plus trop à son aise, aussi m'ont-ils bien remercié.

— Remerchié, de quoi ?

— J'ai donné un billet de cinquante francs à chacun d'eux pour les consoler de leur mésaventure.

— Vous avez mal fait. »

Un coup de pistolet retentit et une balle vint se loger dans le bord de l'embarcation.

« Et tenez, voilà la monnaie de votre billet.

— Tonnerre ! dit Vernet furieux et se levant. Abordons et cette fois tuons-les pour tout de bon.

— Bah ! Laissez-les, cela ne les corrigerait pas, mais passons plus au large, avant que l'arme ne soit rechargée, nous serons hors de portée..... du reste, dit-il en montrant de la main l'endroit où la balle avait frappé, ce n'est pas trop mal tiré pour un permanente, six pouces plus haut il tuait notre espion, quel beau coup il eût fait. Et il se mit à rire.

— Maintenant, dit de Grandpré, je crois que vous pourriez me conter ce que nous allons faire, comment vous avez découvert le danger que je courais, et pourquoi nous nous dirigeons dans l'intérieur au lieu de nous mettre sous la protection du consul et gagner un navire français ; je crois que notre Brésilien n'entend pas notre langue,

mais pour plus de sûreté envoyons-le s'asseoir à l'extrémité de la proue et nous à la poupe parlerons à voix basse.

— Je le veux bien, dit Elleur, après que le Brésilien se fut éloigné, et ce ne sera pas long, ni difficile à comprendre. »

Il conta rapidement ses soupçons, les mesures qu'il avait prises, et leur installation dans le jardin.

« Mais les deux sentinelles, qu'en avez-vous fait ?

— Vernet voulait les assommer, mais j'ai préféré les gagner, ce fut l'affaire de cinquante francs pour chacun, juste ce que vous avez donné pour vous faire tirer un coup de pistolet.

« Je les ai fait retirer, ils doivent dire pour se disculper qu'on était venu leur donner l'ordre de la part de l'inspecteur, qu'ils ont cru obéir à leur supérieur. Du reste c'étaient des *meirinhos*, espèces d'huissiers ou de mouchards, qui ne valent pas grand'chose et font tout pour de l'argent. Maintenant, nous n'allons pas à bord d'un navire français, parce que nous ne sommes pas venus si loin pour nous en retourner si vite, et que nos affaires s'arrangeront toujours. D'un autre côté le consul nous tirerait bien d'affaire, mais de mauvaise grâce et en rechignant. Nous devions quitter Rio et aller dans l'intérieur. Un peu plus tôt un peu plus tard, c'est toujours la même chose. Et puis convenez que pour des gens qui venions gagner de l'argent, nous ne sommes guère économes ici. En trois mois, je suis sûr qu'entre nous trois, nous avons déjà dépensé douze ou quinze mille francs, peut-être da-

vantage, sans compter que M. Candi est encore à Rio, et il est si maladroit qu'il est capable de se compromettre. Il ne manquait plus que de donner les cinquante mille francs que l'on vous demandait ce soir.

— Mais, dit Vernet, pourquoi ces chevaux dont vous avez parlé, ce rendez-vous aux trois vendas que vous avez donné au cocher, et quel est cet ami qui doit nous joindre ; pensiez-vous que Candi fût à la *Casa de pasta* de la rue *San' Diogo* ?

— Que vous êtes simple ! tout ce dont vous parlez n'est qu'un surcroît de précaution. A L'hôtel, au moment où je vous parlais du départ, vous avez dû voir que j'hésitais un moment, un garçon nous écoutait, j'ai continué la conversation, mais en inventant l'histoire des chevaux, à l'adresse de ceux qui pourraient nous poursuivre : pour le cocher, je l'ai envoyé dans la rue *San' Diogo*, pour qu'il ne repassât pas devant la maison où nous avons eu notre affaire. Tout doit être en révolution dans le quartier, il aurait pu être interrogé et mettre sur nos traces. A la rue *San' Diogo*, il ne trouvera personne ; en tous cas, je lui ai également parlé des chevaux ; à tous hasards, qu'ils courent sur la route de Minas, pour nous, nous nous en irons tranquillement par mer, jusqu'à la rivière d'Estrelle, là nous verrons ce que nous ferons.

— Ne devons-nous pas aller attendre votre associé à Pétropolis ou Juiz-de-Fora ?

— Je ne sais.... nous déciderons cela tout à l'heure.

— Pour le moment débarrassons-nous de notre

espion, nous sommes arrivés à l'île *Raimondo*, où nous allons le laisser. »

On aborda, le douanier descendit.

« Avez-vous de l'argent sur vous, lui dit Elleur.

— Non, Senor, répondit le pauvre diable.

— Eh bien, il y a ici une venda, voilà cinq francs que je vous donne ; buvez-les à notre santé, ou à celle du diable si vous voulez. »

Et il fit pousser au large.

« Comment, dit de Grandpré, vous blâmez ma générosité et vous-même vous donnez de l'argent au plus coquin des trois ?

— D'abord, je n'ai pas été prodigue, et si j'ai été généreux, ce n'est pas sans motif, vous avez dû voir que j'ai fait remarquer qu'il y avait une venda. A cette heure notre homme ne trouvera rien à manger, mais il trouvera de la *cachas* (Eau-de-vie de canne). Les Brésiliens sont généralement sobres, mais il va conter son histoire au maître de la maison qui le poussera à la consommation, et qui sait ? S'il s'enivre, il sera plus longtemps à aller se plaindre à Rio. Sans argent, il eût peut-être mangé, mais avec de l'argent il boira. Maintenant, nous avons le temps de faire un somme, faites comme moi, je vais dormir jusqu'à l'arrivée. »

Il s'étendit tout de son long sur un banc. De Grandpré en fit autant, et Vernet se coucha sur le plancher, n'ayant pas d'autre endroit pour étendre son corps gigantesque.



XI

A L'ABORDAGE.

Tous dormaient depuis une heure environ ; la chaloupe ayant doublé la pointe de l'île du Governador, le vent s'était trouvé masqué, la voile inutile avait été abaissée et les noirs avaient repris leurs rames.

Elleur se sentit tiré par la jambe, il s'éveilla.

« Que me veux-tu, dit-il, en voyant un noir qui avait quitté sa rame et venait de troubler son sommeil.

— Monsieur, il y a une chaloupe qui nous suit, regardez.... »

Elleur se leva vivement.

« Là.... dit-il, c'est bon, tu es un garçon intelligent et tu auras un bon pourboire, n'es-tu pas le patron du canot ?

— Oui, monsieur, répondit le noir en reprenant sa rame.

— Et y a-t-il longtemps que tu as vu la chaloupe qui nous suit ?

— Il y a plus d'une demi-heure, elle était à la

voile, et j'ai pensé qu'elle conduisait des chasseurs à Sarapuy, mais nous avons déjà dépassé l'entrée de la rivière, et ils ont abaissé la voile quand le vent a cessé; d'après la manière dont ils avancent, ce doit être une embarcation de la douane. Ils gagnent beaucoup sur nous. »

La lune s'était levée assez brillante et l'on commençait à distinguer au loin.

« Hum, fit Elleur, cela ne me paraît pas clair; comment, diable, une embarcation de la douane se trouve-t-elle par ici. Holà? Vernet, de Grandpré, debout.

— Qu'y a-t-il? dit le géant en étendant les bras; je dormais si bien, quoique les matelas soient un peu durs.

— Il y a que nous sommes malheureux et que l'affaire se complique, regardez!

— Regardez?... Je ne vois rien.... le temps est magnifique, voilà tout.

— Comment, vous ne voyez pas cette embarcation qui nous suit?

— Ah! c'est ma foi vrai, mais que nous importe?

— Il nous importe beaucoup, ce doit être une embarcation de la douane. Il y a au moins dix ou douze rameurs, deux ou trois officiers de ronde, total, quinze contre trois, car vous ne devez pas compter nos noirs qui resteront passifs dans l'affaire, ceux de la douane ne valent guère mieux, mais se sentant en force, ils aideront leurs maîtres.

— Et nous n'avons pas d'armes, ajouta de Grandpré, sauf votre revolver.

— Oh ! pour cela, c'est autre chose, dites nos revolvers, vu qu'il y en a cinq dans ma valise et des munitions de rechange encore. Passez-la-moi, Vernet. »

Vernet la lui tendit.

« Tenez, deux de gros calibre et trois de poche. Moi, j'ai déjà le mien, prenez chacun les deux vôtres.

— Pensez-vous, continua de Grandpré, que l'affaire devienne aussi sérieuse ?

— Je ne sais, mais en tous cas, je n'ai guère envie de me faire ramener à Rio les menottes aux mains.

— Ni moi non plus, dit Vernet, je tuerai plutôt tous les douaniers, que le diable confonde !

— Peut-être, dit Elleur, nous arrangerons-nous avec de l'argent, dans le cas où le misérable que nous avons laissé dans l'île serait à bord. Si, au contraire, ce canot n'a pas abordé l'île et nous suit par hasard, nous n'avons pas de contrebande, et aucune loi ne défend de voyager la nuit. »

La chaloupe gagnait rapidement.

« Laisse arriver, dit Elleur au noir, il faut savoir à quoi s'en tenir.

— Oh là ! du canot, cria-t-on de l'autre bord, arrêtez.

— Que voulez-vous ? » répondit Elleur.

Point de réponse, mais la chaloupe fut bientôt bord à bord.

« Accostez, dit une voix.

— Tonnerre ! dit Vernet sourdement en apprêtant ses pistolets.

— Chut, fit Elleur sur le même ton, ne bougez pas sans que je vous donne le signal; laissez-moi faire. — De quel droit nous arrêtez-vous et que nous voulez-vous, dit Elleur aux gens de l'autre barque?

— Nous sommes officiers de marine. En revenant de la chassè, nous nous sommes arrêtés à l'île Raimonda pour faire rafraîchir nos hommes; un douanier est venu nous demander main-forte, il prétendait avoir été battu, que deux soldats de police ont été blessés, que vous vous sauviez de la ville.... Puis se tournant vers l'espion assis au milieu du canot... : Est-ce bien de ces messieurs que vous avez à vous plaindre !

— Oui, repartit celui-ci, je les reconnais eux et leur embarcation.

— De sorte que vous prétendez nous arrêter; joli métier pour des officiers de marine! »

Ceux-ci hésitèrent. — Ils étaient trois, deux lieutenants et un capitaine de brick, nommé pompeusement frégate. Deux étaient des jeunes gens, un des lieutenants seul était un homme de plus de quarante ans, à la figure assez dure.

C'était le capitaine, qui avait pris la parole.

Il y avait huit matelots, mulâtres et noirs rameurs et un patron d'embarcation au gouvernail, le douanier. En tout treize hommes.

« Oh ! oh ! dit tout bas Vernet, ils ont peur, ce me semble. »

Il était accroupi, ses deux pistolets armés à la main, mais cachés sous le banc de côté.

De Grandpré se tenait debout les deux mains

derrière le dos. Il est bon de dire que lui aussi était prêt; pour Elleur, également debout, mais en dehors de la couverture du canot, il fumait un cigare et feignait l'indifférence et le calme.

« Voyons, messieurs, continua celui-ci, que décidez-vous? voulez-vous visiter notre embarcation, voir si nous n'avons pas de contrebande, libre à vous, ou prétendez-vous nous obliger à vous suivre pour nous mettre entre les mains de la police?

— Messieurs, répondit le capitaine, vexé, cette fois en excellent français, vous êtes étrangers, mais vous devez savoir que des officiers de marine, fussent-ils Brésiliens, ne sont ni gabelous, comme vous dites vulgairement en France, ni agents de police; je crois que nous avons eu tort de nous mettre à votre poursuite, cela ne nous regardait pas, et chacun son métier. »

Puis s'adressant au patron de la chaloupe:

« Patron, poussez au large.

— Non, dit le vieux lieutenant en se levant et parlant aussi français, mais moins bien que son supérieur. — Nous sommes venus jusqu'ici, sachons pourquoi ces messieurs quittaient Rio à une pareille heure dans un endroit où de coutume on ne s'embarque pas.

— Et si nous refusons de vous répondre.

— Alors nous vous arrêterons, que diable! Vous êtes peut-être des criminels.

— Non! dit le capitaine, criminels ou non, nous ne sommes ni agents de police, ni espions, retournons. Je le veux. »

Il appuya sur ces deux mots.

« Bien , dit Elleur , vous êtes un parfait cavalier , capitaine , nous ne sommes pas de grands criminels , je vous assure , votre main en signe de paix , et je vous conterai tout ce que voulez savoir. »

Le capitaine convaincu par l'accent franc d'Elleur , tendit la main que celui-ci serra.... Puis sautant à bord de l'autre embarcation :

« Permettez , capitaine , que je vous dise en peu de mots notre aventure : — On a tendu un piège à un ami que voici , il montrait de Grandpré , on voulait lui faire épouser de force une fille qui n'en était pas à son premier amant , il y a eu guet-apens , témoins , curé , inspecteur , police , etc. , nous sommes survenus moi et un autre ami que vous voyez assis dans le fond de la barque. Nous avons un peu rossé toute la clique , sauf le prêtre , vous verrez probablement cela demain dans le journal. Cet individu , fit-il en montrant le douanier assis , est venu au moment où nous nous embarquions , nous menacer lui et deux soldats , il y a eu quelques coups échangés , mais tout cela n'est pas le diable , et vous conviendrez que nous serions véritablement malheureux d'avoir une troisième affaire dans la même nuit. »

Puis se tournant vers le lieutenant qui avait fait opposition.

« Monsieur , je pense que tout est terminé , cependant je ne voudrais pas que vous pussiez penser que nous avons eu peur un moment , notez que je ne menace pas , je constate , voilà tout ; vous êtes plus nombreux que nous , c'est vrai , mais vous venez de la chasse et n'avez pour armes que trois

fusils, peu commodes à manier dans une lutte corps à corps ; vos marins ont bien quelques couteaux, mais ils n'eussent guère eu le temps de s'en servir depuis le commencement de notre conversation ; il y a quatre revolvers armés dans notre canot, et ceux qui les tiennent sont des tireurs de première force, moi-même, avant de savoir à qui j'avais affaire, j'étais sur mes gardes et sais me faire valoir à l'occasion. — Allons, ajouta-t-il en se tournant vers ses amis, une salve en l'honneur de la marine brésilienne, nous devons bien cela à ces messieurs, tirez en l'air. »

Vingt-quatre coups de pistolets retentirent successivement, tous les pistolets étant des Lefauchaux, que l'on pouvait tirer sans avoir besoin d'armer, en appuyant seulement le doigt sur la détente.

« Monsieur, dit le capitaine à Elleur, votre confiance nous honore, et si je puis vous être utile à Rio, disposez de moi, sans cependant oublier que je suis officier et ne saurais me mettre à l'encontre des lois de mon pays. Si j'eusse eu l'ordre de mes supérieurs de vous arrêter, je l'eusse fait, quoiqu'à contre-cœur, ou du moins j'eusse essayé, reprit-il en riant, car j'avoue que la chose n'eût pas été facile.

— Vous pouvez, capitaine, nous rendre un service qui ne vous compromettra pas. Nous avons laissé à Rio un compagnon, c'est un vieux bonhomme inoffensif, qui ne se mêle pas à nos folies de jeunes gens. Cependant, comme il n'est pas très-favorisé du hasard, il se peut que, sans savoir pourquoi, il se trouve arrêté, je désirerais savoir

ce qui lui est arrivé. Veuillez donc vous informer demain à l'*Hôtel de France* si M. Candi est encore à l'hôtel ou ce qu'il est devenu. Si vous le voyez, dites-lui où vous nous avez rencontrés, rien de plus. En tous cas, soyez assez bon pour faire mettre dans le journal d'après-demain une de ces trois phrases : — Je ne sais, ou arrêté, ou c'est fait. — Ce qui voudra dire, vous le comprenez, que vous n'avez pas découvert Candi, ou qu'il est en prison, ou que vous l'avez vu, je crois que cela ne peut vous compromettre et vous serai obligé.

— Je remplirai votre commission, mais quelle épigraphe mettrai-je dans le journal ?

— Celle que vous voudrez.... Oh ! ajouta-t-il en riant, mettez : *A l'abordage.* »

Le capitaine lui tendit la main de nouveau, en disant : « C'est convenu, messieurs ; je vous salue. »

Après échange de politesses, les deux embarcations se séparèrent, l'une retournant à Rio, l'autre s'en éloignant.

« Vous nous avez fait décharger nos pistolets, dit Vernet, quand ils furent un peu éloignés, n'avez-vous pas craint quelque trahison ?

— Non, il y a des gens d'honneur dans tous pays, j'ai vu à qui j'avais affaire ; du reste vous avez dû remarquer que je n'avais pas déchargé les miens, mais c'était un excès de précaution. Ce capitaine est ce qu'on nomme en anglais un vrai gentleman. Vous savez que, comme tout bon Français, je n'aime pas les Anglais, mais je les admire et respecte en bien des choses ; le *gentlemanisme*

est une grande chose, qu'ils portent parfaitement bien. Tout Anglais, qu'il soit noble, négociant ou même ouvrier endimanché, a conscience de sa dignité personnelle; quelle que soit sa position sociale, il se sent homme et tient à faire respecter cette qualité; il faut que l'Anglais soit bien ivre pour oublier le décorum, encore la plupart des ivrognes ont-ils l'air de vous dire : je suis ivre, je me suis oublié, mais respectez-moi, si je n'ai pas su me respecter moi-même. Nous n'avons plus de noblesse, et peu de nos bourgeois sont gentlemen.

— Diable : dites donc, je crois que vous vous jetez des pierres à vous-même !

— Oui, je cherche bien à être gentlemen, dans la force du terme, mais cela m'est difficile. Nous autres, nous avons trop de laisser aller, mais bah ! les Anglais aussi sont souvent trop raides. Gardons chacun nos défauts et nos qualités. Nous voici arrivés. Descendons. »



XII

ARRIVÉE A MAGÉ.

« Ah ça ! dit Vernet, où diable nous conduisez-vous ? Vous avez renvoyé l'embarcation, et je ne vois ici que des buissons et du sable, allons-nous être obligés de nous cacher dans les herbes comme des animaux malfaisants ? Cela ne me va guère. Pour aller à *Pétropolis*, il doit y avoir une route et au commencement de cette route quelques maisons, où nous puissions nous reposer jusqu'à demain, à moins que nous ne devions continuer notre voyage cette nuit même.

— Nous n'allons pas à *Pétropolis*.

— Ah bah ! Et où allons-nous ?

— A *Magé*.

— Qu'est-ce que cela, *Magé* ?

— Un joli petit village à quelques lieues d'ici, nous trouverons bien un canot de pêcheur dans les environs et nous allons traiter du passage ; mettons-nous à la recherche.

— Mais, n'avez-vous pas indiqué à votre associé, d'abord *Pétropolis*, puis *Juiz-de-Fora*, comme point de réunion ?

— C'est justement pour cela que je désire surtout pour l'heure éviter ces deux villes.

— J'avoue que je ne comprends pas.

— La raison est des plus simples et vous allez la comprendre. Rien ne me dit que le billet que j'ai écrit à Candi soit arrivé à sa destination; Candi l'ayant reçu, ne l'a peut-être pas brûlé, qui sait même s'il n'a pas été le montrer au maître de l'hôtel ou à d'autres pour les consulter sur ce qu'il devait faire?

— Ce serait par trop naïf!

— Candi est un être naïf par excellence, et puis il avait, je crois, une trentaine de mille francs dans une des malles que nous avons enlevées. Qui sait, la peur fait faire bien des choses. Si Candi lui-même envoyait la police à nos trousses?

— Oh! vous ne pensez pas ce que vous dites!

— Non, je crois que Candi nous estime comme nous le méritons; s'il faisait une pareille infamie, en nous croyant capables de le voler, je lui flanquerais un coup de pied dans le derrière, et l'enverrais lui, son argent et l'association à tous les diables....

— J'en ferais autant à votre place, mais M. Candi est incapable....

— Oui, je le pense, mais enfin pour plus de sûreté, nous allons nous rendre à Magé, je connais là un Portugais qui nous donnera l'hospitalité gratis, suivant l'usage de l'intérieur; seulement il tient une *venda*, et pendant mon absence faites quelques consommations en vin, liqueurs, et bière, cela se paye et ainsi il se rattrapera et sera enchanté de notre visite.

— Comment, dit de Grandpré, vous allez nous quitter?

— Oui, après vous avoir installés chez mon Portugais, je veux demain matin venir me mettre en embuscade à l'entrée du chemin de fer près de la baie, vous savez que c'est là que l'on débarque pour aller à Pétrópolis. Si Candi arrive, je le verrai sinon je recevrai les journaux et agirai en conséquence. C'est même en partie pour cela que j'ai voulu rester plus près. Si Candi est arrêté, dans un instant je serai à Rio.

— Et ne craignez-vous pas de vous faire arrêter vous-même?

— Bah ! laissez donc, la police n'est pas si active, j'irai voir le consul et peut-être arrangerai-je notre affaire. »

On trouva bientôt un pêcheur qui, moyennant un bon salaire, quitta ses filets, et se mit en devoir de conduire nos fugitifs à Magé.

« Nous sommes, lui avait dit Elleur, des étrangers qui nous rendons à Estrelle, mais nous venons de savoir que la personne que nous cherchons est près de *Magé*, dans une *fazenda*, veuillez-nous conduire jusqu'à la ville, vous serez bien payé. »

Au Brésil, il faut donner des explications vraies ou fausses à chacun. Le premier venu vous demande, où vous allez, d'où vous venez, qui vous êtes, quel est votre état.... Ce n'est pas vigilance, ni défiance, mais seulement curiosité; répondez n'importe quoi, et l'on est satisfait.

Elleur installa ses compagnons chez le *Senor Nunes Machado* (c'était le nom du Portugais), le

lendemain avant de partir, il dit à de Grandpré :

« Je serai peut-être absent plusieurs jours ; si vous n'avez pas d'argent sur vous, demandez-en à Vernet qui averti a dû prendre des précautions, j'irai probablement à Rio ; avez-vous besoin de quelque chose ?

— Si vous pouviez faire venir nos bagages, je n'ai pas même de linge.

— Achetez ici ce qui vous sera nécessaire, nos effets sont en sûreté, mais je vais m'occuper de les faire venir au plus tôt. Vous allez vous ennuyer ici, mais si le soir vous avez besoin d'un somnifère pour vous endormir, cherchez dans la petite valise que je vous laisse, vous y trouverez un aperçu historique sur le Brésil ; c'est un ouvrage que j'avais commencé, et finirai peut-être un jour, vous me donnerez votre avis à mon retour. Cela vous donnera une idée du pays et surtout de l'intérieur que vous ne connaissez pas. Adieu, empêchez Vernet de faire du bruit et de nous compromettre, il est trop reconnaissable, et nous avons assez de mauvaises affaires sur les bras. »

Il dit adieu également à ce dernier et s'embarqua.

Deux heures plus tard il était au débarcadère du vapeur qui devait amener les voyageurs de Pétopolis.

Pendant son absence, de Grandpré et Vernet, ouvrant la valise, en tirèrent ses notes et lurent ce qui suit :



XIII

APERÇU HISTORIQUE SUR LE BRÉSIL.

En prenant une carte ou un livre de géographie quelconque, chacun lira à peu près ce qui suit :

Le Brésil, découvert en 1500 par Vincent Nunez Pinzon, navigateur espagnol, compris entre 4 degrés de latitude Nord et 34 degrés Sud. — 37 degrés de longitude Est, et 75 Ouest, borné au nord par la Guyane française, hollandaise, anglaise, la Vénézuëlie, la Nouvelle-Grenade; à l'est par la République de l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay; au sud par la Plata, la République Argentine; à l'ouest par l'océan Atlantique. Superficie, 7 millions 5 ou 600 mille kilomètres carrés; population, 6 ou 7 millions d'habitants.

• Les frontières sont assez mal définies avec les
• républiques voisines; la France même est en con-
• testation depuis plus de cent ans pour la limite
• entre la Guyane française et le Brésil. Le recense-
• ment de la population n'a jamais été fait d'une
• manière complète. Les prêtres tiennent l'état

« civil sans beaucoup de soin ; les esclaves et bien
« d'autres se baptisent sans le secours du prêtre,
« ce qui fait qu'ils ne paraissent guère sur les re-
« gistres.

« En 1842, le gouvernement ayant voulu établir
« le recensement, le peuple de la province de
« Minas se révolta, ne voyant dans cette mesure
« qu'un prétexte à régulariser l'impôt et le re-
« crutement. On fut obligé d'ajourner la me-
« sure. »

Il y a environ 1 million de blancs, 3 millions de mulâtres, 2 ou 3 millions de nègres, 500 000 Indiens moitié civilisés ou répandus dans les forêts à l'état sauvage.

Civilisation, culture, industrie dans l'enfance.

Mines d'or, de diamants et pierres précieuses.
— Culture, café, sucre, indigo, etc... — Religion catholique. — Langue portugaise.

Reprenons toutes ces matières d'une manière plus explicite.

En 1500, Vincent Pinzon, Espagnol, découvre l'embouchure des Amazones et la côte du Brésil ; la même année Pedro Alvarez Cabral, Portugais, voit les mêmes côtes ; en 1526, Orella, Espagnol, parcourt le premier les Amazones, qu'il descend jusqu'à son embouchure ; la même année, Sébastien Cabot, Portugais, remonte le Parana et découvre le Brésil. Espagnols et Portugais sont donc les premiers qui occupèrent le pays ; les Espagnols se fixant de préférence au nord et sur le littoral de l'océan Pacifique, où ils occupèrent ce qui compose aujourd'hui les républiques espagnoles, les

Portugais occupèrent plus particulièrement le Brésil. Puis vinrent les Hollandais qui occupèrent longtemps les villes de Pernambouc et Olinda; les Français protestants qui, sous Charles IX, s'établirent à Rio de Janeiro, secondés par l'amiral Coligny. Les Hollandais, après une longue résistance, durent abandonner le pays. Quant aux Français de Rio, en petit nombre, complètement abandonnés de la France après la Saint-Barthélemy, ils furent facilement chassés par les Portugais, réunis aux Indiens.

Les premiers temps de la colonie sont relatés au long dans les histoires portugaises. Premièrement, les rois de Portugal divisèrent le pays qu'ils ne connaissaient pas, en *capitanias*, donnant à chaque capitaine quarante ou cinquante lieues de côte, avec facilité de s'étendre dans l'intérieur. Les Indiens sont fort doux, peu nombreux, mal armés, ils se soumirent. Les plus braves, après une vaine résistance, se retirèrent au fond des forêts, où encore actuellement ils sont complètement les maîtres, ne reconnaissant guère dans le gouvernement brésilien qu'une souveraineté nominative.

Quand le pays fut plus peuplé, la couronne portugaise commença à reprendre les terres données en toute propriété aux premiers aventuriers; par confiscation, par achat ou autre mode, tout revint à l'État.

Pendant longtemps, le Brésil fut pour le Portugal une source de richesses et un débouché pour ses produits. Colons noirs ou Indiens, tout était soumis à un régime de fer, le système militaire

dans sa plus grande rigueur, l'état de siège, en un mot. Défense d'établir aucune manufacture ou de négocier avec un autre pays que le Portugal. Chaque province était gouvernée par un général avec un pouvoir presque sans contrôle. Celui-ci marquait à volonté le prix que devaient vendre les agriculteurs, le prix qu'ils devaient payer les objets manufacturés en Europe. Amendes, confiscations, prison, étaient à l'ordre du jour, la parole d'un simple soldat faisait condamner aux galères le plus riche colon.

Quelques années avant la révolution de 1822, le général commandant à Ouro Preto, capitale de la province de Minas, fixa le prix des haricots, maïs et autres articles apportés au marché; les vendeurs refusèrent de livrer leur marchandise au prix fixé et voulurent la remporter chez eux; défense leur en fut faite. Quelques-uns, plus hardis et préférant tout perdre que de souffrir une injustice, commencèrent à éparpiller sur la place ce qu'ils devaient vendre; aussitôt ils furent condamnés aux galères pour désobéissance.

Dans le même temps, un soldat se présente dans une fazenda (maison de campagne). Il était porteur d'une dépêche, et demande un cheval de rechange. Refus plus ou moins motivé, querelle, plainte au général. Le Fazendeiro mandé en présence de ce dernier est impitoyablement envoyé aux galères, et l'on put voir pendant quelque temps le pauvre colon, chef d'une honorable famille, traînant la chaîne au pied et nettoyant les rues de la ville (ce sont encore les galériens qui

font ce service). Ces faits se sont passés de nos jours, des vieillards en ont été témoins oculaires.

Il est vrai qu'une fois le premier mouvement de colère passé, après quinze jours ou un mois de punition, les pauvres diables étaient relâchés, pour être repris de nouveau à la première infraction contre les ordres des autorités souveraines.

Ceci n'a rien d'étonnant, car maintenant encore la plus petite autorité prend ou relâche le premier individu venu sans que personne s'en tourmente. Il faut être riche et puissant pour pouvoir se venger d'un abus d'autorité; encore n'y parvient-on guère. Je vais à ce sujet citer deux exemples qui me sont personnels.

En 1855, j'étais à Rio, établi photographe dans la rue d'Ouvidor. Un nommé M.... avait obtenu des autorités une visite domiciliaire chez moi. Il prétendait dans sa plainte, qu'un de mes amis, son ancien associé, à qui j'avais donné l'hospitalité pour quelques jours, avait, lors de son départ de sa maison, enlevé quelques épreuves photographiques et un ou deux romans brochés.

La perquisition était donc faite contre mon ami et non contre moi.

M.... se présente accompagné d'un greffier, d'un agent de police et de deux témoins. On m'exhibe le mandat, je mets la maison aux ordres de ces messieurs. Après quelques instants de perquisition, on trouve dans une malle ouverte appartenant à mon ami, un roman et quelques épreuves photographiques faites par lui-même du temps de la société; le tout sujet à contestation, pouvait valoir

quatre ou cinq francs, la société avait failli de plus de trente mille francs.

Sur le point de se retirer, le greffier me dit : « L'affaire n'est rien ; mais comme votre ami est absent en ce moment, vous devriez rendre une visite au chef de police, et tout serait terminé. »

J'avais eu quelques jours auparavant une lettre de recommandation d'un personnage influent qui me présentait au chef de police, et lui écrivait à propos d'une affaire particulière avec le même M... : « Je vous présente le porteur, M. A. R..., victime de la plus infâme canai.... que je connaisse, etc.... »

J'étais sans défiance aucune, j'annonçai que j'allais me rendre immédiatement chez le chef de police. Ces messieurs se retirèrent, et je m'habillai.

Un quart d'heure après, j'étais dans la rue, me rendant à la police; au tournant d'une rue, je vis que j'étais suivi, je n'en fis cas et continuai mon chemin.

J'arrive et demande M. Cunha, le chef de police; on me fait monter à son cabinet; l'huissier me dit qu'il était sorti et ne reviendrait que le lendemain. Quand je me présente à la porte de sortie, on m'arrête. Je parlais mal le portugais, on ne m'écoute même pas. Toute résistance était impossible. Je me rendis et fus écroué. On écrivit sur un registre mon nom et une déclaration quelconque du greffier ou du soldat.

En entrant dans la grande salle grillée servant de prison préventive, j'étais seul, mais peu à peu

il me vint des compagnons; le soir, nous étions trente-deux, presque tous ce que l'on est convenu d'appeler des gens de la classe bourgeoise; pas d'ivrognes, pas de gens en blouse ni en manches de chemise, tous paletots et même quelques redingotes neuves.

Je m'informai à la plupart du motif de leur arrestation, je fus stupéfait. Neuf ou dix avaient été arrêtés pour être dans la rue après dix heures, sans titre de résidence (un papier qui marquait la nationalité, le nom, l'âge et l'état du porteur, et dont l'usage était aboli depuis quatre ou cinq mois); d'autres, sous prétexte de recrutement, mais en réalité pour n'avoir pas voulu lâcher, suivant l'usage, la pièce de cinq francs au soldat qui la demandait, d'une manière indirecte, tous sous des prétextes plus ou moins futiles.

Le lendemain, à neuf heures, on commença l'appel, et chacun à son tour passa en présence du chef de police qui mettait en liberté, avec la même facilité qu'avait eu lieu l'arrestation. Un seul fut gardé sous une accusation plus grave, pour avoir voulu changer un billet faux.

Une chose m'étonnait, cependant, c'est que, entré le premier, mes trente et un compagnons avaient été appelés avant moi; le dernier sorti, je me trouvais seul sous les grilles soigneusement fermées. Je me hasardai à demander poliment si je ne pourrais aussi paraître devant le chef; après m'avoir fait demander mon nom, on me répondit que l'on ne savait ni qui m'avait arrêté, ni pour quoi je l'étais, et qu'en conséquence, j'eusse à espérer plus amples

informations (quelques-uns espèrent ces informations des mois et des années).

Je commençais à me fâcher, mais tout bas, sachant bien qu'il était inutile de le faire tout haut. Sur ce, apparaît mon ami, auteur involontaire de ma mésaventure; ne me trouvant pas au logis la veille, il s'était informé de moi de tous côtés, et était venu à la police à tout hasard.

Il court chercher immédiatement le consul, qui, je dois le dire, s'empresse de venir. Je lui contai mon affaire à travers les grilles, il me dit qu'il allait me faire relâcher.

« O mon ami, dit-il, je suis désolé, je n'ai pas su plutôt....

— C'est M. M.... qui m'a fait ce tour, il me le payera.

— Non, je vais vous faire sortir, mais pas de bruit, pas de plaintes, étouffons cette affaire, croyez-moi.

— Monsieur le consul, dès que je serai sorti, j'irai trouver M. M....; il faudra bien qu'il explique....

— Ah! si vous voulez faire du bruit, je ne m'en mêle plus. Je m'en vais, adieu. »

Et il se dirigea vers la sortie....

Bref, obligé de promettre de me tenir pour satisfait de ne faire qu'un jour de prison, on m'ouvre, et, accompagné du consul, je me présente à M. de Cunha; sur deux mots du consul, il se met à rire, et se tournant vers moi :

« Je n'avais pas reconnu votre nom, sans cela je vous eusse fait sortir plus tôt, il y a erreur, désolé, etc..., et de rire tout bas avec le consul.

— Mais, monsieur, lorsqu'un individu est arrêté, il y a, sinon motif, au moins prétexte, je demande à connaître l'un ou l'autre.

— Je ne sais.... c'est une erreur.... désolé.... »

Et je ne pus rien savoir.

M. M.... avait glissé dix ou quinze francs dans la main du greffier ou du soldat, et l'autorité supérieure ne voulait pas approfondir le mystère.... J'en dirais bien davantage, mais ce serait trop long.

Passant à la seconde aventure, plus récente, je suis obligé de prendre quelques précautions en ne citant ni date ni lieu, parce qu'elle pourrait compromettre d'autres que moi.

En 186.... je passais dans une petite ville, j'étais à pied; le fusil sur le dos, couteau de chasse et revolver à la ceinture, en blouse grise, ayant une figure moitié insurgé, moitié militaire (j'ai servi en France cinq ans dans la cavalerie). A la première *venda* (épicier vendant des liqueurs), un individu me fait signe qu'il veut me parler. J'avais une longue barbe, une figure bronzée, peu avenante; je m'avançai, d'un air dur et mécontent, pensant avoir affaire à quelque inspecteur ou agent de police qui voulait savoir qui j'étais, où j'allais, etc.... Je trouvai un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, les yeux rouges, la voix triste, le regard embarrassé. Mon air lui plut, ce qui m'étonna; il m'offrit à boire, je refusai, ayant cru remarquer qu'il était à moitié ivre.

Après avoir répondu aux mille questions du maître de la taverne (*le vendeiro*), je me dirigeais

vers la porte pour continuer ma route, quand mon inconnu commença, sans se faire prier, à me conter une longue histoire. Au milieu de larmes, de sanglots, de paroles entrecoupées, je distinguai ce qui suit :

Mon interlocuteur était le fils d'un riche fazendeiro des plus influents ; son père étant mort, il avait hérité d'une partie de ses biens, le reste étant encore dans les mains de sa mère.

Il avait pour voisin, dans la ville, l'inspecteur du quartier, agent de police, comme je l'ai dit. Celui-ci, fier de son autorité, était jaloux de la richesse et de l'influence du jeune homme. Il l'avait fait arrêter sans motif, charger de fers, promener ainsi dans la ville, puis garder en cet état vingt-quatre heures à la prison.

Obligé cependant de rendre compte à son supérieur, le *subdelegado* (sous-commissaire de police), il n'avait su donner d'autre motif que le besoin de mater l'orgueil du dit fazendeiro. Le chef avait relâché ce dernier en lui faisant promettre de ne pas poursuivre l'inspecteur, parce que.... parce que.... l'autorité ne doit pas avoir tort. Le fazendeiro avait promis, en jurant bien de ne pas tenir.

Il y a même, à ce sujet, un usage assez curieux.

Quand deux individus, ennemis mortels, se sont déclaré la guerre, en paroles ou en actions, l'autorité les fait comparaître, leur fait signer un acte de bien vivre ensemble, et met en prison celui qui recommence les hostilités, ou lui est moins bien dans l'esprit.

Le pauvre diable était devenu à moitié fou de rage et de honte. En sortant de prison, il avait coupé sa barbe en jurant de ne la laisser repousser qu'après vengeance (elle était encore à ses pieds quand il me parlait).

La conversation ayant changé de sujet, il me demanda pourquoi j'allais à pied, disant que si je n'avais pas de cheval, il en avait trois ou quatre à mon service, que je pouvais en choisir un et le lui renvoyer à la première occasion.

Ne voyant pas de motif caché dans une offre assez habituelle au pays, et pas mal fatigué, j'acceptai après quelques cérémonies pour la forme.

Nous sortîmes et fûmes chez lui au bout du village.

Pendant deux jours, mon hôte fut rempli d'attentions pour moi et ne voulait pas me laisser partir; enfin il se démasqua.

Après toutes sortes de préliminaires et d'excuses, il m'offrit successivement jusqu'à un conto de reis (deux mille cinq cents francs), un cheval équipé, etc., son amitié, si je voulais.... si je voulais.... avant mon départ, envoyer un coup de fusil à monsieur l'inspecteur.

Je ne me cabrai pas trop, malgré ce que la proposition pouvait avoir de hasardée, mais je connaissais les usages du pays; quoique peu flatté d'être pris pour faire les fonctions d'un assassin à gage (*um capango*), je me contentai de faire voir à l'individu qu'il s'était trompé et qu'il devait chercher ailleurs. Je repris immédiatement mon bagage et continuai ma route à pied.

Du reste, il est probable que l'inspecteur n'aura

rien perdu pour attendre, d'autres auront été moins scrupuleux que moi, et auront fait l'affaire, même à meilleur marché.

Dans beaucoup de cas c'est le seul moyen de se faire justice dans un pays où presque toujours les autorités abusent du pouvoir qu'elles ont dans la main et rendent la justice légale difficile et souvent impossible.

Lassés de tant d'abus, des principes de révolte avaient apparu plusieurs fois; mais faibles ou mal dirigés, ils avaient avorté dans l'exil, la prison ou le sang.

En 1822, don Pedro I^{er}, dont le père occupait alors le trône de Portugal, au lieu de réprimer ou du moins de remédier au mal par des concessions aux colons, préféra, par une politique que beaucoup peuvent taxer de trahison, se mettre lui-même à la tête du mouvement révolutionnaire.

L'on vit, chose inouïe dans l'histoire, le fils d'un roi soulever sans motif apparent une des provinces dont il devait hériter, trahir son pays pour donner plus tard un apanage à un fils, ou plutôt à une fille, vu que, sans la révolution de 1822, don Pedro II devait régner sur le Portugal et le Brésil, au lieu que don Pedro donna le Portugal à sa fille aînée dona Maria, et le Brésil à son fils.

Don Miguel, frère de don Pedro, régent du Portugal en l'absence de celui-ci alors au Brésil, se refusa, soit par patriotisme, soit par intérêt, à reconnaître la division opérée par son frère; le sort des armes lui fut contraire.

Le Portugal n'était plus au temps de sa gloire, il ne savait même plus garder ses provinces les plus précieuses. Que dire d'un roi qui donne l'exemple de la révolte ? Que dire d'un peuple qui fournit son obole quarante ans plus tard pour lui élever une statue ?

Beaucoup de Portugais ont contribué de leurs deniers pour élever un monument à leur honte, la statue équestre qui montre, à Rio, sur la place du 7 septembre, la constitution qu'elle tient dans la main.

Si le bronze pouvait parler, don Pedro, du haut de son piédestal, crierait encore contre le Portugal, l'indépendance ou la mort.

Portugais, vous avez payé pour voir votre honte sculptée sur l'airain. Elle est écrite dans l'histoire ; la statue tombera ; la trahison ne sortira jamais de la mémoire des hommes.



XIV

SUITE DE L'APERÇU HISTORIQUE.

Un pays nouveau était constitué; il est certain que pour le colon paisible et travailleur, le nouveau régime était meilleur que l'ancien, les vexations de tous genres n'étaient plus permises, du moins ostensiblement. A tout il était répondu par le mot, liberté.

Liberté de culte, liberté de la presse, liberté de commerce, liberté en tout et pour tout.

Jolie liberté, en vérité; le Brésilien est encore aujourd'hui cent fois plus esclave que n'étaient les serfs en France il y a cent ans.

Liberté de culte; à la condition qu'il sera catholique, apostolique et romain; qu'il ne sera permis de faire aucune observation au sujet des prétendus miracles qui dans ce bienheureux pays se présentent tous les ans par centaines.

Chaque église ou chapelle a sa collection d'ex-voto avec la compétente légende (Milagroso-Milagre etc....) miraculeux, miracle, etc...; puis vient l'historique des aveugles, des paralytiques, des lépreux

guéris par telle ou telle invocation. Tout le peuple croit aux sorciers, les prêtres font semblant d'y croire en vendant des oraisons chargées de déjouer leur malice. On accepte le secours du médecin dans les maladies, mais après que ces guérisseurs (curandeiros) ont épuisé leurs recettes et sont venus (benzer) bénir le malade. Si le patient succombe, à qui la faute ? au médecin. S'il guérit, miracle.... miracle.... Là l'église est plus que partout une maison de commerce, tout s'y vend, rien ne s'y donne, tout s'accepte.

Aux jours de fête vous voyez, devant l'église, les prêtres et le clergé assis devant le péristyle. Au bruit d'une musique infernale, un paillasse ayant l'habit noir à queue de morue, un lorgnon d'un pied de diamètre, etc..., la voix souvent avinée, crie à la multitude attentive :

A tant la poule noire, à tant.... personne ne dit mot.... voyons, enchérissez.... C'est une poule noire bénie.... elle vous donnera des œufs gros comme le poing.... achetez la poule.... à tant ... à tant.... mille lazzis ridicules vantent la marchandise. On l'adjuge, un air de musique, puis vient un pâté.... des œufs, etc..., enfin les offrandes des fidèles.

Le clergé rit, le peuple s'amuse et rapporte un objet béni à la maison.

Le bedeau quitte son habit de paillasse et compte la recette souvent en maugréant contre ceux qu'il vient de couvrir de bénédictions.

Les prêtres ont des esclaves, une maîtresse et des enfants avoués à la maison; ils se mêlent de politique avec acharnement, mais du reste ne sont

point sévères et vous absolvent de tout, moyennant finance.

Novateurs qui prêchez contre l'esclavage, adressez-vous au prêtre; il vous répondra: « Jésus-Christ dit dans un passage de l'Évangile: Le dimanche tu ne travailleras, ni toi, ni ta femme, ni tes enfants, ni ton esclave, etc.: » il reconnaît donc l'esclavage.

Que dire contre une autorité d'un tel poids?

Pour une maîtresse ou deux, ce n'est pas un crime, c'est la loi de la nature.

Dieu a dit: « Croissez et multipliez. » Jamais il ne dit: « Restez dans le célibat. » Que peut la voix de l'Église contre celle de Dieu?

Pour ce qui est du scandale public, chacun doit avoir le courage de ses actions, si je fais mal, l'hypocrisie est un péché, ne doublons pas la faute.

Liberté, ou plutôt abus de la presse.

Un individu quelconque m'insulte tout au long dans un journal, il traite ma femme de prostituée, mes enfants de bâtards et moi-même de fripon. Il signe Épaminondas, Aristide, ou la sentinelle de l'honneur public, ou même un astérisque.... J'attaque le rédacteur en justice pour savoir le véritable nom du signataire, on me livre un pauvre diable, aveugle, paralytique, ou mendiant qui est le répondant (testa de ferro). Que faire? On lui inflige deux ou trois mois de prison pour l'insulte; vient une famille éplorée se jeter à mes pieds, elle me supplie de ne pas perdre un pauvre père de famille, etc., etc..., de pardonner. Si je suis inflexible, il s'en console en comptant l'argent qu'il a reçu.

Il est un moyen encore plus simple de se venger. On demande au misérable : « Combien as-tu reçu pour m'insulter ? — Cent francs. — Je t'en donnerai deux cents, tu me diras le nom de mon ennemi, tu feras rédiger contre lui l'article le plus abominable que tu puisses trouver, tu me demanderas pardon dans le journal, et je te pardonnerai la prison. »

Trois jours après apparaît dans la feuille un article ainsi conçu : « Je suis un grand misérable ; j'ai méconnu l'honneur et la loyauté d'une famille respectable. Inspiré par M.... qui abusa de ma pauvreté, j'ai signé un article infâme et calomnieux contre M.... J'en demande bien humblement pardon à ce dernier et le remercie d'avoir bien voulu m'exempter de la prison à laquelle j'étais justement condamné, etc.... Que Dieu lui conserve d'heureux jours, etc.... et que sa main toute-puissante s'appesantisse sur celui qui n'a pas eu honte de profiter de la misère d'un innocent, etc.... » Si j'ai bien payé, mon adversaire sera bien insulté à son tour. La tête de fer fera la prison sur une condamnation infligée de nouveau, elle s'en consolera en comptant son argent. Il apparaît par an deux ou trois mille articles de ce genre dans les journaux du pays.

Et voilà la liberté de la presse !

Liberté de commerce !

Oui, comme partout, au moyen de mille entraves et formalités ; chaque province a sa douane, la recette générale et provinciale. De là les délais et embarras qui se reproduisent encore chez nous, sur une échelle moins grande. De province à province il se

paye impôt à l'entrée et à la sortie. La douane est fermée le dimanche et jours de fête (ces derniers sont nombreux), les autres jours elle est ouverte de dix heures à trois heures. Mais les employés, peu payés, ne sont guère zélés, et si vous ne faites quelques présents, vous attendrez huit jours une signature ou un visa.

Aux grandes douanes cela est différent, vous pouvez vous y promener un mois; si vous ne prenez un *Despachante*, individus qui accaparent le privilège de faire sortir vos marchandises en vous écorchant, vous ne vous en tirerez jamais.

L'employé brésilien est le type de l'insolence. Il vous regardera cinq minutes en face, en machant un cure-dent ou sa plume, pendant que vous lui tendrez un papier à signer; il n'a pas l'air de voir un individu aussi petit que vous. Si vous voulez élever la voix, il abaissera sur vous un regard dédaigneux, se lèvera, vous tournera le dos ou vous fera mettre à la porte. Si vous êtes un personnage! oh! alors ce sera bien différent: mille courbettes.

Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

L'office de commis voyageur est presque impossible au Brésil; il faut une patente de trente à six cents francs pour chaque ville, ou village.... les juifs seuls y résistent, en éludant la loi et vendant du cuivre pour de l'or.



XV

CONTINUATION DES PRÉCÉDENTS.

La trahison avait été générale; roi, ministres, officiers de tous grades ayant juré fidélité au Portugal, n'avaient pas rougi d'élever contre lui un cri de révolte et de mort.

Beaucoup avaient crié justement; c'étaient les petits, les opprimés : ceux-là rentrèrent dans leur néant.

Quant aux grands, il fallait des récompenses et des honneurs pour couvrir leur honte.

Il fut fait des marquis, des comtes, etc.... Les décorations portugaises, déjà assez nombreuses (San'-bento de Aviz, Ordem do Christo et Santiago), furent augmentées de celles du Cruzeiro, en 1822, de don Pedro en 1826, et enfin de celle de la Rose en 1829; cette dernière en mémoire de l'arrivée à Rio de doña Amelia, la première impératrice, et, dit-on, pour rappeler au peuple qu'elle était débarquée portant une robe couleur de rose.

Chacun se couvrit de titres, de rubans et de cra-

chats. Crachats ! un mot vulgaire, mais comme il est ici bien placé !

L'ancien gouvernement étant renversé, il en fut créé un nouveau.

Don Pedro, obligé de se rendre en Portugal pour établir sa fille sur le trône, nommer un conseil de régence à son fils mineur, chacun brigua un emploi à la nouvelle cour, les favoris placèrent leurs protégés dans les degrés supérieurs et ainsi jusqu'au bas de l'échelle.

Il en est encore de même actuellement : l'empereur nomme ses présidents de province, chaque président place ses créatures aux dépens de celles de son prédécesseur et se forme ainsi une petite cour obéissante et flatteuse.

Il est vrai que les destitués crient d'une façon formidable, et quelquefois assez fort pour faire tomber le président ; c'est un jeu de bascule perpétuel.

Un peuple n'est jamais content de ce qu'il a. S'il a un empire, il veut une république ; s'il a une république, il nomme un roi : autre jeu de bascule.

Ne pouvant décemment attaquer immédiatement un empire qu'ils venaient de voter par acclamation, les ambitieux de tous genres suscitérent des divisions dans l'État ; n'osant réclamer une autre forme de gouvernement, chacun se choisit un chef qu'il chercha à pousser au pouvoir, c'est-à-dire au ministère, pour pouvoir à son tour recevoir un emploi. Les noms de ces partis varient suivant chaque province, les *saquaremos*, les *cramuros*, les *verts*, les *bleus*, et mille autres. Mais tout, en

somme, se réduit en général à deux partis : les *libéraux* et les *conservateurs*.

Que veulent dire ces mots ? nul n'a pu l'expliquer.

Je crois en donner ici une explication ou définition que plus d'un chef de parti n'aurait pu trouver.

Quand ces divisions commencèrent, les conservateurs étaient au pouvoir, les libéraux y aspiraient.

Les premiers voulaient le statu quo, c'est-à-dire la continuation de leurs emplois ; les autres promettaient mille faveurs au bas peuple, qui a voix délibérative dans les élections ; ils donnaient de l'argent et surtout des promesses en cas de réussite ; ils étaient généreux de ce qu'ils ne possédaient pas encore.

Arrivés depuis quelques années au pouvoir, ils sont devenus conservateurs, ayant changé de parti avec leurs adversaires. Une fausse honte a empêché les uns et les autres de changer de nom, mais soyez persuadé que le principe subsiste toujours. Conservateur est qui a et veut garder ; libéral est qui donne un peu et promet beaucoup pour avoir.

Qu'attendre d'institutions aussi précaires, d'employés toujours sous le coup d'une démission ? Rien n'est inamovible, pas même la magistrature.

Aussi voit-on des passe-droit, abus de pouvoir et concussions effroyables.

Grâce à la liberté de la presse, vous pouvez voir l'histoire du pays dans les journaux, tout y est attaqué : ministres, présidents, magistrats de toutes classes, généraux et simples particuliers, et souvent, il faut le dire, les accusateurs ont raison.

Vous pouvez y voir en toutes lettres le nom des

grands, accusés d'assassinat, de vol, de concussion, de prison illégale, etc.... la justice ne s'en tourmente guère. Les prisons n'y suffiraient pas.

Du reste, il est un dicton que je me permettrai de changer. Il est dit : « Quand on passe l'équateur, il faut jeter à la mer la moitié des principes honnêtes puisés en Europe. » Je dis que c'est trop peu, jetez tout, il en restera bien encore quelque germe dans un recoin caché du cœur. Ce peu, en se soulevant de temps en temps, vous incommodera encore bien des fois.



XVI

DE LA POLICE.

Au milieu des institutions que créa le nouveau gouvernement, il en est quatre surtout qui méritent une attention toute particulière.

Je veux parler de la police, du recrutement, des postes et du système financier.

Chaque président de province est un roi au petit pied. Jugez-en.

Le président nomme tous les officiers de police de sa province.

Chef de police, commissaires et sous-commissaires (delegados et subdelegados), ces derniers nomment leurs inspecteurs de police, tous ces emplois sont gratuits à l'exception du premier. Les autres n'ont que quelques revenus de taxes insignifiants ; cependant, ils sont remplis par les premiers du pays : tous négociants, avocats, fazendeiros ou capitalistes se disputent le droit de pouvoir, à volonté, disposer de la liberté, de la fortune et de l'honneur de leurs adversaires politiques ou de ceux qui sont déchus de leurs bonnes grâces. Les

delegados peuvent prendre et condamner à la prison et à l'amende. Les inspecteurs prennent à l'ordre de leur chef, qui ne relâche que si l'innocence est bien palpable, ne voulant pas déplaire aux subordonnés dont il est solidaire. Les soldats, agents de police, prennent le peuple pour extorquer une aumône. En effet, tout homme pris par un soldat, le soir, doit passer la nuit en prison, jusqu'à ce que l'autorité au nom de qui il a été pris, ait prononcé son ~~élargissement~~.

Il est encore un usage qui rend les étrangers stupéfaits et furieux ; un soldat ivre ou désirant vous extorquer quelque argent, vous arrête. Il ne le fait pas en son nom, il vous arrête au nom et à la disposition de tel ou tel chef qui lui passe par la tête, inspecteur, delegado ou chef de police, comme autrefois, en France, on arrêtait au nom du roi ; mais au moins le roi ne se mêlait-il pas de votre affaire. Le premier officier de police vous relâchait, l'erreur reconnue. Ici non. Vous êtes arrêté au nom du delegado. C'est à lui que vous avez à faire ; le soldat disparaît, et si l'autorité est allée à la campagne, ou s'il y a deux ou trois jours fériés, vous attendrez la première audience pour vous entendre dire : « Je ne sais pourquoi vous êtes pris, je n'ai pas donné d'ordre, on vous a pris en mon nom pour tel ou tel motif (un prétexte quelconque). » Puis vous êtes relâché ou gardé sans savoir pourquoi.

Hors, il est plus simple de donner cinq ou dix francs que d'aller coucher en prison et voir son nom livré le lendemain dans le journal aux suppo-

sitions des badauds et mauvaises langues. Du reste, si vous n'êtes ou très-intelligent, ou riche, ou protégé, vous en sortirez difficilement, et comme tout travail mérite salaire, vous ne sortirez qu'en payant un tant au geôlier.

Si vous êtes pris dans une petite ville à l'ordre d'un delegado, vous ne recevez pas de vivres en prison, même quand l'autorité vous y tiendrait huit ou quinze jours. Si vous n'avez ni argent ni amis, tendez le bras par la grille et demandez l'aumône aux passants, pour pouvoir ne pas mourir de faim.

Si vous êtes pris sur une accusation grave, vous attendez trois ou six mois le jugement, vous êtes absous ou condamné. De toutes manières, vous pouvez rester encore en prison vingt ans. Dans le premier cas, le procureur impérial appelle; dans le second, c'est vous. Vous restez en prison jusqu'au nouveau jugement, qui doit avoir lieu devant une autre cour, à une grande distance. Mais si vous n'avez pas de protections ou d'argent, vos pièces resteront au greffe et vous sous les verrous, absous ou condamné par le premier jugement. « Le chef de police de Saint-Paul, prenant possession de sa charge, fit sortir de prison deux individus qui attendaient un jugement et une sentence, l'un depuis vingt ans, l'autre depuis trente-sept ans. » (Almanach de Laemmert.)

Une parodie de la Bastille et du pouvoir avant 93, moins la grandeur des prisons et des hommes. A la place de grands monuments et de rois nommés grands, vous trouvez des mesures en ruine et des

gens qui ne vous valent pas, si peu que vous soyez.

Cependant, si vous êtes Brésilien ou Portugais, si surtout vous êtes bien réellement un fripon, tout change de face. Le chef de police ou subdélégado vous fait appeler, vous menace de la loi, puis s'adoucissant, vous propose le pardon, moyennant un engagement volontaire, soit comme militaire, soit comme agent de police. Vous cherchiez à vous approprier le bien d'autrui, vous êtes chargé de le garder, vous représentez l'honneur du pays, et si vous avez été réellement arrêté pour vol, vous pouvez vous donner le plaisir d'arrêter de temps en temps le volé qui avait eu l'audace de porter plainte contre vous.

Deux ou trois exemples au milieu de mille.

Un charcutier français de Rio avait été volé chez lui de différents objets de valeur, montre, chaîne d'or, bague avec diamant, etc., il donna le signalement des articles aux joailliers, presque tous ses amis et Français comme lui.

Quelque temps après, apparaît chez un orfèvre un Brésilien voulant vendre une chaîne d'or de femme, pareille à celle dont celui-là avait le signalement.

Le charcutier est avisé pendant que l'on retient l'individu suspect sous un prétexte quelconque.

Le charcutier arrive, reconnaît sa chaîne, et doué d'une main solide, conduit avec le bijoutier le voleur chez le commissaire. Une fouille dans les vêtements de l'accusé amène la découverte de la

montre et une bague montée d'un brillant d'un grand prix, mais qui n'était pas celle réclamée.

Le commissaire au charcutier : Ah ! voici la montre et la chaîne, reprenez-les ; cette bague n'est pas la vôtre ?

Le charcutier : Non , la mienne était moins belle et d'une moins grande valeur.

Le commissaire au voleur : Je te connais depuis longtemps. Fais bien attention à ce que je te vais dire. Je garde la bague que voici jusqu'à ce que tu m'aies rapporté celle que monsieur réclame. Va-t'en et ne reviens que quand tu l'auras.

Le voleur s'esquiva sans se faire prier (inutile de dire qu'il ne revint pas réclamer la bague qui resta pour frais de justice).

Le charcutier stupéfait au commissaire : Mais vous ne le faites pas arrêter, il ne reviendra pas.... et ma bague....

Le commissaire : Soyez tranquille, sa bague vaut le double de la vôtre, il reviendra ; en tous cas, que voulez-vous faire ? Si vous voulez poursuivre à vos frais, moi je ne m'en charge pas.

Et tout fut fini.

Un bijoutier fut volé par un commis qui se sauva dans l'intérieur du pays, lui emportant cinq ou six mille francs de bijoux.

Le bijoutier monte à cheval, et, aidé d'un ou deux amis, ramène son voleur qu'il met entre les mains de la police, après lui avoir repris une partie des objets volés.

Le coupable remis à la justice était deux jours après agent de police et passait fièrement dans son

nouvel uniforme, à la porte de son ancien patron en le menaçant du regard.

Tout va de la sorte du petit au grand.

Passons à un exemple de village.

Le subdelegado (sous-commissaire), auteur du jugement, était de mes amis, lui-même me l'a raconté comme l'équivalent de celui de Salomon.

Une femme avait été volée d'une pièce de cinq francs par sa voisine, une autre avait dénoncé la voleuse. De là, grand bruit; la victime avait, dit-on, menacé de loin son ennemie avec un couteau.

Intervention de l'autorité.

Les trois femmes devant le delegado, celui-ci ayant réfléchi, rendit le jugement suivant :

« Toutes trois vous êtes coupables; vous d'avoir volé, vous de négligence et de menaces de voies de fait, vous d'avoir pour votre mauvaise langue causé le trouble dans le village. Toutes trois en prison; quant au couteau, il restera comme pièce à conviction et pour les frais de justice. »

Les trois femmes, enfermées dans la même salle, furent relâchées deux heures après, sur promesse d'être plus sages.

Le subdelegado triomphant me montrait le couteau, mais je suis sûr qu'il regrettait de n'avoir pu y ajouter les cinq francs volés.

XVII

MANIÈRE DE TROUVER DES DÉFENSEURS POUR LE PAYS.

Une arme terrible est restée à la tyrannie, à l'ambition, à la vengeance : souvenirs des temps despotiques, terreur du faible, orgueil de l'oppressé.

Voyez-vous cette file immense de gens enchaînés? chacun de ces hommes porte au cou un anneau de fer, cet anneau se relie par une chaîne au collier de son voisin, celui-ci à un autre et ainsi de suite. La chaîne qui se déroule devant vous vient de loin, du fond de Minas peut-être; chaque ville ou village fournit son contingent. Blancs, noirs, mulâtres, Indiens, tout vient à la file; jeunes ou vieux, n'importe, chaque tête vaut son prix!

Ce sont probablement des galériens, le rebut des criminels; ces soldats qui les escortent sont des gardes-chiourmes chargés de les veiller?

Non! vous avez devant vous ceux qui doivent un jour garder l'honneur du pays. Tous, enchaînés ou gardiens, ce sont des soldats.

A cheval, et surveillant la troupe vient l'officier

recruteur; il veille, chaque tête lui vaut une récompense. Il doit fournir à l'État tant d'hommes pour tant d'argent. Il les prend où il peut et comme il peut; tous les moyens sont bons et tous sont admis.

Si un pauvre diable déplaît à un puissant, fazendeiro, baron ou autorité policière, on l'arrête comme *recrue*.

La loi dit ou à peu près : « Ne seront exempts du service militaire que les gardes nationaux, les prêtres, les fazendeiros ou propriétaires riches, ceux qui auront des esclaves, des fabriques, etc.... Tous doivent être gardes nationaux, mais il faut justifier d'un revenu liquide de cinq cents francs par an pour avoir cet honneur. Tout homme non garde national est susceptible d'être recruté. »

Mais la loi ne se suit qu'autant qu'elle fait compte à ceux qui tiennent l'autorité. Pour avoir le plus possible d'hommes dans les cadres et par conséquent plus de facilités à passer officier, chaque individu susceptible de le devenir oblige par menaces le peuple à prendre l'uniforme civique. « Si vous ne vous habillez et ne vous présentez à la première inspection, vous serez recruté. » Tous obéissent, mais si un individu quelconque, du moment où il n'est pas protégé par les puissants, vient à déplaire à quelque autorité, soldat ! fût-il déjà garde national.

Chaque arrondissement possède un officier recruteur qui doit livrer tant de têtes par an au gouvernement; il ne fait pas comme autrefois en Angleterre, où du moins pour recruter on cherchait

à tromper le paysan en lui donnant quelque argent et en l'enivrant.

Non, ici la chose est plus simple. L'officier recruteur fait sa tournée et ramasse, dans chaque prison, tout ce qui n'est pas criminel, sujet aux galères ou à la mort, un simple voleur est son affaire; il y adjoint les gens arrêtés sur un soupçon, ceux que l'autorité voyant d'un mauvais œil a fait garder à son intention, ou ceux qui dans les élections n'ont pas voulu voter pour le parti dominant.

Une seule classe est exceptée, celle des gens mariés.

Aussi se marie-t-on jeune au Brésil.

Ce n'est pas que l'homme marié soit entièrement sauvegardé. L'officier prend toujours sans écouter aucune réclamation. Si le sujet est un individu sans intelligence, peut-être ne réclamera-t-il pas, ou s'il le fait, peut-être ne sera-t-il pas entendu. Chaque individu est mis à la chaîne, comme nous l'avons vu.

Si l'officier n'a pas son compte, il tombe inopinément aidé de ses soldats sur quelque village isolé, et prend tout ce qu'il trouve pour compléter son troupeau.

Amenée à Rio, la *recrue* est mise en prison jusqu'à ce qu'on lui ait fait jurer sur le drapeau; alors on la lâche. Si le soldat déserte, on le roue de coups de plat de sabre sur le dos jusqu'à lui faire cracher le sang; il est presque toujours repris. S'il déserte une seconde fois, seconde correction plus forte que la première et dont il reste souvent es-

tropié. Si, encore bon pour le service, il déserte une troisième fois, fusillé.

Il faut du reste rendre justice au gouvernement brésilien. S'il est peu scrupuleux sur les moyens de se procurer des soldats, il les traite d'une façon douce et paternelle. Tout soldat peut se marier et coucher chez lui en dehors du quartier, s'il n'est pas de service. Sa paye est relativement plus forte que celle du soldat d'Europe; sa nourriture est meilleure, et sauf le rigoureux châtiment de la *chibata* (coups de plat de sabre), qui ne s'applique pas souvent, il est plus doux d'être soldat au Brésil que dans n'importe quel autre pays. Quelques officiers abusent bien de leur autorité et il est moins facile de se plaindre que chez nous.

Mais, en général, l'officier est assez indolent. Pourvu qu'on lui rende les honneurs, qu'on l'appelle Votre Seigneurie et qu'on lui fasse quelques commissions, il ne tourmente pas le soldat. Il est du reste une chose qui empêche l'officier d'être sévère. Chaque soldat reçoit comme chez nous ses effets de grand équipement à l'arrivée au corps; puis, tous les ans ou deux, on lui renouvelle ses effets, avec la différence pourtant, qu'en France les vieux effets rentrent au magasin, tandis qu'au Brésil le soldat peut en disposer. Beaucoup d'officiers gardent une partie des effets qu'ils doivent distribuer au soldat ou en retardent la remise, etc.... et s'arrangent de manière à en détourner la plus grande part, qu'ils revendent ensuite soit aux conscrits soit aux négociants de l'endroit.

Je vois ici beaucoup de gens intéressés dans la

question se récrier. Mais ne me faites pas donner des preuves à l'appui de ce que j'avance : je ne suis pas un dénonciateur, mais, appuyé de mille témoins, je puis prouver que dans beaucoup d'endroits les choses se passent ainsi. Dans une ville que je nommerai, s'il le faut, les soldats au moment de faire campagne étaient nu-pieds. L'ordre du départ était arrivé subitement. Les magasins étaient vides, un négociant de ma connaissance fit dire qu'il avait quatre cents paires de souliers propres à chausser les soldats ; il n'y avait aucun doute, elles venaient des magasins de l'armée et lui avaient été vendues par les officiers.

Je veux à ce sujet vous faire part d'une histoire qu'un témoin *de visu* m'a contée :

Un détachement de soldats faisait étape, l'officier était ce que l'on appelle un bon enfant. Les soldats n'avaient pas d'argent pour se divertir et pour boire.

« Je parie, dit l'un d'eux, loustic de la bande, qu'avant une heure nous avons de l'argent à volonté.

— Et comment ?

— Il y a ici au *rancho* (abri couvert où s'arrêtent les muletiers), un *tropeiro* (conducteur d'animaux) qui en ouvrant son portefeuille, a laissé voir une bonne somme ; je vais le recruter, il payera pour se voir libre. »

Ce qui fut dit, fut fait ; le muletier, arrêté par trois soldats, dit qu'il était marié, qu'il y avait erreur, etc.

« Vous vous expliquerez à Rio, mais pour l'heure suivez-nous.

— Mais je ne puis abandonner ma troupe chargée; j'ai ici du café, des cotons, je suis obligé d'en rendre compte. D'ici à Rio, il y a cent lieues, vous me ruinez. Que diront ceux qui m'ont confié leurs marchandises?

— Alors payez cinq cents francs pour la caisse militaire, et nous vous relâcherons. »

Le mulétier se défendit, composa et paya la moitié de ce qu'on lui demandait.

Il fut se plaindre à l'officier, qui fit la sourde oreille.

Les soldats prétendent qu'il avait reçu sa part. Cela doit être une médisance.

Le mulétier, arrivé à Rio, se plaignit, l'officier fut poursuivi, mais tous les soldats nièrent. Il n'y avait pas d'autres témoins, l'affaire en resta là.

Comment le savez-vous, me dira-t-on?

Eh parbleu, celui qui me l'a conté était un des acteurs de la scène; il s'en vantait même comme d'un bon tour et ne comprit pas que je pusse me formaliser d'une plaisanterie faite à « un paysan ».

Ce mot remplace ici notre mot « pékin ».

Qu'attendre, du reste, de gens pris parmi ce qu'il y a de plus bas dans le peuple? Il suffit d'être un voleur pour endosser de droit l'uniforme. Si l'affaire est trop grave et s'il y a sentence du jury, le condamné fait sa peine, mais à sa sortie de prison, on le prendra comme recrue.



XVIII

DE LA POSTE AUX LETTRES.

« Quel est ce pauvre diable qui vient là-bas sur la plage, courbant le dos sous une valise de cuir ?

— Ça, c'est un courrier de l'État.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde ; l'Indien qui vient à nous est le porteur des dépêches, il vient de loin comme cela, de la Victoria probablement, il va à Saint-Mateus. Cinquante lieues de voyage ou à peu près, mais il n'est pas pressé, comme vous voyez ; il fait ou doit faire quatre ou cinq lieues par jour ; arrivé à chaque ville, il remet sa malle à l'agent du courrier, qui l'ouvre, en retire les lettres et journaux et ajoute la correspondance de l'endroit. Le lendemain notre homme reprend son voyage, calme et insouciant comme vous voyez, rien ne l'émeut. Si l'une des quinze ou vingt rivières qu'il doit passer à gué se trouve débordée, il tente parfois le passage, perd sa valise et s'en console ; force majeure ! S'il y a une bonne *posada* près de la rivière. avant le passage, il s'arrête

quatre ou cinq jours regardant l'eau couler. Si la *posada* est de l'autre côté, alors c'est différent, il passera quand même. Si les lettres ne sont que mouillées et illisibles, peu importe. S'il perd la correspondance, il cherchera bien un peu à la repêcher, et quelquefois y arrivera après deux ou trois jours; s'il ne retrouve rien, il s'en va philosophiquement du même pas rendre compte de sa mésaventure.

Chaque agent prend ce qu'il veut dans la valise, sans que le porteur s'en inquiète.

L'agent cherche d'abord les lettres qui lui sont personnelles ou celles de ses amis politiques. Puis il jette le reste dans un coin; allez vite voir à la poste chercher votre correspondance, sinon la cuisinière en allumera son feu, dans un temps plus ou moins long.

Pour les journaux, c'est différent; si vous recevez les journaux de la capitale, comme ils sont rares dans l'endroit, chacun les lira avant vous. Bien heureux si au bout de quelques jours ils vous arrivent tachés d'encre et de graisse!

Si vous tardez à les réclamer, ils serviront à envelopper du sucre ou de la chandelle, et l'on vous dira qu'ils ne sont pas arrivés.

Dans quelques petits endroits peu favorisés de la fortune, personne n'est abonné; peut-on laisser passer des nouvelles importantes sans en prendre connaissance?

Non. L'on garde les journaux pour les lire, dans l'intention de les remettre au courrier suivant, cinq jours après; ils passent de mains en mains, et

bien heureux si vous les recevez deux ou trois mois après. Presque toujours ils disparaissent.

Aussi peu de gens s'abonnent dans l'intérieur.

Les Anglais, qui exploitent des mines d'or aux mines, ont un courrier à leurs frais, et quelques Brésiliens en profitent.

— Mais vous parlez d'exceptions, et les employés coupables doivent être punis ?

— Partout vous pouvez voir la même chose ou à peu près. Dans beaucoup d'endroits les courriers sont, il est vrai, à cheval et conduisent un animal de charge portant les dépêches, mais le service n'est guère mieux fait. Je n'ai presque jamais reçu une réponse à une lettre dans l'intérieur, aussi ai-je cessé d'écrire. Si vous avez une chose importante à faire savoir à un ami, envoyez un porteur, cela vous coûtera cinquante, cent ou même cinq cents francs, comme je l'ai vu, mais vous serez servi.

Quelques employés sont plus zélés, du reste; ils se donnent la peine de palper la correspondance, et toute lettre qui paraît contenir des valeurs est acquise à leur profit. Il va sans dire que les agents des partis politiques ne se gênent pas non plus. Toute lettre adressée au moment d'élection à un adversaire est généralement soustraite, c'est de bonne guerre.

— Vous exagérez sans doute ?

— Incapable, j'atténue au contraire; croyez-vous que la capitale, que Rio même soit mieux administrée ? Écoutez :

Les lettres arrivant d'Europe sont étendues sur

une grande table, chacun vient y chercher sa correspondance, pouvant du même coup enlever celle qui ne lui appartient pas; il y a bien un employé qui surveille, mais quelle surveillance!...

La recherche finie, on inscrit toutes les lettres par ordre alphabétique sur un tableau que l'on affiche à la porte; ce tableau reste là jusqu'à ce que le vent ou les curieux l'aient déchiré. Si vous venez réclamer une lettre arriérée, on vous fait entrer dans une salle où vous trouvez dans des casiers quinze ou vingt mille lettres; cherchez.... Eussiez-vous dix lettres à votre adresse, vous ne trouvez rien, vous êtes embarrassé, un employé vous surveille, et vous craignez de paraître indiscret ou malhonnête, vous vous retirez au bout d'une demi-heure aussi avancé qu'en entrant : ne revenez pas une autre fois, l'on vous regarderait de travers.

Les négociants qui veulent au moins recevoir la moitié de leurs lettres ont une case particulière pour chacun d'eux, ils payent pour cela un droit supplémentaire de cent vingt-cinq francs par an.

Leurs lettres y sont placées et ils envoient les prendre.

D'autres, comme moi, font adresser leur correspondance à leur consul et vont la prendre au consulat. Je paye deux cent cinquante reis en plus pour chaque lettre reçue de cette façon, mais au moins j'en reçois quelques-unes. Le consul français en délivre peut-être deux ou trois mille tous les mois de la même manière.

Je vous engage à suivre mon système, c'est le meilleur; nous devons encore des obligations au

consul qui veut bien aussi nous rendre un grand service; je crois du reste que les deux cent cinquante reis que l'on verse en plus vont à la caisse de bienfaisance française.

— Mais n'y a-t-il pas de distribution des lettres en ville?

— Si. Mais écoutez : l'agent qui les porte est peu payé, fait mal son service et se trouve souvent changé; les lettres ne portent souvent ni timbre d'arrivée, ni de départ. Il prend la correspondance, l'emporte chez lui et la remet quand il a le temps et si vous ne demeurez pas trop loin.

En 186..., j'étais à Rio, je me promenais sur la *praia Santa-Luzia*, devant l'hôpital. Je vis en avant de moi voltiger un papier, qui me parut une lettre ouverte, puis un second, un troisième; regardant autour de moi, je vis deux ou trois individus qui lisaient et quelques autres qui ramassaient des lettres éparpillées sur le chemin. Arriva un personnage plus délicat, un inspecteur, je crois, qui réunit toutes ces lettres ouvertes ou non ouvertes, et les emporta.

Je m'informai et appris ce qui suit :

Un distributeur de lettres à domicile allait depuis un mois ou deux recevoir des lettres à la poste, mais il ne se donnait pas la peine d'en remettre aucune à destination, il rentrait chez lui au Cattète (faubourg de la ville), ouvrait celles qui lui paraissaient curieuses ou utiles, et jetait les autres au fond d'un tiroir.

Au bout de deux mois, il déménagea, sans se donner la peine d'emporter tous ces papiers.

Le propriétaire le fit avertir qu'il eût à reprendre les lettres laissées dans sa maison.

Le facteur ne fit cas de l'avis, mais à une seconde invitation, il fit dire au propriétaire qu'il pouvait faire des lettres ce qu'il voudrait et le laisser tranquille.

Tout fut jeté à la plage, aux ordures....

Le vent, qui soufflait du large, ramena une bonne partie de la correspondance sur le chemin, et chacun, sans scrupule, d'ouvrir les lettres et de les lire.

— Et que fit-on au facteur ?

— Je ne sais. Je crois qu'il n'était déjà plus employé et que la poste ne s'en occupa même pas.

Règle générale. Si vous voulez qu'une lettre arrive quelquefois à destination, faites-la sur papier mince, peu volumineux, de manière à ce que l'on voie bien qu'elle ne contient nulle valeur. Une fois sur dix, votre lettre ne sera ni perdue, ni volée. »



XIX

DU SYSTÈME FINANCIER ET MONÉTAIRE.

Le système général des finances est au Brésil copié sur celui d'Europe : emprunts (à l'étranger, le pays étant pauvre), émission d'actions et impôts.

Les impôts sont légers et pèsent principalement sur les douanes. Certains articles, les objets manufacturés surtout, payent jusqu'à quatre-vingt pour cent. Le pays n'a pas de fabriques. La douane est une de ses plus grandes ressources.

Mais le système monétaire ! Voilà qui est bien combiné.

Ici, l'étalon de la monnaie n'est ni l'or, ni l'argent, c'est le papier.

La plus petite monnaie, valeur nominale, est le réal (environ un quart de centime), mais cette monnaie n'existe réellement pas.

Voici le tableau des monnaies du pays :

MONNAIES DE CUIVRE.		MONNAIES D'ARGENT.		MONNAIES D'OR.	
20 reis.....	0 fr. 05	200 reis.....	0 fr. 50	5000 reis....	12 fr. 50
40 reis.....	0 fr. 10	500 reis.....	1 25	10000 reis....	25 00
		1000 reis.....	2 50	20000 reis....	56 00
		2000 reis.....	5 00		

1. *Observ.* J'ai mis des chiffres ronds, pour simplifier l'action, dans le cours de cet ouvrage, mais l'or surtout vaut un peu plus. Ainsi 20 000 reis en or valent réellement 56 francs. (*Note de l'auteur.*)

1000 fois 1000 reis se nomme un conto — 2500 francs.

Vous avez en abondance des monnaies de cuivre, et quelques monnaies d'argent ; celles d'or sont introuvables, à moins de payer un change élevé.

Le gouvernement émet des billets de 1000 reis, de 2000, de 5000, de 10 000, de 20 000 et de 50 000 ; de 100, 200 et 500 mille reis.

La banque du Brésil, garantie par le gouvernement, émet des notes de même valeur, sauf celles de 1000 et 2000 reis. Ces derniers billets n'ont cours forcé que dans les provinces où il se trouve des banques filiales, Saint-Paul et Minas, par exemple. La province d'Espirito-Santo les refuse, celles de Bahia et de Pernambouc ont leurs banques à part et refusent également de recevoir les notes de la banque du Brésil.

Au milieu d'un tel gâchis, soyez connaisseur, ou vous serez volé.

Pour compléter le désordre, comme il y a peu de monnaie d'argent et que 1000 reis en cuivre pèsent une livre et demie, beaucoup d'établissements particuliers, cafés, omnibus, bateaux à vapeur ont pris l'habitude d'émettre des coupons : ce sont des petits cartons nommés *vales* de 100, de 200, de 320 reis, ou même, ces billets portent quelquefois 320 *reis*, *um café cum leite* (un café au lait), ou omnibus, barque de vapeur.

Tous ceux qui émettent ces billets doivent déposer à l'État un cautionnement du quart ou de la moitié de ce qu'ils veulent émettre, mais il n'y a pas contrôle, les billets ne sont pas numérotés.

Montez un établissement, déposez un conto de reis (2500 francs) et émettez pour 100 000 francs ou plus de billets, si vous trouvez des imbéciles pour les accepter. Rien de plus commode pour vous faire un capital roulant; vous pouvez même faire faillite avec plus grande facilité, sans donner rien à vos créanciers; vous en êtes quitte pour dire qu'on a falsifié vos billets (ce qui est quelquefois vrai), et que vous en avez payé une quantité énorme avant de vous apercevoir de la fraude (ce qui est toujours faux).

Il y a hausse et baisse sur la valeur du papier en relation avec l'or, on compte ici par la bourse de Londres, mais comptant sur le marché français. Voici l'opération :

Un franc en or vaut réellement poids pour poids environ 357 reis, ou 1000 reis, 2 fr. 80 centimes.

La monnaie de mil-reis est généralement considérée comme étalon, les reis n'étant qu'une valeur fictive et trop petite. Suivant que l'or est plus ou moins rare, le change monte ou descend conformément aux besoins qu'éprouve le public d'une monnaie réelle pour envoyer en Europe.

Comptez en moyenne qu'un franc vaut 400 reis en or, ou que 1000 reis valent 2 fr. 50 centimes, c'est sur cette base que j'ai établi mon tableau.

Dans beaucoup de provinces, on compte encore d'autres manières; 40 reis s'appellent *un cobro* (un cuivre), 100 reis une *testoës*, 320 reis une *pataca*, 400 reis une *cruzado*, etc., etc. Pour les mesures de longueur, de capacité ou les poids, c'est bien autre chose, allez à l'école deux ou trois ans, peut-

être vous reconnaîtrez-vous dans un pareil gâchis.

Vous croirez que ce système est nuisible à l'État. Vous vous trompez, plus l'eau est trouble, plus la pêche est bonne.

De temps en temps apparaît dans le journal un article qui annonce que le gouvernement, ou telle ou telle banque, retire de la circulation les billets de telle ou telle série, soit de 1000 reis, 2000, etc.

On ne vous donne pas le motif. L'État ou la banque ont émis ces billets qui portent : *on payera au porteur la somme de.... valeur reçue*. On vous donne trois ou six mois pour venir recevoir, puis les billets vont perdant de valeur une fois le délai passé; dix pour cent chaque mois, de sorte qu'au bout de dix mois ils ne valent plus rien.

Si vous êtes à Rio, il n'y a pas grand mal, vous portez au trésor ou à la banque les billets recueillis dont vous êtes possesseur, l'on vous en paye la moitié et l'on vous coupe le reste en deux sans vous rembourser, prétendant qu'ils sont faux.

Ne demandez pas d'explications, cela pourrait vous coûter cher, au moins quelques jours de prison comme suspect. Il est vrai que pas mal de billets en circulation sont bien réellement faux.

Personne ne s'en émeut; qui reçoit sans le vouloir un billet faux, cherche tranquillement à le passer à un ami; si, pris en flagrant délit, vous lui faites des reproches, il dira qu'il ne savait pas, ou plus franc, qu'il l'a reçu et qu'il cherche à s'en défaire; vous n'en avez pas voulu, un autre l'acceptera sans y faire attention.

Dans la crainte de ne pas être payé, chacun hésite à aller changer ses billets au trésor; le dernier moment arrive, et il reste une masse de billets non valables en circulation.

Si vous êtes dans l'intérieur, oh! c'est bien autre chose.

Dès que l'annonce est arrivée que telle série doit rentrer au trésor, personne ne reçoit plus vos billets, à moins d'un escompte énorme; les négociants qui ont des paiements à faire à Rio, font alors d'excellentes spéculations; vous perdez 20 000 reis sur un billet de 100, ou 50 000 sur un billet de 200; soit 25 pour cent.

Mais le plus à plaindre est le pauvre diable qui dans un endroit écarté, économise sou à sou pour faire quelques achats ou se garder quelque argent, pour des cas imprévus, mariages, maladies, ou même pour laisser à ses enfants en cas de mort.

Un beau jour il apprend qu'une série de notes doit se recueillir, il s'empresse de déterrer ses billets, va à la ville et tous lui refusent de les échanger à moins d'une perte énorme. Quelquefois même on lui rit au nez en lui disant qu'il y a trois mois que ces billets ne valent plus rien.

Le gouvernement fait à ce métier un joli bénéfice, presque toujours pris sur les pauvres gens.

L'homme riche prend ses précautions.

Ce système du reste amène ses spéculations.

Étrangers qui arrivez à Rio, écoutez et profitez. Il en est peu qui ne s'y laissent prendre.

La loi punit sévèrement et avec raison ceux qui colportent des billets faux, mais elle ne peut guère

sévir contre ceux qui, arguant de leur bonne foi, disent :

J'ai donné mon argent pour avoir ce billet, il est recueilli ou *périmé*, comme vous dites, mais l'individu qui me l'a donné, l'avait payé sa valeur; l'argent que ce billet représente, vous, l'État, vous l'avez dans vos coffres; vous avez averti, mais je n'ai pas lu l'avis, et tant de billets circulent de toutes couleurs et changent si souvent de forme que j'ai bien pu m'y tromper. Le billet dit : on payera au porteur.... valeur reçue .., c'est bien votre signature qui est au bas de ce papier; vous avez bien reçu et vous venez m'accuser ? Que faire ?

Certains individus sont à la recherche de ces billets, ils achètent pour peu de chose 2000 ou 3000 reis, un billet de 20 000, je suppose, quelquefois plus, si le billet est neuf et de bonne apparence.

Vous arrivez à Rio et vous voulez changer votre argent d'Europe, vendre quelques objets que vous avez apportés dans cette intention.

Un de ces individus vous aborde adroitement à l'hôtel ou au café, il paraît avoir envie de votre or ou de vos marchandises, et vous offre un change ou un prix plus élevé que celui que vous trouvez ailleurs. Vous acceptez et recevez des billets sans valeur. Si, défiant, vous consultez le maître de la maison ou quelque ami, ignorant ou distrait, ils vous disent : oui, les billets sont bons.

Eux-mêmes les recevaient il y a quelques mois, et ne se rappellent pas toujours qu'ils ont perdu leur valeur, souvent même au bout de plusieurs années au Brésil, on s'y laisse prendre encore.

Quand vous, vous voulez changer, ne vous défiant de rien, vous vous laissez toujours prendre.

Vous examinez mieux alors, consultez un changeur ou quelque négociant mieux informés.

Vous voyez alors que vous êtes volé et vous vous trouvez dans la position de tout perdre ou de chercher à votre tour à faire passer vos billets sans valeur, ce qui généralement, comme vous n'êtes pas accoutumé à un pareil métier, vous amène à vous les faire confisquer et vous procure l'agrément de quelques jours de prison.

A bon entendeur, salut.



XX

COMMENT ELLEUR DÉLIVRE CANDI. — LE CONSUL.

Elleur attendit deux jours ; au bout de ce temps, il lut dans le journal :

« A l'abordage ! Pris. »

L'officier avait tenu parole.

Il rasa ses moustaches et l'impériale qu'il portait, se fit conduire en canot jusqu'au quai de la *Saude*, où il débarqua à deux heures de l'après-midi, entra dans un magasin d'habits confectionnés et acheta pour *un camarada* (un domestique), dit-il, une chemise blanche de grosse toile de coton fabriquée dans le pays, un gilet également de coton mais de couleur voyante, un pantalon dans le même genre.

Retournant à son canot, il dit aux trois hommes qui le montaient :

« Vous devez avoir faim, prenez ces dix francs et allez vous rafraîchir à la prochaine *Casa de pasta*. Moi je vais rester ici pour me baigner un peu ; ne soyez pas trop longtemps et que l'un de vous revienne d'ici un quart d'heure pour garder l'embarcation.

« Voilà, se dit-il en lui-même, un excellent endroit pour changer de costume.

« En plein jour sur un quai cela paraît difficile à croire, mais à cette heure, il fait trop chaud pour qu'aucun espion s'expose à attraper un coup de soleil, puis c'est l'heure du dîner, j'ai bien calculé mon arrivée. »

Ayant mis le paquet qu'il avait acheté au fond du canot, il se déshabilla vivement, se plongea à l'eau et ressortit aussitôt, puis se rhabilla tranquillement en remettant ses nouveaux vêtements.

Il manquait un chapeau et des souliers.

Il portait des souliers vernis et un chapeau de Chili qui valait une centaine de francs ; cela jurait avec le reste du costume.

Il laissa le chapeau avec son paletot et le reste de ses effets, couvrit ses souliers d'une honnête couche de boue après en avoir éraillé le vernis avec une coquille d'huître, puis sortit bravement dans son nouveau costume.

« Diable ! se dit-il, je ne puis rester nu-tête, le soleil me fend le crâne ! »

Il passa rapidement du côté de l'ombre, acheta à cinq cents pas un chapeau de paille grossier, en prétextant que le vent lui avait enlevé le sien à la mer ; à cinq cents pas plus loin il entra dans un autre magasin et demanda un paletot approprié au reste de son costume.

« Maintenant, pensa-t-il en s'admirant, je suis superbe, un pantalon trop court de quatre doigts, un paletot dont les manches me couvrent la moitié des mains, pas de cravatte, des chaussettes et des souliers couverts de boue ; prenons la tournure d'un Allemand qui arrive de Petropolis ; bien malin

qui me reconnaîtra. Je ne sais pas l'allemand, mais les gens de police ne le savent pas plus que moi. »

Pour un Français qui ne veut point être reconnu à Rio, il suffit d'éviter le quartier central, les rues d'Ouvidor, d'assemblée et do Cano, qui sont avec les rues transversales généralement habitées par des Français ; le consul demeurerait rue de l'*Hospicio* 62 ; au bout d'une demi-heure, Elleur était arrivé sans encombre.

.... Ici une digression est nécessaire, il s'agit de présenter un nouveau personnage : le consul français ou plutôt celui que les Français traitent de ce nom, quoiqu'il ne soit que le chancelier du consulat de France, consul honoraire ; le véritable consul est un personnage que peu connaissent et qui s'occupe plutôt avec l'ambassadeur de négociations diplomatiques que d'intérêts particuliers.

M. T.... était alors chancelier du consulat depuis une vingtaine d'années, je dois le peindre d'après l'opinion générale.

Un bon homme, ennemi juré de toutes discussions, et cherchant par tous moyens possibles à apaiser les différends entre Français, ou même entre Français et Brésiliens.

Cette passion de la paix l'a même fait taxer par beaucoup (peut-être justement) de faiblesse, mais cependant dans certaines circonstances il avait su montrer de l'énergie pour protéger ses compatriotes contre les vexations de la police brésilienne. Ce que l'on ne pouvait nier, c'était son esprit charitable.

Économe pour lui-même jusqu'à paraître même vêtu peu convenablement pour sa position, il avait

rarement refusé des secours à ceux qui les lui demandaient et qui souvent ne les méritaient pas.

Quelques-uns peut-être peuvent se plaindre de son laisser aller dans la direction des intérêts particuliers, mais je suis sûr que somme toute, les Français dans l'embarras doivent se louer de lui et que tout calculé il a fait beaucoup plus de bien que de mal dans son emploi.

Une chose aussi qu'il est bon de faire remarquer et que savait parfaitement Elleur, c'est que bien rarement le consul avait échoué dans une démarche près des autorités brésiliennes pour faire sortir un Français de prison; il avait su (chose rare) gagner l'estime et presque l'amitié de toutes les autorités supérieures du pays et l'on accordait à ses prières ce que l'on eût peut-être refusé à un autre plus violent¹.

Elleur après avoir monté l'escalier en réfléchissant s'apprêtait à demander M. T.... quand une porte s'ouvrit et le consul parut un paquet de papiers sous le bras, s'apprêtant à descendre.

« Monsieur le consul, dit Elleur....

— Je suis pressé, adressez-vous au bureau.

— Monsieur le consul ne me reconnaît pas? Je me nomme Elleur, et si vous pouviez m'accorder quelques minutes, je viens pour une affaire assez importante. »

M. T.... était resté tellement ébahi, que le paquet qu'il portait s'échappa de son bras et tomba sur le carré. Il regardait Elleur des pieds à la tête.

1. Au moment où j'écris ces lignes, juillet 1866, j'apprends que M. T.... a reçu sa démission et a été remplacé par un autre.

« Vous ne me reconnaissez pas sous ce costume? c'est bon signe, » dit Elleur en riant.

Il ramassa le paquet tombé des mains du consul et le lui remit.

« Comment, vous ici?

— Mais à qui dois-je me plaindre si ce n'est à vous, monsieur le consul? j'ai été victime d'un guet-apens, et....

— Vous plaindre! mais ces papiers vous concernent ainsi que vos amis et je sortais justement pour cette affaire.

— Raison de plus pour que je vienne compléter vos informations, et si vous voulez bien m'accorder un moment d'audience....

— Entrez dans mon cabinet. »

Une fois installé dans le cabinet, la porte fermée sur nos deux personnages, le consul reprit :

« Mais comment avez-vous l'audace, après une pareille aventure, de remettre les pieds à Rio où la police vous cherche?

— Veuillez m'écouter, je vous prie. »

Elleur conta sans rien omettre tout ce qui s'était passé dans la rue du Sabão.

« Et l'affaire du douanier? »

Elleur fit la grimace voyant M. T.... si bien renseigné, mais il continua son récit, bien entendu en cherchant autant que possible à intéresser le consul en sa faveur, quoique disant la vérité telle qu'elle était.

« Je vois là une mauvaise affaire.... c'est fort désagréable.... fort désagréable.... mais l'on avait conté la chose autrement.... La jeune fille était honnête, il n'y avait pas eu guet-apens, le hasard seul....

— Monsieur le consul pourra maintenant mieux s'informer, et vérifier ce que j'avance....

— Je vous crois.... mais que voulez-vous de moi? vous seriez mieux de retourner en France, je vous ferais passer à bord d'un navire de guerre; si l'on vous arrêta dans la rue je serais fort embarrassé pour vous faire relâcher, c'est une affaire qu'il faut assoupir.

— Je ne viens rien demander pour moi et mes amis qui sont libres, mais si nous sommes un peu répréhensibles, M. Candi qui paye pour nous est entièrement innocent, c'est pour lui que je viens, et je vous serais reconnaissant si vous pouviez démontrer sa non culpabilité au chef de police et le faire sortir de prison. Je n'ai pas l'intention de retourner en France pour le moment, mais nous allons entrer dans l'intérieur, nous y resterons probablement un an, peut-être plus; pendant ce temps-là votre Excellence verra ce qu'elle jugera convenable de faire pour arranger cette affaire. Je ne crois pas que les agents de police me reconnaissent sous ce costume; du reste je me tiendrai à l'écart et aussitôt mon associé libre, nous sortirons de Rio.

— Enfin.... revenez ce soir à la nuit, sur les sept heures, je vais voir le chef de police. »

Elle se retira, et le consul cinq minutes après se rendait à la police.

Le soir venu Elle se présentait de nouveau au consulat.

Le consul l'introduisit lui-même avec un certain empressement.

« M. Candi est libre, mais je vous engage à sortir immédiatement de Rio ; le chef de police ne veut rien entendre ; pour l'affaire du mariage, j'ai cru comprendre qu'il sait à quoi s'en tenir et fermera bientôt les yeux ; mais il est furieux contre vous, à cause de ses soldats que vous avez maltraités ; celui qui a eu les côtes cassées est à l'hôpital, il n'en sortira pas de sitôt, puis l'inspecteur a reçu un soufflet, c'est une affaire grave.

— Oh ! un soufflet ! non, un coup de poing, et à corps défendant ; pour le soldat, avec de l'argent cela pourrait s'arranger ; le pauvre diable n'est pas le plus coupable, et si un billet de cinq cents francs pouvait aider à sa guérison ?... »

Elle leur mettait la main à son portefeuille, en disant cela.

« Oui, avec cinq cents francs le soldat ne se plaindra plus. »

Elle leur sortit un billet de mille francs.

« Tenez, monsieur le consul, le surplus sera pour empêcher les greffiers de gâter du papier en rapports. C'est peu, et si la justice nous tenait, cela nous coûterait plus cher ; mais vous savez que tout s'oublie vite en ce pays, et d'ici un an les autorités seront peut-être changées, enfin arrangez cela pour le mieux. Pourriez-vous me dire où je trouverai mon associé ? »

— Ah ! j'oubliais, j'ai jugé prudent de ne pas vous réunir à M. Candi à sa sortie de prison ; il pouvait être suivi. Il m'a dit que vous le retrouveriez à *Juiz de Fora*, à l'hôtel. »

Elle leur remercia le consul et prit congé.

XXI

ROSE ET LA PLUIE.

En sortant du consulat, Elleur se mit en devoir de chercher ses bagages ; son ami demeurait dans la rue Saint-José, il fallait faire un détour ou passer par les rues les plus fréquentées, où il risquait le plus à se faire reconnaître. Heureusement, il commençait à pleuvoir, et le temps annonçait une de ces pluies d'orage torrentielles au Brésil, qui mettent en un quart d'heure un pied d'eau dans toutes les rues de Rio.

Il entra dans un magasin et acheta un parapluie de coton bleu, en rapport avec son costume.

« Bast ! dit-il en l'ouvrant, je suis caché sous ce parapluie et tout à l'heure il n'y aura pas un chat dehors. »

Il enfila bravement la rue *da Quitanda*, habitée généralement par des négociants portugais ; la pluie tombait par torrents.

A la traversée de la rue d'*Ouvidor*, la rue était pleine d'eau et deux ou trois noirs passaient dans

leurs bras les piétons qui ne s'étaient pas encore réfugiés dans les maisons.

Notre héros cherchait un endroit favorable pour sauter le ruisseau, étant sans exemple qu'un homme aussi mal vêtu payât deux sous pour se faire passer, mais le torrent grossissait de plus en plus. Elleur était déjà pas mal mouillé et sauta.... au beau milieu du ruisseau qui l'éclaboussa jusqu'à la figure d'une eau peu propre, vu que la pluie seule est à Rio chargée de laver les rues.

Un joyeux éclat de rire, qui partit auprès de lui, lui fit retourner la tête.

A la lueur du bec de gaz, il vit une jeune fille bien vêtue, qui, se couvrant d'un immense parapluie, se faisait passer en sens inverse dans les bras d'un nègre.

« Rose ici ! pas possible ! »

Il avait reconnu la jeune fille ; pour lui, il était méconnaissable, nous l'avons dit.

Il repassa de nouveau le ruisseau, cette fois sans sauter, en marchant au beau milieu et se mit à la poursuite de son apparition qui s'enfuyait légère en rasant les maisons.

« Je ne me suis pas trompé, c'est bien elle ; une Française seule peut avoir l'audace de sortir d'un temps pareil et de se faire passer dans les bras d'un nègre, elle doit être même nouvellement débarquée, une plus accoutumée aux mœurs du pays n'oserait pas. »

En quelques minutes, il eut dépassé la fugitive ; c'était bien elle.

« Pardon, mademoiselle, dit-il, en revenant

sur ses pas et l'abondant, mademoiselle Rose, si je ne me trompe ? »

La jeune fille s'arrêta hésitant.

« Mais, monsieur, je ne sais ?.... »

— Elleur, ami de Vernet ; mais faites semblant de ne pas me connaître, je vous conterai cela, vous le cherchez probablement, ou je suis indiscret ?

— Indiscret ! pas du tout, voilà deux jours que je cherche M. Vernet ; je suis allée au consulat m'informer ; le consul m'a dit qu'il avait une mauvaise affaire sur les bras, qu'il se cachait et que s'il était pris il irait en prison.... que sais-je?... pour une femme encore.... faites donc deux mille lieues pour un amant aussi gentil.... c'est du propre.... mais je veux le voir, lui parler, et puisqu'il ne pense plus à moi, je veux retourner en France. »

Elle se mit à sangloter.

« Bon ! dit Elleur, il ne manque plus que cela, une femme qui pleure au milieu de la rue, joli moyen pour ne pas être remarqué.... Ma chère petite Rose, Vernet vous aime toujours, il n'a enlevé personne, mais s'il se cache c'est pour le compte de M. de Grandpré ; rentrez chez vous, vous êtes mouillée, et vous ne pouvez m'accompagner sans me faire remarquer par un temps pareil.

— Depuis deux jours j'ai la tête perdue, j'ai déjà couru toute la ville, mais êtes-vous bien sûr que Vernet....

— Très-sûr, mais rentrez ; où demeurez-vous ?

— A l'hôtel de la Bourse.

— Bon, je vais rue Saint-José, n° 46, chez M. Léon Faucher, doreur ; changez-vous, prenez une

voiture et venez, je vous donnerai toutes explications. »

Et Elleur se remit en marche d'un pas précipité que justifiait la pluie, qui, quoique plus faible, ne cessait de tomber.

Rose le regarda un instant s'éloigner, puis rentra à l'hôtel en courant.

Au bout de cinq minutes Elleur était installé dans l'arrière-magasin de la rue de Saint-José.

« Que dites-vous de mon costume, mon cher Faucher ? Magnifique, n'est-ce pas ?

— Oui, dit celui-ci en riant, j'ai su votre aventure par le journal, mais je ne vous crois pas si criminels que l'on vous a dépeints, vous et vos amis ; je connais les mœurs d'ici, l'on a dû omettre ce qui pouvait être en votre faveur.

— Je vous conterai cela tout à l'heure, j'attends une dame ; mes bagages sont toujours ici ?

— Oui, dans la chambre d'en haut où vous les avez mis.

— Bien ; pouvez-vous me donner un lit quelconque pour cette nuit, demain je compte partir de bonne heure, j'ai un canot qui m'attend, mais j'ai prévenu mes hommes ; aujourd'hui il est tard, je ne trouverais plus de noirs pour porter les bagages et puis j'ai à causer avec cette dame que j'ai rencontrée tout à l'heure.

— Quelque conquête ?

— Vous plaisantez, sous ce costume ?

— Quelque ancienne ?

— Non, c'est la maîtresse de Vernet, presque sa femme, qui est arrivée il y a deux jours sans nous

prévenir, et qui eût été bien embarrassée, sans le hasard qui m'a fait la rencontrer il y a un moment.

— C'est le jour aux rencontres; il y a une heure, avant la pluie, j'ai rencontré M. Candi en conversation avec une négresse à la porte d'une allée; je m'étais avancé pour lui parler, mais j'ai cru saisir un mouvement de contrariété de sa part et j'ai continué mon chemin, comme si je ne l'avais pas reconnu.

— Avec une négresse?... un mouvement d'impatience?... au lieu de se remettre en route immédiatement?... Enfin Dieu veuille qu'il ne fasse pas aussi quelques bêtises ! »

La porte du magasin s'ouvrit et Rose se présenta.

« Ayez l'obligeance de faire entrer cette dame par ici, » dit Elleur.

Rose entra, s'assit, puis vinrent les explications.

Elleur conta l'histoire de de Grandpré, du canot, en atténuant comme de juste, pour que l'histoire si elle était répétée ne leur fût pas trop défavorable.

Rose de son côté dit qu'ayant fait une fausse couche à la suite d'une chute, elle s'était mise en voyage pour surprendre agréablement Vernet; qu'elle était à Rio seulement depuis deux jours et les avait employés à sa recherche. Enfin tout s'éclaircit et il fut convenu qu'elle rentrerait à l'hôtel, viendrait enlever tous les bagages de nos amis avec les siens, partirait le jour suivant par le vapeur d'Estrelle et attendrait nos amis à l'hôtel des étrangers à Petropolis.

« Mettez-vous simplement et prenez un voile quoique ce ne soit pas l'usage, lui dit Elleur ; du reste une fois à l'hôtel ne sortez pas ; vous nous compromettriez, une jolie femme est ici très-remarquée, surtout une Française. »

Rose sourit, promit d'attendre sans sortir, et rentra chez elle.

Elleur fatigué fut se coucher.



XXII

VERNET FAIT DES BÊTES.

Vous devez vous rappeler qu'Elleur avait laissé des notes sur le Brésil à de Grandpré, avant son départ de Magé, et qu'Oscar et Vernet s'étaient mis à les lire. Pour le premier, il s'était acquitté en conscience de sa tâche et l'avait même trouvée agréable (puissiez-vous en dire autant!); pour Vernet, toute lecture l'ennuyant généralement, il en avait seulement parcouru quelques pages, et justement le passage sur la statue équestre de don Pedro I^{er} l'avait malheureusement frappé. Nous disons malheureusement, parce que ce passage fut cause d'une série d'aventures assez désagréables.

O senhor Machado, le Portugais chez qui ils étaient logés, s'était fait naturaliser Brésilien; il avait contribué de cinq cents francs pour élever la statue de Dom Pedro, avait été nommé inspecteur du quartier et prétendait à la *subdelegacia* (sous-commissariat de police). Jugez de son contentement en entendant Vernet lui parler de la sorte :

« Vous ne savez pas, *senhor Machado*? Elleur est en

train d'écrire l'histoire du Brésil, j'en ai lu quelques morceaux ; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est un passage sur la statue de don Pedro ; il arrange bien vos compatriotes qui ont donné de l'argent ! Je pense que vous n'avez pas été assez bête pour en faire autant. Attendez, je vais vous chercher le cahier, je vous traduirai cela. »

Et il sortit sans remarquer l'embarras de son partenaire.

Cinq minutes après il entra triomphant.

« Écoutez comme c'est bien touché, » et il lut impitoyablement l'article que nous connaissons :

« Si le bronze pouvait parler, don Pedro du haut de son piédestal crierait encore contre le Portugal : l'indépendance ou la mort ! — Portugais, vous avez payé pour voir votre honte sculptée sur l'airain, elle est écrite dans l'histoire, la statue tombera, la trahison ne sortira jamais de la mémoire des hommes ! »

Nous savons que Vernet ne parlait pas très-bien le portugais, la traduction littérale lui fut assez difficile. Aussi crut-il devoir ajouter son opinion personnelle.

« Il faut convenir que les Portugais qui ont applaudi et payé pour élever une statue à don Pedro sont de grands misérables. Je pense que vous êtes de mon opinion ? »

Pour traduire la parole, Vernet se servit du mot portugais *tratante*, qui n'est autre que l'équivalent de notre ancien mot français *traitant*.

En français ce mot ne veut plus rien dire ; cherchez dans le dictionnaire portugais ; vous verrez,

négociant qui traite des affaires, mais sa signification habituelle et usuelle correspond généralement au mot français canaille.

« Merci, monsieur Vernet, j'ai donné cinq cents francs pour la statue de celui qui a donné l'indépendance au Brésil et me suis fait naturaliser Brésilien. Somme toute, je suis né Portugais et prends ma part de l'épithète de *tratante* dont vous nous avez gratifiés, vous et M. Elleur. »

Il se leva et sortit de la salle, laissant Vernet abasourdi.

« J'ai eu là une jolie idée, dit-il en se levant à son tour. Ah bast ! au diable toute la clique ! Elleur ne doit pas tarder à revenir, il arrangera cela. »

Cette scène se passait le lendemain du jour où ce dernier avait rencontré Rose à Rio, le matin de celui où il devait rejoindre ses amis.

Après le déjeuner, de Grandpré dit à son compagnon :

« Que diable a notre hôte, je lui trouve une figure tout embarrassée ? »

Vernet lui conta sa bévue.

« Vous avez fait là une jolie chose, nous voilà un ennemi de plus.

— Que peut-il faire ?

— Qui sait ? dans notre position une complication de plus peut faire chavirer notre barque ; je suis sûr qu'Elleur ne sera pas content.

— Ne pourriez-vous arranger cela ? Elleur ne saurait tarder.

— Je vais aller à l'arrivée du vapeur, peut-être

« y sera-t-il, je le préviendrai pour qu'il avise, attendez-moi. »

Et il sortit.

Elle n'était pas sur le vapeur, il était parti le matin à quatre heures de Rio, après s'être habillé d'une manière plus convenable et ne pas étonner ses rameurs.

Au lieu de retourner à son poste d'observation, il s'était fait conduire directement à Magé; il craignait peu la police, au départ ayant eu soin de se munir de faux passe-ports pour lui et ses amis; nous verrons plus tard comment il se les était procurés.

Les gens du canot avaient bien fait des observations au départ; le trajet était long, ils n'arriveraient qu'à la nuit, etc....

Elle leur fit remarquer que la marée montait, que le vent, qui le matin souffle généralement du fond de la baie, venait par extraordinaire du large et que faisant presque tout le voyage à la voile, ils devaient arriver de bonne heure, sans se fatiguer.

En effet, chose rare, les huit ou dix lieues qui séparent Magé de Rio furent franchies en peu d'heures, de sorte qu'il arriva à l'entrée du canal qui longe la rivière, avant le vapeur; il renvoya ses gens et se mit en devoir de faire à pied les sept ou huit cents mètres qui lui restaient de chemin avant d'arriver à la ville. Il arrivait à la porte du senhor Machado, cinq minutes après la sortie de de Grand-pré.

En entrant, il complimenta, suivant l'usage, le maître de la maison assis derrière son comptoir.

Celui-ci lisait un journal, ou du moins faisait semblant.

« Ah ! c'est vous, monsieur Elleur, je lisais un article qui vous concerne, je crois ; » et il tendit le journal d'un air ironique en montrant du doigt le compte rendu dont il parlait.

Elleur prit le journal, et le rendit avec le plus grand sang-froid.

« Je ne vois là rien qui me concerne. Une querelle rue du Sabão, une autre sur la rive de Saint-Christophe, il y a trois ou quatre jours. J'arrive de Rio où j'ai entendu parler de cela ; mais où voyez-vous mon nom là dedans !

— Oh ! rien de plus clair, quatre Français : MM. E.... V.... G.... et.... C.... : Elleur, Vernet et de Grandpré.

— Et le C..., qu'en faites-vous ?

— Oh ! celui-là se sera laissé prendre. »

— Pas si bête pour un Portugais, pensa Elleur. — Vous vous trompez, mon cher monsieur Machado, vous voyez bien que je viens de Rio et si j'avais une mauvaise affaire sur les bras, je serais plutôt tenté de m'en éloigner au plus vite. Moi et mes amis nous y retournons par le vapeur. Quatre individus qui demeuraient dans le même hôtel que nous ont donné lieu à un quiproquo ; la police est venue demander les noms des étrangers au maître de la maison, et pendant que l'on nous inscrivait comme coupables dans le journal, les véritables auteurs du fait se trouvaient arrêtés ; je crois du reste que l'affaire est arrangée et qu'ils sont déjà sortis de prison.

— Je n'en doute pas, » répondit le négociant d'un air légèrement ironique.

Il se retira dans l'intérieur de la maison; Elleur monta au premier étage où étaient logés ses amis.

En entrant, il dit à Vernet qu'il trouva fumant accoudé à une fenêtre sur le derrière de la maison :

« Que diable y a-t-il de nouveau? Machado que je croyais mon ami me reçoit le journal à la main en me montrant un article qui nous concerne et d'un air qui veut dire, Je vais vous faire arrêter; vous avez fait ou dit quelque chose qui peut nous compromettre.

— J'ai fait mieux, j'ai fait une énorme bêtise, » à ce que dit de Grandpré.

Il conta rapidement son aventure.

« Pas de temps à perdre, dit Elleur; dans un quart d'heure nous aurons vingt individus à la porte pour nous arrêter; où est de Grandpré?

— A l'arrivée du vapeur, pour vous attendre.

— Écoutez, je vais le prévenir, le vapeur repart immédiatement, il faut tâcher de nous embarquer, nous descendrons à *Paqueta*, à moitié chemin, pour revenir par le débarcadère de Petropolis. Descendons, vous amuserez le maître de la maison pendant que je passerai par le derrière. Si l'on veut vous arrêter, laissez-vous faire tranquillement, nous vous délivrerons.

— J'en assommerai avant une demi-douzaine!

— Faites-moi le plaisir de n'en rien faire, vous achèveriez de gâter tout.

— Comment ! vous voulez que je me laisse prendre ainsi sans....

— Oui, laissez-moi faire ; l'important est que je puisse rejoindre de Grandpré sans encombre. — A tout à l'heure, et pas de violence. »

Elle franchit rapidement la porte du jardin ; celui-ci n'était entouré suivant l'usage que d'une haie tout ouverte ; en un instant il fut dans le sentier qui passait derrière, longeant la grande route.

Au bout de dix pas, il aperçut par-dessus les haies de Grandpré qui revenait du vapeur, il coupa entre deux jardins de manière à se trouver juste en face de son ami qu'il emmena rapidement hors de la grande route.

« Vous savez ce qu'a fait Vernet pendant mon absence ; le résultat est que dans dix minutes nous serons arrêtés si nous restons ici. Il faut que l'un de nous au moins reste libre. Rose est arrivée et doit être ce soir à Petropolis à l'hôtel des Étrangers, je n'ai pas eu le temps d'avertir Vernet. Candi est sorti de prison et doit nous attendre à Juiz de Fora, dans je ne sais quel hôtel. Vous, partez immédiatement, tâchez de trouver quelque canot sur la rivière, allez à Petropolis, emmenez Rose et les bagages à Juiz de Fora, retrouvez Candi et allez nous attendre, Vernet et moi, à quatre lieues de là, à la *fazenda* du senhor Joao Baptiste, passant celle d'Estive, c'est un vieux bonhomme qui ne vous demandera pas grandes informations, vous lui conterez du reste ce que vous voudrez. Voilà un faux passe-port pour vous et un autre pour Candi ;

vous parlez passablement l'anglais, vous vous nommez JohnTurney ; Candi s'appellera Jean Mathieu, vous avez tous les deux pour patron le même saint que le maître de la maison et vous serez bien reçus ; dites-vous Irlandais et catholique, le fazendeiro est dévot, cela fera bon effet ; protestant, vous seriez mal reçu. Rose doit avoir un passe-port ; une femme, du reste, n'en a pas besoin.

— Et vous ?

— Si nous partions tous trois, nous serions infailliblement pris ; partez vite, achetez des chevaux à Juiz de Fora pour vous, Candi et Rose, des mulets pour les bagages. Adieu, soyez sans inquiétude. Tenez, emportez mes pistolets, qui pourraient me compromettre.

— Mais j'ai les miens.

— Alors jetez-les dans la rivière.

— Non, donnez. »

Elle lui serra la main et se dirigea vers l'hôtel.

.... Pendant que cette conversation avait lieu, une scène assez différente se passait chez le senhor Machado.

Une vingtaine d'individus, armés pour la plupart de bâtons, avaient cerné la maison, pendant que Vernet cherchait à lier conversation avec le patron, qui, assis derrière son comptoir, paraissait plongé dans la lecture de son journal, et ne répondait que par monosyllabes aux avances de celui qui l'avait blessé dans son amour-propre.

« *Tratante !* pensa Vernet, je crois que l'épithète te convient on ne peut mieux. »

Trois ou quatre individus étaient entrés succes-

sivement et entouraient le balcon; un groupe s'était formé à la porte.

Le senhor Machado se leva, jeta son journal sur son comptoir, ouvrit son paletot, et montrant un ruban jaune et vert qui lui pendait en sautoir :

« Monsieur Vernet, je suis inspecteur du quartier, vous êtes suspect; au nom du subdelegado, je vous arrête. »

Vernet se mit à rire.

« Vous m'arrêtez ? Ah bast ! A vous tout seul ?

— Ces messieurs sont ici pour me prêter main-forte si vous faites résistance. »

Vernet haussa les épaules.

« Si je n'attendais pas mes amis qui sont sortis, je vous ferais voir s'il est facile de m'empêcher d'aller où bon me semble. Quand ils seront ici, nous causerons de cela plus amplement. »

Il prit un tabouret et s'assit.

« Vous les attendrez à la prison, s'il vous plaît. »

Puis, se dirigeant vers les gens qui étaient dans la salle, et qui successivement s'étaient augmentés de deux ou trois nouveaux personnages :

« Emmenez monsieur, » dit-il.

Vernet se leva et regarda ses adversaires d'une certaine façon qui les fit reculer. L'un d'eux sortit, fit un signal, deux nouveaux individus entrèrent.

L'un d'eux était un mulâtre de cinq pieds six pouces, bien taillé; *valentão* de son métier et *capango* à l'occasion.

Le premier de ces mots se traduit à peu près par : homme à chercher querelle aux autres pour se faire craindre ou se faire payer à boire ; le se-

cond veut dire : soutien de mauvaises causes quand même, et souvent assassin à gages.

« Allons, dit-il d'une manière grossière en mettant la main sur le bras de Vernet, en prison ! »

Celui-ci dégagea son bras, prit le mulâtre par les épaules, lui fit faire un demi-tour, et d'un coup de pied dans le derrière l'envoya rouler sur le seuil de la porte.

Les sept ou huit hommes qui se trouvaient dans la boutique se précipitèrent sur Vernet; une lutte effrayante s'engagea.

En moins de deux minutes, tous les assaillants, plus ou moins maltraités, avaient été jetés dehors, sauf l'un d'eux qui avait sauté par-dessus le comptoir et s'était réfugié près de l'inspecteur.

Vernet prit une carafe sur le comptoir et se versa un verre de vin qu'il avala tranquillement.

« A votre santé, senhor Machado, dit-il.

— Votre résistance est inutile, il y a ici plus de cinquante personnes pour vous arrêter; vous aggravez votre affaire, vous feriez mieux de vous rendre tranquillement.

— Vous croyez?... Ce n'est pas mon opinion; faites entrer vos cinquante hommes. »

Le mulâtre s'était relevé furieux, il avait tiré un couteau de sa ceinture, et encourageant ses compagnons, il rentra le premier et se rua sur Vernet.

Celui-ci avait encore la main appuyée sur la carafe de verre grossier contenant le vin; il la prit par le goulot, en frappa le mulâtre en plein visage et le renversa sans connaissance.

Mais les esprits étaient montés ; au lieu de reculer, tous se précipitèrent, et Vernet reçut trois ou quatre coups de bâton, qu'il parait avec le bras gauche, pendant que de la main droite il envoyait des coups de poing qui, s'ils eussent porté, eussent assommé leur homme, mais qui pour la plupart tombaient dans le vide.

« Tonnerre ! » dit-il.

Il saisit la *vara* à mesurer qui était sur le comptoir.

C'est, il faut ici l'expliquer, une mesure de longueur qui tient lieu de mètre, est carrée, d'un mètre dix centimètres, et généralement de bois de palissandre très-lourd, en un mot un formidable gourdin.

Il fit un moulinet qui estropia deux ou trois assaillants ; mais le maître de la maison se risqua à son tour et chercha par derrière à le saisir à bras le corps.

Vernet le prit de la main gauche par le collet de son paletot, et le traînant par-dessus le balcon, il le trempa jusqu'aux épaules dans un tonneau de goudron très-liquide qui se trouvait à sa gauche.

On entendit un cri d'angoisse, le pauvre diable fit un violent effort, et laissant le collet de son vêtement déjà mûr, dans les mains du géant, montra à l'assistance une figure de nègre, qui malgré la gravité de la circonstance, fit éclater quelques rires.

Pendant ce temps la lutte s'était un peu ralentie ; sur quelques mots échangés à voix basse, le groupe des assaillants s'était porté sur la droite

de Vernet, qui avait à sa gauche le tonneau de goudron lui servant de rempart.

La vara à la main il attendit l'attaque; voyant s'approcher deux ou trois adversaires, il leva le bras, mais il ne put plus frapper personne.

Le compagnon du mulâtre, *capango* comme lui, avait pris une des barres de fer qui servaient à fermer le magasin, et pendant que Vernet était occupé vers la droite, il se leva rapidement de derrière le baril de goudron et lui en asséna un si rude coup sur la tête, que celui-ci tomba, assommé comme un bœuf.

Un quart d'heure après, Vernet, toujours sans connaissance, était pris par les deux pieds au *tronco* de la prison.

Les prisons de village étant généralement construites, comme toutes les maisons, de morceaux de bois attachés avec des lianes et enduites de terre, il y a toujours au milieu de la salle des prisonniers, une pièce de bois fendue en deux qui se réunit et ferme d'un côté avec une charnière, de l'autre avec un cadenas : des trous sont percés de distance en distance au milieu de la fente. On ouvre la pièce de bois, on met une jambe ou deux du prisonnier dangereux dans ces trous, et la pièce de bois, qui pèse quatre ou cinq cents livres, étant fermée, il est impossible de se tenir debout ou de retirer son pied pris à la cheville; quelquefois même on prend le patient par le cou, c'est à peu près la cangue chinoise, ou plutôt l'ancien ceps français aboli depuis longtemps.



XXIII

PLAN DE CAMPAGNE.

Nous avons laissé Elleur se dirigeant rapidement vers la maison où était Vernet. En approchant du jardin, il entendit un grand bruit, vit par-dessus les haies des gens qui couraient sur la route en gesticulant, et n'eut pas de peine à deviner la cause du tumulte. Il s'arrêta pour réfléchir.

« Diable ! dit-il, Vernet doit être pris, quoique ce ne soit pas facile ; si j'entre, je me ferai prendre aussi inutilement ; attendons.... Attendre.... pendant que Vernet se fait peut-être tuer ? mais je n'ai pas d'armes, tout le village est amenté, et le pis qui puisse lui arriver c'est d'être conduit en prison avec quelques horions qu'il a bien mérités par sa bêtise. »

Quand il fut à une certaine distance il s'arrêta de nouveau et ne tarda pas à voir sortir la foule qui portait Vernet ; il suivit de loin et vit se fermer sur lui les portes de la prison.

« Bon, dit-il, je ne me suis pas trompé, il est temps d'agir. »

Ayant pris cette résolution, il s'éloigna au plus vite.

La province de Rio était, ainsi que la plus grande partie du Brésil, couverte anciennement de forêts vierges; partout où la culture a passé, le bois a poussé de nouveau, mais chétif et de mauvaise qualité. Le mode de culture explique ce fait.

Qui veut planter entre dans le bois vierge, abat et brûle, plante deux ou trois ans du maïs, des haricots ou du manioc, puis du café qui dure vingt ou vingt-cinq ans; passé ce temps la terre est réputée épuisée, et abandonnée à tout jamais; elle se couvre alors de mauvais bois appelés *capoeiras*, de plantes grasses épineuses et de très-mauvaises herbes; tous les environs de chaque village sont entourés de ces *capoeiras*. Il n'y a, dans la province de Rio, point de champs comme chez nous ras et dépouillés après la moisson: un homme disparaît dans une plantation de maïs ou dans un plan de café; du reste ces parties cultivées ne couvrent qu'une faible étendue du terrain, il y a bien par-ci par-là quelques grands espaces vides couverts de *capi*, *capi d'Angole* (fourrages), etc.... qui servent de pâturages, mais ils sont faciles à éviter en prenant un détour par le bois.

Au bout d'une demi-heure de marche, Elleur arriva à une *venda* qu'il connaissait; avant d'entrer il examina les abords: la maison était isolée, on n'entendait aucun bruit; du reste sans être comme Vernet d'une force rare, Elleur était robuste et deux hommes de force ordinaire ne l'effrayaient

pas trop, surtout au Brésil où la race humaine est en général assez dégénérée.

Il faut dire aussi à l'avantage du Brésilien que sauf le cas de boisson chez les noirs et mulâtres, il est assez pacifique et point querelleur; les blancs ou ceux qui se disent tels sont sobres et ne se risquent guère à chercher dispute à personne, autrement que de bouche. Un coup de poing ou un soufflet est chose rare au Brésil. L'individu qui croit avoir sérieusement à se venger, fait assassiner moyennant finance par quelques *capangos*. Pour le duel, c'est une chose inconnue.

Le Brésilien dit avec une certaine raison : « Comment ! un tel m'a insulté, et j'irais encore me faire tuer par lui ? jolie vengeance !... »

Elleur entra, il n'y avait personne ; il appela.

Une voix de l'intérieur répondit :

« Je viens. »

Puis un bruit de savates, et un gros Portugais ventru, le maître de la maison, se présenta tout endormi.

« Vous dormiez, senhor Pereiro, dit Elleur : pardon de vous avoir dérangé, il fait chaud, et un verre de *sangri* me ferait du bien. »

Le *sangri* est un composé de vin de Porto ou Lisboa, eau, sucre et quelquefois citron.

« Quoi de neuf ? dit le maître de la maison, se mettant en devoir de servir la pratique qui arrivait ?

— Rien, sinon que la chaleur m'a fatigué.

— D'où venez-vous ?

— De la ville.

— A pied ?

— Oui, je vais acheter un cheval à la fazenda du padre Antonio, mais je pensais que ce n'était pas si loin.

— D'ici là ! c'est pres.

— Combien ?

— Un quart de lieue.

— Un quart de lieue du Brésil ! une heure de marche.

— Non, une demi-heure.

— N'y a-t-il pas quelque sentier qui abrège ?

— Oui, en prenant derrière la maison, il y a un sentier, mais il n'est pas en très-bon état, cela raccourcit de moitié.

— Bon, mais alors prêtez-moi un *facaço* (grand couteau de chasse en forme de couteau de cuisine, de un pied et demi à deux pieds de long) ou plutôt vendez-m'en un. J'en aurai besoin plus tard, vu que je vais dans l'intérieur du côté de *Campos* (ville sur la Parahyba au nord de la province de Rio).

— Pour aller à Campos, ce n'est pas le plus court.

— J'ai affaire à Cantagallo.

— Là, c'est différent. »

Après cinq minutes de recherche, le sieur Peireiro eut réuni la cassonnade, le mauvais vin et l'eau nécessaire, mais le citron fut introuvable.

Il y a bien à cinquante ou cent pas de toute habitation un arbre chargé de ces fruits, mais à la maison presque jamais.

« Vous n'avez pas de citron ? cela ne fait rien.

— Je vais envoyer le *molèque* (petit noir) en chercher.

— Non. Je suis pressé, je boirai ainsi même.... Tiens, vous avez des bottes à vendre? Si vous en avez une paire qui puisse me servir, mes bottines me font mal aux pieds, puis je pense revenir à cheval si je fais affaire avec le *padre*.

— Celles qui sont ici sont de commande, mais si vous voulez, nous pouvons peut-être nous arranger. J'en ai une paire que j'avais fait faire à la ville, je ne les ai mises que deux ou trois fois, elles me blessent et comme vous avez le pied plus petit que moi...?

— Voyons les bottes. »

Les bottes allaient ou à peu près. Elleur marchanda pour la forme et paya ce qu'on lui demandait.

« Je garde les éperons en plus, bien entendu? »

Le vendeiro fit des difficultés; Elleur ajouta cinq francs pour les éperons.

« Des bottes qui ont déjà servi, pensa-t-il, rien de meilleur et de moins suspect. »

Puis ayant mis ses bottines dans la tige qui suivait l'usage flotte autour de la jambe et sert à mettre toutes sortes de choses en voyage, il enfila son *facão* dans son parapluie, meuble presque indispensable au Brésil.

« A tantôt, senhor Pereiro, je coucherai peut-être à la fazenda, mais demain je repasserai par ici. »

Avant d'entrer dans le *Campo* (lieu de pâturage, couvert d'une herbe à peine haute d'un pouce) de la *fazenda*, il laissa son *facão* dans le bois.

En arrivant, il battit des mains, suivant l'usage,

pour s'annoncer, demanda le *senhor padre* et fut introduit dans la salle de réception.

« Senhor, j'ai su que vous aviez des chevaux à vendre et je viens vous prier de vouloir bien me tirer d'embarras, en m'en cédant deux. J'ai perdu les miens au passage de la rivière Imbassahy, mon page est resté à garder le mulet de charge et à sécher nos effets mouillés. »

Le padre paraissait réfléchir.

« Deux chevaux ? hum !.... Je crois que j'ai votre affaire.... Vous allez à Rio ?.... non, ce n'est pas le chemin et vous n'achèteriez pas de chevaux à l'arrivée.

— Je vais à *Cantagallo*, je viens de *Magé* où j'avais affaire, et comme je suis pressé, j'ai pris la liberté de me diriger à la première fazenda que j'ai trouvée. »

Le padre donna des ordres. Au bout de dix minutes deux chevaux qui se trouvaient prêts au *curral* (enclos près de la maison) se trouvaient sellés.

« Allons au *pasto* voir si j'ai ce qui vous convient. »

Elle, précédé du padre, examina une vingtaine de rosses, le ventre ballonné par le mauvais pâturage.

Le fazendeiro vantait sa marchandise.

Mais l'acheteur secouait la tête.

« Rien de cela ne me convient, et si vous n'avez rien de mieux, je crois que nous ne nous arrangerons pas. J'ai besoin de bons animaux, traités à l'écurie.

— A moins que je ne vous vende les deux che-

vaux que nous montons, je n'ai pas autre chose à vous offrir.

— Pourquoi pas ? combien voulez-vous de ces bêtes ?

— Pour aucun prix je ne vendrais mon cheval de selle !

— Bast, laissez donc, en le payant bien....

— Vous m'en donneriez mille ou quinze cents francs que je n'accepterais pas.

— Votre cheval n'est pas beau, il n'a qu'un mérite, c'est d'être robuste, je ne comprends pas qu'un homme dans votre position monte un animal d'une aussi vilaine couleur. Celui que j'ai ne vaut guère mieux comme beauté, quoique je convienne qu'il ne soit pas mauvais. Vos deux chevaux l'un dans l'autre, valent mille francs ; comme je suis pressé, je vous donne quinze cents francs comptant, mais je garde les selles. A prendre ou à laisser ; sinon je vais à Rio , où j'achèterai des chevaux pour moitié prix.

— Quinze cents francs et les selles, vous plaisantez ! mon harnachement me coûte plus de deux cents francs.

— Il y a trois ou quatre ans de cela, il ne vaut plus guère que le quart de ce qu'il a coûté. »

Après un quart d'heure de discussion, Elleur eut les deux chevaux équipés pour dix-sept cent cinquante francs qu'il paya en sept notes du trésor brésilien.

Arrivé à la porte de la Fazenda, le maître lui offrit, suivant l'usage, à dîner, mais il refusa ; il ne voulut point non plus accepter le noir qu'on

lui offrait pour conduire le cheval libre, et partit en chassant l'animal devant lui.

Elleur connaissait parfaitement les environs ; à une demi-lieue de là, il y avait sur les bords de la rivière Imbassahy une misérable cabane où vivaient deux individus, l'un noir, l'autre mulâtre ; en peu de temps il fut devant la porte de paille qui en fermait l'entrée.

Quelques *fazendeiros* sont un peu plus instruits que la généralité, ils ont au collège étudié un peu d'histoire et pour le montrer ils ont donné à leurs noirs des noms romains ou grecs comme Léonidas, Épaminondas, César ou Marius, etc.... Quelques uns même pensent qu'il n'est pas décent pour eux qu'un de leurs noirs porte un nom chrétien quoiqu'il soit baptisé.

Nous faisons de même quand nous appelons nos chiens, Nestor, César ou Pompée.

Ceci cependant n'est pas de règle, car dans la plupart des *fazendas* vous ne trouverez, avec peine encore, que deux ou trois livres au fond d'un tiroir, l'*Almanach de Laemmert*, le *Manuel de la Garde nationale*, du *Juge de paix* ou la *Loi des terres* ; romans, littérature, géographie, sciences, toutes choses inconnues.

Une carte du Brésil vous demandera trois mois de recherche et cent lieues de voyages, jugez ce que la masse sait des autres pays.

Le noir qui habitait la cabane avait été esclave étant jeune, son maître lui avait donné la liberté, on ne sait trop pourquoi, peut-être avait-il à craindre en lui un témoin indiscret. Ce maître était un

de ces hommes possesseurs d'une teinture d'instruction; Léonidas était le nom du noir.

Le mulâtre son compagnon était né libre et s'appelait d'un nom des plus répandus au Brésil, Antonio.

Tous deux étaient *peons*.

Peon veut dire littéralement dompteur de chevaux sauvages, c'est une classe assez méprisée en général et souvent avec raison.

Cependant nos deux sujets avaient une honnêteté relative; ils n'eussent certainement pas volé à main armée ou manqué à une autorité.

Je crois même que difficilement ils se fussent résolus à se faire *Capangos*.

Mais des peccadilles; un cheval volé, quelques poules ou du café enlevés sans permission et employés à leur consommation ne chargeaient pas trop leur conscience; peut-être eussent-ils été à peu près honnêtes sans la nécessité.

Du reste au Brésil, nous le savons, l'on est moins pointilleux sur l'honneur que dans nos pays d'Europe.

Elleur s'était deux fois arrêté dans leur cabane en chassant, il les avait même rencontrés en ville chez une mulâtresse nommée Maria, sœur du mulâtre et que nous présenterons plus tard au lecteur.

« Holà! maître Antonio, » cria-t-il, sans descendre de cheval.

Un cavalier qui arrivait au galop monté sur une pouliche à moitié sauvage répondit.

« Me voici! ah! c'est vous, monsieur, si vous voulez descendre de cheval, la maison est à vos ordres. »

Elleur mit pied à terre.

« Où est votre compagnon Léonidas ? demanda-t-il.

— Il est à pêcher ici près, mais il ne saurait tarder, auriez-vous besoin de lui ?

— De lui et de vous aussi peut-être, si nous pouvons nous entendre ; du reste j'aime mieux qu'il n'y soit pas, il est un peu brute et ne me comprendrait pas aussi bien que vous ; entrons, j'ai à vous parler. »

Inutile de dire qu'Elleur avait repris son *facão* qu'il avait remis dans son parapluie.

Une fois assis :

« Il paraît que les affaires ne vont pas très-bien, dit-il au mulâtre en montrant, d'un geste significatif, la toiture de paille pourrie qui laissait de larges ouvertures à plus d'un endroit. Avez-vous quelque chose à manger ?

— Rien, *senhor*, si Antonio n'a pas pris quelques poissons, nous mangerons notre *farinha* sèche aujourd'hui (*farinha de mandioca*).

— Quoi ! pas de haricots, ni viande, ni une poule, des œufs ?

— Il n'y a pas même de *cachás* à la maison ; jugez du reste, vous qui savez que pour des gens de notre métier, toujours dans l'eau ou à cheval, c'est presque une nécessité, les *fazendeiros* payent si mal !

— Alors, vous êtes complètement dans la misère, tant mieux. »

Le mulâtre releva la tête, qu'il tenait baissée, d'un air honteux, en contant sa détresse.

Vous êtes étonné que je dise tant mieux en vous voyant si misérables, vous me comprendrez tout à l'heure. Mais votre sœur Maria ne vit-elle pas avec M. Machado? comment ne vous aide-t-elle pas un peu?

— M. Machado lui a défendu de me recevoir, je ne sais pourquoi, puis vous savez qu'il n'est guère généreux; la pauvre fille n'en a pas de trop pour elle.

— Desorte que M. Machado et vous, vous n'êtes pas une paire d'amis?

— Quoi! il a déjà voulu me faire recruter quoi-que je sois fils aîné de femme veuve.

— Ah! vous avez votre mère. Comment ne vit-elle pas avec vous ou avec sa fille? mais, elle était mariée avec votre père?

— Oui. Sans cela je ne serais pas exempt. Malgré tout, un jour ou l'autre il me fera prendre, et vous savez qu'une fois pris pour soldat on ne sort pas facilement.

— Je vais vous donner le moyen de vous venger de M. Machado et d'échapper à sa colère; auriez-vous de la répugnance à quitter le pays et à entrer dans l'intérieur à mon service?

— Nullement. Je serais même content de sortir d'ici où nous menons une vie misérable, mon compagnon et moi.... Mais lui?

— Léonidas? s'il veut venir avec nous, j'ai un ami qui le prendra à son service; avez-vous des chevaux?

— Oui, nous avons chacun un jeune cheval; nous les avons achetés le mois passé; il est vrai qu'ils

ne sont pas payés, nous devions en solder le prix en service.

— Bien, votre compagnon viendra probablement avec nous; vous serez bien nourri, bien vêtu et vous aurez cinquante francs par mois, sans compter les gratifications. »

Antonio fit une grimace de contentement.

« C'est dit; Léonidas ne me quitte jamais, il est trop bête pour se conduire tout seul; dans deux ou trois jours, nous vous rejoindrons où vous voudrez.

— Dans deux ou trois jours il sera trop tard, c'est aujourd'hui même qu'il faut me suivre et je vous préviens que nous allons loin; peut-être jusqu'au bout de la province de Minas. Décidez-vous. »

Le mulâtre hésita.

« Je suis prêt, dit-il, mais ne pourrais-je dire adieu à ma sœur?

— Oui, et même si vous voulez, vous pouvez avant votre départ lui faire gagner quelque chose, cent ou deux cents francs par exemple, sans compter que vous-même je vous donnerai un mois d'étrennes pour commencer, ainsi qu'à votre compagnon; je vous équiperai et payerai vos chevaux.

— Comment cela? que faut-il faire?

— Écoutez.... Voici le cas en deux mots : M. Machado que je croyais mon ami est un *tratante* qui parce qu'il est inspecteur, se croit le droit d'insulter tout le monde. Il y a trois jours, je suis arrivé en promenade chez lui avec deux amis, puis je suis retourné à Rio pour affaires. Pendant mon absence,

il s'est pris de querelle avec mes amis et a voulu, abusant de son autorité, les faire mettre en prison. Il a réussi pour l'un d'eux, l'autre s'est échappé, mais je veux délivrer celui qui est pris et j'ai compté sur vous pour m'aider ainsi que sur votre compagnon, votre sœur même nous sera utile étant la maîtresse de Machado. »

Le mulâtre parut réfléchir.

« Je pensais bien que vous ne veniez pas me chercher ici pour mes beaux yeux, dit-il, car vous auriez trouvé mieux que moi pour *camarada* à la ville. »

On appelle *camarada* au Brésil l'individu de quelque couleur qu'il soit qui fait en voyage l'office de domestique, selle les chevaux, les ferre, les conduit au *pasto*, etc.; quand il est blanc et quelquefois même mulâtre, il n'est pas rare de le voir assis à la même table que son patron.

« Parfaitement imaginé, dit Elleur en se levant. Je n'ai pas besoin d'un Portugais ne connaissant pas le pays, ni d'un noir stupide qui se trouve embarrassé à chaque nouvel objet qu'il rencontre. Vous êtes peons, votre compagnon et vous; si véritablement, vous êtes maigre et chétif quand lui est grand et robuste, vous avez assez d'intelligence pour aider à sa bêtise. Mais vous comprenez que je ne m'embarquerai pas dans un pareil voyage avec des gens qui ont peur à la première affaire. Nous serons peut-être inquiétés en route; quand l'on voyage, l'on est sujet aux aventures. Décidez-vous, ou je chercherai ailleurs.

— Écoutez... si j'étais sûr... qu'il n'y eût pas de sang versé.... que.... voyez-vous, je ne suis

pas un *Capango*, ni mon compagnon non plus. Bien des fois on nous a offert beaucoup d'argent pour faire un mauvais coup. Mais nous avons toujours refusé. Mon père était un honnête homme quoique mulâtre. J'ai même été à l'école étant jeune et sais lire et écrire tant bien que mal. J'ai toujours vu que l'argent gagné dans une mauvaise affaire ne portait pas profit.

— Que vous offrait-on en général pour donner un coup de couteau à quelqu'un, faire une mort comme l'on dit ?

— Que sais-je ? cinq cents francs, mille francs, jusqu'à deux mille cinq cents francs même.

— Et vous avez toujours refusé ?

— Toujours ! et sans hésiter ; je crois même que c'est pour cela que l'inspecteur voudrait me faire prendre pour soldat. Je pense que quelqu'un de ceux qui m'ont fait ces offres voudrait se débarrasser de ma présence et m'aura signalé comme recrue à M. Machado. Vous savez que les blancs ne se refusent pas entre eux un si léger service.

— Je sais, mais ceux qui vous faisaient ces offres ne vous auraient pas accompagné dans l'entreprise, tandis que moi, je serai avec vous, et comment vous offrirais-je une bagatelle quand vous avez refusé dix fois autant ? Entre donner un coup de couteau ou de fusil à quelqu'un et tirer un homme de la prison, il y a une grande différence ; dans le premier cas, c'est un crime, dans le second ce n'est qu'une peccadille. Croyez-vous que je vous prendrais à mon service si je vous savais assassin de profession ?

— Hum ! peccadille.... Si l'on se faisait prendre à forcer la prison, l'on pourrait bien aller quelques mois à la correction. »

La correction est la maison centrale de Rio.

« N'ai-je pas plus à risquer que vous ? Si j'étais pris je ne m'en tirerais pas facilement, tandis que, comme il n'y aurait rien à gagner à vous garder en prison, l'on vous relâcherait bientôt. Du reste nous pouvons agir par ruse et non par violence. Vous voyez que je n'ai pas même de pistolets. »

— Pour un homme qui se promène, vous avez un bien grand couteau dans votre parapluie.

— Ah ! dit Elleur en riant, vous avez remarqué cela, vous êtes observateur, mais ce n'est pas avec ce facão que j'attaquerai la garde de la prison, c'est tout au plus bon pour faire un trou sur le derrière dans la muraille.

— Qui me dit que vous ne nous lâcherez pas après l'opération faite ?

— Ah ! que diable ! c'est trop d'observations, voulez-vous oui ou non, je ne vous abandonnerai pas en arrière, pour que vous soyez pris et me dénonciez ; du reste, je paye d'avance. »

Et il jeta sur la table une poignée de petits billets, deux cents francs environ.

« Partagez-vous cela, vous et votre compagnon, nous verrons ensuite. »

Ce mouvement détruisit comme toujours la dernière hésitation.

« Marché fait, » dit le mulâtre en faisant un effort, mais avec l'accent de la résolution.

Le noir entraît sur ces entrefaites, portant un magnifique poisson nommé *roubalo*.

« Nous avons à dîner, dit-il, en mettant sa pêche dans un coin.

— Tant mieux, lui répondit le mulâtre, nous avons un hôte. Viens à la cuisine; pendant que je nettoierai la marmite, tu apprêteras le poisson, j'ai à causer avec toi. »

Puis se tournant vers Elleur.

« Vous permettez? ajouta-t-il.

— Faites; ne vous occupez pas de moi. »

Celui-ci alluma un cigare et s'accouda à la petite fenêtre qui donnait sur la route; mais dès que ses deux serviteurs eurent passé dans l'autre pièce qui servait de cuisine, il se rapprocha le plus possible de la muraille de terre toute crevassée et prêta l'oreille, voulant savoir jusqu'où allait la franchise du mulâtre.

Sa méfiance ne fut pas du reste justifiée, le mulâtre dit au noir qu'il fallait s'apprêter à partir, que les offres de l'étranger étaient magnifiques pour eux; il n'eut pas du reste de peine à convaincre son compagnon qui ne paraissait pas très-bien comprendre et ne fit aucune objection. Il demanda seulement quand on partait.

« Ce soir à la nuit, lui répondit l'autre.

— Bon. »

Une demi-heure plus tard Antonio vint mettre le couvert et annoncer que Léonidas consentait.

Elleur le savait déjà, mais il fit l'homme satisfait qui apprend une bonne nouvelle.

Après le dîner qui, suivant la coutume du pays,

eut lieu sur les deux heures, Elleur qui avait mangé seul, fit enlever la table et s'étendit dans un coin sur un paillason, lit du pays, et fumant un cigare il se mit à combiner son plan de campagne; au bout d'un quart d'heure il appela Antonio et lui dit :

« Nous ne dormirons pas cette nuit probablement, reposez-vous si vous voulez, vous me réveillerez avant la nuit, mais soignez mes chevaux et tenez les vôtres prêts. »

Vers les six heures du soir les quatre chevaux se trouvaient à la porte équipés et rafraîchis.

Elleur demanda :

« Antonio, combien avez-vous traité pour vos deux poulains ?

— Cent cinquante francs chacun.

— Vous n'avez rien donné pour à compte ?

— Si, nous avons dressé deux poulains au fazendeiro pour le prix convenu de cinquante francs chaque.

— De sorte que vous redevez deux cents francs.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous quelqu'un de sûr pour remettre l'argent en ville, de manière que le propriétaire des animaux soit payé et ne pense pas avoir été volé ? »

Le mulâtre réfléchit un instant.

« Écoutez, dit-il, ma sœur est une honnête fille, quoiqu'elle fasse un vilain métier; je jurerais qu'elle remettra fidèlement l'argent.

— C'est bien, c'est plus votre affaire que la mienne, nous la chargerons de cela. Allons, » dit-il.

La troupe se mit en marche, puis au bout d'un instant Elleur continua :

« Vous devez connaître un endroit près de la prison, où nous puissions cacher nos chevaux; moi et Léonidas nous vous attendrons là, pendant que vous irez parler avec votre sœur. Je crois qu'il serait plus prudent de ne lui confier la chose qu'à moitié, une indiscretion pourrait tout perdre, tâchez de me l'amener en lui disant qu'elle n'a rien à craindre.

— Soyez tranquille, monsieur. Si elle est seule chez elle comme je le pense, tout ira bien. »

Quand la cavalcade fut près de la ville, la nuit était entièrement venue, il n'y avait pas de lune et le temps était couvert; à peine distinguait-on le chemin à suivre.

Antonio fit arrêter dans un bouquet de manguiers, près de la rivière, puis laissant son cheval, partit seul à la découverte.

Au bout d'un quart d'heure il était de retour et ramenait sa sœur.

Quoique prévenue, elle était toute tremblante. Elleur l'aborda.

« Bonne nuit, senhora Maria, comment vous portez-vous? vous ne me reconnaissez pas?

— Si, vous êtes M. Elleur, l'ami de celui que l'on a arrêté aujourd'hui et qui a presque tué Felisberto (c'était le nom du mulâtre qui avait reçu le coup de carafe dans la figure).

— Felisberto? dit Antonio, quel malheur que ce monsieur ne l'ait pas tué tout à fait, le plus grand coquin du pays, assassin et voleur par-dessus le marché. »

Le voleur est au Brésil considéré au-dessus de l'assassin.

Par voleur on doit entendre celui qui vole de l'argent, le reste ne compte presque pas.

« Et savez-vous ce qu'est devenu mon ami ?

— Il est en prison, au *Tronco*, le médecin est allé le voir déjà deux fois.

— Comment, le médecin ! et pourquoi ?

— Le compagnon de Felisberto lui a donné par derrière un coup de barre de fer sur la tête ; sans cela l'on dit que l'on n'aurait pu l'arrêter, tant il est fort, il a maltraité plus de dix personnes.

— Diable ! au *Tronco*.... blessé.... et que dit le médecin ?

— Comme tout le village est en rumeur à cause de cela, je suis allée chez M. Machado pour savoir mieux l'histoire. Il est furieux, il paraît que votre ami lui a mis la tête dans un tonneau de goudron, de sorte qu'il a la figure tout écorchée à force de se laver, mais il n'a pu encore nettoyer ses cheveux et sa barbe, j'ai ri comme une folle en voyant sa triste moue. Il disait qu'il eût été bien fâché que ce monsieur fût mort, qu'il veut le voir pendu à Rio. Votre ami est resté longtemps évanoui ; il a repris connaissance il y a deux heures tout au plus, mais il paraît qu'il ne répond à aucune question ; le médecin dit que demain il sera en état d'être conduit à Rio. M. Machado a aussi parlé de vous, il prétend que vous êtes de grands criminels, mais personne n'en croit rien ; l'inspecteur n'est pas aimé et malgré qu'il ait donné des

ordres de faire patrouille cette nuit, je crois que personne ne vous cherche beaucoup.

— Bien, qui est de garde à la prison?

— Comme votre ami est blessé, que de plus il est pris au Tronco par les deux pieds, l'on n'a mis que deux sentinelles, une devant la porte et l'autre derrière la prison ; il y a, je crois, un poste de quatre ou cinq hommes près de là, destinés à les relever.

— Très-bien, jeune fille, vous rendez compte comme un sergent de ville, mais ce n'est pas tout ; votre frère que voilà a dû vous dire ce que nous attendions de vous ?

— Non, monsieur, il m'a seulement dit que je devais le suivre, qu'il avait promis de vous servir cette nuit et que vous étiez généreux.

— Êtes-vous prête à nous servir ?

— C'est selon, si cela ne me compromet pas trop.

— Nullement, j'ai besoin de savoir seulement qui sera de garde derrière la prison de dix heures à minuit ; vous vous informerez adroitement de ce qu'est devenue une petite valise que j'ai laissée chez M. Machado, et vous procurerez une scie à main à votre frère qui va aller avec vous. Surtout ne parlez à personne de notre rencontre, je vous donnerai cinquante francs pour votre peine, et plus si nous avons encore besoin de vous ; tenez voici de l'argent pour la scie, le reste est pour vous, à compte sur ce que je vous promets. »

Et il lui donna un billet de vingt-cinq francs.

Elle repartit accompagnée de son frère. Le noir qui gardait les chevaux dans le bois ne s'était pas montré, d'après la recommandation d'Elleur.

Au bout de deux heures d'attente, Maria reparut toujours accompagnée de son frère, qui la suivait à distance.

« C'est fait, dit-elle, je suis retournée chez M. Machado et je l'ai questionné adroitement. La valise est toujours dans la chambre du premier où couchait votre ami, mais la porte est fermée et M. Machado a la clef, il dit que demain il la remettra ainsi que le prisonnier au chef de police de Rio.

« Antonio est entré au corps de garde, où il connaît le caporal et il a vu la liste; de dix heures à minuit, c'est *Pedro o Pequeno* (Pierre le Petit), qui doit faire la faction derrière la prison.

— Savez-vous si les fusils sont chargés? demanda Elleur à Antonio.

— Vous savez que l'État donne peu de poudre aux gardes nationaux, et, quand même, ils ne se soucient guère de salir leurs fusils, ils préfèrent la garder pour chasser. Pedro est chasseur, son fusil ne sera pas chargé.

— Du reste, cela a peu d'importance, mais vous connaît-il personnellement?

— Tout le monde ici me connaît ou à peu près, mais pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour savoir si la nuit, ne lui parlant pas, il passerait près de vous sans vous reconnaître.

— Je ne sais, mais je le pense, je ne lui ai parlé que deux ou trois fois, il demeure un peu retiré de la ville, et je ne passe pas souvent de son côté.

— Et la scie?

— La voilà, je l'ai achetée moi-même, elle a

coûté dix francs, je n'ai pas voulu que ma sœur se compromît inutilement.

— Mais vous ?

— Oh ! moi, il est probable que je me compromettrai bien autrement ; du reste, je n'ai pas dit à ma sœur que je partais cette nuit avec vous, elle croit que le coup fait, je rentrerai à la maison ; ainsi pas d'indiscrétion à craindre, si l'on sait que j'étais avec vous cette nuit, l'on me cherchera du côté de ma cabane, pendant ce temps-là nous serons loin.

— Bien imaginé. »

Ces derniers mots d'Antonio avaient été dits à voix basse ; du reste, il avait fait auparavant signe à sa sœur de s'avancer un peu en avant pour voir s'il ne venait personne les déranger pendant qu'il causait avec son patron.

« Voici mon plan, dit Elleur :

« Il faut enlever ma valise qui contient des papiers et des armes. Pour cela, nous passerons à dix heures par le jardin de l'inspecteur, mais il faut l'éloigner, cela sera facile. Votre sœur va retourner chez lui et lui demander d'un air préoccupé s'il ira chez elle ce soir, elle l'engagera à aller se coucher pour se remettre de ses fatigues, enfin tâchera de lui inspirer de la jalousie. Vous savez que le *subdelegado*, quoique vieux et ne s'occupant guère de la police, est jaloux de son autorité et ne la cède que rarement à ses suppléants.

« Le premier suppléant est le senhor Francisco Rodrigo qui tient aussi une *venda* et est mal avec Machado pour cause d'affaires de négoce et aussi, à

ce que j'ai entendu dire, parce qu'il est jaloux à propos de votre sœur. Le subdélégado est à Rio, et quoiqu'il n'ait pas délégué son autorité, ce qui fait que ce dernier commande la police, dans un cas grave le premier suppléant peut appeler à lui le commandement.

« Machado ira dormir chez Maria; s'il hésite, elle sortira de la *venda*, et Léonidas entrant après elle sous prétexte de boire un verre de cachas, dira qu'il l'a vue au coin de la rue avec le senhor Rodrigo. Le noir est bête, mais en lui faisant bien la leçon, il s'en tirera.

« Une fois Machado sorti vous entrerez et achèterez trois *punchos* (espèce de manteau particulier à l'Amérique du Sud) en disant que vous venez de la part du senhor Machado; le gamin qui garde la loge est nouveau, et du moment que vous payez comptant, il vous croira sans difficulté. Il est neuf heures; jusqu'à ce que le senhor Machado soit sorti il sera près de dix heures, et le patron une fois dehors le commis commencera à fermer le magasin, ce sera le moment d'entrer, juste quand il sera à fermer la dernière porte. Une fois que vous aurez les *punchos*, vous aurez l'air de vouloir les cacher pour les emporter de manière à bien faire comprendre que s'ils étaient vus, ils compromettraient le senhor Machado et vous-même, puis vous retiendrez le commis en lui contant des histoires.

« Vous achèterez aussi une bouteille d'alcool à trente-six degrés.

« Tâchez que le commis croie que son patron

trempe dans l'évasion du prisonnier moyennant finance, ce sera plus drôle.

« Pendant ce temps Léonidas et moi nous mettrons deux ou trois des caisses vides qui sont derrière la maison, l'une sur l'autre, et montant sur les épaules du noir, j'atteindrai le châssis à coulisse de la fenêtre de la chambre où est la valise. Je sais qu'il n'y a pas de volets, rien de plus simple que d'entrer.

« Quand j'aurai la valise, je vous sifflerai de la rue. Vous sortirez en disant :

« — Voilà M. Machado qui m'appelle. »

« Je vous expliquerai le reste en sortant ; vous avez compris ?

— Parfaitement.

— Appelez votre sœur. »

Elle expliqua à Maria ce qu'il attendait d'elle et lui demanda :

« Vous aimez M. Machado ?

— Moi ! pas le moins du monde, il est jaloux et brutal ; il me bat souvent et ne me donne presque rien.

— Pourquoi restez-vous avec lui ?

— Parce que j'en ai peur.

— N'aimeriez-vous pas mieux le *senhor Rodrigo*, je sais qu'il en tient pour vous ?

— Certainement, ce serait mieux mon affaire, mais je ne sais comment me débarrasser de l'autre.

— Rien de plus simple, faites ce que je vous dis, vous avez dû comprendre que nous voulons faire évader mon ami ; M. Machado est un *tratante*, qui après l'avoir fait prendre, ferme les yeux sur sa

fuite moyennant une grosse somme que je lui ai promise, et dont il a reçu une partie d'avance. Je pense que sur les minuit on s'apercevra de sa fuite, mais peut-être ne sera-ce que demain au jour; en tout cas, sitôt que le bruit s'en sera répandu, allez chez le *senhor Rodrigo*, dites-lui que c'est M. Machado qui a favorisé la fuite du prisonnier, moyennant l'abandon de l'argent qui était dans la valise, et qu'il a même vendu trois *punchos* pour que les trois Français pussent mieux se déguiser, ce sera la vérité et son commis confirmera votre dire.

« Le *senhor Rodrigo* qui n'attend que l'occasion, prendra la *subdelegacia*, arrêtera Machado; qui fera le voyage de Rio au lieu de mon ami; là, avant qu'il ne sorte de prison, il se sera bien passé trois ou quatre mois, et vous pourrez vous mettre sous la protection du *senhor Rodrigo*. Machado ne sera plus inspecteur et ne pourra plus vous tourmenter.

« Vous avez compris?

— Oui, monsieur, et je ferai ce que vous me dites.

— Bien, vous êtes une fille intelligente et honnête, je le crois : je vais vous en donner une preuve; voici deux cents francs que vous remettrez au *fazendeiro* qui a vendu des chevaux à votre frère. Vous exigerez un reçu. Je vous ai promis cinquante francs, en voilà cent. Je ne vous reverrai probablement pas de sitôt. Adieu. »

Elle s'éloigna accompagnée de son frère.

Elle appela le noir, lui dit ce qu'il avait à faire et lui ordonna de venir le chercher sitôt que le *senhor Machado* serait sorti.

Resté seul Elleur se mit à penser.

« J'appelle honnête une fille qui ne l'est guère au fond ; *tratante*, un pauvre diable d'inspecteur qui fait son métier ou à peu près ; je me crois un honnête homme, moi qui viens d'accumuler un tissu de mensonges, pour [faire délivrer mon ami qui n'est pas très-innocent, non plus que moi, et faire tomber ledit nommé *tratante* dans un piège qu'il est loin de prévoir.... Bast ! nous sommes au Brésil, il faut avoir ici la conscience un peu élastique, sans cela l'on ne vivrait pas dans ce diable de pays. »



XXIV

OU LA RUSE DÉLIVRE LA FORCE ENCHAÎNÉE.

Tout se passa comme l'avait prévu Elleur. Au bout d'une demi-heure, le noir revint, annonçant que M. Machado était sorti et ne rentrerait pas.

Elleur et lui accomplirent heureusement leur expédition au sujet de la valise, et au coup de sifflet Antonio sortit du magasin avec les *punchos*.

Après l'avoir emmené à l'écart, Elleur lui dit :

« La première partie de la pièce est finie, il faut voir si nous nous tirerons aussi bien de la seconde qui est peut-être plus difficile. Vous m'aviez dit, Antonio, que vous étiez bien avec le caporal de garde, il nous faudrait trois fusils de munition : pour cela il vous faut aborder le caporal quand il reviendra de mettre *Pedro o Pequeno* et la sentinelle de la porte en faction, vous proposerez à boire ou une partie de cartes, ce que vous trouverez de mieux, l'inspecteur est couché, il n'y aura pas de rondes, et quoique les vendas soient fermées, le caporal vous fera ouvrir.

« Quand vous l'aurez attiré dans quelque ta-

verne, faites-le boire le plus que vous pourrez, lui et les deux hommes qui descendent de faction, vous-même faites l'homme gris. Jouez et perdez. Quand le jeu sera bien acharné, sortez sous un prétexte quelconque en laissant votre argent devant vous sur la table, ce qui fera croire que vous ne sauriez tarder. Pendant que vous jouerez, le noir entrera et se mettra dans un coin en regardant où sont les fusils ; vous reviendrez, mais resterez sur le pas de la porte, en faisant l'homme entièrement gris qui est indécis s'il doit continuer à jouer ou se retirer.

« Le caporal alléché par le gain viendra vous solliciter de prendre votre revanche, tâchez de vous arranger de manière à attirer l'attention des autres gardes pour que Léonidas puisse mettre la main sur les fusils et les passer dehors, ou du moins les réunir sous la main.

« Quand ce sera fait, remettez-vous à jouer et continuez à perdre ; Léonidas, quand vous serez tous occupés, sortira doucement, les fusils sous le bras.

« Si par hasard il était vu et poursuivi, faites comme les autres, courez après lui, je serai à cheval à l'entrée du mangue (marais salins) et sautant en selle, bien malins s'ils nous attrapent.

« Somme toute, il serait mieux qu'il ne fût point vu. Dans ce cas, sortez cinq minutes après lui en laissant en gage votre argent devant vous et annonçant votre retour dans un instant. Courez alors me retrouver où vous savez. Du reste veillez sur Léonidas, de peur qu'il ne fasse quelque maladresse.

« Tâchez de me rejoindre vers les onze heures, avant si vous pouvez. Allez.... »

Antonio joua parfaitement son rôle et vers onze heures il rejoignait Elleur. Le noir était déjà arrivé, porteur des fusils enveloppés dans un *puncho*.

« Vite, dit Elleur, nous n'avons pas de temps à perdre. Dans un quart d'heure les gardes nationaux s'apercevront de la disparition de leurs fusils, allons à la prison.

« Voici vos rôles, continua-t-il en marchant : nous allons relever la sentinelle de derrière la prison, comme s'il était déjà minuit; tous les gardes ont un peu bu, et Pedro ne se doutera de rien; grâce à nos *punchos*, il ne remarquera pas l'absence de giberne et baïonnette.... vous, Antonio, vous serez le caporal et vous me mettrez en faction; après avoir relevé le factionnaire, vous l'emmenerez en ronde et tâcherez de le faire boire de la bouteille d'alcool, il a le gosier dur et ne sentira pas la différence, vous lui direz que c'est du ristillo¹.

« Vers onze heures et demie Léonidas entrera dans le bois comme pour satisfaire un besoin, vous lui direz de vous rattraper ou de vous rejoindre derrière la prison; au lieu d'aller après vous, il viendra m'aider.

« Quelques minutes avant minuit, vous reviendrez à la prison, j'aurai fait un trou dans le mur, délivré mon compagnon et rejoint nos chevaux.

« Ne voyant pas la sentinelle, vous feindrez

¹ Mauvaise eau-de-vie de canne, distillée deux fois, qui marque 26 degrés.

l'étonnement et la colère, et laisserez en faction Pedro, en disant que vous allez chercher un garde pour le relever, vous viendrez nous rejoindre.

« Le caporal arrivera quelques instants après l'autre sentinelle, et si Pedro, gris, n'a pas vu le trou, s'il ne parle pas trop, nous aurons du temps devant nous : en tout cas, une fois à cheval, ils ne pourraient suivre nos traces avant le jour.... Il faut tout prévoir... peut-être Pedro ne se laissera pas relever par nous.... fera des difficultés... donnera l'alarme ; dans ce cas c'est un malheur ; vous, Léonidas, vous lui sauterez sur les épaules, pendant qu'Antonio le prendra à la gorge, et nous serons obligés de l'attacher et de le bâillonner, j'aimerais mieux le premier moyen.... Nous voici à la prison, silence.

— Qui vive ! cria la sentinelle.

— Diable, dit Elleur à voix basse, il n'est pas trop gris.

— Caporal de service ! » répondit Antonio.

Les trois hommes s'approchèrent.

Il n'y avait pas de mot d'ordre, Antonio le savait.

La garde nationale au Brésil n'y regarde pas de si près.

Mais il y avait une consigne, Antonio ne la connaissait pas, cependant elle n'était pas difficile à deviner.... « veiller sur la prison. »

— Tiens, dit Pedro, ce n'est pas Marcel (Marcel était le caporal) qui vient me relever. Comment cela se fait-il ?

— Le caporal a été appelé par M. Machado et m'a envoyé à sa place.

— Qui est-ce qui me remplace?

— C'est le frère de Mathias, qui est revenu de Rio, il y a peu de jours, et qui est rentré dans la garde nationale pour éviter le recrutement. »

Elleur ne parlait pas, son accent l'eût trahi.

« Allons-nous-en, dit Antonio à Pedro et au noir, après avoir installé la nouvelle sentinelle, nous allons faire une ronde. »

Resté seul, Elleur, sans perdre de temps, se mit en devoir de percer le mur de terre de la prison.

Pour comprendre la manière dont il s'y prit, il faut savoir comment sont faits les murs dans tout l'intérieur du Brésil.

On commence par planter en terre un certain nombre de poutres qui servent à soutenir la toiture sur des traverses; les poutres sont également reliées au pied par de grosses traverses, dans lesquelles on fait de distance en distance, à dix centimètres à peu près, des trous de un centimètre ou deux de profondeur; la traverse supérieure est percée de trous égaux et correspondants à peu près. L'on prend ensuite des gaules droites de la grosseur du poignet que l'on épointe des deux bouts. Elles sont coupées un peu plus grandes que l'intervalle qui sépare la traverse supérieure de celle qui est en bas. On les fait entrer à force en les courbant, dans le trou du bas et dans celui du haut, de manière à ce qu'elles restent debout naturellement. Quand toutes ces gaules sont mises, on les relie ensemble avec des baguettes de la grosseur du doigt qui sont placées des deux côtés également à dix centimètres l'une de l'autre et liées aux gaules avec des lianes

fines et assez fortes. Le tout, fait, présente l'aspect d'une cage à gros barreaux perpendiculaires, reliés de chaque côté par un barreau transversal plus fin. On remplit ensuite à la main les intervalles avec de la terre glaise délayée. C'est ce que l'on appelle en plaisantant un mur fait avec des giffles. Le tout crépi avec un peu de chaux présente l'aspect d'une muraille ordinaire.

Elleur avait caché sous son *puncho* son *facão* à la ceinture et la scie suspendue par un morceau de corde.

Avec le *facão* il enleva rapidement la terre sur un pourtour de deux pieds carrés. Avec la scie, il coupa quatre ou cinq gaules et les baguettes transversales, il allait vite et sans crainte d'éveiller l'attention. La sentinelle qui était de l'autre côté du bâtiment ne pouvait l'entendre, étant trop éloignée; ajoutez que la pluie qui commençait à tomber faisait assez de bruit sur le feuillage des buissons qui couvraient le derrière de la prison. Ayant fait son trou, il entra lentement à plat ventre.

Il avait percé la muraille au ras du plancher de manière à n'avoir qu'à scier la partie supérieure des montants; une fois coupée, la partie inférieure sortant du trou ouvrait le passage.

Il n'y avait pas de lumière dans la prison, Elleur appela à voix basse :

« Verne!... »

Celui-ci, caché dans un coin, répondit sur le même ton :

« Je suis ici, je me suis douté que c'était vous, lorsque j'ai entendu le bruit que vous faisiez en ou-

vrant le trou ; mais je suis pris au *tronco*, vous risquez de vous faire prendre, vous feriez mieux de me laisser ; je trouverai peut-être le moyen de m'échapper d'ici Rio. »

Vernet parlait avec effort. Elleur s'approcha de lui à tâtons.

« J'ai des chevaux ici près, je vais scier le *tronco* ; vous êtes blessé, pensez-vous pouvoir vous tenir debout ? »

— Je ne sais, j'ai la tête qui pèse cent livres, mais comment avez-vous pu...

— Je vous expliquerai tout plus tard ; voyons, où sont vos jambes, je vais scier en face du trou voisin.

« Bon, dit-il en tâtant le bois, l'intervalle à scier n'est pas grand, trois pouces tout au plus. »

En cinq minutes la moitié du *tronco* était sciée sans beaucoup de bruit, grâce à une bonne quantité de graisse qui couvrait la scie.

Elleur ouvrit la pièce de bois et Vernet dégagait ses pieds.

« Levez-vous et partons. »

Le blessé essaya péniblement de se lever, mais retomba aussitôt.

« Je ne puis me soutenir, dit-il.

— Traînez-vous jusqu'au trou. »

Vernet obéit, le trou était un peu juste, mais aidé de son compagnon et du noir qui était revenu, il fut bientôt dehors.

Vernet ne pouvait marcher seul, il se balançait comme un homme ivre. Elleur et le noir le soutinrent chacun d'un côté et parvinrent avec peine jusqu'aux chevaux ; là, il chancela et quoique sou-

tenu, il s'étendit de tout son long et s'évanouit de nouveau.

« Diable, dit Elleur, mauvaise affaire, Antonio ne peut tarder ; comment emporter Vernet évanoui ? »

Il fut à la rivière et revint apportant de l'eau dans son chapeau ; après avoir rafraîchi la figure de Vernet et employé tous les moyens usités en pareil cas, il eut la satisfaction de voir celui-ci se ranimer.

« C'est bien heureux qu'ils aient pansé sa blessure, se dit-il. Ils sont plus charitables que je ne croyais. »

Vernet se remettait peu à peu.

« Je ne suis pas en trop bon état, dit-il, j'ai perdu beaucoup de sang et ne pourrai me tenir à cheval.

— Nous vous attacherons, s'il le faut.

— Qu'attendez-vous pour partir ?

— Un individu qui nous a aidés dans votre évasion et doit nous rejoindre d'ici un instant. »

La conversation tomba.

Un quart d'heure se passa.

Elleur tira sa montre et examina l'heure au moyen d'une bougie phosphorique.

« Minuit dix minutes, dit-il, comment Antonio ne revient-il pas ? »

Un coup de feu qui éclata à deux cents pas, lui servit de réponse.

« A cheval ! il est arrivé quelque chose à Antonio ; pas de temps à perdre ! »

Vernet, aidé d'Elleur et du noir, se hissa péniblement sur la selle.

« Faut-il vous attacher les jambes, dit Elleur.

— Non, je crois que je me tiendrai sans cela.

— Léonidas, vous connaissez le chemin qui mène

à Petropolis par l'intérieur, guidez M. Vernet ; moi je vais voir ce qu'est devenu Antonio, laissez son cheval attaché, et les fusils dont nous n'avons plus besoin. Je vous rejoindrai bientôt. »

Elleur s'avança à cheval jusqu'à vers la prison, où il ne vit que la sentinelle ; passant du côté de la rue, mais toujours à distance, il aperçut également l'autre factionnaire ; mais, à part lui, la rue était déserte. Il fit un détour et s'approcha du corps de garde dont la porte était ouverte, il vit qu'il n'y avait personne.

La position devenait embarrassante. Que faire ? abandonner Antonio ? rester ? Pendant qu'il hésitait, il aperçut un noir qui se glissait le long d'un haie, il mit son cheval au galop ; le noir essaya de s'enfuir ; mais la haie était haute et formée de pieux plantés en terre.

« Où allez-vous, » demanda-t-il brusquement, en mettant son cheval en travers.

Au Brésil on tutoie rarement quelqu'un, pas même un noir. L'on dit *vous* à tout le monde, *vosre grâce* à plus d'un mulâtre et *vosre seigneurie* à n'importe quel *delegado* de police ou riche fazendeiro.

Le noir balbutia.

« Savez-vous ce que sont devenus les gardes nationaux qui gardaient le poste ?

— Non, senhor.

— Vous êtes libre ou esclave ?

— Je suis esclave.

— Ah bon ! dit Elleur, radoucissant sa voix, vous êtes en faute en sortant en cachette la nuit, j'aime mieux cela ; voulez-vous gagner cinq francs ?

— Oui, senhor.

— Qui a-tiré un coup de fusil il y a cinq minutes?

— Je ne sais, mais je pense que c'est devant la prison.

— Vous n'avez rien vu ?

— Si, quatre ou cinq hommes qui couraient sur la route et descendaient du côté du canal.

— Antonio se sera sauvé du côté opposé où nous étions, se dit Elleur, probablement pour nous donner le temps de nous échapper, mais ce coup de feu?... la sentinelle peut-être ?

« Écoutez, vous étiez dehors tantôt, savez-vous combien il y avait de gardes commandés pour le détachement ?

— Non, senhor, mais je puis le savoir.

— Comment cela ?

— En allant au corps de garde....

— Le demander, n'est-ce pas ? vous êtes fou, vous seriez arrêté.

— Il n'y a personne, je l'ai vu en passant ; chaque garde étend son paillason pour dormir sur le lit de camp ; autant de paillasons, autant de gardes.

— Bien imaginé, vous avez gagné votre argent, le voilà, mais j'irai moi-même ; si vous étiez vu, demain vous seriez battu, ce n'est pas nécessaire. »

Le noir remercia, Elleur revint au corps de garde.

Il mit pied à terre et entra rapidement.

« Sept paillasons, deux fusils, » compta-t-il, et il s'appropriait à ressortir, quand une idée lui passa par l'esprit.

« Bonne plaisanterie, dit-il en riant, achevons de désarmer le poste, » et il enleva les deux fusils.

Après être remonté à cheval et s'être retiré à distance :

« Calculons, dit-il ; sept hommes de garde, deux en faction, ils sont cinq sur les traces d'Antonio, j'ai quatre fusils en mon pouvoir, deux sont entre les mains des factionnaires, le dernier doit être entre les mains d'Antonio ; ceux qui le poursuivent n'ont que leurs baïonnettes ; Antonio est maigre et léger, il est probable qu'ils ne l'attraperont pas ; quand il les aura dépistés, il reviendra où sont les chevaux ; si je vais au secours d'Antonio, je serai obligé de me servir de mes armes, ce serait plus grave ; attendons. »

Inutile de dire qu'il avait pris les pistolets de Vernet qui se trouvaient dans la valise.

Il fut se placer en embuscade dans un endroit qui lui permettait de veiller la route par où devaient revenir les hommes à la poursuite d'Antonio ; cette route ou plutôt ce sentier se trouve entre le canal de Magé et la rivière du même nom ; pas moyen de revenir d'un autre côté à moins de passer dans le marais presque impraticable, surtout la nuit.

En passant devant le jardin de l'inspecteur, El-leur s'était débarrassé des fusils, il les avait jetés dans le puits du pauvre diable, en disant « : On fera probablement perquisition chez lui, ce sera une pièce de conviction de plus. »

Après un peu de temps il vit de loin revenir un groupe d'hommes sur la route ; caché dans les buissons à vingt pas de là, il entendit le caporal qui disait :

« Le diable s'est sauvé, mais nous le prendrons

bien demain au jour, il nous payera la farce qu'il nous a faite.

— Mais que prétendait-il faire avec nos fusils, et quand il est sorti, nous n'avons rien vu.

— Je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous l'avons trouvé près de la prison avec un de nos fusils à la main, c'était le mien, le seul peut-être qui fût chargé.

— Par où aura-t-il passé ? »

Ils s'éloignaient, Elleur n'entendit pas la réponse.

Il fit un détour et fut les attendre deux cents pas plus loin près du corps de garde.

Peut-être ceux qu'il suivait entendirent-ils le bruit que faisait son cheval, mais un cheval qui se promène la nuit dans la *capoeira*, n'attire l'attention de personne.

Au passage il entendit seulement un des gardes qui se plaignait d'un coup reçu dans les reins. Quelques minutes plus tard un grand bruit s'éleva au corps de garde, c'étaient nos gens de retour, qui s'apercevaient de la disparition de leurs fusils.

Elleur se mit à rire et se dirigea vers l'endroit où se trouvait attaché le cheval d'Antonio.

Il attendit longtemps, du moins le temps lui paraissait long, quoique réellement il ne fût guère là que depuis une demi-heure ; enfin un bruit se fit entendre dans le feuillage et Antonio parut, s'approchant avec précaution.

« Comment, dit-il, vous n'êtes pas parti ?

— Non, je vous attendais.

— Mais vous avez dû entendre le coup de fusil

que j'ai tiré, c'était un signal qui devait vous faire éloigner.

— Quand je l'ai entendu, j'ai fait partir mon ami blessé avec le noir et suis revenu au village, savoir ce qui vous était arrivé. J'ai su que vous étiez libre, mais que vous aviez fui du côté du canal ; j'ai pensé que vous reviendriez, et vous voyez que j'ai deviné juste.

— C'est bien ce que vous avez fait là, dit le mulâtre attendri ; beaucoup d'autres se voyant libres m'auraient abandonné et se seraient enfuis ; un compatriote n'y aurait pas manqué ; je me souviendrai de ceci quand viendra l'occasion, mais maintenant je crois que nous pouvons partir ; qu'en dites-vous ?

— Oui, mon compagnon et Léonidas ne doivent pas être bien loin, car Vernet se tenait mal à cheval ; en route ! »

Le sentier, trop étroit pour deux chevaux de front, ne permettait pas la conversation ; aussi sans plus parler partirent-ils tous deux au petit galop.

Ils n'avaient guère fait plus d'une demi-lieue quand le cheval d'Elleur, qui marchait devant, se rencontra subitement contre un obstacle, au milieu du chemin. La nuit était si noire qu'Elleur n'avait pas remarqué deux chevaux attachés à un arbre et qui se trouvaient en travers de la route.

Il arrêta court, mit pied à terre en disant :

« Ce sont les chevaux de nos compagnons ; que diable y a-t-il de nouveau ? »

Il appela... « Vernet ! »

Une voix répondit dans les buissons auprès de lui.

« Je suis ici. »

C'était Léonidas.

Elleur mit pied à terre et trouva Vernet évanoui de nouveau.

Il n'avait pu continuer à se tenir à cheval et était tombé lourdement ; sa blessure s'était rouverte.

« Que faire ? » pensa Elleur. Puis, se tournant vers Antonio, toujours à cheval :

« Sommes-nous loin de la rivière ?

— A cent pas tout au plus.

— N'y aurait-il pas ici près quelque canot ?

— Je ne sais, je vais voir. »

Le nègre intervint.

« Il y a toujours ici près au débarcadère de Machado deux ou trois canots attachés, j'ai souvent pêché ici, je le sais.

— Bien, allez avec Antonio me chercher un canot, parlez avec le maître pour avoir les rames, arrangez une histoire, Antonio vous soufflera, ou plutôt laissez-le parler, je vous attends ici. »

Les *camaradas* partis, Elleur fut à la rivière chercher de l'eau, et employant le même système que la première fois, il parvint à ranimer son compagnon, puis il se mit en devoir de replacer l'appareil qui couvrait la blessure.

« Que diable ! lui dit-il, je vous croyais plus fort, Vernet, vous vous évanouissez à chaque pas.

— C'est la première fois que cela m'arrive, je n'avais jamais reçu un si rude coup, dit faiblement celui-ci.

— On est allé chercher un canot, tâchez de vous remettre un peu pour pouvoir gagner la rivière

qui est à cent pas ; si j'avais seulement un peu de cachas à vous faire boire.

— Non, donnez-moi de l'eau, j'ai soif. »

Elleur retourna à la rivière.

Le mulâtre reparut bientôt : « C'est fait, dit-il, le canot est là.

— Bon, aidez-moi à soutenir mon compagnon. »

A la rivière on embarqua Vernet qui fut étendu tout de son long dans le canot, après qu'on lui eut fait une espèce de matelas avec les trois *punchos*.

« Maintenant, dit Elleur à Antonio, vous allez conduire les chevaux à Petropolis, vous descendrez à l'hôtel des Étrangers en disant que vous attendez vos maîtres, qui doivent venir de Rio dans deux ou trois jours.... Voici de l'argent.... nous, nous allons descendre la rivière et nous vous rejoindrons quand Vernet pourra se tenir à cheval.

— Mais.... si j'emmène les chevaux ?

— Nous en arrangerons d'autres, seulement nous tâcherons d'arriver à Petropolis de nuit et repartirons sitôt arrivés ; tenez les chevaux à l'écurie, mais soignez-les, nous aurons un rude chemin à faire. »

Le canot, poussé au large, descendit la rivière, il y avait deux rames. Elleur ramait avec l'une à l'avant, debout à la mode indienne ; avec l'autre le noir, plus pratique de la rivière, dirigeait l'embarcation.



XXV

ROSE ET CANDI, DE GRANDPRÉ DANS L'EMBARRAS.

Rose, nous l'avons dit, avait enlevé les bagages et partait pour Petropolis le lendemain du jour où elle avait rencontré Elleur.

Candi voulait s'éloigner au plus vite de Rio; il n'y a qu'un départ par jour pour Petropolis, où il faut passer pour aller à Juiz de Fora, aussi rien de plus naturel que leur rencontre le lendemain à bord du même vapeur.

Après les exclamations et étonnements d'usage, Candi attira sa compagne à l'écart et se fit conter ce qu'elle savait de l'histoire de nos amis; il fut épouvanté, quoique Rose ne lui eût dit que ce qu'elle savait, c'est-à-dire, la moitié de ce qui s'était passé.

L'ex-droguiste avait acheté une négresse, il la mit galamment aux ordres de Rose, après avoir fait à la première quelques recommandations à l'écart.

Un embarras se présentait : Rose devait attendre à Petropolis; Candi à Juiz de Fora; Rose voulait

faire ce que lui avait dit Elleur, mais Candi tenait à s'éloigner le plus possible de Rio-Janeiro.

Enfin il fut convenu que l'on descendrait dans l'hôtel le plus éloigné de Petropolis et que l'on enverrait tous les jours la négresse savoir des nouvelles d'Elleur, soit à l'hôtel des Étrangers, soit au bureau des diligences.

Nos trois voyageurs arrivèrent sans encombre à destination. Mais de Grandpré, qui survint le lendemain après avoir gravi la montagne à pied, ne trouva personne à l'hôtel où devait être Rose.

La négresse qui connaissait Elleur pour l'avoir vu deux ou trois fois avec son maître, ne connaissait pas le baron qui sortait toujours seul, de sorte que celui-ci se trouva assez embarrassé. Il n'osait guère se montrer le jour et faire des recherches ; ceux qu'il cherchait ne sortaient pas non plus. Il se décida à demander le soir dans les différents hôtels et au bureau des diligences.

Les conducteurs des voitures ne prennent pas les noms des voyageurs au chemin de fer, vu que presque personne ne retient sa place : le service se fait comme celui des omnibus, les premiers arrivés montent en voiture, payent et descendent sans être beaucoup remarqués.

Dans l'hôtel où se trouvaient Candi et Rose, il crut avoir trouvé la piste. En s'informant, on lui dit qu'une dame telle qu'il la dépeignait était bien arrivée la veille, mais qu'au lieu d'être seule, elle était en compagnie d'un vieux monsieur et d'une négresse ; que le voyageur s'était enfermé en disant

qu'on ne le dérangeât pas et se faisait apporter à manger dans ses appartements.

Prié de laisser son nom, il déclara être Anglais et s'appeler John Turney.

Candi dit ne pas connaître ce monsieur, il avait donné son nom seulement de Joseph, vu que l'on n'exige pas les passe-ports, et les gens de l'hôtel, comme de coutume, avaient fait du nom français un nom brésilien, ils disaient le senhor José.

De Grandpré se trouva dépisté; cependant il avait prononcé le nom de Candi, mais la négresse qui était présente et à qui on avait fait la leçon, s'empessa de dire qu'il n'y avait personne de ce nom à l'hôtel.

Le baron avait sur lui environ dix mille francs que Vernet lui avait remis à Magé; cela s'était d'autant mieux trouvé, que celui-ci, après avoir été mis en prison, avait été fouillé et une centaine de francs qui lui restaient étaient passés dans les mains du senhor Machado. Non pas que l'inspecteur eût l'intention de s'approprier cet argent, mais c'est l'usage en tous pays de fouiller les prisonniers, et si l'on dit que la justice lâche difficilement ce qu'elle tient, le dicton au Brésil est encore bien mieux appliqué, l'on peut dire qu'elle ne lâche jamais.

Elleur ne mentait pas trop en disant que l'inspecteur avait reçu un à compte, il est vrai qu'il n'était pas aussi considérable qu'il le donnait à entendre.

De Grandpré acheta un cheval, et fut se mettre en faction sur la route; il partait le matin et ne rentrait que le soir.

Au bout de deux jours, il commençait à s'inquiéter quand il vit venir par la vieille route une cavalcade qui attira son attention.

Quatre chevaux harnachés gravissaient la montagne, mais un seul était monté, les autres étaient chassés devant, suivant l'usage.

Le mulâtre passa près de lui et le salua ; de Grandpré lui demanda :

« Vous n'avez pas vu en venant deux cavaliers ? » et il dépeignit Elleur et Vernet, mais sans les nommer.

Le mulâtre reconnut la description, mais il ne savait pas à qui il avait affaire ; cependant la manière de parler de de Grandpré lui avait fait reconnaître un étranger, il répondit :

« Je viens de Magé, et je crois que les deux personnes dont vous parlez ont eu une affaire avec la police ; l'un d'eux a été mis en prison, mais il s'est échappé, à ce que je crois.

— Ne pourriez-vous me donner de plus amples informations ? J'ai intérêt à savoir ce que sont devenus ces messieurs. »

Disant cela il ouvrit son portefeuille et en tira une note de vingt-cinq francs, qu'il montra au mulâtre.

« Si je vous en dis plus que je ne devrais peut-être, ce n'est pas pour votre argent, mais parce que vous êtes étranger, et, je pense, compatriote de ces messieurs.

— Parlez sans crainte, je suis Français comme eux et de plus leur ami. »

Il est à noter qu'Elleur n'osant se fier entière-

ment au mulâtre et ne sachant si lui-même ne serait pas arrêté avant d'arriver à Petropolis, ne lui avait parlé ni de Rose ni de de Grandpré.

« Compatriote, je le crois; leur ami... ne le dites pas trop, car ils sont assez compromis; si cependant vous vous intéressez à eux, je puis vous dire qu'ils sont en sûreté, je pense, mais que l'un d'eux, M. Vernet, est blessé assez grièvement; c'est tout ce que je sais.

— Vous ne vous compromettez guère en me disant ce que tout le monde doit savoir à Magé aussi bien que vous, » dit le baron ironiquement.

« Vernet blessé, pensa-t-il, cela va mal. »

Il donna le billet qu'il tenait à la main et essaya de faire parler davantage le mulâtre qui garda l'argent, remercia, dit ne rien savoir de plus et se remit en route.

Le soir en rentrant, de Grandpré vit le mulâtre qui soignait les chevaux dans la cour de l'hôtel, il s'approcha de lui et renoua l'entretien de la route.

« A qui sont ces chevaux? demanda-t-il, ils paraissent bien fatigués.

— Fatigués? non, demain il n'y paraîtra plus, ce sont de bonnes bêtes.

— Mais vous ne m'avez pas répondu, à qui sont-ils?

— A mon maître que j'attends de Rio, le baron de Andaassu, qui retourne à sa *fazenda*. »

Antonio ne connaissait personne au delà de Petropolis, il avait pris le premier nom venu pour satisfaire à la demande du questionneur.

Celui-ci fit demi-tour et fut trouver le maître de l'hôtel.

« Connaissez-vous dans les environs un baron de *Andaassu*? lui demanda-t-il.

— Non.... mais je puis consulter l'*Almanach du Commerce*, tous les nobles brésiliens y sont inscrits. »

L'almanach consulté, l'on trouva seulement le nom de la baronne, marquée comme veuve.

De Grandpré retourna près du mulâtre toujours occupé après ses chevaux.

« Le baron d'Andaassu n'est-il pas un jeune homme? demanda-t-il à celui-ci.

— Oui, monsieur.

— De mon âge ou à peu près?

— Oui, monsieur. »

De Grandpré examina un instant les chevaux, le mulâtre, puis rentra dans la maison.

« C'est drôle, dit-il, cet homme ment évidemment, il n'y a plus de baron de ce nom.... mais pourquoi? »

Antonio, interrogé, comme de coutume, par le maître de la maison, répéta la même histoire; celui-ci lui dit étonné :

« Mais le baron d'Andaassu est mort, du moins l'almanach le marque. »

Antonio se troubla un peu, mais reprit aussitôt :

« C'est de son fils que je veux parler, il vient de Rio où il est allé solliciter de l'empereur la survivance du titre de son père. Je pense que sa demande a été exaucée. »

Le maître de l'hôtel se contenta de l'explication;

l'on est peu soupçonneux au Brésil, les interrogations, nous l'avons dit, sont fréquentes, mais sans arrière-pensée; l'on demande par habitude. Voilà tout.

Un article de la loi au Brésil marque que tout individu arrivant dans une ville pour y faire résidence doit dans les trois jours se présenter aux autorités policières, pour faire examiner son passe-port. Quelques delegados ou subdelegados abusent de cet article, surtout dans les petits endroits, mais dans la plupart des cas, l'autorité n'est pas d'une sévérité ridicule.

De Grandpré se sentant en faute avait présenté immédiatement son passe-port : il s'appelait John Turney, sujet britannique.

Le mulâtre ayant interrogé les domestiques fut assez étonné de voir un individu qui s'était annoncé à lui comme Français, se faire passer pour Anglais à l'hôtel.

D'après son calcul, Vernet n'était pas en état de faire une longue route à cheval avant huit jours, il avait du temps devant lui.

Le lendemain il se promena par la ville, se lia avec un domestique anglais du voisinage, et le pria de lui rendre un service.

« Il y a à l'hôtel une personne qui se nomme John Turney, c'est un nom anglais, mais je crois que l'individu est Français; rendez-moi le service de trouver un prétexte pour le faire causer et si vous me renseignez, je payerai de la bière à discrétion; tenez, le voilà qui sort de l'hôtel et vient de notre côté. »

Cette scène se passait dans la rue devant la porte

de la maison où le domestique était en train d'étriller deux belles bêtes appartenant à son maître.

« Rien de plus facile, » répondit-il.

Et quand de Grandpré fut arrivé près de lui, comme il s'arrêtait pour examiner les chevaux, attachés près de la porte, il reprit en anglais en s'adressant au baron :

« De beaux chevaux, n'est-ce pas, monsieur ? »

De Grandpré répondit en portugais :

« Oui, à qui sont-ils ? »

L'Anglais fit l'étonné et dit :

« Je ne comprends pas le portugais.... Je pensais que vous étiez Anglais ? »

— Vous avez raison, » dit de Grandpré, rappelé à son rôle, et il répéta la question.

Le domestique dit le nom de son maître.

Le baron remercia et continua son chemin.

« Eh bien ? dit le mulâtre.

— Je ne sais, il parle bien anglais, et par une phrase je ne puis juger de l'accent, cependant il m'a semblé reconnaître un étranger.... Attendez.... il a tiré son chapeau à une dame à la fenêtre, au bout de la rue. En Angleterre, on ne tire le chapeau à personne.... ce n'est pas un Anglais. Du reste, vous êtes au même hôtel, informez-vous de ce qu'il mange. S'il se fait servir du rosbif, des pommes de terre à l'eau et quelques gâteaux à la rhubarbe, c'est un Anglais; la rhubarbe surtout, pour tout le monde, c'est un purgatif, pour nous c'est un rafraîchissant.... Autre chose : l'Anglais met tout ce qui paraît sur la table dans la même assiette, rôti, pommes de terre, légumes; le Français, non. J'ai

servi à table quelquefois, et j'ai remarqué cela.

— Vous êtes observateur, » dit Antonio en riant, et il emmena l'Anglais à la *venda* voisine.



XXVI

L'ÎLE DE BOQUEIRAO.

Mais voyons un peu ce qu'étaient devenus Elleur et ses compagnons.

Après avoir descendu heureusement la rivière et passé devant Magé sans bruit, ils entrèrent dans la baie. N'ayant pas de voile, ils furent obligés de ramer tout le reste de la nuit. Au point du jour ils se trouvaient devant l'île de *Boqueirão*, à huit milles environ de la sortie de la rivière de Magé.

Elleur demanda au noir :

« Vous devez connaître par ici quelque habitation isolée, où nous puissions rester quelques jours sans crainte d'être découverts. »

Le nègre réfléchit et dit :

« Il y a dans l'île qui est devant nous un de mes *parceiro* qui est employé à la fabrication de la chaux, je puis lui parler. »

Parceiro peut se traduire par : un de mes pareils. Les noirs emploient souvent ce mot entre eux quand ils ont travaillé ensemble ou sont de la même fazenda.

« Y a-t-il beaucoup de monde dans l'île ?

— Non, elle n'est pas grande, il n'y a guère que deux maisons, où l'on travaille à faire de la chaux et deux ou trois cabanes de pêcheurs. »

Ils abordèrent. Le noir envoyé en éclaireur revint bientôt; son compagnon demeurait dans une cabane à cent pas du lieu où était le canot.

« Le vieux n'y est pas, dit-il, mais il ne doit pas être loin, le feu est encore allumé, il sera allé pêcher, nous pourrions entrer en attendant. »

Elleur hésita.

« Allons, dit-il, Vernet ne peut rester ici, le soleil ne va pas tarder à se lever; » il appela :

« Holà, Vernet !... Vernet !....

— Qu'y a-t-il ? dit celui-ci en s'éveillant de la léthargie où il était plongé depuis le départ.

— Nous sommes arrivés; voyez si vous pouvez vous mettre debout pour gagner la maison ; je vais vous aider. »

Celui-ci essaya d'obéir.

« C'est drôle, dit-il, je vois tout danser devant moi ; où sommes-nous ?

— Dans une île où nous allons attendre que vous soyez guéri, mais descendons. »

La cabane qu'habitait *Paï* Nicolas était des plus misérables.

(On appelle *Tio*, *Paï* ou *Mestre* (oncle, père ou maître), presque tous les vieux noirs ; mais la signification est différente de ce qui peut rendre la traduction littérale ; *paï* un tel, ne s'emploierait pas pour un blanc même de la plus basse classe.)

Une seule pièce qu'éclairaient une petite fenêtre et la porte composait tout l'appartement ; un vieux

bahut, quatre pieux plantés en terre soutenant des gaules attachées ensemble et servant de lit (*tarimba*), deux ou trois vieilles marmites ébréchées, voilà la description du mobilier.

Ajoutons, dans un coin, une corde où pendaient des guenilles et un vieux fusil rouillé qui ne paraissait plus en état de servir.

Le feu à moitié éteint était au milieu de la pièce, la fumée s'échappait par les ouvertures du toit.

Après avoir nettoiyé tant bien que mal la *tarimba* et étendu les *punchos* en guise de matelas, Elleur fit coucher Vernet.

« Diable! dit-il, nous ne serons pas trop bien ici, surtout avec un malade. »

Puis se tournant vers le noir :

« Va chercher un endroit pour pousser le canot à terre et tâche qu'il soit caché le mieux possible; quand nous n'en aurons plus besoin, nous le renverrons à son maître à Magé. »

Le noir se mit à rire.

« Antonio m'a dit que quand nous n'en aurions plus besoin il fallait le couler; il appartient à M. Machado l'inspecteur, nous l'avons pris au port de sa *chacara* (petite maison de campagne).

— Ah! c'est vrai. Je me rappelle que vous m'avez dit ce nom au départ, mais je ne pensais pas que ce fût le même homme. Non, il faudra le lui renvoyer, parce qu'au bout du compte ce serait un vol, le pauvre diable aura bien assez à se tirer du mauvais pas où nous l'avons mis; va cacher l'embarcation et vois si le maître de la maison est par ici. »

Le noir sortit et revint au bout d'une demi-heure, accompagné du *paï* Nicolas.

C'était un homme à cheveux blancs, brisé par le travail et à qui il eût été difficile d'assigner un âge, soixante ou cent ans.

« *Louvate sejà nosso Senhor Jesus-Christo,* » dit-il en entrant.

C'est la formule du salut de l'esclave à l'homme libre. Dans ce mode de salutation l'on reconnaît l'ancien captif; *paï* Nicolas était devenu libre.

Les noirs du reste ne prononcent pas cette phrase qui veut dire : Soit loué notre Seigneur Jésus-Christ, de la manière dont elle s'écrit. Ils disent seulement pour la plupart en abrégéant, *or esu Christ* en tendant la main.

Cette manière vient de ce que quand les noirs sont petits, ils demandent le matin ou le soir à leur maître la bénédiction, la *bencao*, prenant la main de celui-ci et la baisant.

Plus tard, la formule change; au lieu de la *bencao* vient la salutation, mais ils conservent l'habitude de tendre la main comme pour prendre celle du maître qui ne la donne plus.

« *Para sempre* (pour toujours), » dit Elleur.

Léonidas s'assit en dehors, sur le pas de la porte.

Le vieux noir entra.

« Vous êtes le maître de la maison, dit Elleur?

— Si, senhor, à vos ordres.

— Vous travaillez à la fabrique de chaux, n'est-ce pas?

— Non, senhor, la fabrique ne travaille pas main-

tenant; il n'y a plus d'ouvriers et tout est fermé, les maîtres sont à la ville.

— Mais il y a deux fabriques dans l'île, à ce que je crois.

— L'autre est fermée aussi depuis longtemps, et tombe en ruines, il n'y a plus personne. »

Elleur laissa voir un mouvement de satisfaction.

— Alors vous êtes seul ici, de quoi vivez-vous ?

— Quand le maître est parti il y a un mois, il m'a laissé de la farine et des haricots en me disant de l'attendre et de garder la maison ; il devrait déjà être revenu, mais je crois que les affaires vont mal et qu'il ne reviendra pas de sitôt. Je n'ai bientôt plus de vivres et serai obligé d'aller voir à l'île du Governador si je trouve de l'ouvrage.

— Mais vous n'êtes pas entièrement seul ici, il doit bien y avoir quelque cabane comme la vôtre ?

— Non, senhor, il y a seulement un rancho ¹ à l'autre bout de l'île, où viennent quelquefois les pêcheurs, c'est là que l'on garde les canots.

— De mieux en mieux, se dit Elleur, sauf l'article des vivres. Le hasard nous sert parfaitement, seuls ici nous ne craignons pas les indiscrets. »

Puis au noir :

« Écoutez ; mon ami que vous voyez s'est blessé en tombant de cheval, je le ramenaï à Rio, mais il est trop faible pour supporter le voyage même en canot; aussi vous nous donnerez l'hospitalité pour quelques jours, vous gagnerez une bonne gratification qui vous permettra d'attendre le maître de

1. Toit soutenu par des pieux et sans murs.

la fabrique sans aller travailler ailleurs. Avez-vous quelque chose à manger ?

— Presque rien, un peu de *farinha* et quelques *caranguejos* (espèce de crabes) que j'ai pris hier soir. »

Elleur fit la grimace.

« Comment ? pas même une poule ?

— J'en ai une seulement, mais elle a trois petits poulets.

— Nous mangerons la mère et les enfants, et aujourd'hui même, tâchez de l'attraper. »

Le noir voulut faire des observations, mais Elleur lui donna une note de douze francs cinquante centimes en disant :

« Voilà *cinq mille reis* pour la poule, est-ce assez ? »

C'était plus du double de ce qu'elle valait. Le noir prit l'argent et sortit.

« Vernet, dit Elleur en s'approchant de ce dernier, êtes-vous en état de m'entendre, j'ai à vous parler ?

— Je vous écoute.

— Nous sommes ici en sûreté, je le pense ; mais il vous faudra bien quelques jours pour vous rétablir. Nous n'avons pas de vivres, et il faut en aller chercher. Il y a bien ici près, à l'île du Governador, quelques *vendas* où je pourrais acheter des provisions, mais je ne me soucie pas de faire savoir que je suis ici. Je vais aller à Rio.

— A Rio ? vous plaisantez ?

— Non, et je vais partir de suite ; on va vous arranger une poule, mangez ; moi je vais me mettre en route et profiter du vent qui souffle ferme vers l'entrée de la baie ; la marée ne tardera pas à descendre, et nous arrangerons peut-être une voile. »

Vernet fit des observations. Elleur tint bon.

« Prenez vos pistolets que j'ai retirés de chez Machado, moi je n'en ai pas besoin.

— Et si l'on vous arrête !

— Croyez-vous que j'ai l'intention de lutter à moi seul contre toute la ville de Rio ; si l'on veut me prendre, je tâcherai de me sauver, mais je ne me défendrai pas ; du reste, je verrai à m'arranger de manière à ce qu'il ne m'arrive rien. En tout cas, j'ai là cinq ou six mille francs, gardez-les. J'emporte seulement cinq cents francs, c'est plus qu'il ne m'en faut. Si je ne reviens pas ce soir ou demain, restez ici jusqu'à ce que vous puissiez vous mettre en route. Rose est à Rio depuis cinq ou six jours, je l'ai vue, je lui ai fait prendre nos bagages, et de Grandpré, qui doit l'avoir rejointe à l'hôtel des Étrangers à Petropolis, l'aura emmenée à Juiz de Fora, où il doit retrouver Candi, et aller nous attendre à quatre lieues de là chez un fazendeiro, nommé Jean-Baptiste ; vous retrouverez peut-être, à l'hôtel des Étrangers, nos chevaux avec le mulâtre qui s'appelle Antonio et paraît dévoué. Du reste vous avez la tête faible. Je vais vous écrire des notes.

— Vous dites que Rose est arrivée ? comment cela ?

— Oui, elle a fait une fausse couche, mais elle se porte bien ; ne vous fatiguez pas l'imagination, nous nous tirerons d'affaire. »

Il écrivit quelques lignes.

« Voilà, dit-il, gardez cela, et mon portefeuille dans votre poche, les pistolets près de vous du côté du mur, mais vous n'en aurez pas besoin. »

Il fut à Léonidas toujours assis à la porte et lui dit :

« Nous allons partir nous deux, tout à l'heure, pour Rio, acheter des vivres ; voyez si vous pouvez arranger un morceau de toile qui nous serve de voile. »

Au bout d'un quart d'heure, les deux noirs revinrent, rapportant la poule et des bananes.

« Et la voile ? dit Elleur.

— Senhor, dit Nicolas, le maître a confiance en moi et m'a laissé la clef du magasin-où sont les voiles et les rames ; il y a sous le hangar une chaloupe mieux en état de tenir la mer que votre canot, qui pourrait bien sombrer par un pareil vent. D'ici Rio il y a loin, et mieux vaudrait laisser le canot et prendre l'autre embarcation ; le vent qui souffle de terre le matin, doit, suivant l'habitude, changer vers les deux heures de l'après-midi et venir du large.

— Je le sais et j'ai compté là-dessus.

— Oui, mais il se peut que le vent soit faible au retour, et vous n'êtes pas habitué à ramer ; il vaudrait mieux que je fusse avec vous : je suis vieux, mais sais manœuvrer encore un aviron. Monsieur votre ami pourra bien rester seul ici jusqu'à ce soir, personne ne viendra l'incommoder ; si par hasard, il débarque quelqu'un sur l'île, il n'a qu'à fermer la porte et ne pas répondre à ceux qui frapperaient, l'on croira qu'il n'y a personne.

— Peut-être avez-vous raison, » dit Elleur, et il fut s'entendre avec Vernet.

La poule apprêtée rapidement fut en partie man-

gée par Elleur, qui laissa le reste et le bouillon à Vernet. Les noirs se contentèrent des *carangueijos* et des *bananes*.

Le voyage se fit sans accident. A la nuit, Elleur était de retour, apportant des provisions pour quinze jours. Poules, canards, pain, biscuits, viande, et particulièrement des conserves; inutile de dire qu'il n'avait pas oublié les liquides.

Vernet avait une espèce de fièvre lente et parlait difficilement.

Elleur était inquiet de son état.

Pendant deux jours le blessé fut assez mal; enfin un peu de mieux se déclara, sa fièvre tomba et il put se lever, mais sa faiblesse était extrême, cependant la blessure commençait à se cicatriser.

Le quatrième jour il parlait de partir, Elleur s'opposa et quatre autres jours se passèrent.

Vernet avait presque repris ses forces, et insistait pour rejoindre Rose.

« Dans huit jours seulement, lui dit Elleur, vous serez en état de monter à cheval et me donner la main s'il est nécessaire. Nous ne pouvons aller à Petropolis par le chemin de fer où nous pourrions être reconnus. Et même, nous ne pouvons prendre la diligence de Juiz de Fora, nous serons obligés de faire soixante lieues de France à cheval. De Juiz de Fora, nous repartirons immédiatement et qui sait? peut-être devons-nous marcher plus d'un mois sans nous arrêter, prenez patience.

— Mais que seront devenus Rose, de Grandpré et M. Candi, votre associé? »

Elleur lui conta tout ce qui s'était passé depuis

son premier voyage à Rio, la rencontre de Rose, la sortie de prison de Candi, et ce qu'il avait fait pour le délivrer, lui Vernet.

« Je crois, le diable m'emporte, que vous avez su vous tirer assez bien d'une position difficile, ce n'est pas moi qui aurais été capable d'en faire autant; il est vrai que l'imagination n'est pas mon fort.

— Oui, vous avez la tête assez faible.

— Vous dites cela pour plaisanter, mais le fait est qu'avant ce maudit coup de barre de fer j'avais les idées plus nettes; je me serais tiré d'affaire en rompant les os de ceux qui m'auraient barré le chemin.

— Oui, et vous vous seriez fait casser la tête, dit Elleur en riant.

— Parbleu, c'est ce que j'ai fait, mais je prendrai ma revanche. »

.... Depuis douze jours, nos deux personnages étaient dans l'île quand Vernet en se levant le matin dit à Elleur:

« Je me sens entièrement remis et il nous faut partir, je vous garantis que je ne resterai pas en route. »

Elleur, qui se trouvait sur le pas de la porte, lui répondit en montrant une pièce de bois qui se trouvait au dehors.

« Combien peut peser cette poutre, à peu près? »
Vernet regarda et répondit :

« Cinq cents livres, mais pourquoi? »

— Quand vous pourrez la mettre sur votre épaule et vous promener avec, nous partirons; pas avant.

— Rien de plus facile, et vous allez voir. »

Il s'avança, mit la poutre debout et l'enleva de terre, mais chancelant aussitôt, il fut obligé de la laisser retomber.

« J'ai vu un temps où vous auriez enlevé cela comme une plume, et seriez parti en courant. »

Vernet fit un nouvel effort.

« Laissez cela, cria Elleur, nous ne partirons pas aujourd'hui. »

Son compagnon obéit d'un air mécontent.

« Vous devez vous tromper, il y a là plus de cinq cents kilogrammes de bois, autrement.... »

— Je crois que vous pourriez encore vous tirer d'affaire avec cinq cents kilogrammes sur le dos, mais pas en ce moment. Croyez-moi, nous devons rester encore, pensez-vous que je ne sois pas aussi pressé que vous de m'éloigner d'ici ? »

Vernet ne répondit rien, mais Léonidas prétendit qu'il le vit regarder toute la journée la pièce de bois couchée à vingt pas.

Deux jours après, il était à peine jour, Elleur dormait encore quand un bruit semblable à celui d'une montagne qui s'écroule, le réveilla en sursaut.

Il se leva vivement du paillasson où il était et vit Vernet qui riait à se tenir les côtes.

« Ah ! vous voulez me faire porter des pièces de bois de cinq cents. Hein ! qu'en dites-vous, je l'ai apportée ici comme pièce de conviction. »

En effet, la poutre était dans la salle, Vernet l'avait jetée à terre avec tant de force qu'il avait brisé un des pieds du *Tarimba*. Il la prit de nouveau et la lança par la fenêtre à plus de vingt pas.

« Hein! qu'en dites-vous? Je pense que nous pouvons partir maintenant? »

Elleur consentit, ils s'embarquèrent de nouveau dans la chaloupe, conduits par le *Paï* Nicolas, et arrivèrent sans encombre à l'embouchure de la rivière d'Estrelle, où celui-ci généreusement récompensé, les laissa et retourna en arrière.

« Maintenant, dit Elleur, nous ne pouvons prendre le chemin de fer, il nous faut chercher des chevaux pour gagner Petropolis, ce ne sera pas facile, mais qu'avez-vous à rire?

— J'ai écrit une lettre à M. Machado, l'inspecteur, je le remercie de m'avoir laissé échapper de prison et d'avoir bien voulu me confier son canot que je lui renvoie.

— Mais vous allez mettre sur nos traces!...

— Non, j'ai fait la leçon au *Paï* Nicolas qui n'est pas bête, il doit faire remettre le tout immédiatement au subdelegado ou à son suppléant qui en fait les fonctions; comme vous m'avez dit qu'ils ne sont pas amis du Machado, et que celui-ci doit être arrêté, on lira la lettre que j'ai laissée ouverte à dessein, et le *tratante* sera encore plus compromis.

— L'on ne pensera pas que vous soyez assez niais pour envoyer une lettre de remerciement ouverte à l'inspecteur, mais il est vrai que si c'est son ami le suppléant qui l'ouvre, il se servira de l'occasion. Tâchons de nous procurer des chevaux dans quelque fazenda, nous trouverons bien un prétexte en disant que nous avons manqué le chemin de fer et que nous sommes pressés.

— Allons. »

XXVII

PROJET D'ASSOCIATION.

De Grandpré depuis quinze jours attendait à Petropolis, il commençait à ne savoir plus à quoi se résoudre. Retourner à Rio, aller à Juiz de Fora ou rester ? telle était la question qu'il agitait sans cesse en lui-même.

Candi, lui, s'était confiné à l'hôtel d'où il ne sortait pas, il avait de fréquentes conférences avec sa négresse en l'absence de Rose.

Celle-ci, ne comprenant pas la gravité des circonstances, était bien restée enfermée deux ou trois jours, mais n'y pouvant plus tenir, elle sortit d'abord un peu le soir, puis le jour, et enfin ne se donna plus la peine de se cacher ; elle sortait souvent seule, ce qui la faisait encore plus remarquer.

De Grandpré, lui, fuyait la ville ; aussi était-il le seul qui ne l'eût pas encore rencontrée.

Un soir cependant comme il revenait à cheval de la route où il allait attendre tous les jours, une jeune femme qui marchait lentement devant lui attira son attention ; comme il allait plus vite qu'elle,

en la dépassant, il se retourna par un mouvement naturel, et reconnut la grisette.

Arrétant immédiatement son cheval :

« Mademoiselle Rose ? dit-il.

— Tiens, monsieur de Grandpré, eh bien, vous êtes gentils vous tous.... Voilà quinze jours que nous vous attendons, vous et vos amis. Il paraît que Vernet n'est guère pressé de me revoir.

— Je vous cherche également depuis quinze jours, mais nous ne pouvons causer ici, dans un instant j'irai chez vous, où demeurez-vous ?

— A l'hôtel de l'Union, au bout de la rue.

— Je me suis déjà présenté là et vous ai demandée, l'on m'a dit ne pas vous connaître.

— Je suis avec M. Candi qui se fait appeler M. José tout court et passe pour mon père.

— Tout à l'heure nous causerons plus à notre aise, rentrez ; dans un quart d'heure, je serai chez vous, cette fois tâchez de me recevoir, ajouta-t-il en riant.... Ah ! vous savez que j'ai changé de nom, je m'appelle John Turney sujet britannique.

— A tout à l'heure. »

Il piqua des deux et laissa Rose assez intriguée.

« Il paraît que cela devient plus sérieux que ne me l'a donné à entendre M. Elleur. Enfin nous allons savoir ce qui empêche Vernet de venir me rejoindre. »

Et elle s'en alla aussi au plus vite.

Candi était en conférence ; cependant en entendant Rose qui l'appelait avec impatience dans la salle commune, il s'empressa de se montrer.

« Vous ne savez pas ? j'ai vu M. de Grandpré, il va venir dans un instant.

— Ce n'est pas malheureux.

— Mais pour causer vous nous prêterez votre chambre, ici l'on est dérangé à chaque instant.

— Non, dit Candi embarrassé, la négresse est en train de la faire et tout est sens dessus dessous.

— Bast ! cela ne fait rien et nous n'en sommes pas aux cérémonies.

— Je vous assure que ma chambre ne vaut rien pour une conversation secrète, la cloison est très-mince, nous serons mieux chez vous. »

De Grandpré ne tarda pas. Cette fois, il fut introduit sans difficulté et tous passèrent dans la chambre de Rose.

« Comment êtes-vous ici et non à Juiz de Fora ? dit-il en entrant à Candi.

— Je me suis rencontré avec mademoiselle sur le bateau à vapeur, et comme elle avait même nos bagages, j'ai jugé que vous deviez la prendre en passant. Je n'ai pas besoin de me cacher, moi ; si je le fais, c'est pour vous.

— Et voilà justement pourquoi vous ne devriez pas être ici, vous êtes justement, je dois le dire, la cause de nos mésaventures. Sans vous nous serions loin de Rio, nous n'eussions point été à Magé où Vernet s'est fait mettre en prison et.... »

Il s'arrêta brusquement en pensant à Rose.

Rose s'écria : « Vernet en prison et pourquoi ?

— Ce n'est rien, il est déjà sorti, et doit être ici sous peu. »

Candi stupéfait dit :

« Vous êtes bon, vous ! je ne sais ce que vous faites à Rio.... Vous vous sauvez.... L'on me met en prison.... Et je suis cause de vos mésaventures ; sans vous je serais encore à la ville où je me plaisais, au lieu de me cacher ici comme un malfaiteur.

— Vous avez peut-être raison, mais enfin vous êtes associé d'Elleur et devez le suivre dans la bonne ou la mauvaise fortune.

— Je ne dis pas non, quoique je sois venu ici pour faire du commerce et non pour me lancer dans les aventures ; mais au moins si je suis molesté pour les folies des autres, il ne faut pas m'accuser.

— Laissons cela et voyons ce que nous devons faire. »

L'on frappa à la porte.

« Qui est là ?

Un domestique de l'hôtel dit :

« M. Turney n'est-il pas là ? Un monsieur le demande en bas.

— Dites-lui de monter, dit de Grandpré en ouvrant la porte.

— Il prétend être pressé et veut vous parler à vous seul. »

De Grandpré hésita.

« C'est bien, je descends, » dit-il, et il suivit le domestique.

A la porte de la rue, il trouva Elleur qui l'attendait, et qui lui faisant signe de l'accompagner, le conduisit à cent pas de là à l'abri derrière l'angle d'une maison.

« Vous étiez avec Rose et Candi, à ce que je vois? dit Elleur.

— Oui je les ai découverts il y a à peine une demi-heure.

— Comment Candi est-il ici? »

Son ami lui fit part de ce qu'il savait.

« Ce diable d'homme nous compromettra.

— C'est ce que je viens de lui dire, mais il m'a fait observer que c'était plutôt nous qui le compromettons.

— A-t-il dit cela sérieusement? je l'enverrais à tous les diables!

— Non, il ne se plaint pas, mais je crois que nous avons tort de l'accuser et que c'est lui plutôt....

— Oui, mais nous ne devons pas nous amuser ici.... si j'étais seul je me tirerais d'affaire parfaitement.... je me cacherais dans quelque fazenda un mois ou deux, et l'on penserait que je me suis embarqué pour l'Europe. Quatre hommes ne se cachent pas aussi facilement, il faudrait nous séparer, car il doit y avoir des mandats d'arrêt lancés sur toutes les routes; la police n'est pas très-vigilante; mais trois affaires dans la même semaine, c'est un peu trop.

— Nous séparer! Que voulez-vous que nous devenions Vernet et moi qui ne connaissons pas le pays? Mais à propos de Vernet, qu'est-il devenu? N'est-il pas blessé?

— Il m'attend ici près avec les chevaux, je l'ai fait rester en arrière et suis venu en éclaireur; il va venir, du reste.

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Comme j'arrivais à l'hôtel des Étrangers, je vous ai vu sortir, il faisait encore trop jour pour vous aborder dans la rue et je vous ai suivi de loin. Je me suis informé ici, et j'ai su que vous étiez en visite chez un vieux monsieur et une jeune dame, rien de plus simple.

— Mais que devons-nous faire ?

— Je pense, comme je vous l'ai dit, qu'il vaut mieux nous séparer, sinon ici, du moins à Juiz de Fora : vous, Vernet et moi pouvons partir ensemble par la vieille route ; Candi conduira Rose par la diligence. Une fois arrivés, je vous débarrasserai du plus compromettant de nous tous en vous délivrant de Candi que j'emmènerai avec moi d'un côté, vous autres vous irez où vous voudrez, nous ne nous étions réunis que provisoirement, vous avez probablement des intérêts différents des nôtres. Assez de folies, il est temps de rattraper l'argent et le temps perdus inutilement.

— Écoutez, dit de Grandpré ému.... et prenant la main d'Elleur, vous parlez de nous séparer après un pareil commencement ; non, vous nous avez rendu service à moi et à Vernet, c'est pour nous que vous vous êtes compromis, restons ensemble.... Nous ferons part commune sans distinction d'apport. M. Candi et moi nous mettrons notre argent, Vernet sa force et sa bonne volonté, et vous votre intelligence. »

Elleur, également touché, répondit à la pression de main de son interlocuteur.

« A vrai dire, j'avais déjà pensé à ce que vous

venez de me proposer, mais je ne suis pas le maître entièrement, il faut que je consulte mon associé qui est le bailleur de fonds, vous savez que moi je ne possède rien ou fort peu de chose.

— Vous, vous apportez la meilleure part, car je crois bien que si vous nous quittiez, nous mangerions le peu que nous avons, si encore il ne nous arrivait rien de pis.

— Trêve de compliments, dit Elleur d'un air soucieux, vous m'en ferez quand nous serons complètement tirés d'affaire, c'est-à-dire à cent ou deux cents lieues d'ici. Vous n'eussiez pas dû voir Candi, mais heureusement aujourd'hui seulement vous vous êtes retrouvés ; il faut que vous retourniez le prévenir qu'il ait à partir demain avec Rose et les bagages. Ils nous attendront à Juiz de Fora, j'ai ici sept chevaux et deux *camaradas*, n'auriez-vous pas aussi un animal ?

— Si, j'ai également acheté un cheval.

— Bon, prévenez Candi, moi je vais à l'hôtel, mais revenez vite ; nous devons partir ce soir, dussions-nous passer la nuit à une demi-lieue d'ici. Je vais faire seller les chevaux. »

Ils se séparèrent.

Elleur s'en fut à l'hôtel prévenir Antonio, et montant à cheval il alla retrouver Vernet qui l'attendait toujours sur la route.



XXVIII

ON REVOIT M. MACHADO. — CANDI ACCUSÉ DE VOL.

Vernet était toujours à son poste, mais plus avant dans le taillis.

« Vous vous étiez enfoncé dans le bois par précaution, lui dit Elleur, vous avez bien fait, mais à cette heure vous n'aviez rien à craindre.

— Je ne suis pas de votre avis, quoique je pense que d'autres sont plus en danger que moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'ennuyé de vous attendre, je m'étais avancé sur la route pour voir si vous reveniez, et quand je retournais moi-même à mon poste je me suis rencontré nez à nez avec qui avec le damné Machado, qui, à ce qu'il paraît, n'est pas en prison comme nous le pensions.

— Diable ! l'affaire se complique, pensez-vous qu'il vous ait reconnu ?

— Je ne sais, mais c'est probable, il fait un clair de lune superbe et rien qu'à ma taille, s'il n'est pas aveugle, il aura vu qu'il avait trouvé la piste ; j'avais envie de lui envoyer une balle dans la tête, mais j'ai

pensé que c'était pousser la précaution un peu loin.

— Un assassinat ! y pensez-vous ?

— Là, un assassinat ! comme vous êtes dur dans vos expressions ; légitime défense tout au plus.

— Monsieur Vernet, dit sévèrement Elleur, n'équivoquons pas sur les mots. Si quelqu'un la nuit venait vous arrêter sur la route, vous vous défendriez, très-bien ; et s'il y avait mort d'homme vous auriez une excuse. Mais mettre une balle dans la tête d'un homme qui passé son chemin sans défiance, vous n'y pensez pas.

— Vous avez raison et vous voyez bien que je n'y ai pas pensé, car sans cela ce serait déjà fait, vous savez que je ne réfléchis guère avant d'agir, c'est plus tard, après son passage, que l'idée m'est venue que c'était dommage de perdre une si belle occasion de le corriger de son importunité.

— Était-il seul ?

— Avec un page qui le suivait.

— Partons et traversons la ville au grand trot. Si l'on veut nous arrêter, au galop, et alors des coups de cravaches plombées pour ceux qui nous arrêtent, mais pas de coups de pistolet. »

Ils traversèrent Petropolis sans accident et, à un quart de lieue de là, Elleur s'arrêtant, dit à son compagnon :

« Bien, nous pouvons arrêter ici. Restez avec le noir, je vais prévenir de Grandpré. »

Et il revint en arrière.

En peu d'instants il eut rejoint de Grandpré qui l'attendait dans la cour de l'hôtel.

« Tout est réglé, dit celui-ci, et nous sommes prêts.

— Tant mieux, partons. »

Elleur et de Grandpré se mirent en route; derrière eux venaient trois chevaux sellés, mais à vide. Antonio, à cheval, fermait la marche.

En passant devant l'hôtel de l'Union qu'il, nous l'avons dit, se trouvait à l'extrémité de la ville, ils entendirent du bruit au premier étage, où se trouvait la chambre de Candi, la voix de ce dernier s'élevait en protestations.

Elleur intrigué s'arrêta et demanda à un noir qui se trouvait sur le pas de la porte :

« Qu'y a-t-il donc là-haut ?

— Je ne sais, il paraît que c'est un individu qui a volé une négresse à Rio, un nommé senhor José, à ce qu'on dit. »

De Grandpré qui écoutait, dit bas à Elleur :

« Mais José c'est M. Candi, il est avec une négresse qu'il a achetée à Rio à ce qu'il m'a dit quand je suis venu lui donner l'avis de notre départ, quelle diable de complication est-ce là ?

— Continuons notre route, » dit Elleur, et il se remit en marche en doublant l'allure.

Quand ils eurent rejoint Vernet, Elleur dit à de Grandpré :

« Nous ne pouvons partir sans savoir ce qu'il est arrivé à Candi, qu'en pensez-vous ? mais aucun de nous trois ne peut retourner, ce serait nous mettre dans la gueule du loup. Je vais envoyer Antonio.

— Envoyez, nous attendrons ici...

— Non, nous devons aller en avant pour cause des chevaux libres qui retardent toujours la marche. »

Et à Antonio :

« Vous avez vu l'hôtel où l'on nous a dit que l'on arrêta un vieux monsieur. Il faut savoir pourquoi on l'arrête et ce qu'est devenue une dame nommée Rose qui l'accompagne ; si vous pouvez voir cette dernière, remettez-lui ce billet, mais ne le remettez qu'à elle-même et surtout prenez garde au senhor Machado qui vous connaît.

— Soyez tranquille, il ne me verra pas. »

Elle écrivit rapidement, à la lueur de la lune, sur une feuille arrachée à son calepin.

« Ma chère Rose, disait-il, je ne sais ce qu'il arrive à M. Candi ; en tout cas partez demain, pour où vous savez. Et... »

« En tout cas, » était souligné.

« Tenez, dit-il, vous nous rejoindrez en doublant l'allure, nous allons en avant. »

Le mulâtre partit au galop.

Nos fugitifs s'éloignèrent en sens inverse.

.

.... Revenons à M. Machado.

Le lendemain du jour de l'arrestation et de la fuite de Vernet, il avait été réveillé par le bruit de coups donnés dans la porte de Maria, chez qui il avait dormi ; c'était le caporal de garde, qui venait tout effaré lui raconter que son prisonnier s'était enfui en perçant la muraille. L'inspecteur courut à la prison, s'assura du fait, et soupçonnant les gardes de connivence, il fut trouver le capitaine de la garde nationale et demanda l'arrestation du caporal et de ses hommes.

Celui-ci se mit aussitôt en uniforme (activité

extraordinaire au Brésil), et se rendit également à la prison : là il interrogea les sentinelles qui gardaient toujours la salle vide, et ne purent rien lui dire.

Au poste, nouvel étonnement en voyant ses hommes sans armes.

Sur sept fusils, cinq avaient disparu.

Le caporal fut arrêté et mis dans la même salle d'où Vernet s'était enfui, seulement on lui fit grâce du *tronco*, quoiqu'il y eût un trou à la muraille.

Sur ces entrefaites arriva le senhor Rodrigo qui tira le capitaine à part; il avait déjà été prévenu par Maria, s'était enquis de la vente des *punchos*, mais venait le prier de vouloir bien lui servir de témoin dans la visite qu'il voulait faire de la cassette laissée chez M. Machado.

Inutile de dire qu'il s'était emparé de l'autorité en l'absence du subdelegado effectif.

Point de cassette; l'on remua la maison, le jardin, et l'on trouva.... deux fusils qu'Elleur avait jetés dans le puits.... Il y avait peu d'eau et l'un d'eux avait le bout du canon en dehors appuyé à la muraille; nouveau motif à soupçon, M. Machado fut arrêté.

Au bout de huit jours revint le subdelegado, qui furieux de voir que le senhor Rodrigo s'était permis d'exercer ses fonctions sans sa permission, reprit l'autorité, relâcha l'inspecteur et interrompit la poursuite commencée contre lui.

Discussion entre le juge municipal et le subdelegado.

Le senhor Machado fut à Rio, se plaindre au chef de police qui lui dit que la province de Rio n'était pas de son ressort direct, mais de celle du président de la province, que cependant il louait son zèle et qu'il allait écrire au président.

Quatre jours après, le senhor Machado était nommé à la place de l'ancien subdelegado qui avait reçu sa démission, il partait muni d'un mandat d'amener qui lui permettait d'agir dans les autres cantons que le sien et lui donnait crédit auprès de ses collègues.

De retour à Magé, le nouveau subdelegado chercha la piste des fugitifs; il aurait été très-embarrassé si son canot qui lui revint avec la lettre de remerciement ironique de Vernet ne l'eût mis sur la voie.

Il fit arrêter le porteur de la lettre, sut qu'un vieux noir demeurant à l'île de Boqueirão l'avait remise. Nouvelle arrestation.

Paï Nicolas intimidé dit ce qu'il savait, c'est-à-dire que deux étrangers avaient passé quinze jours à l'île de Boqueirão, que l'un d'eux était blessé et qu'il les avait conduits à l'entrée de la rivière d'Estrelle où il les avait laissés.

M. Machado se mit à leur poursuite.

Il battit les environs de la ville d'Estrelle, sut que les fugitifs avaient acheté des chevaux et s'étaient dirigés sur Petropolis.

Il s'y rendit lui-même, mais fit la faute de ne pas attendre la diligence du chemin de fer, de sorte que s'il eut l'avantage de reconnaître Vernet, il eut le désagrément de faire constater sa présence.

Inutile de dire qu'il n'avait pas eu le moindre instant l'idée d'exhiber sur la route le mandat d'arrêt dont il était porteur, il avait au contraire piqué des deux en baissant la tête pour ne pas être reconnu, mais il était déjà trop tard.

En arrivant il courut chez le delegado de l'endroit, demanda main-forte, et fut chercher Vernet; mais à la sortie de la ville, se rappelant le tonneau de goudron il se ravisa; l'on n'avait pu réunir qu'une demi-douzaine de gardes, et il ne se sentait pas en force.

Il dit à son page :

« Vous connaissez bien M. Vernet, celui qui s'est enfui de la prison ? »

— Oui, monsieur.

— Allez avec les gardes, et montrez l'endroit où nous l'avons rencontré; le bois est adossé à la montagne, il n'y a pas moyen de s'enfuir par derrière et vous le cernerez facilement. »

Il revint chez le delegado.

« Déjà de retour, dit celui-ci.

— Oui, j'ai réfléchi, les gardes ne trouveront probablement pas celui qu'ils cherchent, et s'ils le trouvent, il se pourrait qu'ils fussent embarrassés; c'est un homme d'une force herculéenne, il doit être armé et je suppose qu'il n'est pas seul; j'ai imaginé autre chose, vous avez ici à l'hôtel de l'Union un Français nommé M. Candi ?

— Oui, comment savez-vous cela ?

— Il a été suivi à sa sortie de Rio; l'on pensait qu'il se réunirait à son associé M. Elleur que l'on désire arrêter aussi. L'agent est venu jusqu'ici

et a surveillé ledit sieur Candi qui se cache, mais n'a pas encore rejoint son associé. Je suppose que vous n'ignorez rien de cette affaire ?

— Non, mais je vous avoue que je suis loin d'y ajouter autant d'importance que vous. Ils sont impayables à Rio, ils envoient des mandats d'amener et des espions de tous côtés, pour une bagatelle, tandis que pour un vol considérable ou un assassinat, il faut que la partie lésée poursuive elle-même à ses frais.

— Il faut faire immédiatement cerner tous les hôtels.

— Je m'en garderai bien, nous avons ici une masse d'étrangers riches de toutes les nations, ce sont eux qui font vivre la ville, et j'irais les déranger pour une niaiserie ! Si vous savez où sont ceux que vous devez arrêter, je vous donnerai ce que je pourrai de gardes pour vous aider, mais allez droit au but et ne me mettez pas toute la ville en révolution.

— Bien, alors donnez-moi un agent de police, et je vais en arrêter un immédiatement.

— Vous êtes modeste ; avec un garde vous voulez arrêter trois gaillards résolus ? c'est fort à faire.

— Je n'ai pas dit trois, mais un.

— Et lequel ?

— Le plus coupable de tous, M. Candi.

— M. Candi !.... mais il a été relâché à Rio, il a été prouvé qu'il ignorait complètement tout ce qu'avaient fait ses amis, et vous voulez....

— L'arrêter pour vol.

— Pour vol ?.. mais il n'a jamais été question de cela. »

Le nouveau subdelegado prit sur la table un des journaux qui s'y trouvaient, chercha quelque temps et dit : « Voilà mon affaire. » Il lut à haute voix à la page des annonces :

« Une négresse de vingt-huit ans, grande, belle figure, bonnes dents, vêtue d'une robe d'indienne bleue, la tête couverte d'un mouchoir à carreaux rouges, etc.... a fui ; l'on promet deux cent cinquante francs de récompense et l'on sévira suivant toute la rigueur de la loi contre qui lui donnerait asile. »

« Voilà mon affaire, dit-il, c'est M. Candi qui a volé la négresse.

— Mais vous plaisantez, c'est une négresse qu'il a achetée à Rio et qui n'a pas vingt ans, je l'ai rencontrée plusieurs fois dans la rue avec la maîtresse à qui il l'a louée.

— Vingt ans ou vingt-huit ans, cela ne fait rien à l'affaire; ce monsieur est parti si rapidement de Rio qu'il n'aura pas eu le temps de faire enregistrer l'acte de vente dans toutes les formes; en tout cas, je ne veux que lui faire peur pour voir si je le fais rejoindre ses amis à qui il voudra demander conseil et je les prendrai tous d'un coup de filet. Si j'attendais, il se peut qu'ils se contentent de lui écrire et se sauvent. J'ai peur que ce maudit géant ne m'ait reconnu.

— Pas mal, mais il vous faudra plus de monde.

— Oui, tâchez de me réunir une vingtaine de gardes d'ici une demi-heure, j'entends mon agent

de police à la porte, je vais à l'hôtel de l'Union et reviens de suite. »

Candi avait arrêté trois places à la diligence, la voiture partait de grand matin, aussi s'apprêtait-il à se coucher quand l'on frappa à sa porte.

Il fut ouvrir.

« Vous êtes bien M. Candi, » dit le subdelegado en entrant.

Le pauvre homme hésita, il sentit un frisson en se rappelant la scène d'arrestation à Rio.

« Oui, monsieur, dit-il en faisant un effort et s'inclinant pour saluer.

— Alors je vous arrête. »

Candi fit un bond et se redressa.

« Comment? vous m'arrêtez! et pourquoi?

— Vous êtes accusé d'avoir détourné une esclave à son maître, elle se trouve même encore avec vous ici à l'hôtel.

— Détourné une esclave! mais je l'ai achetée!... et j'ai même le reçu; je l'ai payée assez cher. »

Il chercha son portefeuille et en tira un reçu qu'il montra à M. Machado.

Celui-ci prit le papier et lut.

« Reçu de M. Joseph Candi, citoyen français, la somme de cinq mille francs pour le prix de la vente d'une esclave que je lui ai faite. — L'esclave se nomme Balbina, vingt ans, née à Rio. » Puis la date et la signature.

Le subdelegado plia le papier, le rendit à Candi et lui dit :

« N'avez-vous pas d'autres titres?

— Non, n'est-ce pas suffisant?

— Pas tout à fait, vous avez dû payer l'enregistrement et l'impôt de transmutation, où sont les reçus ? »

Candi pâlit.

« Je ne sais ce que vous voulez dire. J'ai laissé à Rio l'argent nécessaire pour terminer cette affaire, mon vendeur m'a dit que j'étais en règle pour le moment, et que quand je reviendrais à Rio, je trouverais les actes tout prêts.

— Hum ! hum !... une signature de complaisance... peut-être fausse..

— Fausse ! mais c'est un des premiers négociants de Rio, M. Carvalho da Souza.

— Je ne connais pas ce monsieur, mais du reste vous pourriez avoir acheté une négresse, l'avoir laissée à Rio et en avoir emmené une autre qui ne vous appartient pas, cela s'est vu. Il y a dénonciation contre vous, enfin je crois de mon devoir de vous arrêter. Si vous êtes innocent, vous vous expliquerez à Rio. M. Juão da Silva, le plaignant, est, je crois, absent pour une quinzaine de jours. Quand il reviendra il examinera la négresse ; si ce n'est pas la sienne, on vous relâchera.

— M'arrêter ! quinze jours en prison ! mais c'est une infamie !

— Pas tant de bruit, dit sévèrement le subdélégado, il n'y a nullement infamie à arrêter un homme qui se cache, car je crois que vous n'êtes pas sorti depuis que vous êtes ici ; de plus quand on achète des esclaves, l'on ne se contente pas d'un simple reçu. Savez-vous même si l'individu qui

vous a vendu votre négresse en est bien le légitime propriétaire ?

— Mais n'y a-t-il aucun moyen d'arranger cela d'une manière moins désagréable pour moi, dit Candi d'un air douxereux.

— Si, dit le subdelegado en faisant une figure moins sévère. Donnez caution pour la valeur de l'esclave.

— Comment cela ?

— Allez trouver un négociant connu ici qui vous serve de répondant.

— Mais je ne connais personne.

— Alors déposez l'argent entre les mains de l'autorité.

— Volontiers, » s'empressa de répondre Candi, et il se dirigea vers sa malle, mais une réflexion lui passa par l'esprit.

« Si je me faisais voler, » pensa-t-il ?

Il feignit de chercher la clef, son embarras croissait.

Le senhor Machado qui le devina, lui dit :

« Je ne suis pas apte à recevoir la somme à mettre en dépôt, je pense que vous ne vous sauverez pas cette nuit, aussi il suffit que demain matin vous la portiez à la caisse des consignations. »

Et il se retira.

Candi respira.

« Allons consulter Elleur, se dit-il, il ne sera pas encore parti. »

Et il fut à l'hôtel des Étrangers sans remarquer qu'il était suivi.

XXIX

**LE SENHOR MACHADO NE POUVANT SAISIR CEUX QU'IL
CHERCHAIT, SE CONTENTE DE LEURS DÉPOUILLES OPIMES.**

Antonio était revenu à la ville, il arrivait près de l'hôtel de l'Union, lorsque Candi en sortait; il ne le connaissait pas, mais on lui avait dit un vieux monsieur, et il le suivait des yeux quand il crut reconnaître un ombre qui se détachait de la muraille et suivait les pas du droguiste.

Il se présenta à l'hôtel en toute confiance, demanda Mlle Rose qui n'était pas encore couchée et fut introduit.

Candi avant de sortir avait prévenu Rose de ce qui lui arrivait, aussi put-elle renseigner le mulâtre.

Celui-ci lui dit après lui avoir présenté le billet d'Elleur :

« De sorte que M. Candi est allé à l'hôtel des Étrangers; une belle idée, vraiment; dans cinq minutes M. Machado saura que nous sommes partis à cheval, dans une heure nous aurons un escadron à nos trousses. »

Un escadron c'était beaucoup, il faudrait au moins deux jours pour appeler des environs les fazendeiros ou leurs *camaradas*, qui font partie de la garde nationale à cheval ; si l'empereur eût été en ville où il a sa maison de campagne, on eût pu prendre les quarante ou cinquante hommes de cavalerie qui lui servent d'escorte, mais il est douteux qu'ils se fussent prêtés à ce service.

Tous les Brésiliens sont en général bons cavaliers, mais les chevaux sont aux champs, vu qu'il n'y a pas d'écuries, et la nuit il est impossible d'en réunir un grand nombre. Aussi le subdelegado ne put-il partir que vers deux heures du matin avec une vingtaine d'hommes, agents de police et gardes nationaux, encore avait-il fallu toute l'activité que lui donnait sa soif de vengeance.

Antonio reparti immédiatement, avait rejoint nos fugitifs et les avait prévenus que probablement dans peu de temps on serait sur leurs traces.

« Bon, dit Vernet, bataille, cela me va, je prendrai ma revanche.

— Doublons l'allure, » reprit Elleur.

Au point du jour, ils avaient fait cinq ou six lieues seulement, les chevaux libres retardaient la marche.

Les chevaux du Brésil sont petits et mal soignés, mais assez durs à la fatigue; quand ils sont bons, ils font facilement sans s'arrêter vingt lieues de France en douze heures de marche par des chemins affreux, ils peuvent continuer ainsi deux ou trois jours, mais ensuite il faut leur donner un repos d'un mois. Pour voyager longtemps sans laisser

reposer les animaux, il ne faut guère faire que huit ou dix lieues, encore au bout de quinze jours sont-ils sur les dents.

L'on fut obligé de s'arrêter pour donner du maïs aux chevaux, c'était dans une maison isolée sur la route, nos fugitifs en profitèrent pour manger également, mais ils ne s'arrêtèrent pas plus d'un quart d'heure.

« Changez de cheval, dit Elleur à Vernet, le vôtre est fatigué. Nous-mêmes, monsieur de Grand-pré, nous ferons bien d'en faire autant. »

Tous les animaux avaient des selles, l'échange ne fut pas difficile.

Ils se remirent en route, et en partant Elleur en se faisant indiquer la route à suivre jusqu'à la ville de Parahyba, sut se renseigner un peu sur les chemins de traverse.

« Mais pourquoi ne suivez-vous pas la route neuve, lui dit son hôte, elle est bien meilleure que celle-ci, et à deux cents pas d'ici, elles se réunissent presque ?

— L'on nous a dit que celle-ci était plus courte ?

— Oui, peut-être un peu, mais la différence n'est pas grande et ne compense pas le mauvais chemin.

— Bast ! dit Elleur, nous continuerons par celle-ci et nous reviendrons par l'autre au retour. »

Et il se fit renseigner minutieusement sur l'endroit où les chemins se rencontraient.

Quand ils furent arrivés à la jonction, il dit à ses compagnons :

« Calculons : d'ici Parahyba, quatre lieues ; de

Parahyba à Juiz de Fora, douze ou treize, total seize ou dix-sept lieues. Nous n'irons jamais jusque-là sans nous faire rattraper ; ce n'est pas que je craigne beaucoup les cavaliers ; M. Machado a dû mettre du temps à réunir son monde, et nous avons de l'avance ; d'un autre côté le plus à craindre, c'est la diligence, elle part au point du jour et fait, grâce aux relais, ses vingt-cinq lieues dans la journée, elle sera ce soir à Juiz de Fora où nous ne pouvons guère arriver que cette nuit, encore les chevaux seront-ils fourbus ; il nous faut prendre par la route neuve, nous passerons le pont de Parahyba avant la diligence, et peut-être ceux qui nous poursuivent suivront-ils par la vieille route. Machado est un homme prudent, il enverra probablement un ordre par la diligence qui nous dépassera et réclamera main-forte pour nous prendre à l'arrivée. Cette poursuite continuelle m'ennuie, il faut en finir. »

Ils entrèrent sur le chemin neuf, poussant les chevaux le plus possible, non pas au trot qui n'est pas l'allure des bons chevaux au Brésil, mais à l'amble (Andadur).

Avant de passer le pont sur la Parahyba, l'on fit une nouvelle halte.

« C'est ici, dit Elleur, que nous devons dépister M. Machado. Nous allons nous séparer.

« Vous, Vernet, vous allez prendre à gauche par la route d'Uba ; d'ici à une lieue vous chercherez quelque chemin qui coupe à droite ; vous passerez la Parahyba, traverserez la route de Valence et reviendrez toujours, par chemins de traverse, pas-

ser à Marmella, sur la route de Juiz de Fora ; là il y a deux chemins, vous prendrez à droite, évitant celui de Juiz de Fora, en passant par Entre-Morros; ce chemin va tomber à Queiroz, qui est un petit endroit sur la route générale; il fera bon d'y passer de nuit; vous irez jusqu'à Estive, qui est à deux lieues de là; passé Estive, vous tournerez à droite et vous gagnerez la fazenda dont nous avons parlé. Vous coucherez cette nuit n'importe où, et après-demain matin vous serez rendu à destination. Voici une carte où je vais tracer le chemin au crayon; mais prenez garde quand vous traverserez la route de Valence.

• En arrivant ici, maître Machado va savoir que vous êtes sur la route d'Uba, il enverra une partie de sa troupe après vous; pour lui, il préférera nous suivre, pensant qu'il y a moins de péril.

• Vous, de Grandpré, vous allez passer le pont avec moi, Antonio accompagnera M. Vernet.

• Quand nous serons de l'autre côté, vous prendrez la route de Valence avec les chevaux de main et Léonidas, et vous attirerez le reste de la troupe sur vos traces; vous couperez également à travers champs à une ou deux lieues de là, et vous suivrez l'itinéraire de Vernet, sans chercher à vous rencontrer; voilà également une carte et un passe-port sous un autre nom, le vôtre ne vaut déjà plus rien.

— Mais comment avez-vous arrangé tant de faux passe-ports?

— Je vous conterai cela plus tard, nous n'avons pas le temps maintenant; moi, je vais suivre la route commune en me déguisant de manière à ne

pas être reconnu; du reste, un homme seul n'est guère remarqué. Je serai au rendez-vous après-demain.

« Adieu, Vernet. »

Au bout d'une demi-heure toute la troupe était dispersée.

La diligence arrivait à Parahybuna, à deux lieues de la Parahyba, vers les deux heures; là elle s'arrêtait une heure pour donner le temps aux voyageurs de déjeuner. Elleur, lancé à toute bride, arriva un quart d'heure avant elle, et fut se cacher dans la *Capoeira*, de manière à pouvoir voir descendre ceux qui étaient dans la voiture.

Il vit Candi, Rose, pas d'apparence du sieur Machado.

« Il n'aura pas voulu donner l'éveil à Candi, se dit-il, mais il doit y avoir ici quelque agent qui le suit. »

Et il repartit se dirigeant vers Juiz de Fora.

Son cheval, quoique bon, commençait à se lasser. Au bout de peu de temps il fut dépassé par la diligence. Inutile de dire qu'il avait eu soin de se cacher à son passage.

Il pouvait être huit heures du soir quand il arriva. Il était de quatre heures en retard sur Candi. Il laissa son cheval dans une des premières maisons, et fut à pied courir les *ranchos* des muletiers, qui font le service pour l'intérieur.

Il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait, deux hommes et huit mulets de charge.

« J'ai, dit-il au muletier, des bagages pour Ouro-Preto; pouvez-vous me les prendre demain ma-

tin à l'hôtel du Commerce, je vais vous donner un ordre par écrit, vu que je pars cette nuit même pour Rio. Je serai avant vous à Ouro-Preto, et peut-être vous rejoindrai-je en route; je payerai la moitié d'avance; d'ici là il y a plus de soixante-cinq lieues, combien vous faut-il de temps pour arriver?

— Treize ou quatorze jours.

— Oui, cinq lieues par jour, c'est le compte; j'ai ici un cheval qui est à moitié fourbu, mais auquel je tiens, vous l'emmènerez à vide, il se reposera en marchant à petites journées. »

Elleur écrivit un billet à Candi, le donna au mulletier et lui dit :

« Allez à l'hôtel de suite, vous trouverez un monsieur qui vient d'arriver avec une jeune dame étrangère, remettez-lui ce billet et attendez la réponse. N'auriez-vous pas quelques chevaux de selle à me louer ou à me vendre ?

— Non, je n'ai que le mien; mon *camarada* va à pied, mais vous savez que la diligence qui va, quand les chemins sont beaux, jusqu'à Barbacene, s'arrête ici pour le moment, il y a continuellement des gens qui arrivent de l'intérieur, allant à Rio, ils laissent leurs chevaux ici pour qu'ils puissent se reposer et continuent par la diligence, d'autres viennent même avec des chevaux de louage qui s'en vont ensuite à vide; en cherchant ailleurs, vous trouverez peut-être votre affaire. »

Elleur le laissa et fut à la recherche de chevaux.

Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait.

Un mulâtre était couché dans un autre *rancho*, auprès d'un paquet de harnachements.

Elle entra et lui demanda :

« Vous avez amené quelqu'un ici, à ce que je vois, attendez-vous vos voyageurs ? »

— Non, *senhor*, je viens de Saint João del Rey, j'ai amené deux voyageurs et leurs bagages, je retourne demain.

— Combien avez-vous d'animaux ici ?

— Quatre, trois de selle et un de charge.

— Trois chevaux et un mulet ?

— Non, ce sont tous des mulets, vous savez que les chevaux ne durent guère dans les montagnes.

— Ce sont de bons animaux ? »

Elleur commettait une naïveté en faisant cette demande, il s'en aperçut bientôt.

« Si, *senhor*, répondit son interlocuteur.

— Voulez-vous me conduire à Ouro-Preto, moi, un ami et une dame ?

— Si nous pouvons nous entendre, mais je ne puis aller qu'à Barbacene, j'ai affaire chez moi ; à Saint-João del Rey, vous trouverez d'autres animaux à Barbacene.

— Combien voulez-vous ?

— Vous avez des bagages ?

— Non.

— Vous me donnerez cent francs et payerez la dépense en route.

— C'est cher, mais je vous donnerai la somme que vous me demandez à la condition que nous partirons dans une heure.

— Dans une heure ! vous plaisantez ! les animaux sont aux champs.

— Il fait clair de lune, prenez du monde pour vous aider à les réunir, je payerai ce qu'il faudra, tenez voilà cinq francs pour les *camaradas*, mais si dans une heure vous n'êtes pas prêt, je traiterai avec un autre.

— Où faut-il vous prendre ?

— Attendez-nous ici. Vous n'avez pas de selle de femme ?

— Non.

— C'est bon, j'en arrangerai une. »

Elle fut rôder autour de l'hôtel où était son associé.

.... Candi n'avait pas dormi la nuit précédente, il pensait aux affaires de ses amis qui le compromettaient et à son imprudence au sujet de l'achat de la négresse. Il imaginait bien de déposer le lendemain l'argent demandé, mais craignait, vu son départ, de ne plus pouvoir le recouvrer.

Enfin il s'était résolu à s'en fier à la Providence et était parti par la diligence, comme nous l'avons vu, sans donner satisfaction à personne pour ce qui le concernait.

Se voyant à vingt-cinq lieues de Petropolis, il s'imagina être en sûreté, et brisé de fatigue il s'apprêtait à se coucher, quand comme la veille l'on frappa à sa porte.

« Je suis pincé cette fois, » pensa-t-il, imaginant que l'on avait couru après lui.

Il se résigna et fut ouvrir.

C'était le muletier qui lui remit le billet d'Elleur, il lut ce qui suit :

« Ami, je suis pressé et nous devons repartir
« cette nuit même.

« Dites qu'une personne de votre connaissance
« vient vous chercher pour coucher chez elle; M. Car-
« neiro Lobo (je sais qu'il y a ici un négociant de ce
« nom); réglez ce que vous pouvez devoir à l'hôtel,
« faites prendre compte au porteur, de vos bagages,
« il vous donnera un reçu et les enlèvera cette nuit.
« Prévenez Rose et sortez avec elle en apportant
« votre argent et ce qui pourra tenir dans un sac de
« nuit. Je serai devant la porte de l'église, ou si
« j'étais en retard, passez derrière et attendez-
« moi. Pas d'hésitation. » « ELLEUR. »

Candi s'était déjà accoutumé à obéir à son associé sans le comprendre, il remit les bagages au muletier et fut trouver Rose qui n'était pas encore au lit.

« Venez, lui dit-il tristement, nous allons coucher ailleurs.

— Comment cela?

— Chut! » fit-il en mettant un doigt sur sa bouche.

Après avoir réglé avec l'hôte, il prit le bras de Rose et sortit suivi de la négresse portant le sac de nuit.

Elleur se promenait déjà devant l'église et les aborda.

« Passons dans la *capeira*, » dit-il.

Une fois derrière l'église, Elleur s'adressant à son associé, après avoir complimenté Rose:

« Enfin, monsieur Candi, nous voilà réunis, je pense que vous êtes satisfait.

— Satisfait ! pas trop, dit le droguiste en poussant un soupir, et il conta tous les griefs qui lui chargeaient le cœur.

— Bah ! ce n'est rien, nous sommes sur le chemin de la fortune et des honneurs, vous verrez ; les commencements sont un peu rudes, voilà tout.

— De la fortune ? nous mangeons notre argent sans espoir de le rattraper.... Des honneurs ? j'ai déjà été en prison et suis menacé d'y retourner comme voleur, faute d'un maudit papier d'enregistrement. Je crains bien plutôt que tout cela ne finisse mal.

— Vous n'avez pas été heureux pour commencer, mais vous savez le proverbe : « les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; » et puisque nous voilà réunis vous pouvez dire :

Et lorsque je revois un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

— Où allons-nous maintenant ?

— Monter à cheval.

— A cheval ! mais je suis brisé, et vous savez que je ne monte pas très-bien ; n'allons-nous pas nous reposer ici quelque part ?

— Non, il faut partir ; mais je pense que demain nous serons arrivés à destination et vous pourrez vous reposer une huitaine de jours si vous voulez ; mais je n'avais pas pensé à la négresse ; pour Rose, je viens d'acheter une selle de femme.

Votre bonne saura-t-elle monter sur une selle d'homme ? »

La négresse interrogée dit qu'elle n'avait jamais monté à cheval d'aucune manière.

« Diable ! dit Elleur ; et Rose qui ne monte pas très-bien non plus, nous voilà mal arrangés. »

Ils se dirigèrent du côté du *Rancho*, où devaient attendre les animaux ; le mulâtre n'était pas encore de retour, mais ne tarda pas.

« Comment allons-nous nous arranger ? dit Elleur. Je comptais que nous serions seulement trois personnes et nous avons une négresse en plus. »

L'un des animaux sellé pour Rose, les deux autres furent enfourchés par Elleur et Candi ; la négresse se plaça en travers sur le bât de l'animal de charge ; le mulâtre suivait à pied, ce dont il ne paraissait pas trop satisfait. Il avait demandé vingt-cinq francs en plus, ce qu'on lui avait accordé.

Avant le point du jour, l'on avait passé Estive. Elleur dit à Rose :

« Il faut vous feindre malade et dire que vous ne pouvez continuer, de manière que nous soyons obligés de nous arrêter ici près. »

Celle-ci commença immédiatement à se plaindre, et Elleur retournant vers le conducteur de la troupe qui suivait en arrière, il lui dit :

« Nous voilà bien embarrassés.... cette jeune dame n'est pas habituée à la fatigue, elle prétend vouloir se reposer ici deux ou trois jours, nous allons nous arrêter. »

Le mulâtre se récria ; il avait traité pour aller à Barbacène directement, il comptait faire le voyage

en deux jours, et non s'arrêter en route, on l'attendait chez lui, etc.... etc...; enfin il fit beaucoup de réclamations pour voir s'il n'obtiendrait rien de plus.

Elleur, au lieu de l'apaiser, se fâcha, dit qu'il les avait trompés, que ses animaux n'étaient pas des mulets de selle, mais de charge; et que leur allure était détestable (ce qui était vrai). Enfin il termina en disant :

« Vous avez déjà reçu la moitié de la somme convenue pour faire les vingt-cinq ou vingt-six lieues qui séparent Juiz-de-Fora de Barbacène, nous n'avons pas fait le quart du chemin, allez au diable. »

Le mulâtre fit une foule d'objections; il avait traité pour le voyage entier, il voulait la somme entière.

Elleur ne l'écouta pas, et à deux cents mètres d'une fazenda qui se trouvait sur la gauche de la route, il mit pied à terre, invita ses compagnons à en faire autant, puis s'adressant au muletier :

« Continuez votre chemin ; nous, nous restons ici, nous allons demander l'hospitalité dans cette maison, » indiqua-t-il en montrant de la main l'habitation.

Le pauvre diable resté sur la route paraissait stupéfait et regardait tristement s'éloigner ses voyageurs.

Elleur pensa en lui-même : Pourvu qu'il n'ait pas l'idée de nous suivre et de passer aussi la journée avec nous. Il revint en arrière et dit :

« Voulez-vous gagner le reste de ce que nous

vous avions promis, sans vous donner beaucoup de mal? Je vais écrire une lettre pressée à un ami de San-João del Rey où vous allez, seulement vous mettriez probablement trois ou quatre jours pour vous rendre à destination, vos animaux sont à vide, doublez l'étape, et je vous donnerai cinquante francs de gratification; tenez, vous voyez que j'ai confiance en vous, je mets l'argent dans la lettre ouverte, savez-vous lire?

— Non, senhor.

— Cela ne fait rien. Voici, dit Elleur, après avoir écrit quelques mots sur un morceau de papier. Je dis à mon ami que, si vous arrivez dans les quarante-huit heures, à partir du moment que je marque, il vous donne l'argent que contient la lettre, sinon rien. Si vous arrivez au temps marqué, vous aurez peut-être encore une gratification de lui. Cela vous convient-il? »

Cinquante francs pour porter une lettre en allant un peu plus vite, il n'y avait pas à hésiter, le mulâtre accepta, et, plus satisfait, partit au grand trot en poussant ses animaux.

« A qui avez-vous écrit? dit Candi quand Elleur fut revenu près de lui.

— A personne, mais j'ai fait doubler l'allure à notre muletier pour qu'on le rattrape difficilement si l'on est à notre poursuite. Nous, nous allons retraverser la route, et à cent mètres nous prendrons à droite, pour nous rendre à la fazenda d'une connaissance qui nous donnera l'hospitalité : c'est là que j'ai donné rendez-vous à MM. de Grandpré et Vernet. »

Au bout d'une heure l'on était arrivé; le fazendeiro le senhor João Baptiste fut bien un peu étonné de voir nos voyageurs à pied, mais Elleur lui dit que la dame qui les accompagnait s'étant trouvée fatiguée du cheval, avait voulu aller à pied, et que l'on avait renvoyé les chevaux qui étaient de louage.

Le fazendeiro, peu curieux par hasard, se contenta de ces explications; c'était, nous l'avons dit, un brave homme, veillant sa culture et ses plantations de café sans s'occuper de ce qui se passait au dehors.

Le lendemain, vers huit heures du matin, de Grandpré arriva accompagné de Léonidas et des chevaux à vide; Vernet qui avait plus de chemin à faire ne devait arriver que le soir.

La nuit venue l'on commença à s'impatienter; Elleur comptait tellement que Vernet était incapable de se laisser prendre de nouveau ou même retarder, qu'il avait prié M. João Baptiste de vouloir bien faire retarder le souper.

Dix heures sonnèrent et Vernet n'apparaissait pas; l'on se mit à table.

Vers minuit tout le monde fut se coucher; c'était une heure indue dans la fazenda, ordinairement à dix heures tout le monde était au lit; rien d'étonnant à la campagne où l'on se lève de grand matin.

.... Voyons pourquoi Vernet n'apparaissait pas.

Après s'être séparé de ses amis, il avait éprouvé quelques difficultés à passer la Parahyba, puis s'était un peu égaré dans les chemins de traverse;

bref, ayant quitté Elleur le dimanche, au lieu de se trouver le lundi soir à Quiroz, où il devait rejoindre la route générale, il n'y arrivait que le mercredi dans l'après-midi, c'est-à-dire le lendemain du jour où de Grandpré était déjà rendu à destination; il hésita un moment à continuer, mais Queiroz n'a que deux ou trois cabanes, ainsi que Estive, et n'ayant guère qu'une lieue et demie à faire sur la route, il poussa en avant.

Il faut ici donner une explication au sujet d'une chose, qu'un lecteur européen aurait peine à comprendre.

Le mot portugais *atoleiro* peut se traduire littéralement en français par fondrière, mais nul ne peut se faire une idée de ce qu'est un *atoleiro* au Brésil.

Les routes n'ont jamais reçu aucune couche de pierres; dans la saison des pluies les parties basses s'imbibent d'eau et deviennent intransitables, chacun passe comme il peut, mais les muletiers qui ont des mulets chargés ont avec eux pioches et haches. Quand ils pensent que leurs animaux sont en danger de rester dans ce qui n'est encore qu'une fondrière, ils creusent sur les bords de la route, et mettent un peu de terre au milieu; mais souvent la chose est trop coûteuse, surtout pour les chars, et ils se contentent de couper des branches d'arbres dont ils couvrent la terre détrempée, les mulets passent comme ils peuvent et les chariots tirés par les bœufs n'enfoncent pas trop.

Vient un moment où ces bois, presque tous légers et de mauvaise qualité, pourrissent. Les

charrs les enfoncent de plus en plus, enfin la fondrière devient un véritable *atoleiro*, c'est-à-dire un endroit où l'homme à cheval doit mettre pied à terre pour sonder le terrain et où l'animal chargé refuse de s'engager. S'il est poussé avec trop d'obstination, il se lance, mais presque toujours reste engagé dans la boue jusqu'au ventre, quelquefois même il y périt; vous trouvez de ces *atoleiros* dans le milieu des villes réputées les plus importantes; rien d'étonnant, plus le transit est fréquent plus l'*atoleiro* devient profond. Hors la ville de Rio et la route Union et Industrie qui a coûté plus d'un million par lieue, il n'y a pas une pierre posée sur les routes. Si par hasard quelque Brésilien en voyage est obligé de s'arrêter et d'améliorer le chemin, il laisse à regret son travail derrière lui en pensant qu'un autre en profitera également; si ce n'était la peine, il détruirait ce qu'il a fait, non par méchanceté, loin de là, mais seulement pour qu'il ne fût pas dit qu'il a travaillé pour les autres.

Mais revenons à Vernet.

Il se trouvait à moitié chemin entre Queiroz et Estive, il venait de gravir une petite colline et s'apprêtait à descendre, quand il vit au bas de la côte, à deux cents mètres environ, une troupe de mulets engagés dans un des *atoleiros* dont nous venons de donner une description.

Parmi les hommes qui cherchaient à dégager les animaux, il reconnut qui?... Son ami M. Machado.

Il resta un moment stupéfait et s'arrêta.

Deux ou trois des mulets s'étaient déjà tellement engagés dans la boue liquide, que pour les en sortir il avait fallu les décharger, et reportant sa vue des hommes aux choses, il reconnut ses bagages et ceux de ses compagnons.

Comment M. Machado se trouvait-il là ?

C'est ce que nous allons expliquer en anticipant sur le récit que fit plus tard le conducteur à Vernet.

M. Machado en arrivant au pont de la Parahyba s'était renseigné comme il l'avait fait auparavant tout le long du chemin, il avait su la dispersion des fugitifs dans diverses directions.

Envoyant ses gens à la poursuite de M. Vernet et de M. de Grandpré, il avait continué lui-même par la route de Juiz-de-Fora où il savait que l'un de ceux qu'il poursuivait avait passé.

Il arriva à destination peu de temps après Elleur et fut s'enquérir auprès de l'autorité si l'on avait déjà pourvu à son arrestation.

Le subdelegado de Juiz-de-Fora lui avait fait observer que l'ordre arrivé par la diligence signalait une troupe de quatre ou cinq hommes et que l'on n'avait encore rien vu arriver de semblable, qu'il était probable que les criminels fugitifs avaient pris un autre chemin.

M. Machado savait déjà à quoi s'en tenir sur ce sujet ; il demanda main forte pour arrêter l'un d'eux, qui, disait-il, s'était séparé des autres et devait être arrivé seul dans l'endroit.

A Juiz-de-Fora, la police se faisait comme elle se fait en général par tout le Brésil ; aussi avant d'a-

voir réuni une demi-douzaine de gardes armés, il était plus de minuit et Elleur était parti depuis longtemps.

Furieux il se mit à la recherche de Candi; il avait laissé le droguiste s'échapper de propos délibéré pour le reprendre avec ses compagnons, sous le prétexte plausible qu'il devait être également coupable puisqu'il se sauvait; mais Candi fut également introuvable, nous savons pourquoi.

Fatigué de ces courses et du voyage, après avoir interrogé l'hôtelier et le senhor Carneiro Lobo qui déclara ne savoir ce qu'il voulait dire, il fut se coucher tombant de sommeil.

Le lendemain, M. Machado qui avait fatigué deux chevaux la veille s'éveilla tard; mais rassemblant ses idées il calcula que si Candi se cachait, les nombreux bagages qu'il savait être avec lui devaient le faire découvrir; il se mit à la recherche de ceux-ci.

Avant midi, il sut qu'une troupe chargée de malles était partie par la route de Barbacène. Il se mit en chemin accompagné de son page, passa Bemfica, Queiroz, Estive, et le soir arriva sur la place de Chapeo d'Uva quand le muletier déchargeait ses animaux.

Il faut dire que celui-ci avait doublé l'étape d'après les recommandations d'Elleur.

M. Machado d'accord avec l'autorité de l'endroit fit saisir les bagages, et ne pouvant revenir le même jour, il voulut obliger le muletier à retourner le lendemain sur ses pas; celui-ci refusa, alléguant qu'ayant marché plus que de coutume, les ani-

maux avaient besoin d'un jour de repos, et malgré les menaces du subdelegado, il ne se mit en route que le mercredi.

Voilà comment M. Machado se trouvait en présence de Vernet qu'il ne cherchait plus, et nous allons voir que sa bonne étoile l'avait abandonné.



XXX

**COMMENT LE SRNHOR MACHADO, CHERCHANT VERNET,
SE TROUVE FACHÉ DE L'AVOIR RETROUVÉ.**

« Cette fois, dit Vernet à voix basse, nous allons régler notre compte. »

Inutile de dire que cette allocution s'adressait à M. Machado, mais qu'il était trop loin pour rien entendre. Il n'avait même pas vu les nouveaux arrivés, occupé qu'il était à dégager les animaux de l'*atoleiro*.

Vernet entra rapidement dans le bois et fit la leçon à Antonio.

Au bout d'un quart d'heure la troupe était dégagée, et s'était remise en marche dans l'ordre suivant :

M. Machado, le muletier, le page et les animaux de charge, le *camarada* à pied derrière.

Au sommet de la colline, M. Machado arrêta brusquement son cheval; Vernet était devant lui, le revolver à la main.

Que devint-il quand il vit lentement s'abaisser

l'arme à hauteur de sa poitrine ? il voulut crier, s'enfuir, il n'en eut pas le temps.

Son cheval frappé entre les deux yeux s'abattit sous lui.

Le géant passa le pistolet dans la main gauche avec les rênes, mit son cheval au galop et passant rapidement auprès du pauvre diable qui cherchait à se dégager des étriers, il le saisit à pleine main par le dos de son paletot, l'enleva, le jeta derrière lui en travers sur la croupe de son cheval et continua vers l'atoleiro, au bas de la colline.

Le muletier était brave, il avait dans une fonte un de ces longs pistolets nommés *garucha* au Brésil. Il saisit son arme et fit feu par derrière sur Vernet.

Le coup chargé à gros plomb suivant l'usage du pays porta trop bas, et le pauvre diable de subdelegado servant de bouclier à son ravisseur, ce fut lui qui reçut toute la charge, heureusement par derrière, et déjà à une distance de plus de cinquante pas.

Vernet, qui n'avait rien senti, continua son chemin, choisit le plus profond de l'*atoleiro* et lança M. Machado qui y tomba à plat ventre, faisant jaillir la boue liquide à vingt pas de là.

« Comment trouvez-vous le bain ? dit-il au pauvre diable, mais ce n'est que le commencement ; je vais vous étriller de manière que vous vous en souveniez. Allons, debout, je ne me sôcie pas de me salir ; venez ici ou j'envoie une balle vous chercher. » Il mit de nouveau en joue.

« Grâce, je suis déjà à moitié mort, dit péniblement M. Machado, cherchant seulement à dégager sa figure de la boue qui le suffoquait.

— Dépêchons, je suis pressé.

— Tuez-moi si vous voulez, je ne puis bouger d'ici. »

Ceci ne faisait pas le compte de Vernet qui n'avait nullement l'intention de commettre un assassinat.

« Ha, vous ne voulez pas sortir de là.... Attendez.... »

Vernet se retourna et fit signe à Antonio.

Celui-ci était en train de faire comprendre au muletier qu'il n'avait pas affaire à des voleurs, et qu'au contraire les bagages appartenaient légitimement à son maître et à ses amis.

Laissant son explication à peu près terminée, il s'avança près de Vernet qui lui dit :

« Vous savez jeter le *laço*.... Voyez dans la troupe s'il y a quelque corde qui puisse vous servir et tirez-moi ce sujet de là, bon gré malgré. »

Antonio revint bientôt avec l'objet demandé.

Au moment où il allait lancer son *laço*, M. Machado dans la boue jusque sous les bras s'écria :

« Je vous dis que je suis blessé, pour l'amour de Dieu laissez-moi, j'ai une jambe cassée.

— Une jambe cassée en tombant dans la boue liquide, pensa Vernet, c'est trop fort; mais une légère douleur au coude droit lui rappela le coup de pistolet du muletier.

— Tiens, c'est vrai, se dit-il, en retroussant sa manche et voyant le sillon creusé par un grain de

plomb qui l'avait effleuré, le *tratante* aura reçu le reste, quelle bonne aubaine !

— Si vous êtes blessé, raison de plus pour vous tirer de là, je veux savoir si vous dites vrai, et à Antonio, jetez le laço. »

Vernet saisit la corde enroulée autour des épaules du pauvre diable, et malgré ses cris de douleur le traîna jusqu'à la terre ferme.

« Examinez-le, » dit-il à son *camarada*.

Antonio aida le subdelegado à se traîner jusqu'à une mare voisine ; là il le déshabilla et vit qu'en effet il avait reçu plus de vingt grains de plomb dans le corps. Le sang coulait même avec abondance, mais il n'y avait aucune fracture. Deux ou trois grains de plomb s'étaient justement logés dans le genou droit, ce qui faisait penser au blessé qu'il avait réellement la jambe brisée.

Vernet retourna auprès du muletier, lui acheva l'explication commencée par Antonio en lui donnant pour preuve les clefs de deux malles qu'il avait dans la poche et en lui signalant les effets qui étaient dedans. Il envoya le page de M. Machado secourir son maître et demanda s'il n'y avait pas un autre passage pour reprendre le chemin de Chapeo d'Uva.

« Si, dit le muletier ; hier même je ne suis pas passé ici, je me méfiais de l'*atoleiro* ; aujourd'hui c'est ce monsieur qui a voulu à toute fin se diriger de ce côté ; nous devons faire un petit détour. »

L'on fit retourner la troupe.

Vernet se dirigeant vers M. Machado lui dit après avoir fait éloigner le noir qui lui servait de page :

« Vous devez rendre grâce à votre blessure, car j'avais l'intention de vous attacher à un arbre et de vous tirer la peau des reins à coups de courroie pour vous payer l'aventure de Magé et votre bonne volonté à notre égard. Pour cette fois, vous êtes assez puni ; mais ne continuez pas à nous poursuivre, je vous préviens très-sérieusement que, si je vous attrape en tête-à-tête, vous passerez un mauvais quart d'heure. Je ne retournerai probablement pas de sitôt à Magé ; mais ne venez pas non plus volontairement du côté où je serai : je dois vous dire que je vous considère comme une mauvaise bête que l'on doit craindre partout où on la rencontre, en conséquence je n'attendrai pas vos attaques ; partout où nous pourrions nous rencontrer fuyez-moi dans votre intérêt, j'ai déjà bien de la peine à ne pas vous achever aujourd'hui. »

Il lui tourna le dos et s'éloigna.

.... Pour en finir avec M. Machado, nous devons dire qu'il envoya son noir lui chercher des hommes et un hamac, vu qu'il ne se sentait pas la force de monter à cheval.

L'esclave, possesseur du portefeuille de son maître ramassé dans la boue, jugea, voyant celui-ci à pied, sans argent et blessé, quand lui avait un animal passable entre les jambes, qu'il pouvait s'enfuir en toute sûreté.

M. Machado ne le revit plus, passa toute la nuit à l'attendre et ne fut trouvé que le lendemain par une troupe de passage.

En arrivant à Juiz-de-Fora, il garda le lit plus de

quinze jours, et les menaces de Vernet aidant, il renonça à ses poursuites.

Pendant son absence, le subdelegado dont il avait pris la place était allé voir le président de la province et avait obtenu d'être réintégré dans son emploi.

M. Machado n'était même plus inspecteur; un grain de plomb que l'on ne put extraire de son genou le fit boiter toute sa vie, et, comble de disgrâce, Maria ne le craignant plus s'était mise sous la protection de M. Rodrigo.

Il changea d'endroit, et renonçant à la nationalité brésilienne, se fit délivrer de nouveau un passe-port comme sujet portugais.

C'est maintenant l'homme le plus détracteur du gouvernement dont il blâme la faiblesse et l'injustice; chaque fois qu'obligé d'aller à Rio il passe devant la statue de don Pedro, il maudit le libérateur du Brésil et regrette ses cinq cents francs.



XXXI

UN FAZENDEIRO AMOUREUX.

« Où avez-vous pris les bagages que vous conduisez ? dit Vernet au muletier.

— A *Juiz-de-Fora* ; je les menais à *Ouro-Prêto*, d'après les ordres d'un nommé M. Candi à qui j'ai passé un reçu ; j'ai été arrêté par la police à *Chapeo d'Uva* et ramené en arrière malgré moi.

— Vous devez continuer votre route, mais il serait bon d'éviter *Chapeo d'Uva*, où vous avez été arrêté. Ne connaissiez-vous pas quelque détour ?

— Non, monsieur.

— Alors, je crois qu'il vaudrait mieux prévenir M. Candi de ce qui vous est arrivé, je sais où le trouver ; dans toute cette affaire, vous n'êtes pas coupable, mais le noir de l'individu que nous avons maltraité va donner l'alarme, et il se peut que vous soyez arrêté, ne fût-ce que comme témoin. J'eusse même dû l'attacher pour qu'il ne puisse prévenir aussitôt. Nous sommes déjà hors de la route, entrons plus avant dans la *capoeira*, vous rancherez d'ici à un quart de lieue et vous m'at-

tendrez. Je serai probablement de retour cette nuit avec M. Candi et nous aviserons. »

Après quelques observations, le muletier se décida, et Vernet s'étant assuré de l'endroit où il devait le retrouver, continua son chemin pour gagner la *fazenda* du senhor João Baptiste, où il devait trouver ses amis.

La journée du mardi s'était passée pour eux dans une certaine inquiétude; de Grandpré parlait déjà d'aller à la découverte. Mais Elleur lui fit observer que Vernet s'était peut-être perdu et que tôt ou tard il arriverait; que, du reste, pour avoir de ses nouvelles, dans le cas où il serait arrêté, il faudrait retourner à *Juiz-de-Fora*, ou même à *Petropolis*, et que ce serait une haute imprudence.

Elleur avait deviné juste, comme nous avons vu, et à la nuit tombante Vernet mettait pied à terre à la porte du perron.

Chacun le félicita, lui pressa la main.

« Enfin nous voilà tous réunis, dit de Grandpré, espérons que nos tribulations sont finies. »

Il était loin d'être aussi bon prophète qu'Elleur.

« Je ne sais, dit Vernet. Monsieur Candi, où pensez-vous que sont les bagages que vous avez envoyés en avant à *Ouro-Prêto* ? »

— Mais à dix ou douze lieues d'ici, je pense; ils sont partis dans la nuit du dimanche, voilà trois jours qu'ils voyagent.

— Nos malles sont à deux lieues d'ici dans la *capoeira*, sous la garde du muletier.

— Comment cela ? »

Vernet raconta sa rencontre avec M. Machado et ce qui s'en était suivi.

« Il est heureux, dit Elleur, que vous ayez été retardé, sans cela nos effets étaient perdus ou à peu près. Mais pensez-vous que maître Machado ait renoncé à nous poursuivre ? »

— Je puis vous le garantir, il est grièvement blessé, et de plus je l'ai averti que si je le rencontrais, je lui tordrais le cou sans miséricorde ; c'est ce que je suis décidé à faire, que ce soit ou non votre avis ; il est bon d'avoir de la patience, mais pas au delà d'un certain point. »

Elleur réfléchit un instant.

« Je pense que maintenant M. Machado en a assez, mais vous avez bien fait de ne pas amener ici nos bagages. Cependant il faut voir comment nous allons nous arranger pour les faire venir sans que le conducteur sache le lieu de notre résidence. Je pense que nous sommes en sûreté maintenant ; mais il doit y avoir eu un mandat d'arrêt lancé contre nous, jusqu'à *Barbacène* et peut-être *Ouro-Prêto*. Nous devons rester ici une quinzaine de jours pour laisser le temps apaiser naturellement le souvenir de nos prouesses. Combinons notre affaire. Le mulétier ne voudra rien donner sans l'ordre de M. Candi, et il ne connaît pas son écriture. Il faut que M. Candi se rende lui-même près de lui. Vous le guideriez, Vernet ! »

— Mais une fois là, dit celui-ci, que ferons-nous des bagages ? »

Elleur réfléchit un instant.

« La chose est assez embarrassante : d'un côté s'il

n'est pas nécessaire que le muletier sache où nous nous sommes arrêtés, d'autre part M. João Baptiste trouvera extraordinaire que nous lui demandions des animaux pour aller chercher nos effets qui se trouvent abandonnés au milieu des bois; il faut qu'Antonio et Léonidas prennent nos chevaux et aillent chercher nos malles; MM. Vernet et Candi iront avec eux.

— Et des bâts? dit de Grandpré.

— Il nous en faudra toujours, et en tout cas faisons un sacrifice : achetons les bâts du muletier, dussions-nous ne pas nous en servir autrement que pour apporter nos effets ici. Il faut de plus partir cette nuit sans prévenir notre hôte, qui sans cela voudrait à toute force nous prêter des mulets et des noirs. »

Tout s'arrangea de la sorte.

Le lendemain à déjeuner le fazendeiro s'étonna de l'absence de MM. Candi et Vernet.

« Ils sont allés chercher, dit Elleur, nos bagages qu'un muletier a laissés à *Estive*.

— Mais vous n'avez pas d'animaux de charge, il fallait m'en demander. Comment allez-vous faire?

— J'ai fait prendre nos chevaux, et ils doivent revenir aujourd'hui.

— Vos chevaux!... des chevaux de selle.... au bât.... mais vous n'y pensez pas?

— Parfaitement. Je sais que vos animaux ne sont pas nombreux, soit dit sans vous offenser, et peut-être n'auriez-vous pas eu les harnachements nécessaires; je n'ai pas voulu vous incommoder.

— Vous avez eu tort, je me serais toujours bien arrangé pour faire venir vos bagages sans que cela m'incommodât en rien ; j'aurais même pu envoyer un char avec des bœufs.

— Bast ! laissez, nos chevaux se tireront d'affaire. Nous allons dans l'intérieur, loin peut-être, il faut qu'ils s'accoutument à faire tous les services

— C'est vrai, vous ne m'avez pas dit encore clairement le but de votre voyage ; vous allez aux mines d'or étudier le service qui s'y fait, mais lesquelles?... *Morro-Velho*.... *Sant'-Anna*?... ou celles ouvertes depuis peu à *Passagem*?

— Non, nous prétendons voir quelques mines abandonnées à *Ouro-Prêto*, seulement pour étudier la nature du terrain. Ensuite, nous passerons peut-être à *Passagem*, et devons de là aller voir les mines de diamants à *Diamantine*, et peut-être pousserons-nous jusqu'à *Grand-Mogol* et même jusqu'au *Sincura*, près de Bahia. Alors peut-être retournerons-nous en Europe, ou si nous avons trouvé quelque chose d'avantageux, nous fonderons un établissement dans le pays. »

Le soir Vernet et Candi étaient de retour rapportant les bagages, ce qui paraissait surtout faire particulièrement plaisir à ce dernier.

Nous devons avouer cependant que leur arrivée fut agréable à tout le monde, car sans eux la continuation du voyage eût été sinon impossible, au moins fort pénible.

« Comment voulez-vous voyager avec tout ce train ? exclama le fazendeiro en énumérant les colis

que l'on déchargeait : quatorze malles et plus de cinquante paquets de toutes grandeurs ; mais vous n'y pensez pas. Vos malles pèsent au moins cent cinquante ou deux cents livres chacune. Vous savez bien que la charge d'un mulet qui doit faire un voyage un peu long ne saurait passer de huit *arrobas* (256 livres). Avec les petits paquets que vous pouvez mettre au-dessus, deux malles comme celles-ci pèsent plus de quatre cents livres, vous ne sauriez aller loin.

« Et celles-ci, dit-il en montrant deux malles énormes que l'on emportait déjà dans l'intérieur. Elles paraissent légères, il est vrai, mais comment voulez-vous qu'un pareil volume circule dans les bois où le chemin permet à peine le passage à un cavalier ?

— Ce sont probablement, dit Vernet, les crinolines et les jupons de Mlle Candi ; nous en ferons un auto-da-fé avant d'entrer dans la forêt.

— Un auto-da-fé ? dit le fazendeiro, qui ne comprenait pas.

— Nous les jetterons au feu. »

Le fazendeiro parlait médiocrement le français, mais voulant montrer ce qu'il savait, il se tourna vers Rose, qui se trouvait au haut du balcon accoudée avec sa femme et examinait le déchargement.

« Entendez-vous, mademoiselle ? dit-il en mauvais français, M. Vernet prétend qu'il faut jeter au feu toutes ces fanfreluches qui ne peuvent se transporter dans un pareil voyage.

— Brûler mes effets ! vous voulez rire ?

— Je plaisante, dit Vernet, mais nous ne pou-

vons véritablement voyager avec des malles aussi grandes, à ce que me fait observer M. João Baptiste.

— Nous arrangerons cela, dit Elleur; mais le déchargement est fini, allons reconnaître chacun ce qui nous appartient; j'avoue que je ne suis pas fâché de ne plus être réduit à deux chemises, que depuis près de trois semaines je change à tour de rôle. »

La reconnaissance faite, chacun se rendit dans la salle commune, qu'il serait trop prétentieux d'appeler salon.

Un plancher mal raboté, un divan garni de paille de jonc, une douzaine de chaises idem, une table ronde portant un flambeau, deux consoles avec flambeaux sans bougies, un hamac de coton étendu dans un coin : voilà l'inventaire de la salle.

Du reste, la fazenda était encore assez bien montée comparativement à bien d'autres.

Ajoutez au milieu de la salle, deux ou trois marmots de la maison avec autant de négrillons qui se roulaient sur un paillason; deux ou trois chiens sous la table ou le canapé, qui s'élançaient en aboyant avec fureur chaque fois qu'un noir venait en tremblant demander des ordres au fazendeiro, ou lui rendre compte de quelque service exécuté.

Il faut dire que cette coutume est générale dans les grandes fazendas; le maître de la maison a toujours de ces chiens qui ne laissent pas approcher facilement un noir étranger au service de la maison; pour les blancs ils sont moins sévères, vont

les flairer et retournent tranquillement se coucher sans rien dire. Il ne faut pas s'y fier néanmoins : si vous entrez à l'improviste, il peut fort bien vous arriver d'être mordu avant d'avoir été flairé, ce qui ne vous fait pas trop plaisir, quoique le fazendeiro qui crie ouvertement et gronde ses chiens ne puisse s'empêcher cinq minutes après de vous vanter leurs qualités et leur vigilance dont vous ne venez que trop de vous apercevoir.

On venait d'annoncer le souper, et chacun se levait pour se rendre dans la salle à manger, quand on entendit battre des mains à l'escalier du perron ; les chiens se précipitèrent en aboyant, suivant la coutume, le fazendeiro se dirigea vers la porte, et au même instant l'on vit entrer un gros homme de quarante à quarante-cinq ans, en équipage de voyage.

C'était un nouvel hôte qui arrivait.

« Comment cela va-t-il ? demanda le nouveau venu en serrant la main au fazendeiro, suivant la coutume.

— Bien, et vous ? Vous venez me demander l'hospitalité ce soir, à ce que je vois ?

— Justement. Mon cheval s'est abattu à un quart de lieue d'ici et ne fait plus que boiter, ce qui m'ennuie considérablement. Je crains de ne pouvoir me rendre chez moi ce soir ; il y a le marais à traverser, et le diable d'animal pourrait bien m'y laisser.

— Vous avez raison : les cinq lieues qui vous restent à faire pour vous rendre chez vous ne sont pas des meilleures, et la nuit, avec un animal boi-

teux, vous ne seriez pas à votre aise. Dormez ici ; demain je vous prêterai un autre cheval, et un de mes noirs reconduira le vôtre à vide.

— Non, j'ai mon page ici, prêtez-moi seulement un cheval si le mien ne va pas mieux demain.

— C'est entendu, allons souper. »

Le nouvel arrivant était un Portugais naturalisé Brésilien, grossier et sans éducation. Il avait autrefois commandé un navire négrier, puis fait le trafic des noirs dans l'intérieur du pays ; ayant gagné à ce métier une jolie fortune, il s'était établi fazendeiro.

Mais moins habile dans la culture que dans le négoce de la viande noire, il s'était arriéré dans ses affaires, et ses terres et cinquante noirs qu'il possédait étaient hypothéqués pour une somme égale à leur valeur, ou à peu près.

Nous verrons plus tard le plan qu'il ruminait pour relever sa fortune.

Une fois à table, il examina les personnes arrivées avant lui, Rose lui fit une impression des plus fortes.

Je ne dirai pas qu'il tomba de suite amoureux, mais il imagina que ce serait une compagnie agréable, s'il pouvait la posséder chez lui. Il résolut de prendre des renseignements.

Son page était un mulâtre des plus madrés ; après le souper il lui donna ses instructions.

Celui-ci interrogea Antonio, qui lui dit ne rien savoir, mais il fut un peu plus heureux auprès de Léonidas.

Il sut que Rose n'était pas la fille de Candi, et de

là il conclut que ce devait être sa maîtresse. La négresse même n'en savait pas davantage.

Habitué à juger les femmes par celles qu'il connaissait, M. José de Silva Braga jugea que la chose pouvait s'arranger, mais la plus grande difficulté était qu'il savait à peine une vingtaine de mots de mauvais français appris à la mer, et que Rose n'entendait pas une parole de portugais.

M. João Baptiste pouvait bien lui rendre service et lui servir d'interprète, mais le voudrait-il ?

Le lendemain avant de partir il fut le sonder.

« La petite est gentille, dit-il à M. João Baptiste, qu'en pensez-vous, compère ? »

Il était parrain d'un des enfants de son hôte.

« Oui, elle arrive d'Europe à peine, à ce que m'ont dit ces messieurs, et n'a pas encore perdu ses couleurs.

— Est-ce que vous pensez que ce gros homme est son père ? moi je ne donne pas là dedans. Je crois plutôt que c'est son amant ; un joli goût qu'elle a là.... à moins que ce ne soit pour son argent, ce qui est plus probable.

— Oh ! vous voyez le mal partout, pourquoi ne serait-ce pas son père ? la petite est gaie, mais je ne l'ai vue prendre aucune liberté avec M. Canji ; en tout cas ce sont leurs affaires, cela ne me regarde pas ; ils m'ont été présentés par M. Elleur que je connais depuis longtemps, peu m'importe ce qu'ils sont et d'où ils viennent. Ils seraient même venus par hasard en passant me demander l'hospitalité que je leur aurais ouvert ma porte de bon

gré; vous savez bien que c'est l'usage, et je m'y conforme.

— Parbleu! moi aussi je les aurais reçus de bon gré, j'aurais enjolé la petite et mis le prétendu père à la porte.

— Mais pourquoi voulez-vous que ce ne soit pas son père?

— D'abord, ~~elle~~ ne lui ressemble pas du tout.

— Jolie preuve! Mon petit, dont vous êtes par-
rain, vous ressemble parfaitement, et cependant
c'est moi qui suis son père. »

Le compère eut un sourire ironique.

« Oui; vous avez raison, dit-il, mais je me suis
informé et je sais ce que je dis. Vous devriez me
servir d'interprète, vu que la péronnelle ne parle
pas le portugais et que j'ai un peu oublié le fran-
çais que j'avais appris du temps où je naviguais.

— Plaisantez-vous? me mettre dans une intri-
gue d'amour, c'est bon pour vous qui êtes garçon,
et de plus ce sont mes hôtes.

— Bast! laissez donc; si c'était pour votre propre
compte, vous ne seriez pas si prudent, vous avez
aussi fait des vôtres, et plus d'une de vos *mucamas*
(femmes de chambre) ont fait des mulâtres qui vous
ressemblent par trop; combien en avez-vous dans
votre fazenda qui, s'ils n'étaient esclaves, pour-
raient vous nommer papa? »

M. João Baptiste réprima un sourire, mais ne
se fâcha pas.

« Oui, je sais bien que c'est l'habitude d'accuser
le maître, chaque fois qu'il naît un mulâtre dans
une fazenda, mais ce sont plutôt les hôtes que je

reçois qui me laissent des souvenirs de leur passage, et vous même, compère, je ne sais pas trop....

— Histoires, vous savez bien que je traite les esclaves le fouet à la main.

— Ce qui n'empêche pas de vous en servir quand elles sont gentilles, n'est-ce pas? dit João Baptiste en riant.

— Vous vous trompez; enfin voulez-vous sonder la petite? »

Le vieux bonhomme fit la grimace.

« Non, dit-il, cela ne me va pas; histoires d'amour ne sont plus de mon âge, du reste ma femme est jalouse et ne quitte pas la fazenda, je ne saurais comment m'y prendre.

— C'est bon, adieu, dit Braga en lui serrant la main, je plaisantais; » mais tout bas: « Vieil hypocrite, tu en as fait bien d'autres dans ton temps, mais je m'arrangerai sans toi. »

Il remonta à cheval, et s'en retourna, après toutefois avoir été prendre congé de toutes les personnes qui se trouvaient à la maison.

Il avait voulu également serrer la main à Rose, mais celle-ci se contenta de lui faire la révérence en riant.

XXXII

ENLÈVEMENT DE ROSE.

Nos amis passèrent quinze jours à la fazenda de João Baptiste; ils avaient repris leurs noms, car comme Elleur étant connu n'en pouvait changer, il ne servait à rien que les autres se cachassent sous de faux noms.

Ils avaient réuni leurs intérêts.

Inventaire fait des fonds de la société, il avait été reconnu à l'avoir de Candi trente mille francs, à celui de de Grandpré dix mille; total, quarante mille francs. Elleur, Vernet et Rose n'apportaient rien ou peu de chose.

Chacun devait d'abord retirer son entrée, puis les bénéfices se partager.

Candi avait encore soixante mille francs en France déjà entrés en société; il en reparla, quoique peut-être un peu à regret.

De Grandpré offrait aussi de faire venir quatre-vingt mille francs qu'il avait à Rio.

« Ce n'est pas la peine, dit Elleur, nous avons ici

plus qu'il ne nous faut pour le moment, plus tard nous verrons. »

M. de Silva Braga venait presque tous les jours à la fazenda, il n'avait pas eu grand'peine à faire parler la négresse de Candi, qui servait Rose, et quoique Vernet fût obligé à garder les convenances à la fazenda, il avait la certitude que Rose n'était qu'une grisette et de plus la maîtresse de celui-ci.

Habitué à juger les Françaises au Brésil par deux ou trois débauchées qu'il avait connues à Rio, il gagna la négresse et fit faire à Rose la proposition de la suivre en quittant ses amis.

Il lui promettait la direction de sa fazenda, tout ce qu'elle voudrait, et même, n'ayant pas reçu de réponse à une première ouverture, il fit parler de mariage. Inutile de dire que cette dernière promesse était un leurre.

Rose avait d'abord ri, puis s'était fâchée de ses importunités ; elle n'osait cependant rien dire à Vernet dont elle connaissait la brutalité.

Braga commençait à se passionner véritablement, et, ayant appris que les Français étaient sur le point de partir, il résolut de brusquer le dénouement.

Il s'arrangea de manière à faire inviter tous nos amis à une chasse au chevreuil chez un fazendeiro voisin ; Rose était restée seule à la maison avec la femme de M. João Baptiste ; celui-ci qui n'avait pas voulu aller à la chasse avait été appelé dehors de chez lui par un messenger envoyé sous main par Braga.

Dans une lettre portant une fausse signature du

subdelegado de Chapeo d'Uva, on lui écrivait qu'il eût à monter à cheval immédiatement et se rendre à la ville pour *négoces urgents* de sa charge.

Il était juge des orphelins et remplissait consciencieusement ses devoirs, il s'était empressé de se rendre à l'invitation qu'on lui faisait.

Candi lui aussi était demeuré à la fazenda, mais il restait à une extrémité du bâtiment avec ses amis, tandis que Rose couchait dans l'appartement des femmes à l'autre bout de la maison.

Maria, la négresse de Candi, était du complot ; ce n'est pas qu'elle eût à se plaindre de sa maîtresse, mais ses relations avec Candi avait excité son orgueil et elle jugeait que Rose disparue, elle n'aurait plus personne à servir, et qui sait ? peut-être saurait-elle assez captiver Candi pour obtenir sa liberté et se faire servir à son tour.

Vers minuit Braga arrivait devant la fazenda accompagné de quatre noirs dévoués.

Tous étaient à cheval ; un sixième cheval était vide et sans cavalier, il portait une selle de femme destinée à Rose.

L'enlèvement se fit sans difficulté, à part quelques cris qui ne réveillèrent pas les noirs, couchés dehors du bâtiment principal.

Maria s'était levée, avait ouvert la porte de la maison à un signal convenu ; celle de Rose ne fermait qu'au moyen d'une *tramella* en bois tenue par un clou, les verrous étant choses presque inconnues au Brésil et les serrures économisées le plus possible.

La négresse avait fait sauter le clou et l'avait

remplacé par un plus petit, de manière à ce que jouant dans son trou, il fût facile du dehors de faire sauter sans bruit la *tramella* en introduisant un marteau entre la porte et son pilier à hauteur de la fermeture.

Rose saisie dans son sommeil avait à peine poussé quelques faibles cris, la maîtresse de la maison qui dormait auprès, s'était bien éveillée et avait demandé à travers la cloison si elle se trouvait indisposée. N'entendant plus rien elle crut s'être trompée, mais le bruit des chevaux qui s'éloignaient au galop l'avait étonnée.

Elle appela de nouveau :

« Mademoiselle Rose..., mademoiselle Rose! » et battit à la cloison ; inquiète, sans savoir pourquoi, elle se leva, appela une *mucama* et l'envoya frapper à la porte de sa voisine.

Celle-ci revint disant que la porte était ouverte, que Mlle Rose était sortie.

« Sortie ! à pareille heure ! ce n'est pas possible, » s'écria-t-elle ; quoique beaucoup plus jeune que son mari et ayant déjà fait parler la médisance, elle voulait se faire croire jalouse, peut-être l'était-elle, les femmes sont si bizarres !

Elle pensa que M. João Baptiste, lui, était dehors..., puis ce bruit de chevaux...

Elle courut examiner la chambre de Rose, la trouva vide comme lui avait dit sa *mucama*, et alors alla au plus vite éveiller Candi.

Celui-ci, prévenu que sa fille avait disparu, fut fort étonné, se leva en maugréant, et put se convaincre de ses propres yeux que la chambre

de Rose était vide et la porte de la maison ouverte.

Mais, chose qui étonna beaucoup la femme du fazendeiro, Candi ne se désespéra pas trop, il se contenta de dire d'un air contrarié :

« Que dira demain M. Vernet à son retour ?

— Comment ! s'écria la maîtresse de la maison, vous parlez de l'opinion de Vernet, mais vous ! vous n'êtes pas plus étonné que cela ?... Vous êtes d'accord peut-être, c'est une indignité, mon mari me le payera, c'est lui qui a fait le coup.

« Les chiens n'ont pas crié, d'abord..., je les aurais entendus. Ils auront reconnu leur maître.... Venir dans une maison honorable pour faire faire des folies à un honnête père de famille..., honnête..., il est joli l'honnête homme !... mais il reviendra peut-être et nous verrons. »

Maria était plus fine que ne le sont généralement ses pareilles, elle trouva plaisant d'exciter encore les soupçons contre le pauvre João Baptiste et ayant pris, dans un coin, un fouet que le *fazendeiro* emportait quelques fois avec lui quand il montait à cheval, elle le cacha dans ses vêtements et fut le jeter sur le perron, puis elle attira adroitement l'attention de Mme Baptiste de ce côté en lui disant :

« Mais, madame, il faudrait voir dehors, réveiller les *feitores* (conducteurs d'esclaves) et prévenir ces autres messieurs ; peut-être saurait-on mieux à quoi s'en tenir. »

La maîtresse de la maison, sans penser à ce qu'il pouvait y avoir d'inconvenant à une esclave de

donner son avis à une blanche, se précipita vers la porte, et comme le fouet était étendu au beau milieu du perron, elle n'eut pas de peine à le trouver.

« Tenez, s'écria-t-elle en se tournant vers Candi, regardez ce que je viens de trouver.... le fouet de mon mari qu'il a laissé tomber en venant ici tout à l'heure. »

Et elle rentra furieuse en disant d'un ton amer :

« Qu'ils s'arrangent, ce sont les affaires des hommes, nous autres femmes nous devons souffrir et nous taire. »

Elle se mit à pleurer et rentra chez elle.

Candi était très-embarrassé, Antonio et Léonidas avaient accompagné les chasseurs, il ne connaissait pas les noirs de la maison qui ne lui auraient peut-être pas obéi.

Il appela Maria et lui dit de chercher un noir qui pût se rendre à la fazenda voisine, pour porter une lettre.

Celle-ci resta à dessein plus d'une demi-heure à trouver ce qu'on lui demandait et comme le noir dit ne pouvoir à cette heure se procurer un cheval, il partit à pied porteur d'une lettre adressée à Elleur.

Le droguiste avait jugé plus prudent d'aviser celui-ci le premier, pensant qu'il saurait mieux ce qu'il faudrait faire pour empêcher Vernet de s'emporter plus qu'il ne devait.

Il était quatre heures du matin quand le messager arrivant fit réveiller Elleur.

Celui-ci s'étant levé et ayant lu la lettre fut trouver immédiatement de Grandpré.

« Écoutez ce que je reçois à l'instant, de la part de Candi. »

Et il lut :

« Pendant votre absence Rose a disparu enlevée, à ce que dit Mme Baptiste, par son mari ; cependant je ne saurais croire que ce soit lui, qui soit coupable, il me paraît trop honnête pour cela. Venez vite voir ce qu'il y a à faire. Prévenez M. Vernet de la manière dont vous l'entendrez. »

« Votre associé et ami, Candi. »

« Rose enlevée, s'écria de Grandpré, Vernet est capable de tuer le pauvre João Baptiste. »

— Eh ! ce ne saurait être M. João Baptiste qui a fait le coup.... Vous voyez que M. Candi lui-même en doute. Ce sera plutôt ce Portugais à figure de boucher, il ne sortait plus de la fazenda, et j'ai bien vu qu'il faisait les yeux doux à la petite. Mais il faut aller prévenir Vernet. »

Vernet dormait et eut assez de peine à comprendre ce qu'on lui voulait dire, mais quand, mieux éveillé, il eut saisi le sens de la lettre, il sauta en bas du lit en jurant d'une façon épouvantable.

« Tas de canaille, s'écria-t-il, on vous amènera des Parisiennes pour vos beaux yeux.... et moi qui depuis le retour de Rose n'ai pas encore pu la voir seul un instant. Attendez.... attendez.... vous ne connaissez pas Vernet.... monsieur João Baptiste, vous pouvez faire votre testament.... »

— Mais je suis sûr, dit Elleur, qu'il y a erreur, et que le pauvre homme est accusé injustement ; re-

tourmons vers Candi, nous verrons ce qu'il y a à faire. »

Le maître de la maison que le bruit avait éveillé se présenta ; Elleur s'excusa auprès de lui sur ce qu'une affaire importante les rappelait et ne leur permettait pas d'assister à la chasse projetée.

Il le pria de faire apprêter immédiatement leurs chevaux.

Celui-ci, qui n'était pas dans la confiance des projets du senhor Braga, chercha à retenir les étrangers, mais voyant que tout était inutile, il se décida à les reconduire jusque chez João Baptiste qui était aussi son ami.

Quand on fut arrivé, on interrogea Candi, qui ne put que répéter ce qu'il avait écrit, qu'il ne savait rien de plus, sinon que la maîtresse de la maison ayant trouvé une cravache de son mari sur le perron, en avait conclu qu'il était revenu la nuit et était l'auteur de l'enlèvement de Rose.

« Comment ! s'écria M. Monteiro, le fazendeiro, chez qui l'on avait chassé... João Baptiste est incapable de cela, c'est un mensonge.... et parbleu, ajouta-t-il en montrant de la main celui que l'on accusait, qui revenait au galop, le voilà lui-même, mais je me porte caution pour lui, ce serait plutôt.... »

Il s'arrêta et se mordit les lèvres.

Vernet s'élança.

« Laissez-moi faire, dit Elleur. »

Puis à M. Monteiro.

« Vous disiez.... ce serait plutôt.... achevez votre phrase.... qui soupçonnez-vous ?

— Moi? personne.

— Mais vous avez bien dit, ce serait plutôt.... vous avez un soupçon ou du moins que voulez-vous dire?

— Je ne sais, dit M. Monteiro en balbutiant... ah.... oui.... je voulais dire.... ce serait plutôt João Baptiste qui se serait fait enlever, » et il fit une grimace qui voulait feindre un éclat de rire.

« Qu'ils s'arrangent, pensa-t-il, ce n'est pas mon affaire, et si c'est Braga, quoique nous soyons amis, il est capable de me faire assassiner si je parle de lui. »

M. João Baptiste entra en ce moment.

« Vous avez fait là un joli coup, lui dit Elleur sans préambule.

— Un joli coup? dit le fazendeiro en tendant la main à Elleur et ne paraissant pas comprendre.

— Oui, faites l'innocent, où avez-vous été cette nuit?

— Cette nuit, je suis allé à Chapeo d'Uva, où m'appelait une lettre que je croyais du subdelegado.

« Quand je suis arrivé, celui-ci m'a presque ri au nez, la signature était fausse, je ne sais ce que cela veut dire, et qui s'est permis de me faire cette mauvaise plaisanterie, je n'ose croire que ce soit un de ces messieurs, et je ne vois pas trop....

— Avez-vous cette lettre sur vous?

— Oui; le subdelegado voulait la garder, mais j'ai pensé que cela compromettrait peut-être quelque ami, et quoique je ne sois pas satisfait de mon

voyage inutile, je ne voudrais pas que les choses fussent poussées trop loin.

— Voulez-vous me la montrer?

— Volontiers. »

Il tira la lettre de son portefeuille.

Après avoir lu, Elleur dit:

« N'auriez-vous aucune idée de celui qui a pu écrire cette lettre?

— Non, et je ne sais dans quel but....

— Dans le but de vous éloigner de chez vous cette nuit.

— M'éloigner et pourquoi? que s'est-il passé?

— Il s'est passé que Mlle Rose a été enlevée cette nuit, et que votre femme vous accuse d'être l'auteur de ce rapt.

— Mlle Rose enlevée.... ma femme qui m'accuse.... vous plaisantez?

— Nullement, et je n'en ai pas envie.

— Mais vous ne me croyez pas capable....

— Non, mais allez détromper votre femme, je vais m'entendre avec ces messieurs sur ce que nous avons à faire. »

Comme il avait fait part de ses soupçons sur M. Braga à Vernet, celui-ci s'écria:

« Il faut aller chez le Portugais immédiatement, » puis frappant du poing sur la table, « et je vais monter à cheval à l'instant. »

Il fit un pas vers la porte.

Elleur s'assit:

« Prenez une chaise, monsieur Vernet, dit-il, ne faisons rien à l'aventure. »

Celui-ci obéit d'un air contrarié.

« Je crois, dit Elleur, que c'est bien le Braga qu'a fait le coup, mais de deux choses l'une, ou il a emmené Rose dans quelque mesure, et s'y cache avec elle, ou il l'a fait garder par ses noirs, tandis que lui-même sera resté chez lui pour détourner les soupçons. Je crois même qu'il aura pris ce dernier parti qui est le plus adroit. Il doit craindre que, ne le trouvant pas, nous le cherchions de tous côtés, faisons parler ses noirs et venions à le découvrir, tandis que tranquillement chez lui, il fera l'étonné, et nous offrira de visiter sa maison.

— S'il est chez lui, dit Vernet, je lui serre le cou jusqu'à ce qu'il me dise ce qu'il a fait de Rose.

— Mauvais moyen ; si vous lui serrez le cou, vous l'étranglerez, et il ne parlera pas, d'un autre côté, nous nous ferions une mauvaise affaire encore une fois.

« Le meilleur est d'envoyer Antonio en reconnaissance.

« Cependant comme il peut avoir laissé quelque espion ici, il faut sortir comme pour nous mettre à la recherche, mais en annonçant que nous allons d'un autre côté que celui où il demeure. »

« Voici, continua Elleur, ce que nous devons faire. — Je vais aller chez Braga que je pense trouver chez lui, je lui conterai l'enlèvement et tâcherai de le pénétrer, mais sans montrer de soupçons ; je lui dirai que mes amis sont allés d'autres côtés, à la recherche, puis je le quitterai en lui demandant par où je dois me diriger ; il est probable qu'il m'enverra du côté opposé à celui que je devrais

prendre pour réussir. Mais cela n'est pas l'important : je désire seulement savoir s'il est chez lui et le rassurer.

« Ne se voyant pas soupçonné, il se mettra certainement ce soir en route pour rejoindre Rose, c'est là où je l'attends.

« Nous allons passer la journée dans les environs de la fazenda, dans quelque cabane où nous nous ferons apporter à manger, mais comme il se peut qu'il monte à cheval et parte subitement de manière à nous dépister, nous devons nous séparer et former quatre postes dont sa fazenda sera le centre.

« Antonio qui n'est pas connu des noirs dudit Braga, à l'exception de son page, sera mis en sentinelle dans la Capoeira, avec Léonidas ; s'il le peut même, il s'approchera de la maison quand il fera nuit et, sitôt que notre homme montera à cheval, il le suivra et enverra Léonidas nous prévenir en commençant par celui qui sera le plus près de la route, qu'il aura suivie. »

Ce plan approuvé, l'on se mit en selle et tous partirent au galop.

.... La fazenda du senhor Braga était sur une colline découverte de tous côtés, il était difficile de s'en approcher sans être vu de loin, nos amis s'arrêtèrent avant d'entrer dans le *campo* qui était au devant.

« Diable ! dit Elleur, voilà une partie de mon plan à changer, il doit y avoir là haut des sentinelles qui veillent sur la plaine et nous serons vus dès que nous sortirons du couvert ; attendez-moi ici,

mais cachez-vous. Je vais aller seul en éclaireur. »

Elleur partit et revint au bout d'une heure.

« Hé bien ! dit Vernet.

— Si je ne soupçonnais pas Braga, je ne me serais aperçu de rien, il faut convenir qu'il joue bien son rôle ; mais comme je pense que lui seul est capable d'être venu à la fazenda de João Baptiste sans faire aboyer les chiens, j'ai été moins facile à dépister.

« Il a fait l'étonné et a même poussé une foule d'exclamations trop fortes pour être sincères

« Comme il faisait sa cour à la petite, il aurait dû offrir de monter à cheval pour nous aider dans nos recherches, il n'a pas pensé à cela.

« Quand je lui ai dit nos soupçons sur João Baptiste, il s'est récrié, mais faiblement, et a même lâché un.... qui sait ?... qui m'a laissé voir que peu lui importe qui l'on soupçonne, pourvu que ce ne soit pas lui.

« Je lui ai demandé s'il avait eu des visites hier, il m'a dit que non, du reste je m'en suis assuré près d'un noir, et j'ai remarqué que quatre chevaux ont dû sortir hier ou cette nuit, tandis qu'un seul est revenu.

« Il y a beaucoup de traces sur le chemin, mais il est facile de distinguer dans la terre humide le pas d'un cheval qui va de voyage : ici même vous pouvez faire la même remarque, il a dû sortir hier accompagné de deux acolytes et menant un cheval vide, probablement pour emmener Rose.

« De plus il a passé dans l'eau à cheval jusqu'au

ventre de l'animal. J'ai vu sa selle qu'un noir avait mise sécher au soleil et les panneaux sont mouillés ; vous savez que d'ici à la fazenda de João Baptiste, où il est venu hier dans la matinée, probablement pour savoir si nous nous absentions le soir, il n'y a pas assez d'eau pour mouiller le ventre d'un animal, il a donc dû accompagner Rose jusqu'à l'endroit où il l'a cachée, et être revenu ensuite pour attendre notre visite.

« Voilà tout ce que j'ai remarqué et je crois que c'est suffisant.

— Très-suffisant, dit Vernet, et je vais aller chercher M. Braga à coups de cravache pour qu'il me conduise où se trouve Rose.

— Mauvaise idée : vous aurez cinquante noirs sur les bras, si vous ne recevez un coup de fusil qui n'avancera en rien nos affaires. Au lieu de cela, vous allez avec ces messieurs retourner un peu en arrière et ferez le tour de la fazenda, mais à distance, de manière à ne pas être vus, vous prendrez note de tous les chemins et sentiers qui y aboutissent et reviendrez me trouver à la venda que nous avons laissée en arrière à un quart de lieue d'ici ; moi je vais aller installer Antonio et Léonidas à leur poste d'observation. »

Vernet fit encore quelques observations. Mais Elleur lui dit :

« Laissez-moi faire, ou je ne me mêle plus de rien. »

Puis au baron :

« Monsieur de Grandpré, veillez sur votre ami ; que son impatience ne compromette pas nos chances de réussite ; à tantôt. »

Vers midi nos quatre amis étaient de retour.

« Rien de nouveau, dit Elleur, j'ai laissé Antonio en observation dans un endroit où il aperçoit facilement ce qui se passe sur le *terreiro*¹ de la fazenda; il est placé un peu loin peut-être, mais grâce à une excellente lunette d'approche que j'ai apportée, aucun détail ne peut lui échapper. Je me réserve même la garde de la route de manière à pouvoir rester auprès de lui et être au courant des opérations de l'ennemi.

— Mais, dit Vernet, c'est probablement ici, sur cette route même, que passera Braga, et si vous restez seul, vous ne serez pas en force pour l'empêcher de faire ce qu'il voudra.

— La chose importante est de savoir où il a caché Rose; si j'arrive le premier, j'attendrai, s'il n'y a pas urgence, et vous arriverez successivement. Qu'avez-vous remarqué dans votre excursion?

— Pas grand'chose, un autre chemin de l'autre côté de la fazenda, qui paraît être la continuation de celui-ci et qui me semble aller du côté de Estive, puis un ou deux sentiers qui vont dans les cannes à sucre, ou vers les plantations de café.

— Rien de plus?

— Non.

— Vous oubliez, dit de Grandpré que nous avons vu passer un noir dans la vallée au-dessous de nous, quand nous étions dans le bois sur la hauteur.

1. Endroit découvert et battu devant chaque habitation.

— Ce n'était pas un noir, dit Elleur, je l'ai vu sortir de la fazenda et l'ai reconnu au moyen de ma lunette, c'est un mulâtre, le page du fazendeiro. Je l'ai perdu de vue quand il est sorti du *campo* et entré dans la *capoeira*. J'étais trop loin pour envoyer Antonio après lui, mais il est probable qu'il est allé à l'endroit où est Rose ; il avait un panier à l'arçon de la selle, probablement quelques provisions ; il faudra garder le chemin par où il est passé. Vernet, cela vous regarde, je vous adjointrai M. Candi qui est plus calme et retiendra votre fougue.

« Pensez-vous, de Grandpré, que hors ce chemin, et celui où vous avez vu le page, il y en ait un autre à garder.

— Non, je n'ai rien vu de particulier, si ce n'est peut-être celui qui doit conduire à Estive et qui paraît assez suivi.

— Ce n'est pas de ce côté que Braga se dirigera ce soir. En calculant la direction du chemin que le page a pris en passant par la vallée et celle que suit ce chemin, nous voyons qu'ils sont presque parallèles, faisant pourtant un angle dont la fazenda est le sommet, Braga a passé cette nuit par ici, en revenant de l'endroit où est Rose, le mulâtre a fait un détour qui doit le conduire au même but. Je parierais que Rose est cachée dans quelque maison derrière cette colline à une demi-lieue d'ici, cependant, il ne faut pas nous risquer à l'aventure.

« Nous pouvons déjeuner en attendant, mais pas ici, il se peut que notre ennemi envoie des gens

en éclaireurs, et nous sachant ensemble si près de lui, il pourrait bien remettre sa visite à demain.

« Emportons ce que nous trouverons à manger, et en même temps ces deux ou trois fusées que je vois dans un coin, elles pourront nous servir. »

La venda n'était habitée que par un vieux mulâtre qui en était le propriétaire, et une esclave qui le servait.

On emporta les provisions que l'on put trouver, c'est-à-dire deux poules, des œufs, de la farine de manioc et une bouteille de cachas.

Moyennant douze francs cinquante qu'Elleur donna en plus, le mulâtre consentit à fermer sa porte et les accompagna après avoir envoyé sa négresse dans une maison voisine hors de la route.

« De cette façon, dit de Grandpré, nous aurons un cuisinier, et si l'on vient prendre des renseignements l'on trouvera porte close.

— Justement, dit Elleur. »

Il est inutile de dire que le *vendeiro* n'entendait pas le français et n'était pas un témoin indiscret; on lui avait parlé d'une partie de chasse, nos amis avaient des fusils, rien de plus naturel.

Après le déjeuner, Elleur fut à son tour à la découverte; il porta lui-même à manger à Antonio et au noir, toujours en faction, et qui n'avaient rien remarqué de nouveau, sinon que le mulâtre était revenu environ deux heures après être parti.

De retour auprès de ses amis, il leur dit:

« Avant la nuit, nous devons nous mettre à nos postes: Vernet et Candi où ils savent; vous, de Grandpré, un peu plus haut, près d'un marais, où

je crois que doivent passer ceux qui se rendent derrière la colline, et moi sur cette route près de l'endroit où se trouve maintenant Antonio.

« Comme celui-ci doit quitter son poste pour se rapprocher de la fazenda, quand il commencera à faire assez obscur pour qu'il puisse le faire sans crainte, et que c'est Léonidas qui doit venir nous prévenir, il est nécessaire qu'ils aillent tous deux reconnaître les endroits où vous serez, pour qu'Antonio puisse envoyer au plus près, et que le noir sache exactement où vous trouver.

« Mais comme il serait trop long qu'il vînt vous avertir successivement, nous allons prendre chacun une fusée. Celui qui sera averti le premier tirera deux coups de fusil successifs et lâchera une fusée en l'air. Ce sont des choses fréquentes qui n'étonnent personne ici, et n'éveillent pas l'attention; Braga sera déjà probablement en avant.

« Celui qui donnera le signal ne devra pas attendre, ce qui pourrait amener du retard, et nous faire perdre la trace; les autres se rendront à l'endroit où la fusée a été tirée et suivront le chemin que le premier parti aura eu soin d'indiquer suivant l'usage du pays.

« Vous connaissez cet usage, messieurs ?

— Pas le moins du monde, dit de Grandpré.

— Rien de plus simple.

« Quand un individu qui marche en avant, veut être rejoint par des compagnons qui suivent derrière, ou indiquer le chemin à suivre à des gens qui ne le connaissent pas, il coupe une branche d'arbre à chaque endroit où le chemin se divise,

mais pas entièrement, de manière à ce que tenant encore au tronc elle pende seulement sur le chemin qu'il faut éviter.

« De cette façon on voit qu'elle n'est pas là par hasard, et comme elle incommode le passage, les gens qui passent ensuite par ce chemin ainsi barré achèvent de couper la branche, de sorte que l'on ne risque pas de rencontrer des signaux déjà vieux, capables de vous faire tromper; du reste il est facile de reconnaître une branche coupée de frais.

« Je parlerai à Antonio pour qu'en suivant le senhor Braga, il ait à faire de même, s'il le peut sans attirer son attention.

— Bien imaginé, dit Vernet, et vous êtes un rude chasseur de gens.

— Ne me faites pas plus habile que je suis, j'ai appris cela ici des gens du pays et je me sers de leurs propres armes.

« Mais je crois qu'il est temps de prévenir Antonio pour qu'il aille vous mettre en faction, je veillerai à sa place pendant ce temps-là.

« Adieu, et bonne chance; surtout Vernet, si vous arrivez le premier, pas d'imprudence, attendez-nous, à moins que la nécessité ne vous oblige à brusquer le dénouement; en tous cas écoutez les observations de M. Candi qui est plus prudent que vous.

« Je vais envoyer Antonio. »
.

Il était déjà près de huit heures du soir, nos amis en faction attendaient chacun de leur côté avec impatience.

Deux coups de feu retentirent dans le lointain, puis une fusée s'éleva dans les airs.

C'était Vernet qui donnait le signal.

« Diable! se dit Elleur, je me suis trompé; je pensais que c'était moi qui serais le premier averti. Pourvu que Vernet ne fasse pas quelque maladresse. »

Et il partit au galop à travers les broussailles dans la direction que devait occuper un instant auparavant Vernet et Candi.



XXXIII

ROSE EN PERIL.

Rose, enlevée la nuit précédente, avait été emportée dans les bras des nègres jusqu'à cent pas de la fazenda du senhor João Baptiste. L'un des noirs lui avait attaché un mouchoir sur la figure qui l'empêchait de crier.

On l'avait ensuite mise sur un cheval, toujours bâillonnée, mais comme elle commençait à s'évanouir, le senhor Braga avait fait enlever le mouchoir et, prenant son cheval par la bride, l'avait emmenée au galop pendant qu'un des noirs la soutenait tant bien que mal sur la selle, où une courroie la retenait attachée.

La rapidité de la marche n'avait pas tardé à lui faire reprendre ses sens, elle avait recommencé de plus belle à crier, mais elle était loin de toute habitation et personne ne pouvait l'entendre.

Elle prit le parti de se taire.

Deux ou trois fois en passant devant quelque cabane, elle avait bien recommencé ses cris, mais c'était peine perdue. Ceux qui par hasard auraient

pu l'entendre, ne pouvaient guère venir à son secours.

Avant qu'ils se fussent levés, eussent allumé leur lampe et ouvert leur porte, son cheval qui l'emportait au galop se fût déjà perdu dans l'obscurité.

Elle se résigna.

Elle voulut faire des reproches au senhor Braga qu'elle avait reconnu, mais de quelle manière ? Celui-ci ne l'entendait pas, et, jugeant qu'il était inutile lui-même de parler, il se contentait de pousser la marche sans détourner la tête vers Rose qui le suivait et dont le cheval était excité par les coups de houssine des noirs qui venaient derrière.

Enfin l'on arriva.

A la porte d'une cabane un peu en dehors de la route, le senhor Braga mit pied à terre, détacha Rose, l'aïda à descendre et la fit entrer.

Le mobilier n'était pas luxueux. Un bois de lit en assez mauvais état couvert d'un paillason, une table grossière, deux escabeaux, autant de bahuts, tel était l'inventaire de la pièce principale. Une lampe de fer-blanc accrochée à la muraille éclairait assez mal l'intérieur de la masure.

Au bruit que firent les arrivants, une vieille négresse qui se tenait auprès d'un feu allumé par terre au milieu de la cuisine, arriva en toute hâte.

« Mère Thérèse, dit le fazendeiro, vous savez ce que je vous ai dit.

« Cinquante francs si vous me servez bien, cent coups de fouet si vous ne m'obéissez pas ponctuellement.

« Vous ne devez ouvrir à personne, à personne, entendez-vous ? du reste cela vous sera facile, ajouta-t-il en riant, je vous enfermerai à clef et les fenêtres ont été clouées de manière à ne pouvoir s'ouvrir.

« Si par hasard quelqu'un vient frapper, vous ne répondrez pas, et si madame crie, comme elle ne parle pas portugais, on ne la comprendra pas, vous direz que c'est une folle et que vous êtes enfermée avec elle pour la garder ; du reste il est probable que personne ne s'avisera de venir ici, la maison était abandonnée depuis longtemps et se trouve hors du chemin.

« Demain je vous enverrai à manger ; vous êtes encore forte, si l'étrangère voulait s'enfuir par le toit ou autrement, vous l'empêcheriez.

« Rappelez-vous, cent coups de fouet, ou cinquante francs et ma protection.

« Adieu, je reviendrai demain. »

Il ferma la porte à clef, remonta à cheval et revint seul chez lui, pensant qu'il pouvait être suivi et voulant détourner les soupçons.

« Vous autres, avait-il dit aux deux noirs avant de partir, vous veillerez autour de la maison ; si la dame qui est ici parvient à sortir, vous la retiendrez de force, et si quelqu'un vient du dehors, vous l'empêcherez d'entrer dans le cas où il voudrait forcer la porte ;... (puis en hésitant,) l'endroit est isolé.... même à coups de couteau s'il est nécessaire.... Vous m'entendez ? »

Les noirs avaient promis d'obéir et étaient restés en garde.

Maï Thérèse était une mulâtresse foncée qui avait dû être jolie dans son temps, au moins relativement. C'était une forte femme, parfaitement capable de contenir Rose qui, nous le savons, était frêle et délicate. Elle avait été esclave anciennement, et habituée à obéir à Braga qui l'avait déjà maltraitée une fois ou deux, mais qui la laissait vivre sur ses terres, elle avait promis de le servir fidèlement. Les cinquante francs qu'elle devait recevoir auraient du reste achevé de lever ses scrupules si elle eût été capable d'en avoir.

Une fois seule avec Rose, elle chercha à la consoler, lui vanta la générosité et le bon caractère du senhor Braga, lui dit qu'elle serait heureuse avec lui, etc. — Elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait, mais le faisait pour l'acquit de sa conscience et désirant gagner son argent; cependant voyant que Rose ne la comprenait pas, elle ouvrit un bahut, en tira un traversin qu'elle couvrit d'une taie, deux draps et une courte-pointe. Elle étendit le tout sur un paillason et invita Rose à se coucher.

Celle-ci, vêtue seulement d'un peignoir, était tombée assise lors de son arrivée sur un escabeau près de la table, elle n'avait pas encore bougé de là et pleurait.

Tout d'un coup elle se leva, essuya ses larmes, fit le tour de la salle, puis dit tout haut: .

« Je suis bien bête de pleurer. Vernet va savoir que je suis ici et viendra me chercher, nous verrons bien si M. Braga sera capable de lui résister. »

Elle sourit même en pensant à la figure de Ver-

net quand il apprendrait son enlèvement, et ne put s'empêcher de frémir en imaginant M. Braga en sa présence.

« Tant pis pour lui, et ce sera bien fait ; a-t-on vu enlever des femmes de force comme cela, sans leur consentement ? il est joli le pays. »

Malgré qu'elle cherchât à s'étourdir sur sa position difficile, elle ne put fermer l'œil et ne voulut même pas s'étendre sur le lit ; elle passa le reste de la nuit sur l'escabeau, la tête dans la main, le coude appuyé sur la table.

La lampe s'était éteinte depuis longtemps, mais elle avait toujours les yeux ouverts.

Elle voyait Vernet dans l'obscurité.

.
.
.

Le lendemain, le mulâtre apporta le déjeuner et le dîner tout d'une fois, une poule, un plat de haricots, de la viande sèche et de la farinha, l'ordinaire brésilien ; par une attention délicate M. Braga y avait joint une bouteille de vin de Porto assez bon.

Rose ne mangea guère, mais elle but un peu de vin.

« Si j'avais bu de l'opium, » se dit-elle.

Elle appela la mulâtresse et lui offrit un verre de vin. « Si elle boit, pensa-t-elle, il n'y a rien à craindre. »

Celle-ci ne se fit nullement prier pour accepter.

La journée se passa, puis vint le soir.

L'inquiétude et l'impatience de Rose allaient croissant, elle avait bien cherché à gagner sa gar-

dienne, mais outre que ce n'était pas facile, n'ayant pas d'argent sur elle, celle-ci l'eût elle voulu, elle ne pouvait la délivrer.

Le page, après avoir remis les provisions et des vêtements pour Rose, avait refermé la porte à clef et *maï* Thérèse avait pu voir un sac contenant de la viande, de la farinha et une bouteille de cachas qu'il lui dit être destiné aux noirs qui faisaient sentinelle.

Braga savait que la mulâtresse se passait aussi difficilement de cachas, mais il avait craint d'endormir sa vigilance et ne lui en avait pas envoyé.

Cependant, avant d'être enfermée, elle avait su s'en procurer une bouteille et avait déjà bu de manière, non pas à être grise, mais assez pour être gâte.

Rose remarquant cela, lui fit généreusement l'abandon de la bouteille de vin presque entière. Vers huit heures du soir, *maï* Thérèse était ivre et dormait dans la cuisine.

Rose s'était fait raconter par Vernet son évasion de la prison de Magé. La cabane où elle se trouvait était en mauvais état, et armée du couteau de table, elle se mit en devoir de percer la muraille.

La terre ne fut pas difficile à enlever, elle coupa ou brisa même une demi-douzaine de baguettes à moitié pourries, mais les montants étaient assez forts, elle ne put jamais venir à bout d'en couper un seul. Elle s'était déjà tout écorché les mains à ce travail, quand, entendant un bruit de chevaux qui s'arrêtaient devant la porte, par un mouvement naturel, elle cacha le couteau dans la poche de sa robe.

M. Braga entra accompagné d'un autre individu.

Le personnage qui le suivait était un Espagnol, ancien contre-maître à bord du navire négrier commandé autrefois par M. Braga, c'était, comme lui, un sujet de la pire espèce qui, moins heureux que son capitaine, était resté dans la misère.

Hidalgo comme doit l'être tout Espagnol, don Blaz de Tolède avait été réduit à se faire *feitor* (conducteur de nègres) et homme d'affaires de Braga établi fazendeiro ; comme il parlait à peu près français, il devait servir d'interprète.

S'il n'avait pas assisté à l'enlèvement la veille, c'est qu'il était en voyage et était revenu seulement le soir.

Nous verrons bientôt quel genre d'affaire il avait été chargé de traiter au dehors.

Braga entra, salua à peine, jeta son chapeau sur le lit et s'assit sur un escabeau ; don Blaz salua jusqu'à terre.

« Mademoiselle, dit-il en mauvais français, je suis chargé par mon noble ami don Braga (un noble ne pouvait servir qu'un noble) d'être près de vous l'interprète de ses sentiments. Il a oublié un peu son français, et vous ne parlez pas encore la belle langue du *Camoëns* ; je vais donc droit au but.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué la passion que vous avez inspirée à mon noble ami ici présent. Si vous avez fait semblant de ne pas comprendre ses paroles, vous n'avez pu vous soustraire entièrement à l'influence qu'inspiraient ses yeux pleins

d'amour (nous avons oublié de dire que Braga louchait horriblement), mais enfin tout a un terme, même la patience la plus enracinée, et vous comprenez que n'ayant pu vous décider à lui répondre favorablement, mon noble ami a dû, bien qu'à regret, recourir à des moyens qui au premier abord paraissent un peu violents, mais qui vous démontrent jusqu'à l'évidence la force de sa passion. »

Rose ne répondit rien ; don Blaz continua :

« Vous ne me répondez pas, vous êtes convaincue de ce que j'avance ; mon noble ami vous a fait même offrir sa main que vous avez refusée. Il vient encore par ma bouche renouveler ses offres. Songez que difficilement vous pourrez prétendre à une pareille position : M. Braga est riche, encore jeune, et vous, une fois sa femme, vous serez reçue dans les meilleures sociétés, tandis que restant avec les pauvres diables avec qui vous êtes venue dans ce pays, vous ne pouvez arriver qu'à tomber dans la misère et le mépris.

« Répondez-moi, acceptez vous ? »

Ce discours était assez habile, mais il manquait d'un point capital, il était adressé à une personne qui ne voulait pas l'entendre.

Rose répondit :

« Je ne veux pas me marier, et si M. Braga a de l'estime et de l'amitié pour moi, qu'il me laisse retourner auprès de mes amis.

— Impossible, répondit l'interprète d'un air sardonique, vous pensez bien qu'ayant poussé les choses aussi loin, il serait par trop niais de vous renvoyer en vous disant :

« Mademoiselle, je vous fais mes excuses.... par-
« donnez-moi.... »

Le gentilhomme s'oubliait et montrait le bout de l'oreille du chenapan.

« Je veux retourner près de mes amis, je n'ai rien à dire de plus, je ne veux pas de M. Braga, il le savait et pouvait s'éviter la peine de se l'entendre dire ici, en me laissant tranquille où j'étais.

— Que dit-elle, dit Braga impatienté.

— Elle prétend, dit l'Espagnol, cette fois en portugais, qu'elle ne veut pas de vous sous aucun prétexte. Je lui ai fait l'offre du mariage, mais bast, elle ne s'en soucie guère, vous n'en ferez rien que de la manière dont vous savez....

— C'est ce que je ferai et pas plus tard que maintenant; mais il est inutile que les noirs restent ici, nous n'avons plus rien à craindre, renvoyez-les.

« Où est la vieille mulâtresse? »

L'Espagnol fut à la cuisine.

« Ivre et endormie, dit-il.

— Elle aura bu le vin que j'ai envoyé pour cette péronnelle. C'est bon, laissons-la, elle ne saurait me gêner. Restez dehors. »

Don Blaz sortit.

M. Braga fut fermer la porte derrière lui, écouta le bruit des noirs qui s'éloignaient, puis s'avançant vers Rose :

« Je ne vous ferai pas de long discours, vu que vous ne m'entendriez pas, mais les gestes remplaceront les paroles. »

Et il chercha à l'entourer de ses bras.

Rose cette fois comprit trop bien, elle se réfugia

au bout de la salle, mettant la table entre le fazendeiro et elle.

« Oui, nous allons avoir une poursuite, une petite lutte, des cris, des pleurs, je connais cela, et ce n'est pas la première fois que je me vois à pareille fête. Les femmes sont maladroites ; si elles savaient combien celle qui résiste est meilleure à prendre ! »

Et il fit le tour de la table.

Rose passa légèrement de l'autre côté.

Le même jeu continua pendant quelques instants, mais Rose commençait à trembler tandis que son adversaire s'animait.

Elle se rappela le couteau et le tira de sa poche.

« N'avancez pas, ou je vous frappe, » s'écria-t-elle.

S'il n'entendit pas les paroles, il comprit le geste.

« Tiens.... tiens.... dit-il, un couteau.... à la mode espagnole. Je ne croyais pas les Françaises si sévères.... mais c'est un couteau de table, ce n'est pas dangereux.... J'en ai vu bien d'autres à bord, avec deux cents nègres révoltés. »

Il mit les mains sur la table et sauta de l'autre côté, assez lestement vu sa corpulence.

Rose essaya de fuir, de frapper même, mais Braga l'avait saisie par le bras.... puis désarmée.... puis l'entraînait vers le lit. Rose, qui s'était tue jusque là, criait de toute sa force et se débattait.... mais le fazendeiro était vigoureux.

Un bruit pareil à celui du tonnerre ébranla la maison ; la porte, quoique solide, fut presque défoncée.... un deuxième.... un troisième coup, elle

se fendit et la partie du côté de la serrure s'abattit, pendant que l'autre, soutenue par les gonds, allait battre la muraille.

Vernet était sur le seuil, une poutre à la main.

Braga lâcha Rose, saisit un pistolet et fit feu ; mais celle-ci se pendit à son bras, comme il lâchait la détente : la balle, frappant par terre à côté de Vernet, sortit par la porte ouverte et fut atteindre, par ricochet, Candi qui tomba en poussant un gémissement.

Repousser Rose, saisir un second pistolet et le diriger de nouveau sur Vernet fut pour l'ancien marin l'affaire d'un instant ; mais cette fois il n'eut pas le temps de lâcher la détente, la poutre que tenait Vernet le frappa du bout en plein visage, et l'étendit couvert de sang. Il poussa quelques gémissements plaintifs et perdit connaissance.

« Ma petite Rose ! » dit Vernet, en serrant la jeune fille dans ses bras.



XXXIV

**OU L'ON VOIT QUE RIEN N'EST PLUS TERRIBLE
QU'UN POLTRON POUSSÉ A BOUT.**

Retournons un peu en arrière.

Antonio, après avoir vu monter à cheval Braga, accompagné de l'Espagnol et du page, les avait suivis un instant de loin, puis avait détaché Léonidas pour appeler Vernet, qui se trouvait le plus près de la direction suivie.

Vernet et Candi, guidés par le noir, s'étaient mis en route au galop ; mais, préoccupés, ils avaient oublié de se conformer à la recommandation d'Elleur : indiquer le chemin qu'ils suivaient.

Les deux noirs qui gardaient la cabane venaient de partir, mais au lieu de revenir par le sentier qui allongeait le chemin, ils étaient retournés par la route, pensant peut-être faire une halte à la venda dont nous avons parlé plus haut.

Don Blaz, trop gentilhomme pour rester à la porte quand son patron était en bonne fortune, avait allumé une cigarette et se promenait à cent pas de là sur la route. Le page, au contraire, avait

l'œil au trou de la serrure et paraissait très-satisfait, quand un violent coup de pied, appliqué dans le derrière, le fit frapper de la tête contre la porte.

C'était Vernet qui arrivait accompagné de Candi, Léonidas et Antonio ; celui-ci, n'ayant pu suivre de trop près de peur de se faire remarquer, avait été rejoint par les autres.

Nous avons vu ce qu'avait fait Vernet. Léonidas était entré après lui. Pour Candi, nous avons dit qu'il était tombé, frappé par le ricochet de la balle du senhor Braga.

Au bruit causé par la chute de la porte qu'enfonçait Vernet et entendant le coup de pistolet, l'Espagnol avait quitté précipitamment la route ; il jeta sa cigarette, et tirant le *facaó* qu'il portait à la ceinture, il arriva près de la maison, et hésitait à entrer, quand un coup de pistolet, tiré presque à bout portant par derrière, lui enleva son chapeau.

Quoique étourdi par la détonation, il fit brusquement demi-tour, et, d'un revers de son couteau, envoya sauter à dix pas le revolver que Candi tenait à la main, s'apprêtant à lâcher un second coup. Il avançait sur ce dernier quand la vue de Léonidas et d'Antonio, qui accouraient, le fit changer brusquement d'avis. Il tourna le dos, courut chercher son cheval caché dans la *capoeira*, et s'enfuit par la route, mais pas assez vite pour qu'Antonio, porteur d'un de ces mauvais petits fusils à un coup, en usage dans le pays, ne lui envoyât dans les reins une charge de gros plomb dont il reçut une bonne part.

Candi, nous le voyons, n'était pas mort. Pendant

que son compagnon arrachait du sol, où elle était incrustée, la solive qui servait de degré devant la porte, il chargeait son fusil, qu'il avait tenu vide jusque-là, par prudence.

La main lui tremblait bien un peu; de sorte qu'après avoir mis les cartouches dans son fusil, qui était un Lefauchaux, il avait levé l'arme près des yeux pour s'assurer si elles étaient bien enfoncées, la balle du fazendeiro frappant son fusil à l'endroit de la poignée de fer, lui avait appliqué un si rude coup du canon sur le visage, qu'il s'était cru mort.

Cependant il n'en était rien; il saignait abondamment du nez. Antonio était accouru pour lui porter secours, mais maître Candi, furieux, et se croyant grièvement blessé, avait voulu se venger; il avait eu un accès de courage véritable et s'était précipité sur l'Espagnol qui passait devant lui.

Sur ces entrefaites arrivait Elleur, qui, grâce à l'oubli de Vernet, avait eu peine à trouver la trace; il avait été seulement attiré par les coups de feu successifs.

« J'arrive un peu tard.... Mais quoi!.... vous l'avez tué! s'écria-t-il en entrant et voyant le fazendeiro couché sur le dos au milieu de la salle, la tête baignée dans une mare de sang.

— Je ne sais, dit Vernet; il m'a tiré un coup de pistolet, et je lui ai envoyé un morceau de bois dans la figure.

— Mais où est Candi?

— Présent, » dit celui-ci en entrant.

Il avait ramassé son pistolet qu'il avait eu assez

de peine à retrouver, et se tenait le mouchoir sur la figure.

« — Qu'avez-vous? vous êtes blessé?

— Oh! ce n'est rien. J'ai pensé que j'étais mort; mais le *tratante* que voilà n'en fera plus autant à personne. J'espère qu'il est mort, sinon, je me charge de l'achever.

— Vous êtes féroce, voyons votre blessure. »

Examen fait, il fut décidé que Candi en était quitte pour une écorchure et le dessus du nez devenu rouge. Il est vrai que le lendemain toute la partie comprise entre les yeux et la naissance de cet organe était passée au violet luisant.

« Il faut pourtant, reprit Elleur, s'assurer si ce particulier est mort, j'aimerais mieux qu'il n'en fût rien. »

Il fit examiner le corps étendu au milieu de la salle.

« Le cœur bat, reprit-il, et je crois qu'il en sera quitte pour un œil de moins, et une partie de la figure en mauvais état.

— Que vous importe, dit Vernet; morte la bête, mort le venin.

— Le proverbe est faux comme je pourrais vous l'expliquer, mais ce sera pour un autre jour, cette fois le venin serait pour nous, la justice.

« Si M. Braga en réchappe il ne se plaindra pas, et pour cause.

« Si au contraire, il meurt, comme il n'a pas d'enfants, le juge des orphelins et absents, accourra comme un chien à la curée. Les autres agents de justice ne resteront pas en arrière, et voudront

avoir leur part, ils chercheront comment il est mort, et comme ils nous sentiront quelque argent, ils se jetteront sur nous pour nous dévorer.

« S'ils découvrent, comme c'est probable, les peccadilles que nous avons sur la conscience, notre affaire ne deviendra pas belle. Mais de Grandpré n'est pas arrivé, il devrait déjà être ici. »

.

De Grandpré avait aussi entendu le signal, mais comme Elleur, il s'était perdu dans la *Capoeira*; voulant alors couper au plus court, il avait peu à peu tourné le dos à la maison où se passait la scène que nous venons de décrire.

Il entendit bien dans le lointain trois coups de feu presque successifs, et chercha à s'orienter, mais il faillit rester dans un marais qu'il rencontra, et dont il eut mille peines à se tirer, après s'être embourbé jusqu'au ventre de son cheval.

Il jugea que tout devait être terminé sans lui, et ne sachant que décider, il fut attendre à la *venda* que nous connaissons, espérant un nouveau signal.

Le maître de la taverne avait ouvert sa porte, et deux noirs étaient en train de boire sur le comptoir.

De Grandpré n'entra pas, attacha son cheval à quelque distance, et attendit caché près de là, veillant la route.

Au bout d'un instant un cavalier arrivait à toute bride, c'était l'Espagnol.

Celui-ci mit pied à terre péniblement, et se laissant tomber sur un sac de maïs, posé près de la porte d'entrée :

« Je suis mort, » exclama-t-il avec peine.

Les noirs se retournèrent, et saluèrent don Blaz.

C'est ainsi qu'il voulait être appelé à la fazenda.

L'on s'empressa autour de lui.

Il prétendit que l'on avait voulu l'assassiner, et qu'un individu qu'il ne connaissait pas lui avait tiré un coup de fusil par derrière. Il se garda bien du reste de parler devant le *vendeiro*, de son ancien capitaine, mais poussant un gémissement, il se leva, alla vers la porte, et fit signe aux noirs :

« Courez vite, leur dit-il à voix basse ; le patron vient d'être assassiné dans la cabane que vous venez de quitter, il n'est peut-être pas mort, il faut lui porter secours, seulement approchez avec précaution, de peur que les assassins ne soient pas encore partis.

— Ne vaudrait-il pas mieux aller à la fazenda chercher main-forte ? dit l'un d'eux.

— Non, vous perdriez du temps, tenez prenez ces deux pistolets. Si vous voyez quelqu'un des assassins et que vous puissiez le tuer sans péril, ce sera une bonne aubaine. »

Les deux noirs montèrent à cheval, et retournèrent sur leurs pas.

De Grandpré dans l'ombre, assistait à cette scène qui se passait devant la porte éclairée par la lampe, il eut un pressentiment.

« Ces noirs vont retrouver M. Braga, » pensa-t-il, il monta à cheval, et passant rapidement devant la *venda*, se mit à suivre leurs traces.

Pendant plus d'un quart d'heure, le bruit des

pieds de leurs chevaux servit à le guider, mais tout d'un coup le bruit cessa.

« Ils seront arrivés, pensa-t-il, à moins qu'ils ne se soient arrêtés en route. »

Il avança avec précaution.

Tout à coup à cent pas dans le taillis un coup de fusil se fit entendre.... puis deux.... trois..., puis une fusillade complète.

« Ce sont mes amis, se dit de Grandpré, les fusils brésiliens font moins de bruit. »

Il s'enfonça sous bois dans la direction où il avait entendu les détonations.

« Voilà M. de Grandpré, » dit Antonio qui aperçut le premier le baron.

En effet, celui-ci avait deviné juste, les coups de fusil avaient été tirés à son intention, c'était un signal d'appel.

Il sauta à terre, s'informa rapidement de ce qui s'était passé, conta même sa mésaventure, puis ajouta :

« J'ai vu arriver à la venda un individu, un blanc qui se prétendait blessé d'un coup de fusil par derrière.... Savez-vous ce que cela veut dire ?

— C'est moi, dit Antonio en riant, qui ai tiré. Je suis bien aise que mon coup n'ait pas été perdu.

— Oui, dit Elleur, c'est un des complices qui s'échappait.

— Alors il n'y a pas de temps à perdre, reprit de Grandpré, il a envoyé deux noirs à notre recherche ; ce n'est pas qu'ils soient bien à craindre, j'ai vu qu'ils n'avaient pas de fusils, mais ils peuvent attirer tous les autres esclaves de la fazenda sur nos traces.

— Vous avez raison ; en route. »

Tous montèrent à cheval, Rose fut placée en croupe derrière le cheval de de Grandpré, celui de Vernet ayant bien assez de son cavalier.

A un quart de lieue de là, Antonio, qui venait le dernier, gagna la tête de la colonne et dit à El-leur :

« Je crois que nous sommes suivis.

— Qu'importe, nous sommes en force.

— Oui, mais l'on peut venir en avant de nous, nous attendre et nous envoyer quelques balles, la poursuite sous bois n'est pas facile.

— Vous avez raison..., Vernet, veuillez rester à l'arrière-garde, avec Antonio. Si vous vous sentez suivis, retournez brusquement au galop et tâchez d'effaroucher les curieux. »

Vernet suivit la manœuvre commandée, les noirs de M. Braga voyant qu'ils avaient à faire à trop forte partie, jugèrent plus prudent de revenir trouver leur maître étendu sans connaissance dans la cabane.

Vers minuit, nos amis rentraient chez eux, ramenant Rose en triomphe.

M. João Baptiste, dont l'innocence était pleinement prouvée, rentrait en grâce auprès de sa femme ; mais chose extraordinaire, si celle-ci fut satisfaite de revoir Rose avec qui elle était déjà liée, elle ne put s'empêcher de faire mauvaise figure à Vernet, quand elle sut qu'il avait blessé M. Braga ; comme nous l'avons dit plus haut :

« Les femmes sont si bizarres ! »

XXXV

**NOS HÉROS SONT EMBARRASSÉS SUR LA SPÉCULATION
A ENTREPRENDRE.**

Le lendemain Elleur dit à ses amis :

« Il faut nous décider à savoir ce que nous voulons faire, nous ne pouvons rester plus longtemps ici, l'aventure d'hier fera du bruit, et quoique nous soyons dans notre droit, peut-être serons-nous incommodés. Qu'en dites-vous? »

Tout le monde fut de son avis, à l'exception de Candi, qui fit observer qu'il ne pouvait se mettre en route avec la figure enflée et souffrant d'un violent mal de tête.

« Oui, dit Elleur en riant, vous avez une figure reconnaissable et compromettante sous tous les rapports, puis c'est vous que la police doit suivre de préférence, dans le cas où M. Machado n'aurait pas abandonné ses poursuites. Mais faisons mieux, nous pouvons partir en avant, nous irons lentement à cause des bagages! vous, vous pouvez retourner jusqu'à Parahyba, de là vous gagnerez le

chemin de fer, laissez votre animal qui se reposera, et vous irez à Rio.

— Retourner à Rio!...

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Vous n'êtes compromis en rien, la preuve, c'est que l'on vous a relâché de prison.

— Et l'affaire de la négresse?

— Justement, vous ferez régulariser votre acte de vente, et ainsi serez libre d'autres complications à ce sujet, et puis nous devons avoir besoin d'une foule de choses; si nous entreprenons un long voyage, vous ferez nos achats.... En allant et venant par le chemin de fer, vous pourrez nous rattraper à Ouro-Branco, où nous vous attendrons.

— Pensez-vous, continua-t-il en s'adressant à tous, que nous devons nous livrer à quelque exploitation aurifère, chercher des diamants, ou exploiter les bois de Brésil et de palissandre? Il y a encore la quinine et l'indigo, qui, bien menés, peuvent donner de jolis bénéfices; mais j'ai besoin de savoir votre opinion.

— Nous vous avons déjà dit, repartit de Grand-pré, que nous vous laissions entièrement libre de donner à l'association la direction que vous jugerez convenable. Pour ma part, je vous répète ce que je vous ai dit. J'ai consacré cent mille francs à ce voyage, la moitié constitue la part de mon ami Vernet, faites-en ce que vous voudrez: si je perds tout, peu importe, j'ai d'autres ressources en France, vous le savez; choisissez pour nous, nous vous suivrons; jusqu'à présent, vous avez été le direc-

teur de fait de la Société, soyez-le de droit ; voilà mon opinion, et celle, je pense, de Vernet. »

Celui-ci approuva.

« J'ai, dit Candi, mis également à la disposition de M. Elleur cent mille francs que j'ai pu réaliser avant mon départ. Je me suis de plus engagé, pour cent autres mille francs, qui forment le reste de mon avoir ; quoique nos débuts ne soient pas très-favorables, je n'ai qu'une parole, et tout ce que je possède est à la disposition de M. Elleur.

— Monsieur Candi, dit celui-ci ému et lui serrant la main, je sais que vous êtes un homme estimable, et je puis dire un brave cœur.... mais il n'est pas juste que vous vous sacrifiez entièrement pour moi, j'ai peu de chose.... quelques mille francs.... je dois aussi les mettre dans la société.

— Je sais quelle est votre position de fortune, dit le droguiste, j'avoue que j'ai pris des renseignements avant le départ, et je puis dire, sans vous blesser, je pense, qu'il vous serait difficile en ce moment de réaliser le peu que vous possédez ; quelques mille francs de plus ou de moins ne feraient rien à notre affaire, n'en parlons plus.

— Vous avez raison, peut-être je m'avance, et promets plus que je ne pourrais tenir ; mais vous êtes entré de cent mille francs dans la société, ces messieurs versent une pareille somme, les parts sont égales ; sous aucun prétexte, je ne consentirai à vous dépouiller entièrement ; si nous ne faisons rien avec deux cent mille francs, nous ne ferons pas davantage avec trois cent mille.

« Nous pouvons perdre tout l'argent avancé ; ces messieurs vous le disent : ils ont des ressources ; mais vous êtes arrivé à un âge où une ruine complète vous serait pénible, et faites-moi le plaisir de garder l'argent que vous avez en France, en dehors des cent mille francs de votre entrée.

— Comme vous voudrez, » dit Candi d'un air mécontent.

Il n'était pas avare, mais il était alors en veine d'une générosité rare ; probablement les périls qu'il s'imaginait courir en allant seul à Rio, avaient excité sa fibre sensible.

Elleur reprit :

« Je ne puis vous dire pour le moment ce que nous devons décider, mais je puis vous donner une idée approximative des branches du négoce que nous pouvons exploiter ; je serai un peu long peut-être, mettons-nous à notre aise, prenez des cigares, un grog pour l'orateur et ne m'interrompez pas trop. »

Une fois chacun commodément installé, Elleur commença :

« Je vais diviser la matière que nous voulons étudier, afin que chaque article soit bien indépendant l'un de l'autre. Voici l'ordre que je vais suivre ;... De l'or, des diamants et autres pierres précieuses, des bois de teinture ou bois du Brésil, des palissandres, de la quinine ; puis quelques considérations générales sur le tout.

« Je commence.

Article 1^{er}. De l'Or.

« Vous ne devez pas croire que l'or se trouve au

Brésil avec la même facilité qu'ont pu vous donner à l'entendre les récits concernant la Californie et l'Australie. Il y a au Brésil une région énorme, dix mille lieues de superficie peut-être, où l'on trouve l'or à chaque instant. Dans tous les endroits où vous pouvez vous arrêter, dans le voyage que nous allons faire, vous verrez des excavations et des travaux abandonnés; là on a tiré de l'or; presque toutes les rivières connues, au nombre de mille peut-être, qui tombent soit dans le San-Francisco, soit dans le fleuve de la Plata, toutes ces rivières, plus ou moins, charrient de l'or.

« Cependant, il ne faudrait pas vous imaginer, d'après des histoires souvent exagérées, que l'or soit d'une facile extraction. Tirant quelques exceptions, comme celles qui se sont présentées en Californie et en Australie, l'or roulé par les rivières se trouve en paillettes; un homme, dans les meilleurs endroits, pourra en moyenne, travaillant tous les jours, tirer l'un dans l'autre un seizième d'once d'or par jour, ce qui peut s'évaluer à peu près, suivant l'état de pureté, à cinq francs. Il est vrai que les moyens d'extraction sont primitifs et mauvais; l'on pourrait certainement perfectionner le matériel, employer des machines, et disposant de capitaux importants, choisissant bien son endroit, il est probable et même certain que l'on viendrait à réaliser quelques bénéfices.

« Si tout marchait conformément à des calculs même modestes, deux cent mille francs employés avec intelligence dans cette exploitation pourraient peut-être rapporter cent pour cent par an,

mais il y a les obstacles imprévus, la cherté des vivres..., le manque de bras... et le peu d'honnêteté de ceux que l'on emploie.

Des travaux faits sur l'eau demandent une certaine habitude pour que les crues subites, quelquefois énormes, ne viennent pas d'un seul coup ruiner un travail coûteux dont on s'apprête à profiter.

Un exemple entre mille :

Il y a quelques années, une société de fazendeiros se forma pour détourner le lit d'une grande rivière dont j'ai oublié le nom, mais que, faisant quelques recherches, je pourrais vous citer. Voici ce que l'on conte à ce sujet :

Dans un trou d'environ cinquante pieds de profondeur situé sous une cascade, les Indiens qui habitent la rive vont pêcher tous les ans de l'or, ils s'y prennent de la manière suivante :

Sur une pointe de rocher, l'un d'eux s'avance, il tient à la main une longue perche de plus de cinquante pieds, généralement un *bambou*, nommé *taquara* en portugais. Il cherche à toucher le fond avec sa perche; le courant est très-rapide, il y parvient difficilement; cependant comme le fond est semé de crevasses, entre les rochers, et que l'eau balaie le sable qui pourrait les couvrir, il finit par y parvenir.

Quand il a pu maintenir sa perche à peu près droite, un compagnon plonge en s'aidant d'elle pour se tenir et ne pas être emporté par le courant. Il va jusqu'au fond; pendant que d'une main il se retient à la perche, il met l'autre au hasard dans

une fente de rocher; en tire une poignée de sable et remonte.

Ce qu'il rapporte, c'est de l'or presque pur.

Cette poignée d'or suffit aux dépenses qu'il est obligé de faire à la ville pendant toute l'année, pour aucun prix il ne replongerait une seconde fois.

Les fazendeiros associés employèrent, dit-on, quatre-vingts noirs, travaillant une année entière, et parvinrent ainsi à établir un barrage qui rejetait la rivière dans un bras sur le côté, une demi-lieue environ du lit principal se trouvait ainsi à sec.

La digue mal faite, comme tout se fait ici, se rompit presque aussitôt, mais dans l'espace de deux heures environ qu'il fut possible de travailler sans péril, l'or ramassé fut assez considérable pour payer toutes les dépenses de l'année et laisser encore un joli bénéfice.

Notez que je raconte et n'invente pas.

Un calcul approximatif donnera quatre-vingt mille francs de dépenses.

En deux heures il est difficile d'extraire beaucoup d'or malgré le nombre de travailleurs. Peut-être les quatre-vingts noirs n'étaient-ils que cinquante, peut-être que les deux heures en durèrent quatre. Je ne sais.

Quelques années plus tard, une société se forma pour reprendre l'opération manquée. L'ingénieur en chef demandait deux millions, et promettait une digue durable. Le capital ne put être formé, mais ayant réuni une certaine somme, des études furent faites de nouveau, l'on comptait sur le service des

Indiens, seuls habitants de l'endroit, pas un ne voulut se prêter à ce qu'on lui demandait.

Le mode le plus sûr d'exploiter l'or est, de le tirer de la mine, incrusté dans la pierre et souvent invisible : les pierres sont broyées au moyen de pilons, comme nous le verrons en général.

L'or est ensuite soumis à l'amalgame avec le mercure, séparé et fondu.

Une compagnie formée de cette manière, ne peut d'un seul coup faire des bénéfices considérables, mais elle est moins sujette à chances de perte, le revenu est plus régulier.

Je crois qu'en général l'on peut y tirer de vingt à cinquante pour cent de l'argent employé.

Mais je vous le répète, il faut des capitaux assez forts, et deux cent mille francs font une faible somme pour monter une entreprise de ce genre sur une échelle considérable.

Passons au second point de ma démonstration.

Article 2. Du diamant.

L'article diamant est encore plus scabreux que celui de l'or. Les endroits réputés contenir des diamants ne manquent pas au Brésil. Pour exploiter, vous avez deux manières : acheter les terres au gouvernement qui ne les vend pas un prix trop élevé, ou, moyennant un petit impôt, vous faire *Faisqueiros*, chercheur de diamants.

Ce terme, du reste, s'emploie également pour ceux qui cherchent de l'or dans les terres de l'État.

Deux ou trois de ces *Faisqueiros* s'associent, ils marquent l'endroit où ils veulent chercher sur les bords de la rivière.

Un commissaire, nommé par le gouvernement, vient marquer dix ou douze mètres carrés qui leur sont accordés. Après avoir sondé avec une tringle en fer, ou une sonde pour lui donner son nom véritable, et avoir reconnu dans le sable la profondeur qu'ils doivent creuser pour atteindre le galet, le *cascalho*, ils se mettent à l'ouvrage.

Près de Diamantine, il faut en général creuser quatorze ou quinze pieds avant d'arriver au *cascalho*. Le sable tiré, l'on fait un tas des galets trouvés en dessous ; c'est dans cette partie que se trouvent les diamants.

Quelques-uns exploitent ce tas eux-mêmes, d'autres le vendent ainsi même à des spéculateurs qui veulent en courir les chances. Dans tous les cas, les galets sont éliminés et la partie plus fine passée à la *batea* (espèce de gamelle).

Le tas rend quelquefois une bonne quantité de diamants, mais souvent rien.

Quand la récolte a été bonne, le *faisqueiro* ne travaille plus et va manger l'argent qu'il a gagné ; ensuite il reprend son service.

Une exploitation sur une grande échelle est impossible, je vais vous expliquer pourquoi.

Quand le gouvernement portugais dominait au Brésil, la recherche des diamants ne se faisait qu'au moyen des nègres esclaves ; ils travaillaient nus, surveillés par des *feitores* et par le maître ; quand ils avaient trouvé un diamant, ils levaient la main pour le montrer et ce diamant était mis en sûreté.

Les noirs ne pouvaient voler, car ils auraient trouvé difficilement un acheteur, puis où le cacher ?

Ils sortaient nus de l'eau, et au moindre doute on leur administrait un purgatif qui faisait sortir le diamant du seul endroit où ils eussent pu le mettre.

Inutile de dire que les châtiments n'étaient pas ménagés au coupable.

Aujourd'hui il n'en est plus de même, chacun travaille à volonté, et si vous prenez des ouvriers, ils vous serviront tant qu'ils ne trouveront rien, vous serez alors obligés de les payer.

Le jour où la mine donnera, ils vous voleront, puis vous quitteront pour travailler à leur compte, à côté de vous.

Vous pouvez acheter des esclaves et les faire travailler, mais ils seront excités par vos voisins à vous voler, et les diamants soustraits, achetés à bas prix. Si vous employez les châtiments rigoureux usités autrefois, l'autorité gagnée par les complices des coupables, interviendra, ou l'on procurera à vos nègres le moyen de fuir, sans que vous puissiez les reprendre.

Somme toute, un aventurier qui veut vivre doit chercher des diamants; un capitaliste qui veut augmenter sa fortune doit employer son argent à la recherche de l'or.

Article 3. Des bois de Brésil (Bois de teinture).

J'ai peu de chose à dire sur cette matière que je connais assez bien, pour y avoir mangé une partie de mon avoir.

Les bois nommés bois de Brésil, qui donnent la teinture de ce nom, étaient il y a peu d'années le monopole du gouvernement.

Ce monopole avait été engagé aux Anglais qui, dégoûtés des exigences du Brésil, ont refusé de renouveler leur contrat.

L'exploitation prohibée auparavant est devenue libre.

Une grande quantité de ces bois a été immédiatement envoyée en Europe ; toutes les places étant encombrées, la valeur a baissé, et comme les frais de transport, exploitation, emmagasinage et droit d'exportation sont énormes, tous ceux qui se sont mêlés de ce négoce ont fait de mauvaises affaires.

La découverte de nouvelles teintures, tirées du charbon de terre, a aussi porté un coup à cette industrie.

Cependant je crois que tirant la teinture au Brésil même, évitant aussi la plus grande partie des frais, il y a encore de l'argent à gagner.

J'avoue que les maladies provenant de l'humidité de la forêt, la paresse des Indiens, le mauvais vouloir et l'ineptie de ceux qui auraient pu m'aider m'ont déjà empêché deux fois de réussir. Il est vrai que je disposais alors de peu d'argent, et que peut-être aujourd'hui nous serions plus en position de reprendre l'opération de manière à en tirer des résultats satisfaisants.

Pour les *jacarandas* (palissandre), l'exploitation demande aussi des capitaux assez élevés, il est vrai que la somme que possède la société est plus que suffisante.

Comme tout ce qui se fait ici en général, l'exploitation des bois est mal faite.

Par exemple, l'on tire des bois dans la province de Espiritu-Santo, à cent ou deux cents lieues de Rio-Janeiro ; ces bois, au lieu d'être conduits directement en Europe, retournent en arrière à Rio, payent pour ce voyage un fret inutile, égal à celui que coûte le voyage de Rio en Europe.

Viennent droits de chargement et déchargement, emmagasinage, etc., etc., ce que veut gagner chaque négociant dans les mains de qui passe la marchandise.

Jugez de ce qu'il reste au pauvre diable qui risque sa santé et endure toutes sortes de misères dans les bois, pour commencer l'exploitation.

Ajoutez que les moyens que l'on emploie sont entièrement primitifs, que personne ne se presse, et qu'un morceau de jacaranda coupé demeure souvent quatre ou cinq ans avant d'arriver en Europe.

Il reste dans la rivière ou sur le quai, ce qui fait perdre l'intérêt des avances employées, et le capital s'en va peu à peu.

Cependant il y aurait quelque chose à faire.

Article 4. De la Quinine.

Il y a dans l'intérieur plusieurs qualités d'arbres dont l'écorce séchée est apte à donner par la chimie le produit nommé sulfate de quinine.

L'exploitation de quelques-uns de ces arbres serait d'un grand rapport, mais un obstacle insurmontable pour le moment vient s'y opposer.

L'écorce broyée le mieux possible, soumise à deux lavages, dégage une matière nommée ici

quina, mais en même temps d'autres matières inertes qu'il faut éliminer.

Nous ne faisons pas ici un cours de chimie, qu'il vous suffise de savoir qu'il faut employer la chaux et l'acide sulfurique pour obtenir le sulfate de quinine.

L'on pourrait encore se procurer la chaux, mais l'acide sulfurique reviendrait sur les lieux à un prix qui rend toute exploitation impossible.

Pour l'indigo, plante naturelle au Brésil, je pourrai vous en montrer le long du chemin, dix ou douze qualités toutes aptes à donner de bons résultats; cependant l'exploitation, quoique facile et lucrative, a été complètement abandonnée.

En voici la raison :

Vous verrez qu'ici tout se fait sans goût et d'une manière grossière.

Le fazendeiro ne se donnera pas la peine de mêler du sable ou autres matières à la cassonade, produit de sa fabrique, non, mais le sucre étendu sur le terrain pour sécher est ensuite balayé (le plus proprement possible, à ce que dit le propriétaire), les noirs qui font le service n'y regardent pas de si près, et la terre et les matières organiques laissées par les poules et les cochons viennent y remplacer ce que ces derniers ont pu en soustraire.

Quelques-uns sont plus soigneux, c'est l'exception.

— L'exception prouve la règle, dit Vernet.

— Monsieur Vernet, dit Elleur en riant, vous avez été sage jusqu'à présent, écoutez-moi jusqu'au bout,

j'ai bientôt fini, vous ferez ensuite vos observations et donnerez votre avis. »

Vernet s'inclina et se fit un grog.

Elleur continua :

« Le café n'est guère mieux traité, et, dans beaucoup d'endroits, une arroba (32 livres) de café contient un mélange de pierres et terre s'élevant au moins à une livre ou deux. Il faut aussi remarquer que le grain est brisé, pour cause du mauvais procédé de nettoyage, et que tous, verts, mûrs ou pourris, sont réunis dans le même sac.

Mais revenons à l'indigo.

Le procédé employé anciennement était celui-ci :

Trois pieux plantés en terre en triangle, trois baquets superposés à deux ou trois pieds l'un de l'autre et soutenus par les pieux.

Dans celui du haut, l'on mettait les feuilles que l'on laissait pourrir au soleil, avec une certaine quantité d'eau, puis on ouvrait la bonde, le liquide tombant dans le second baquet y était gardé une huitaine de jours, de manière à ce qu'il acquît un certain degré de consistance; puis l'on répétait l'opération : ouverture de la bonde, chute dans le troisième baquet, où le liquide achevait de se concentrer, toujours au soleil. Une fois réduit en masse solide, l'indigo était brisé et tiré de la forme.

Or, vous devez comprendre ce qu'avait d'imparfait une pareille opération confiée à des noirs peu soucieux des intérêts de leur maître; les baquets, vides la moitié du temps, se fendaient au soleil; venait la pluie qui faisait transvaser le li-

quide; les feuilles manquaient d'eau, ou l'eau manquait de feuilles.

De là préjudice; quel moyen d'y remédier? il était simple; l'indigo se vend au poids, mêlons-y un peu de terre, et le tout de la même couleur, il n'y paraîtra pas.

Les négociants d'Europe y furent pris quelque temps, mais aujourd'hui, si vous demandez en France ce que vaut l'indigo du Brésil, l'on vous dira que le Brésil n'en fournit pas, et si vous vous adressez à quelque vieux négociant qui se rappelle du temps passé, il vous répondra :

« De l'indigo du Brésil, je n'en veux pour aucun prix; si vous en avez à vendre, allez chez M. un tel..., mais sans dire d'où il vient. »

Inutile de dire qu'il vous enverra chez un concurrent à qui il croira jouer un excellent tour.

Il faudrait plusieurs années pour rétablir ici la réputation du commerce de l'indigo; du reste, je crois que la main-d'œuvre est trop chère et que l'Inde ferait une concurrence qu'on ne saurait surmonter.

Je vais traiter maintenant de divers articles et considérations générales.

J'ai laissé de côté les pierres de seconde catégorie, émeraudes, topazes, améthyses, rubis, etc.... qui se trouvent en abondance au Brésil; il y a à dire à peu près ce que je vous ai fait observer à l'article diamant.

Une seule chose peut-être pourrait présenter de belles chances de fortune, mais il faudrait faire une exploitation sur une très-grande échelle.

Je vous ai parlé du cristal de roche, qui se trouve en abondance (des montagnes entières) dans la province de Minas et autres.

Nul doute que l'on ne pût en tirer de bons résultats, même pour la fabrication de la verrerie ordinaire, employée surtout au Brésil.

Je dois avouer cependant que je n'ai pas étudié à fond cette matière.

L'inertie et le peu d'intelligence des gens du pays viendraient probablement se mettre à la traverse des efforts que l'on pourrait faire pour introduire cette industrie dans le pays.

Il y a bien à Rio deux fabriques de verrerie, mais leurs produits sont tellement inférieurs, que malgré les droits élevés, tout ce qui concerne cet article vient encore d'Europe.

Je pourrais encore vous parler de quelques spéculations d'un intérêt secondaire, mais la gorge me fait mal, et c'est assez pour aujourd'hui.

— Bravo, dit Vernet.

— Parfaitement expliqué, ajouta le baron.

— Pour moi, reprit Candi, j'ai parfaitement compris. Cependant le résultat de ceci est que tout présente des obstacles et qu'il vaut mieux nous abstenir.... Alors que ferons-nous?

— Vous ne m'avez pas parfaitement compris, monsieur Candi ; je vous ai montré sommairement le bon et le mauvais côté de chaque chose. C'est à vous de choisir.

— Choisir?... Si tout est bon et si tout est mauvais, je ne sais.... Tirons à la courte paille.

— Cela pourrait peut-être nous réussir, mais je

crois meilleur d'employer un autre moyen pour nous tirer d'embarras.

Nous ne sommes pas trop éloignés des mines d'or en exploitation dans le pays, nous pouvons nous y rendre et étudier la matière plus à notre aise, en visitant les travaux qu'ont faits les Anglais.

— Mais votre avis? dit de Grandpré.

— Je ne sais.... Tout présente des obstacles et des avantages.

— Si vous étiez obligé de vous décider subitement, que feriez-vous?

— Vous me mettez le couteau sous la gorge.... Puisque vous l'exigez, mon avis est qu'ayant quelques capitaux, un personnel nombreux et intelligent (Elle ne put s'empêcher de sourire), nous devons nous livrer de préférence à la recherche de l'or, étudiant cependant avec soin la manière employée par ceux qui se dédient à ce travail et choisissant bien l'endroit où nous devons établir notre exploitation. »

XXXVI

LES VOLEURS D'OR.

Nos amis, partis de la fazenda de M. João Baptiste depuis quinze jours, étaient arrivés à Ouro-Branco sans accidents, ayant toutefois eu le soin de passer pendant la nuit à Chapea d'Úva.

Ils avaient fait marché avec un nouveau muletier qui conduisait leurs bagages.

Candi venait de les rejoindre après avoir été à Rio où il avait fait les emplettes nécessaires et mis en règle l'achat de sa négresse.

Celle-ci, du reste, n'avait pas été soupçonnée de complicité dans l'enlèvement de Rose et était toujours bien traitée par tout le monde.

Une fois réunis, Elleur, qui, nous l'avons dit, avait été nommé chef de l'expédition, rassembla ses amis en conseil et leur dit :

« Conformément à l'opinion que je vous ai énoncée avant notre départ de la fazenda, nous devons premièrement voir le mode employé pour l'extraction de l'or en grande échelle, et le meilleur

endroit pour cette étude est la mine d'or du *Morro-Velho*.

Cette mine, exploitée par les Anglais depuis une trentaine d'années, donne régulièrement quinze à seize livres d'or par jour.

Ce n'est pas qu'elle soit une des plus productives, au contraire, car l'on calcule généralement qu'elle ne donne qu'une demi-once d'or par tonnelade de pierre pulvérisée, soit environ quarante-cinq francs. Mais, grâce à l'emploi d'un travail opiniâtre et constant, grâce à ses nombreuses machines à eau, c'est véritablement, pour le moment, la mine la plus curieuse à examiner et celle qui donne le plus d'or. D'autres, comme *Sant' Anna*, par exemple, seraient susceptibles d'un plus grand rapport, puisque cette dernière tire, dit-on, deux onces d'or, soit cent quatre-vingts francs de chaque tonnelade de pierre. Cependant, comme elle est montée sur une moins grande échelle et a été peut-être mal administrée jusqu'à ce jour, elle n'a point atteint la réputation donnée à sa rivale.

Nous devons donc donner la préférence à l'examen du *Morro-Velho*. De plus, pour aller à *Sant' Anna*, nous serions obligés de faire un détour assez long, à moins de passer par *Ouro-Preto*, ce dont je ne me soucie pas.

Pour aller à *Morro-Velho*, il y a deux chemins en partant d'ici; la vieille route qui est plus courte, et la nouvelle qui est meilleure, mais passe par *Ouro-Preto*; je préfère la première. Les Anglais du reste sont de mon avis, quoique probablement pour des motifs différents. La troupe qui conduit

l'or à Rio passe par la vieille route, et je pense même qu'elle ne doit pas tarder à arriver par ici.

— Va pour la vieille route ! » dit de Grandpré.

Le lendemain nos amis continuèrent le voyage et, sortant d'Ouro-Branco, laissèrent sur la droite le chemin d'Ouro-Preto et entrèrent dans la montagne.

La Serra d'Ouro-Branco est très-mauvaise à passer, le chemin est des plus escarpés, et l'on peut voir encore sur bien des cartes l'ancien nom dont elle était baptisée : *Serra de Deus te livro* (montagne dont Dieu te garde).

Ils étaient arrivés au haut du plateau et allaient commencer la descente, quand dans le vallon au-dessous d'eux, à un quart de lieue peut-être, ils aperçurent une troupe de mulets chargés qu'accompagnaient quelques hommes à cheval et trois ou quatre noirs à pied ; c'était le convoi de l'or.

Elle et de Grandpré venaient de s'arrêter pour laisser arriver les animaux de charge qui venaient un peu en arrière, quand trois détonations retentirent dans la vallée ; puis encore quelques coups de feu plus faibles qui paraissaient produits par des pistolets, tandis que les premiers étaient bien évidemment des coups de fusil d'assez gros calibre.

La troupe conduisant l'or était à moitié cachée dans le chemin encaissé, mais l'on pouvait cependant voir une certaine confusion qui régnait parmi elle.

« Qu'est-ce qu'il y a donc, » dit de Grandpré ?

Un cheval emporté qui fuyait sans cavalier en rebroussant chemin, ne laissait aucun doute sur l'événement.

« Je crois, répondit Elleur, que des voleurs ont attaqué la troupe, allons voir un peu ce qui se passe.

« Rose, restez ici, nous revenons, » et il partit au galop, suivi de ses amis, et d'Antonio; Léonidas n'était pas encore arrivé.

M. Braga n'était pas mort. Relevé par ses noirs, il avait été reconduit chez lui, mis au lit et saigné; au bout de huit jours, il était debout, et quoique faible encore, il venait de faire appeler Don Blaz, qui lui aussi n'était pas encore complètement remis du coup de fusil à plomb qu'il avait reçu.

« Je vous ai fait demander, dit Braga, pour combiner avec vous le moyen de nous venger de ces maudits Français qui nous ont si mal arrangés tous les deux.

« Vous savez que mes affaires sont dans un état assez précaire; la fazenda et les noirs sont engagés pour une somme presque égale à leur valeur, il est temps de nous risquer à exécuter ce que nous avions projeté. »

L'Espagnol fit la grimace.

« Je suis de votre avis jusqu'à un certain point, mais ne pensez-vous pas que ce soit un peu tôt!... nous ne sommes pas encore en trop bon état, et il me semble que nous pouvons attendre encore.

— Non.... dans une huitaine de jours, la troupe conduisant l'or du Morro-Velho doit passer à l'endroit que vous avez reconnu être le meilleur, c'est-à-dire au pied de la Serra d'Ouro-Branco; vers ce

moment, les Français dont nous voulons nous venger se trouveront à peu près dans ces parages, et je prétends m'arranger de manière à ce que les soupçons se dirigent sur eux.

— Ce serait très-adroit, mais comment vous y prendrez-vous ?

— Rien de plus simple ; pendant que j'étais au lit ces jours-ci, j'ai parcouru les derniers journaux et si je ne me trompe, ils ont déjà eu maille à partir à Rio, avec la justice.

« Nous devons calculer notre affaire de manière à faire le coup le jour même de leur sortie d'Ouro-Branco, ils vont à Ouro-Preto et passeront à une demi-lieue de nous pendant que nous enlèverons la troupe.

« Nous disparaîtrons, ayant eu soin de peu nous montrer auparavant ; nous enterrerons l'or pour venir le chercher plus tard.

« En nous retirant par les sentiers de traverse, nous éviterons Ouro-Branco et reviendrons tranquillement ici sans nous presser.

« Quelques bruits adroitement répandus feront remarquer la coïncidence de leur passage dans la montagne, le jour même où la troupe a été attaquée, et il n'en faudra pas davantage pour détourner les soupçons et les rejeter sur eux.

— Bien imaginé, mais vous ne prétendez pas que nous attaquions la troupe à nous deux ?

— Ce serait peut-être le mieux, mais nous ne sommes pas encore trop vigoureux ni l'un ni l'autre ; j'ai deux noirs ici sur lesquels je puis compter ; nous nous les adjoindrons.

— Ne craignez-vous pas qu'ils viennent à parler un jour ?

— Je crois qu'ils auront intérêt à se taire.... Du reste quand nous n'aurons plus besoin d'eux, je puis en faire le sacrifice à l'intérêt général, je les enverrai dans une maison isolée que j'ai ici près, et là, grâce à un peu de poison quelconque, nous n'aurons plus rien à craindre.

— Un peu de poison, pensa l'Espagnol, pourvu que je n'en aie pas ma part... ; » puis tout haut....

« Et les conditions dont vous m'avez parlé tiennent toujours ?

— Certainement. Deux tiers pour moi et mes gens ; un tiers pour vous, rien de plus juste, je pense ? D'après les renseignements que nous avons pris, la troupe se trouve escortée de la manière suivante :

En avant, un cadet brésilien armé d'un revolver, derrière un mulâtier qui n'a guère qu'un couteau et quatre noirs qui probablement ont aussi à leur disposition, soit un couteau ou une *foice* (grosse serpe emmanchée au bout d'un bâton), mais qui fuiront aux premiers coups de fusil : je ne suis même pas sûr, que si nous nous contentions de tirer en l'air, le cadet et le mulâtier ne prennent la fuite également, le plus sûr, cependant, est de les jeter en bas.

— Et si des Anglais accompagnaient la troupe, comme cela arrive quelquefois ?

— C'est dans cette prévision que j'emmène deux noirs, sinon nous seuls serions suffisants.

« Voici le plan de l'attaque, rien de plus simple :

« A l'endroit marqué, je me porterai avec un noir, j'aurai, ainsi que lui, un fusil à deux coups, et en plus mon revolver pour mon usage personnel.

« La troupe ne doit guère occuper un espace de plus de deux cents pas.

« A trois cents pas plus bas, vous vous porterez avec l'autre noir, armé de la même manière que nous.

« Vous savez que la troupe passe dans une coupée de plus de vingt pieds de profondeur, les bords sont couverts de broussailles, rien de plus facile pour nous cacher.

« Je ferai faire feu au noir sur les deux premiers cavaliers qui passeront. Les coups porteront à dix pas, et, pour plus de sûreté, je ferai charger à gros plomb et tirer à la figure.

« La tête de la troupe arrêtera probablement, et le reste viendra s'embarrasser dans le chemin étroit. Quelques grains de plomb qui frapperont les premiers animaux les feront certainement retourner en arrière, tandis que les derniers voudront avancer; de là la confusion. En tout cas, vous ferez tirer le noir sur les derniers cavaliers de l'escorte ou sur les noirs à pied, suivant la position. S'il le faut, vous ferez feu vous-même et sauterez sur la route le revolver à la main, après avoir probablement nettoyé tout ce qui sera devant vous.

« J'en ferai autant de mon côté et garderai la tête de la colonne pendant que vous resterez à l'arrière-garde.

« Les deux noirs feront rebrousser chemin aux

mulets chargés, jusqu'à l'endroit où se trouve le précipice sur la gauche.

« Il vous faudra, la veille, creuser un trou sur la droite, dans la *capoeira*, de manière à n'avoir plus qu'à y mettre l'or après avoir brisé à coups de hache les malles qui le contiennent.

« Nous jetterons ensuite malles et mulets dans le précipice, de manière à faire disparaître toutes traces de la troupe.

« S'il échappe quelque noir, ce qui n'est que trop possible, il ne pourra guère revenir que deux ou trois jours après, avec des forces suffisantes; l'on cherchera les animaux, que l'on pensera avoir été détournés avec l'or; pendant ce temps-là nous serons loin.

— Mais pourquoi ne pas emporter l'or de suite?

— Vous plaisantez : les mulets nous feraient reconnaître immédiatement, et pour emporter l'or sur un animal ou deux, il n'y faut pas songer; vous savez que la troupe qui ne vient que de deux en deux mois apporte généralement plus d'une valeur d'un million et demi de francs, ou mille livres pesant d'or environ; nous devons laisser le tout enterré; si par hasard nous étions soupçonnés, l'on ne doit rien trouver avec nous de compromettant.

— Et s'il nous arrivait quelque contre-temps sur lequel nous ne comptons pas; si, par exemple, le hasard voulait qu'au lieu d'avoir affaire à deux ou trois hommes, la troupe vint escortée d'une nombreuse caravane?

— Alors nous n'attaquerions pas, l'affaire serait manquée.

— Je sais que nous pouvons prendre des informations un jour auparavant en envoyant un noir bien monté en éclaireur, en avant de la troupe; mais si la mauvaise chance voulait que nous fusions trompés, et qu'après avoir commencé l'attaque, il survenait à la troupe du renfort qui nous obligeât à nous retirer, il faudrait nous assurer d'une retraite meilleure que celle-ci, nous pourrions être reconnus; l'un de nous resté mort sur le champ de bataille, dénoncerait l'autre. »

Le fazendeiro hésita un instant.

« Vous avez raison, dit-il, mais nous pouvons nous garder contre cette éventualité.

« L'un de mes noirs a été, avant que je ne l'achète, fugitif assez longtemps; il n'est revenu qu'à la condition de changer de maître, et m'a souvent parlé d'un *quilombo* (retraite de nègres fugitifs), qui se trouve dans la forêt vierge, du côté de San-Francisco. Ce *quilombo* se trouve en communication avec les Indiens sauvages, et ne saurait être facilement détruit.

« Tous mes noirs, ou à peu près, me sont assez dévoués, quoique je ne les traite pas trop bien; cela vient de ce que je les laisse voler à leur aise, sur les voisins, pourvu qu'ils ne touchent à rien de ce qui m'appartient, et soient exacts au service.

« Je laisserai mon page en arrière à un endroit convenu, et si nous sommes reconnus et obligés de fuir, j'enlève tous les noirs de la fazenda et nous allons nous réunir au *quilombo*, où nous serons bien reçus, grâce au nombreux renfort que nous apporterons.

— Vous n'y songez pas! vous réunir vous et vos noirs à un *quilombo*?

— Parfaitement; j'y ai déjà songé, et si notre affaire manque, reconnus ou non, c'est ma dernière ressource. Au point où nous en sommes, je puis bien vous avouer la vérité. Vous croyez la fazenda engagée pour sa valeur ou à peu près, vous vous trompez.

« Je l'ai engagée dans différents endroits, grâce à des amis complaisants qui ont eu part au gâteau, et non-seulement la vente de tout ce que je possède ne payerait pas le tiers de ce que je dois, mais encore il est probable que j'aurais maille à partir avec la justice.

« J'ai entre autres choses vendu à un individu de Rio vingt noirs qui n'existent plus depuis longtemps; m'étant bien gardé de publier leur mort, l'on me croit généralement une centaine de nègres éparpillés en différents endroits, et vous savez bien qu'à peine en ai-je la moitié.

« Je vous le dis franchement, cette affaire seule peut me relever; je joue le tout pour le tout, et si je la manque, je n'ai plus de ressource que de lever une troupe de bandits, noirs et Indiens, et me faire roi dans quelque partie de la forêt où il ne sera pas facile de me venir chercher.

— Et moi, dans cette affaire, que deviendrai-je?

— Vous serez mon lieutenant, et je vous assure que vous ne vous en trouverez pas mal; **malheur** à qui se trouvera sur notre chemin.

— Il y a du pour et du contre; mais comme vous le dites, votre position critique ne vous per-

met guère de choisir.... Quand commençons-nous?

— Nous devrions déjà être en route sans cette maudite aventure de la Française, mais peut-être trouverai-je l'occasion de me venger.

« Par les informations que j'ai pu obtenir, les Français ont envoyé un des leurs à Rio et doivent l'attendre sur le chemin, je ne sais où, mais nous nous informerons, et si nous sommes obligés de jeter le masque, peut-être pourrions-nous les attaquer à l'improviste et enlever de nouveau la damnée péronnelle, qui cette fois ne m'échappera pas, je le jure, dussé-je la tuer.

— Qui court deux lièvres à la fois....

— N'en attrape aucun.... Je sais le proverbe ; mais, rassurez-vous, l'affaire importante c'est celle de l'or, celle qui doit faire notre fortune à tous deux, l'autre n'est que secondaire et je ne la tenterai que si les circonstances nous sont favorables.

— Ce qui m'étonne, c'est que disposant des ressources que vous possédez, vous ayez besoin de moi et ne m'ayez pas laissé de côté.

— Quelque capable que soit un capitaine, il lui faut un second qui le remplace à l'occasion ; je puis tomber malade, être blessé, puis vous savez que des noirs ne sont pas faciles à conduire ; rappelez-vous nos voyages à la mer. Ne sommes-nous pas de vieux amis du reste ? »

L'Espagnol ne répondit pas, il réfléchissait.

Après tout, pensa-t-il, je ne vois pas autre chose à faire de meilleur pour moi, risquons la chance ; puis, tout haut :

« Soit. Alors nous allons nous mettre en route ; j'avoue que je ne suis pas encore trop bien rétabli de ce maudit coup de fusil....

— Que vous avez reçu par derrière en faisant face à l'ennemi, dit Braga d'un air railleur.

— Écoutez donc.... Vous ne devez pas m'accuser.... Quand j'ai entendu du bruit, je suis arrivé le couteau à la main pour vous aider, ils me sont tombés trois ou quatre sur le corps à coups de pistolet, mon chapeau m'a même été enlevé de dessus la tête par une balle et est resté sur le terrain.

« J'ai vu que la résistance était impossible et suis allé chercher du renfort ; qu'auriez-vous fait à ma place ? Vouliez-vous que je me fisse tuer inutilement ? Et maintenant que vous avez besoin de moi, seriez-vous bien avancé, si au lieu d'avoir reçu la charge de plomb dans les reins, à cinquante pas, je l'eusse reçue à bout portant dans la poitrine ?

— Non, je sais que vous êtes un homme prudent, mais courageux quand il est nécessaire ; je me rappelle nos aventures du temps passé, où plus d'une fois nous avons dû faire le coup de fusil et tirer le couteau ; je voulais rire, voilà tout. »

.... La conversation que nous venons de raconter donnait l'explication de ce qui se passait dans la vallée au moment où nos amis descendaient la montagne au galop. Braga avait pris ses informations la veille, et avait su que justement l'arrivée des Français dans les environs devait correspondre avec celle de la troupe conduisant l'or, seulement il s'était trompé sur un point.

Un de ses noirs, envoyé en éclaireur à Ouro-Branco, avait appris auprès du muletier qui conduisait les bagages de nos amis qu'ils partaient le lendemain pour Ouro-Preto. C'était ce qu'il pensait véritablement, Elleur s'étant réservé de crainte d'indiscrétion, de l'aviser seulement à la jonction des deux chemins que l'itinéraire était changé.

La troupe qui conduisait l'or était composée ainsi qu'il suit :

En avant venaient deux Anglais qui se rendaient à Rio pour affaires et avaient profité du départ du convoi de Morro-Velho pour voyager plus en sûreté ; nous allons voir qu'ils avaient mal fait leurs calculs.

Venaient ensuite huit mulets chargés, puis le conducteur brésilien à cheval, ainsi que le muletier avec qui il commençait à gravir la montagne ; à dix ou douze pas en arrière suivaient quatre nègres à pied.

Ces derniers venaient d'entrer dans la gorge quand deux coups de fusil retentirent à l'avant-garde, puis un coup de pistolet.... un second...., les mulets continuèrent à monter, les hommes s'arrêtèrent subitement.

Deux coups de feu tirés à vingt pas vinrent frapper successivement le conducteur et le muletier ; celui-ci, vigoureux et énergique, tira un long pistolet de sa fonte et cherchait un but dans les broussailles qui le dominait, quand un troisième coup de feu mieux dirigé le renversa de cheval.

Le conducteur, quoique blessé du premier coup, avait sauté en bas de cheval et s'était fait un rem-

part de l'animal. Celui du muletier avait tourné bride et s'enfuyait par le bas de la vallée; c'était lui qu'Elleur et de Grandpré avaient vu de loin.

Les noirs hésitaient, l'un d'eux tomba frappé d'un coup de fusil et les autres voyant deux hommes sauter sur la route s'enfuirent à toutes jambes. Le conducteur lui-même remonta lestement à cheval et s'enfuit également, malgré trois coups de pistolet qui lui furent tirés et ne l'atteignirent pas.

Les voleurs étaient maîtres du champ de bataille, l'Espagnol à l'arrière-garde; Braga en avant.

Les deux coups de fusil avaient renversé les Anglais; l'un d'eux avait encore eu la force de tirer un revolver et de le décharger deux fois, mais à peu près au hasard; le noir qui accompagnait Braga avait sauté sur la route et d'un coup de *facão* lui ayant coupé la moitié du poignet, lui avait fait sauter son pistolet.

Braga, aidé du noir, ayant fait retourner les premiers animaux, qui, épouvantés des coups de feu, s'étaient déjà arrêtés, la troupe se trouva réunie sur un petit espace; il cria à l'Espagnol de prendre les devants pendant qu'il pousserait les mulets par derrière.

Celui-ci obéit, et en un instant la troupe fut arrêtée dans un endroit où sur la gauche s'ouvrait un effroyable précipice dans lequel grondait un torrent au milieu des arbustes qui en tapissaient tout l'intérieur. La droite de la route plus élevée était également couverte d'arbustes; c'était là que les voleurs avaient déjà creusé un trou dans l'intention d'y cacher l'or:

En peu de temps, les animaux furent déchargés, et comme on avait eu soin de cacher des haches dans le bois, les *canastras* (espèce de petites malles) furent bientôt brisées, et les petites caisses en bois qui contenaient l'or en lingots, pouvant peser chacune 75 livres pour trois lingots, se trouvèrent en un instant répandues sur la route.

Sans perdre de temps, tous sans distinction, et sans s'occuper beaucoup des animaux, malgré le programme tracé, s'empressèrent de prendre une charge du métal précieux pour aller l'enterrer au plus vite.

Braga et l'Espagnol étaient déjà sur le haut du talus dans la broussaille, les deux noirs plus lents ou moins intéressés se trouvaient encore sur la route, quand une cavalcade qui descendait la montagne à un galop fabuleux pour un pareil chemin, les fit tous rester immobiles, pétrifiés.

« Qu'est-ce ? » dit l'Espagnol.

La réponse ne se fit pas attendre. A l'avant-garde apparurent successivement de Grandpré, Elleur, puis Vernet; Candi, comme de juste, était resté à deux cents mètres en arrière. Antonio même, que sa position sociale devait tenir à l'arrière-garde, avait pris sur lui de le dépasser.

« Ah ! canaille ! » dit de Grandpré, et il tira un coup de pistolet à un noir, le manqua, mais le renversa du choc de son cheval. Le second noir lâcha la petite caisse d'or qu'il tenait déjà sur l'épaule et commença à se sauver en gravissant le talus.

Une balle que lui envoya Elleur l'atteignit au

milieu des reins et le fit tomber en arrière sur la route ; son compagnon qui avait roulé jusqu'auprès du précipice, s'était relevé pendant ce temps-là, avait lestement franchi le parapet et se laissant glisser au milieu des broussailles, s'était enfui.

Braga et l'Espagnol avaient aussi lâché l'or qu'ils portaient, mais au lieu de fuir ils avaient saisi leurs pistolets, s'étaient mis à plat ventre dans l'herbe et profitant de l'endroit élevé où ils se trouvaient, ils commencèrent à faire feu sur leurs adversaires.

La position qu'ils occupaient était assez avantageuse, et peut-être eussent-ils eu le dessus, si Braga n'eût eu encore l'œil droit en si mauvais état qu'à peine il y voyait de ce côté et si l'Espagnol n'eût déjà tiré trois coups de son revolver sur le conducteur qui se sauvait.... Les fusils de tous deux étaient restés sur la route.

Trois coups lui restaient : il tua du premier le cheval de de Grandpré qui s'était cabré sous la pression du mors que lui avait fait sentir son maître, en voyant le bout du pistolet s'abaisser vers lui à dix pas ; il perdit le second, et du dernier cassa le bras gauche à Antonio, au moment où celui-ci mettait pied à terre pour graver le talus, infranchissable pour un homme à cheval.

En faisant cabrer son cheval, de Grandpré avait bien tiré également, mais sans résultats.

Braga fut encore plus maladroit ; aucun de ses coups ne porta, à l'exception d'une balle perdue qui cassa la jambe du cheval de Candi, arrivant

sur ces entrefaites ; cavalier et cheval tombèrent ensemble.

Elleur voyant la lutte trop désavantageuse qu'ils avaient à soutenir, avait sauté à bas de son cheval, s'était abrité derrière, avait tiré le fusil qu'il portait en bandoulière et envoya une balle à l'Espagnol qui dut certainement être blessé de nouveau, car l'on trouva plus tard une trace de sang qui accompagnait ses pas. Cependant il put encore fuir, accompagné par le senhor Braga qui jugea prudent de battre en retraite.

Vernet s'efforçait de faire gravir le talus à son cheval et n'y pouvant parvenir, s'épuisait à tirer des coups de pistolet sur toutes les broussailles que le vent agitant et où il croyait voir un ennemi. Antonio blessé, lui ayant fait remarquer le noir qui après être descendu un instant dans le précipice, avait pris sur le côté, était remonté, et venait de traverser la route à deux cents mètres de là en courant, il mit son cheval au galop ; arrivé à l'endroit du taillis où était entré celui qu'il poursuivait, il mit pied à terre, gravit le talus qui, en cet endroit, n'avait guère que quatre ou cinq pieds de haut, épaula son fusil et fit feu.

Un soupir de contentement lui échappa en remettant la crosse à terre.

« En voilà un qui ne volera plus personne, » dit-il, et il revint près de ses amis.

De Grandpré qui était tombé engagé sous son cheval et qu'Elleur avait dégagé, était furieux et voulait se mettre à la poursuite des fuyards.

« Inutile, lui dit son compagnon, ils doivent avoir

ici près des chevaux et seront loin dans un instant. Du reste, dans les bois j'aimerais mieux être poursuivi que poursuivant; celui qui fuit n'a qu'à s'arrêter, laisser arriver son adversaire et lui envoyer une balle à bout pourtant.

« Merci.... nous ne sommes pas payés pour faire la police.

« Nous avons déjà assez fait pour la morale et l'humanité; mais Candi est tombé de cheval, laissez-moi voir s'il est blessé. »

Celui-ci était assis sur le parapet qui bordait le précipice, il se tâta de tous côtés pour voir s'il n'avait rien de cassé; mais le fait est que, quoiqu'il eût passé assez rudement par-dessus la tête de son cheval, il n'avait que quelques légères contusions.

Le plus maltraité était le pauvre Antonio, qui se tenait sur la route debout, le bras gauche pendant, et chancelait se trouvant sur le point de s'évanouir.

« Qu'avez-vous? dit Elleur en revenant vers lui, le voyant pâle et prêt de tomber.

— J'ai reçu une balle dans le bras. »

Elleu s'empessa de le soutenir.

« Vous êtes blessé grièvement?

— Je crois que j'ai le bras cassé. »

L'on s'empessa de l'asseoir, et examen fait de la blessure, il fut constaté que le radius seul avait été atteint légèrement, mais paraissait brisé, le blessé perdait beaucoup de sang.

Elleu lui attacha le bras avec un mouchoir, c'était le seul traitement possible pour le moment.

« Vernet, dit-il, grimpez sur le talus et faites

sentinelle pour que nous ne soyons pas surpris dans le cas où les voleurs reviendraient. »

Puis à de Grandpré :

« Il vous faut prendre le cheval de Vernet et tâcher de passer en avant des mulets qui se sont écartés, tâchez de les ramener pour que nous puissions recharger ce qui se trouve éparpillé sur la route. Je vais soigner les Anglais que nous avons vus couchés par terre en passant, peut-être ne sont-ils pas morts et ont besoin de secours. »

Elleur arriva près d'eux en même temps que son muletier qui venait de l'autre côté, accompagné d'un mulâtre son *camarada*.

Entendant les coups de fusil, il avait hésité, mais somme toute, comme il était *mineiro* (de la province de Minas), que les mineiros sont généralement braves, il avait pris sa *garuche* (long pistolet), avait fait signe au *camarada* qui avait pris sa fouce et ayant laissé sa troupe était descendu la côte au galop; le *camarada* à pied était arrivé presque en même temps que lui.

« Bien, dit Elleur, vous êtes de braves gens, et quand nous réglerons nos comptes, vous n'aurez pas à vous plaindre. Tout est fini, je pense, mais il faut voir les blessés.

— La troupe du *Morro-Velho* a été attaquée? dit le muletier.

— Oui, mais les voleurs se sont mal trouvés de leur attaque; cependant sans nous ils auraient réussi.

— La compagnie vous devra à vous et à vos amis une belle messe chantée.

— Je ne sais, dit Elleur en riant, s'ils feront dire

une messe en notre honneur, c'est douteux, vu qu'ils sont protestants et ne vont pas à la messe; mais voyons ce qu'ont ces deux pauvres diables. »

Le premier avait été tué roide, l'autre paraissait mort; mais le fait est que, ténace comme un Anglais, et croyant encore avoir affaire à des ennemis, il avait repris son pistolet de la main gauche, et attendait.

Elleur s'approcha de lui; il crut qu'on venait l'achever ou le dépouiller, n'ayant pu voir la scène qui se passait sur la route, vu que celle-ci faisait un coude au-dessous de l'endroit où il se trouvait; il leva une main tremblante et envoya à Elleur un coup de pistolet qui heureusement ne porta pas.

« Holà.... hé.... vous vous trompez.... ami.... »

Et pensant que l'Anglais n'entendait peut-être pas très-bien le portugais, ce qui était vrai, il ajouta en mauvais anglais : « Friend !... Franchman ! (ami !..., Français !...). »

Le fils d'Albion ne parut pas très-convaincu, peut-être n'avait-il pas plus entendu l'anglais d'Elleur que son portugais; cependant il avait fait un suprême effort en se soulevant pour tirer ce dernier coup de pistolet et retomba en murmurant nous ne savons quelles épithètes anglaises contre MM. les voleurs....; il est probable que ce n'étaient pas des compliments qu'il envoyait à leur adresse.

Après s'être approché de lui avec précaution, Elleur parvint à lui faire comprendre qu'au lieu de vouloir l'achever, il venait le secourir; cette fois l'Anglais parut convaincu et murmura un remerciement.

Le muletier qui conduisait la troupe du Morro-Velho était également mort, le noir blessé n'était qu'évanoui.

Le conducteur qui s'était enfui, était resté à un demi-quart de lieue veillant à ce qui se passait, il crut comprendre que le péril était fini et se rapprocha. Une balle lui avait emporté une oreille et une partie de la joue, mais après qu'il fut pansé tant bien que mal, il put se tenir à cheval.

Elle leur voulut lui faire reprendre compte de ses valeurs, mais le pauvre diable démontra, que seul et blessé, il ne pouvait se charger de ce soin.

Ce furent donc nos amis aidés de leurs gens qui réintégrèrent l'or dans les *canastras* brisées, rechargèrent les animaux, et ayant, tant bien que mal, arrangé les blessés et les morts sur les autres charges firent rebrousser chemin à la troupe délivrée, pour se rendre à la posada la plus près.

Nous devons ajouter que les deux noirs de Braga qui avaient été blessés furent également emmenés, l'un avait les reins cassés et mourut le lendemain; l'autre, celui sur lequel avait tiré Vernet, avait seulement reçu une balle dans l'épaule, il guérit, et trois mois après, s'étant échappé de l'hôpital de la prison, il fut rejoindre son maître et ses camarades; faisant ainsi mentir Vernet qui avait dit, nous nous en rappelons: « En voilà un qui ne volera plus. »

L'on avait envoyé chercher Rose qui se mourait d'inquiétude sur le haut de la montagne où elle était restée en compagnie de Léonidas et des animaux de charge, et une heure après la bataille,

tous se trouvaient abrités dans une pauvre maison qui se trouvait près de là.

« Je crois que voilà qui va nous mettre en bonne odeur auprès des Anglais et nous faciliter l'étude des mines du Morro-Velho, dit de Grandpré à El-leur.

— Oui, mais j'aimerais mieux que l'aventure ne nous fût pas arrivée.

— Pourquoi ? reprit Vernet étonné ; n'est-ce pas au contraire une bonne affaire qui nous fera bien recevoir ?

— Je pense que l'on nous fera fête en effet, mais nous allons être interrogés par la police, il y aura enquête, nous serons obligés de nous arrêter pour donner nos dépositions, que sais-je ? Un retard de plus de trois mois peut-être ; voilà ce que nous allons gagner de plus clair.

« Heureusement que, quoique nous soyons près de Ouro-Preto où nous devrions aller donner part à l'autorité, nous avons encore avec nous le conducteur de la troupe qui est responsable, et nous pourrions le décider facilement à rebrousser chemin immédiatement, pour remettre l'or aux mains du directeur de la compagnie. Il est grièvement blessé, mais les Anglais lui tiendront compte de son zèle, c'est ce que je lui ferai comprendre demain. De cette manière l'enquête sera faite par la justice de Sabara ; cette ville ne se trouve qu'à trois lieues du Morro-Velho, et nous aurons le temps d'étudier la mine pendant que les autorités gagneront leur argent à savoir le pourquoi et le comment.

— Mais, dit Candi, nous sommes Français, pensez-vous que les Anglais nous voient d'un bon œil ?

— Après un service comme celui-ci ? un million et plus de sauvé ! je pense qu'ils ne peuvent faire autrement ; du reste les Anglais sont des gens qui savent vivre, vous verrez, j'ai déjà passé par ici et les connais. Ils tiendront à honneur de ne rien nous devoir, j'en suis sûr. »

En mettant pied à terre Vernet dit à de Grand-pré :

« Avez-vous remarqué l'individu qui a tiré si maladroitement, et a seulement jeté en bas le cheval de ce pauvre Candi ? (Il avait été convenu depuis longtemps que le titre de monsieur n'existerait plus entre les associés.)

— Non, et vous ? je suis tombé moi-même si rapidement avec mon cheval, que je n'ai plus rien vu.

— Le diable m'emporte si je n'ai pas reconnu ce maudit Braga que j'ai si bien arrangé l'autre jour.

— Braga !... mais il doit être encore au lit.

— Je vous dit que malgré le charbon dont il était barbouillé, j'ai vu la trace de la blessure que je lui ai faite avec mon morceau de bois, et l'œil était encore à moitié fermé, c'est ce qui l'aura empêché de tirer plus juste, car sans cela il était admirablement placé pour nous fusiller à bout portant.

— C'est lui-même, dit Antonio qui écoutait, et c'est l'Espagnol qui m'a cassé le bras.

— Vous êtes sûr ?

— Parfaitement, il avait la même ceinture rouge qu'il portait le jour de l'enlèvement de Mlle Rose,

le *tratante* m'a bien payé mon coup de fusil; pour l'autre, je l'ai reconnu également à son visage blessé et mal cicatrisé.

— Hé! vous m'y faites penser, reprit de Grand-pré, les noirs blessés qui sont ici prisonniers, sont ceux que j'ai vus l'autre jour à la *Venda*, quand j'attendais sur la route, plus de doute.

— Voilà de quoi mettre la justice sur la voie, dit Vernet, et je serais bien aise de voir pendre tous ces coquins-là

« Mais entrons, et voyons si nous trouverons à nous loger tous tant que nous sommes, et à soigner les blessés. »



XXXVII

ELLEUR ÉCRIVAIN.

Le lendemain, les deux troupes réunies se mirent en marche pour le Morro-Velho; Antonio fut laissé en compagnie de l'Anglais et des noirs blessés. Au premier village, l'on rendit compte au subdelegado de ce qui était arrivé. Celui-ci, comme de juste, voulait que tous vinssent avec lui examiner les lieux, mais on lui fit sentir que l'or ne pouvait rester sans gardiens, après ce qui était arrivé, que le conducteur avait hâte de se débarrasser de sa responsabilité, et qu'étant blessé, il ne pouvait demeurer plus longtemps en chemin.

Enfin le subdelegado se contenta de deux témoins pour pouvoir verbaliser. Elleur et de Grand-pré, laissant le reste de la troupe aller en avant, retournèrent avec lui à l'endroit où avait eu lieu l'attaque que nous avons racontée.

L'Anglais et Antonio interrogés, le subdelegado ferma son procès-verbal et donna congé aux deux amis en les chargeant toutefois d'une lettre pour le directeur de la compagnie de la mine d'or.

Il s'invitait à se porter partie civile; sans cela, disait-il, il ne pouvait prendre sur lui de poursuivre.

De Grandpré s'étonnait de ce qu'un crime pareil ne fût pas poursuivi, *ex officio*, mais Elleur, plus au courant, lui dit :

« La justice ne voit ici dans toute affaire, quelque criminelle qu'elle puisse être, qu'un moyen de gagner de l'argent. Si la Compagnie ne veut pas se porter partie civile, les autorités chercheront bien à prendre Braga que nous avons dénoncé, parce qu'il a de l'argent et payera pour arranger l'affaire, mais vous comprenez qu'il serait bien plus profitable de faire payer les poursuites à la Compagnie et d'en tirer des deux côtés.

— Il est certain que les Anglais poursuivront, et que Braga sera pendu.

— Rien n'est moins sûr, au contraire; la Compagnie ne poursuivra pas, et Braga en sera quitte pour de l'argent.

— Comment cela?

— Le directeur ne voudra pas ébruiter une affaire qui le désaccréditerait près des actionnaires en Angleterre. L'on s'étonnerait qu'il fût assez peu prudent pour envoyer une troupe portant un million et demi, à la garde de deux hommes et quatre noirs. Vous conviendrez, qu'en Europe, un convoi pareil passant dans des déserts comme ceux-ci n'arriverait pas une fois sur dix à destination.

— C'est probable.

— Les Brésiliens sont assez généralement peu scrupuleux en affaires, et la délicatesse de ce que

l'on appelle des gens comme il faut est très-médiocre, mais ils n'ont guère le courage d'affronter la mort sur une grande route dans une attaque à main armée. Vous devez voir que cette fois encore c'est à des étrangers que revient l'honneur de l'entreprise.

« Braga et don Blaz sont, comme vous savez, l'un Portugais, l'autre Espagnol.

« Malgré la présence inattendue des deux Anglais qui se trouvaient là par hasard, l'affaire aurait réussi sans notre arrivée.

— Mais la justice poursuivra, en tous cas ?

— C'est probable, parce que je vous l'ai dit, Braga a de l'argent et que l'on peut tirer quelque chose de lui ; mais il s'arrangera, donnera de faux témoins qui jureront qu'il n'est pas sorti de sa fazenda, et nous passerons pour nous être trompés, peut-être même dira-t-on que nous avons voulu nous venger de lui, enfin pour quelques mille francs, il en sera quitte.

— Il y a plaisir à être voleur et assassin dans ce pays, et c'est dommage que le gouvernement français n'ait pas l'idée d'envoyer ici ses galériens, ils feraient bien leurs affaires.

— C'est vrai, et ce ne serait peut-être pas un mauvais service rendu au Brésil. Les habitants poussés à bout obligeraient la justice à plus d'énergie et à poursuivre d'elle-même, mais somme toute l'on ne pendrait encore personne. Les Brésiliens considèrent tous les bras qu'ils peuvent acquérir comme une bonne aubaine, peu leur importe la moralité des individus ; depuis qu'ils ne peuvent

plus faire la traite, chaque étranger est pour eux une bête de somme qu'ils tâchent d'exploiter. Un noir même qui commet un assassinat n'est jamais pendu, malgré la loi expresse. L'on se contente de l'envoyer aux galères, où il travaille le restant de ses jours pour le gouvernement ou ses employés ; il change de maître, voilà tout, seulement le maître est plus doux quoiqu'il lui fasse porter une chaîne au pied. Quelques-uns cependant, et souvent des plus coupables, s'ils ont un métier, soit cordonnier, sellier ou autres, jouissent d'un certain bien-être pourvu qu'ils travaillent gratis pour MM. les gardiens en chefs de la prison.

Elleur et de Grandpré rattrapèrent bientôt la troupe qui avait peu d'avance, et trois jours après, tous arrivaient au Morro-Velho où, grâce à leur aventure, ils furent reçus à bras ouverts, et avec toutes les démonstrations d'amitié dont les Anglais peuvent être capables. L'on but force bière, champagne, vin de Porto et liqueurs, et tous les soirs pendant huit jours, l'on entendit de formidables cris dehip.... hip.... hurra..., et le bruit des toasts à la France et à la joyeuse Angleterre.

Joyeuse, à propos d'un pays aussi triste ! Pourquoi ce mot ?

Je ne sais ; les Anglais l'emploient peut-être sans le comprendre ; il est vrai que si la joie consiste à s'enivrer, et ensuite à se battre à coups de poing, ils forment le plus joyeux peuple de la terre.

.
. Nos amis étaient déjà depuis une quinzaine de jours au Morro-Velho ; ils avaient visité les

mines dans tous les sens, mais Elleur, rentré le soir, travaillait toute la nuit.

« Que faites-vous donc, lui dit de Grandpré, écrivez-vous vos mémoires? Le fait est que si nous continuons comme nous avons commencé, nous pourrons raconter de jolies choses sur les mœurs du pays.

— Je prends des notes; j'avais commencé, comme vous avez vu, un aperçu sur le Brésil, peut-être un jour publierai-je le tout; cependant je vous avoue que j'ai déjà, dans le temps, essayé de faire imprimer un ouvrage; vous ne sauriez croire quelles difficultés j'ai éprouvées pour ne tirer qu'un résultat négatif.

— Comment cela?

— Lorsque, comme moi, un auteur n'est pas connu, il doit d'abord chercher un éditeur; ceci est plus rare qu'un merle blanc.

— Vous voulez rire? Paris en regorge.

— Rothschild aussi a des millions, et cependant combien se plaignent du manque d'argent!

« Un éditeur, quand vous lui présentez un ouvrage, vous demande d'abord votre nom. Vous lui répondez : « Elleur. » « Connais pas ! » Et il vous éconduit poliment. Quelquefois il vous dit de laisser votre manuscrit, le met dans un coin, et vous le rend un mois après, sans l'avoir lu, en vous complimentant sur le style, l'intérêt de l'ouvrage, etc...., mais en vous exposant que.... que.... il ne peut, en ce moment, se charger de sa publication; il vous envoie chez un autre, qui vous traite de même; et ainsi de suite.

•

— Faites imprimer à vos frais.

— Cela est plus facile. Tout imprimeur, sur la vue d'un billet de mille francs ou deux trouve votre ouvrage charmant, sans l'avoir lu, et vous le tire à de nombreux exemplaires; mais ensuite, le vendre...., là est la difficulté.

« Vous ne pouvez courir tous les libraires de France et de l'étranger; il vous faut toujours un éditeur, c'est-à-dire un homme qui se charge, moyennant vingt-cinq pour cent, de faire distribuer votre ouvrage dans les librairies; autres vingt-cinq pour cent au libraire, total cinquante pour cent. Une histoire comme celle que nous pourrions raconter ferait au moins deux volumes, et le public se risque rarement à acheter deux tomes d'un auteur inconnu.

— Faites-en un seul d'abord, et publiez l'autre ensuite, si le premier réussit.

— Je ne puis, si par hasard mon livre trouve des acheteurs, laisser ces malheureux en suspens au milieu de l'ouvrage. Si quelqu'un d'entre eux s'intéresse à notre sort, il voudra savoir ce que deviennent les héros; si, arrivés au but, ils sont heureux, se marient et ont beaucoup d'enfants.

— Nous sommes aux mines d'or; nous travaillons, ou allons travailler pour faire fortune; pendant qu'ils liront la première partie de nos tribulations, il est juste qu'ils nous laissent un peu de loisir pour réussir. Plus tard, vous leur ferez part du résultat.

— Il faudra donc faire deux parties. Qui sait si la seconde sera jamais publiée?

— Pourquoi pas ? Du reste, mettez-y le mot : Fin, et si, comme je n'en doute pas, vous réussissez dans votre publication, vous ferez un raccord et continuerez l'ouvrage pour ceux que nos aventures pourraient intéresser.

— Ma foi, vous avez raison.

— Comment intitulerez-vous votre livre ? Vous pourriez mettre : *Plus fort que la retraite des Dix-Mille.*

— Non, je serai plus modeste, je raconterai :
UNE ÉPOPÉE AU BRÉSIL.

FIN.

TABLE.

I.	Une chasse au marais. — Entrée en matière.....	1
II.	Joseph Candi	8
III.	Arrivée à Rio. Fin de la chasse au marais.....	21
IV.	Coup d'œil rétrospectif	27
V.	Une lorette de Rio.....	36
VI.	Une chasse miraculeuse.....	46
VII.	De la noblesse, de la république, et de bien d'autres choses.....	53
VIII.	Où de Grandpré est sur le point de se marier malgré lui.....	65
IX.	Comment de Grandpré échappe au mariage.....	80
X.	Où l'on voit l'innocent Candi payer pour tous ; un douanier trop zélé se retirer mécontent, et deux pauvres diables fort maltraités.....	95
XI.	A l'abordage.....	114
XII.	Arrivée à Magé :.....	123
XIII.	Aperçu historique sur le Brésil.....	127
XIV.	Suite de l'aperçu historique.....	140
XV.	Continuation des précédents.....	145
XVI.	De la police	149
XVII.	Manière de trouver des défenseurs pour le pays....	155
XVIII.	De la poste aux lettres.....	161

XIX.	Du système financier et monétaire.....	167
XX.	Comment Elleur délivre Candi. — Le consul.....	174
XXI.	Rose et la pluie.....	181
XXII.	Vernet fait des bêtises.....	187
XXIII.	Plan de campagne.....	199
XXIV.	Où la ruse délivre la force enchaînée.....	225
XXV.	Rose et Candi. — De Grandpré dans l'embarras..	240
XXVI.	L'île de Boqueirão.....	249
XXVII.	Projet d'association.....	261
XXVIII.	L'on revoit M. Machado. Candi accusé de vol....	268
XXIX.	Le senhor Machado ne pouvant saisir ceux qu'il cherchait, se contente de leurs dépouilles opimes.....	280
XXX.	Comment le senhor Machado, cherchant Vernet, se trouve fâché de l'avoir retrouvé.....	300
XXXI.	Un fazendeiro amoureux.....	306
XXXII.	Enlèvement de Rose.....	318
XXXIII.	Rose en péril.....	338
XXXIV.	Où l'on voit que rien n'est plus terrible qu'un poltron poussé à bout.....	349
XXXV.	Nos héros sont embarrassés sur la spéculation à entreprendre.....	357
XXXVI.	Les voleurs d'or.....	374
XXXVII.	Elleur écrivain.....	398

FIN DE LA TABLE.

ERRATA. — Page 56, 23^e ligne

Le sens doit être rétabli ainsi :

Elleur. — C'est certain, mais nous nous prétendons arrivés à une haute civilisation. Croyez-vous que nous devions continuer à suivre une marche qui nous mènera à un abîme?

Vernet. — Je ne vois pas comme vous, etc.

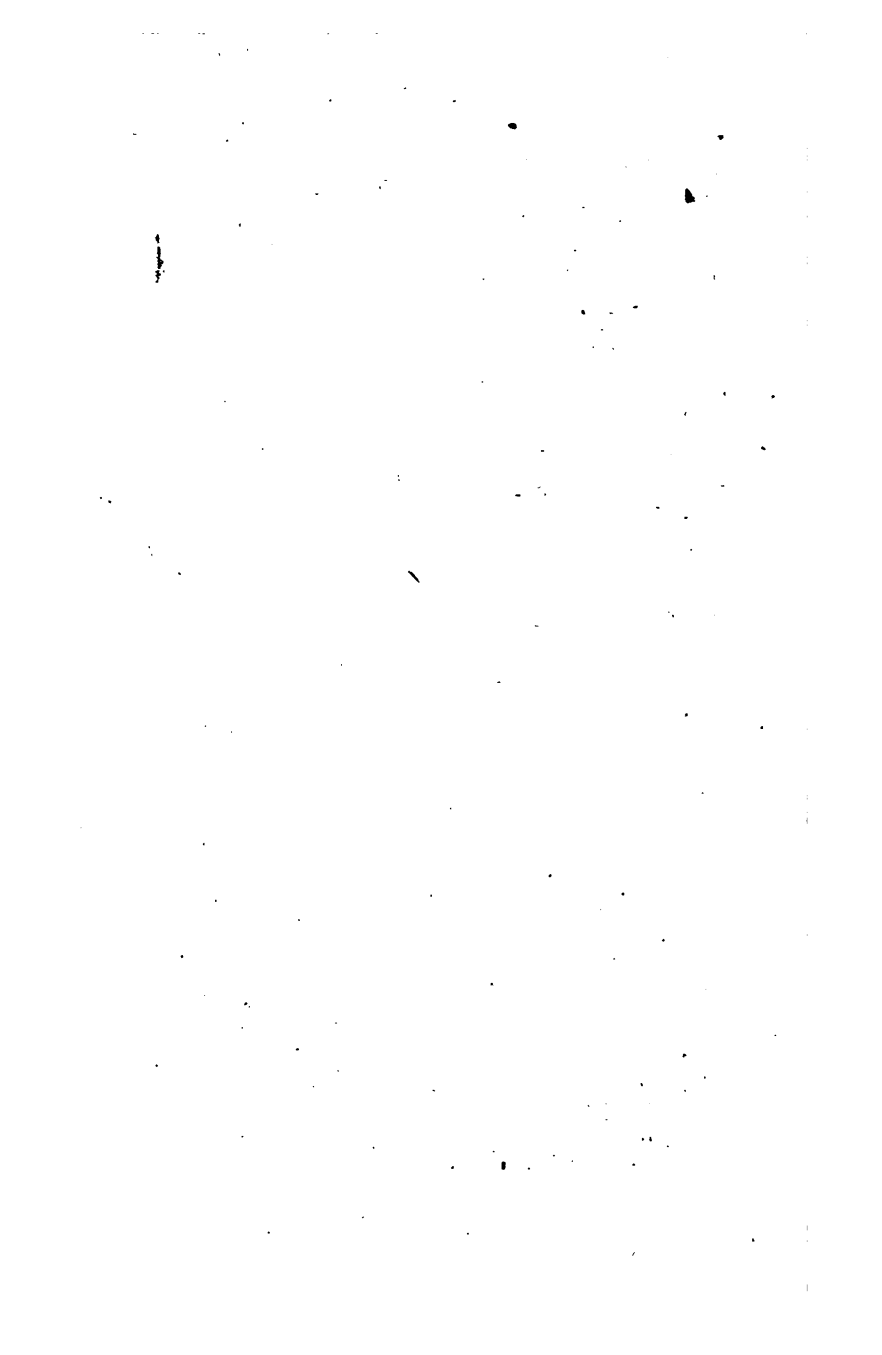
10340 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE

Rue de Fleurus, 9, à Paris

70, —

File 15
Barnhill, General

107-3



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

NOV 24 1993

DATE DUE

F 2510 .P65 C.1
Une epopée au Brésil /
Stanford University Libraries

STANF
S



3 6105 038 967 951

94505

IES